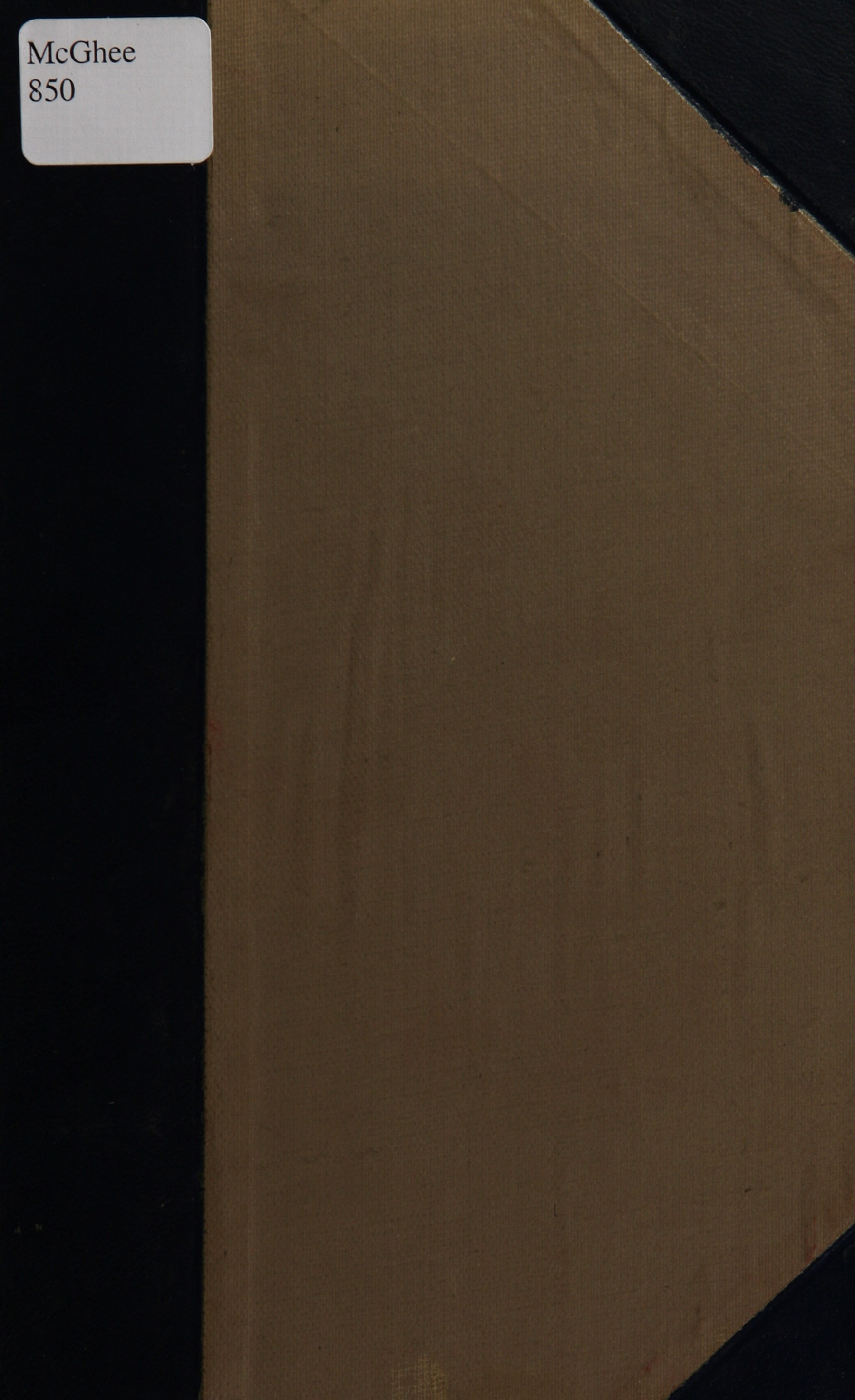

McGhee
850



Abbas Mirza
Prince Persan

VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET EN PERSE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1805 ET 1806,

PAR P. AMÉDÉE JAUBERT,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Maître des requêtes en service extraordinaire, l'un des Secrétaires-Interprètes du Roi pour les langues orientales, Professeur de Turk près la Bibliothèque de S. M., Correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas.

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE DES PAYS COMPRIS ENTRE CONSTANTINOPLE ET TÉHÉRAN,

DRESSÉE PAR M. LE CHEF D'ESCADRON LAPIE,

SUIVI

D'UNE NOTICE SUR LE GHILAN ET LE MAZENDERAN,

PAR M. LE COLONEL TREZEL;

ET ORNÉ DE PLANCHES LITHOGRAPHIÉES.

Je dirai, j'étais là, telle chose m'avint.
LA FONTAINE.

A PARIS,

CHEZ PÉLICIER, LIBRAIRE, PLACE DU PALAIS-ROYAL.
ET NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1821.

AVANT-PROPOS.

VOICI la première partie d'un ouvrage qui a pour objet d'ajouter un petit nombre de notions à celles qu'on possède sur la géographie du nord de l'Asie mineure et de la Perse, et sur les mœurs de divers peuples de l'Orient. Commencé dès l'année 1807, continué durant les intervalles de deux voyages subséquens, et terminé depuis la publication de plusieurs relations du même genre qui ont paru soit à Londres, soit à Paris, ce travail serait resté long-temps encore inédit, si je n'avais senti que, dans les circonstances présentes, après avoir tant voyagé, et reçu tant de marques de la bienveillance publique, c'était en quelque sorte un devoir pour moi de mettre au jour les résultats de mes observations, tout imparfaits qu'ils pussent être.

Outre l'embarras qu'on éprouve toujours

à se mettre en scène, trois difficultés principales se présentaient dans l'exécution de ce projet : le caractère diplomatique de la mission dont j'avais été chargé, la brièveté de mon séjour en Perse, enfin l'embarras de dire des choses à la fois neuves et vraies sur des peuples et des pays au sujet desquels on a tant écrit.

Cependant, en supprimant les détails de faits qui, relatifs à la politique, ne pouvaient être divulgués par un ancien agent public sans indiscrétion ; en me bornant à exposer ce que je savais sur l'état actuel des provinces que j'avais vues par moi-même, sur les opinions et les préjugés de leurs habitans, et à cet effet, en mettant sous les yeux du lecteur les traductions littérales de divers entretiens notés souvent en langue turque sur les lieux, et transcrits, pour ainsi dire, sous la dictée de Turks, de Kurdes, d'Arméniens et de Persans, j'ai osé croire qu'il ne serait point impossible de donner à cet ouvrage une sorte de couleur locale, et d'intéresser le

public aux aventures d'un voyageur éprouvé par un de ces malheurs qui, tout isolés qu'ils sont, peuvent servir à donner une idée générale et juste de l'oppression sous laquelle gémissent des peuples dont l'ignorance tient aux dogmes d'une religion intolérante, et les vices, au despotisme du gouvernement.

J'ai donc mis mes notes en ordre, comptant plutôt sur l'intérêt du sujet que sur mes moyens d'exécution; et je n'ai pas tardé à m'apercevoir que s'il est difficile de pénétrer dans des contrées à demi-sauvages, d'y chercher et d'y obtenir de nouveaux élémens de succès pour l'industrie française; il l'est encore plus de publier une relation qui, en éveillant la curiosité par le récit d'aventures lointaines, puisse également satisfaire cette classe de lecteurs qui demande aux voyageurs des notions positives et précises sur la géographie et l'histoire des pays qu'ils ont visités.

Afin d'atteindre, autant qu'il m'était possible, ce dernier but, j'ai du recourir aux conseils d'hommes éclairés. M. Langlès,

dont l'Europe connaît les savans travaux, mais dont personne mieux que moi n'apprécie le noble caractère, m'a ouvert sa riche bibliothéque, et m'a prodigué les secours plus précieux encore de sa bienveillante amitié. M. Henri, connu par ses traductions élégantes de l'Histoire de la Maison d'Autriche et de celle de Léon X, a fait d'utiles corrections à mon travail. Plusieurs d'entre MM. les officiers qui firent partie de l'ambassade du général Gardane en Perse, m'ont aidé de leurs avis pour la rectification de divers points essentiels, et M. le colonel Trezel, l'un d'eux, m'a permis de publier une notice qu'il avait composée à Téhéran, sur deux provinces aussi intéressantes à connaître que peu explorées jusqu'à ce jour. M. Cirbied, professeur arménien, qui, lors de mon dernier voyage entrepris pour la recherche des Chèvres-Cachemire, m'avait procuré les recommandations les plus efficaces auprès de ses compatriotes d'Astrakhan, m'a donné de bonnes informations sur la population arménienne de la Perse et sur

la secte des Yezidis. M. le lieutenant-colonel Auguste de Bontems, a eu l'obligeance de me communiquer un portrait à peu près unique en Europe, qui lui fut donné par Abbas Mirza, « comme un témoignage de » l'amitié qu'il lui avait inspirée, et du désir » qu'il éprouvait qu'on connût en France » les traits d'un prince ami sincère des Fran- » çais. » Telles furent ses expressions [1]. Les autres dessins sont dus aux crayons de plusieurs peintres distingués. Mais quel que soit le mérite de ces productions, il en est une sans laquelle je n'aurais jamais songé à publier le présent ouvrage; c'est la carte géographique qui l'accompagne, et qui en fait le plus bel ornement.

Au commencement de ce siècle, les notions qu'on avait sur la géographie de la

[1] On peut se rappeler que M. de Bontems remplit en Perse, en 1807 et 1808, une mission qui précéda celle du général Gardane, et en était indépendante, et qu'il y commença l'organisation, à l'européenne, des troupes de l'armée persane. *Voyez* ses Lettres sur son voyage. *Bibliothèque britannique*, années 1810 et 1811.

Perse étaient tellement incomplètes, que le nom de la nouvelle capitale de cet empire était à peine connu. Quoique les d'Anville, les Rennell, les Barbié du Bocage, les Olivier, les Beauchamp, guidés par une admirable sagacité, fussent parvenus à rectifier un grand nombre d'erreurs, on ignorait encore le gisement des principales côtes, la direction des montagnes, le cours des fleuves, l'existence même de plusieurs lacs.

En 1808, un géographe laborieux et habile autant que modeste, M. Lapie, voulut bien, à ma prière, revoir les itinéraires les plus récens, comparer les déterminations anciennes avec les nouvelles, et jeter les bases de cet immense travail auquel il s'est livré depuis avec tant de zèle, de persévérance et de talent. Grâces à lui, grâces aux officiers français, aux voyageurs, aux savans qui l'ont aidé de leurs lumières, bientôt la géographie positive de l'Asie mineure et de la Perse sera mieux connue qu'elle ne le fut jamais; et en attendant qu'un nouvel Humboldt achève de nous faire connaître

la structure, les productions et les monumens de ces contrées célèbres, il sera possible d'en étudier la surface, d'en calculer l'étendue, d'en discuter les limites anciennes et modernes, et de rechercher, avec plus de probabilité de succès, les routes de Xénophon, d'Alexandre, de Lucullus, de Pompée, de Julien, d'Héraclius, de Djenghiz-Khan, et de Timour.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET EN PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs du voyage. Arrivée à Constantinople. Audience obtenue du sultan Sélim. Embarquement pour Trébizonde.

Un traité dont l'objet était de réunir contre la France plusieurs des puissances de l'Europe, était sur le point d'être conclu à Saint-Pétersbourg entre la Russie et la Grande-Bretagne, lorsqu'on reçut à Paris une lettre par laquelle le roi de Perse demandait au chef du gouvernement alors existant son amitié, et réclamait son assistance. On ignorait toutefois si cette lettre, qui avait été apportée à Constantinople par un Arménien se disant négociant, était authentique; on ne savait pas même si le prince qui s'y qualifiait de souverain l'était en effet. Ses forces et ses ressources, vu l'éloignement de la Perse et les troubles qui, depuis la mort de Nadir-Chah, avaient bouleversé cet empire,

n'étaient pas plus connues. Dans une telle incertitude, il fut jugé convenable de faire partir pour cette région lointaine un agent qui pût y prendre toutes les informations nécessaires. Napoléon, que j'avais accompagné dans ses campagnes d'Égypte et de Syrie, en qualité de secrétaire-interprète pour les langues orientales, et par qui depuis j'avais été envoyé au Caire, en Syrie, aux îles Ioniennes, et plus récemment encore vers le grand-seigneur, jeta les yeux sur moi pour cette nouvelle mission, et je reçus l'ordre de partir sur-le-champ pour Constantinople, afin de passer de là en Perse.

Il importait infiniment, pour assurer le succès du voyage, que le motif n'en fût point divulgué. Le Chah de Perse le désirait, et l'on savait que la Sublime Porte ne voulait pas que des voyageurs européens traversassent ses provinces d'Asie : de plus, on devait raisonnablement penser que les agens de l'Angleterre et de la Russie, employés dans l'empire Ottoman, ne négligeraient rien pour faire échouer une semblable mission, s'ils en connaissaient l'objet. En conséquence, la plus grande circonspection me fut recommandée, et je quittai Paris en secret le 7 mars 1805. Ayant traversé en toute diligence l'Allemagne, la Hongrie et la Transylvanie, j'arrivai à Bucharest le 2 avril, et j'y trouvai le prince Ipsylanti, disposé à me faciliter les

moyens de passer à Constantinople. Parvenu à Missivri, (l'ancienne Mesembria), je pris la route du littoral de la mer Noire, par Sizeboli, Aïnada et Midia, qui m'exposait à moins de dangers que celles des Quarante-Églises ou d'Andrinople. Je la suivis jusqu'à peu de distance de Constantinople, où j'arrivai le 10 avril, c'est-à-dire le trente-cinquième jour après mon départ de Paris.

Il m'avait été remis, par ordre du gouvernement, une lettre que je devais présenter au sultan Sélim. En conséquence mon premier soin, à mon arrivée à Constantinople, fut de demander une audience; mais l'influence des Russes sur le Divan s'était singulièrement accrue depuis le départ du maréchal Brune. Je ne parvins donc qu'après une négociation aussi longue que pénible à obtenir que le jeudi, jour où le sultan a coutume d'aller à la campagne pour s'y livrer à divers exercices, je lui serais présenté par le grand-vizir. Je le fus en effet, au lieu nommé Kiaat-Khaneh, ou les Eaux-Douces. Sélim me reconnut, me reçut avec bonté, prit la lettre dont j'étais porteur, la plaça dans les plis de sa fourrure, et me fit dire qu'il me transmettrait bientôt sa réponse. Une profonde mélancolie, causée par les troubles qui agitaient son empire et par l'ascendant que les janissaires révoltés avaient pris sur ses ministres, était empreinte sur tous les

traits de cet infortuné monarque, comme s'il eût dès lors prévu la catastrophe qui devait terminer bientôt son règne et sa vie.

Ce fut seulement après avoir rempli cette première partie de ma mission, qu'il me fut possible de m'occuper de mon voyage de Perse. M. Ruffin, conseiller d'ambassade, m'aida de ses avis. Je me concertai avec l'Arménien qui avait apporté la lettre du Chah, et qui avait attendu à Constantinople la réponse qu'on pourrait y faire. Il y avait à choisir entre trois routes pour se rendre en Perse: celle de Bagdad, que suivent les caravanes, celle de l'Asie mineure qui passe par Tokat et par Erze-Roum, et enfin celle de Trébizonde à Érivan par Erze-Roum. La première présentait de graves inconvéniens. Il fallait faire un circuit considérable, et traverser, au commencement de l'été, les déserts brûlans de la Mésopotamie. De plus j'avais à redouter l'influence de l'agent anglais qui résidait à Bagdad. L'Arménien me conseillait de passer par Tokat, mais il fallait traverser des pays en état de révolte, et j'y risquais aussi d'être reconnu à chaque pas. Je me décidai à tenter la voie de mer, bien qu'il fût assez difficile à cette époque de trouver parmi les Grecs un patron qui connût bien la navigation de Constantinople à Trébizonde, et que les montagnes de la Colchide dussent m'op-

poser des difficultés de tout genre. Je parvins néanmoins, avec le secours de M. Franchini, alors premier drogman en France, à freter un navire à voile latine, ponté, de l'espèce de ceux qu'on désigne assez improprement sous le nom de *bechtchifteh*, c'est-à-dire à cinq paires de rames.

Il était indispensable, pour prévenir tout soupçon de la part des Turks, qu'avant de m'embarquer je reçusse la réponse que le grand-seigneur devait faire à la lettre que je lui avais présentée. Cette réponse me fut remise à l'audience du grand-vizir, Ismaël pacha, qui venait de succéder à Youssuf pacha, dont la déposition avait été prononcée. Le vizir me dit que la Sublime Porte ne négligerait rien pour maintenir les relations amicales qui subsistaient entre elle et la France; et l'on me fit les présens d'usage.

Je déposai entre les mains d'une personne de confiance la lettre de sa hautesse, puis je me préparai à remplir ma mission. M. Franchini parvint à me procurer un firman de la chancellerie turke, pièce qui, jusqu'à un certain point, pouvait me tenir lieu de passe-port; et, à mon départ, il m'accompagna jusqu'à Fanaraki, fort situé à l'entrée de la mer Noire et près duquel mon navire était à l'ancre.

Comme il était à craindre qu'un premier envoyé

ne pût parvenir à sa destination, on crut devoir en faire partir un second. J'étais à Constantinople depuis un mois, lorsque j'y vis arriver M. l'adjudant général Romieux, chargé d'une mission semblable à la mienne. Cet officier prit la route de Bagdad. On sait que ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il parvint à se soustraire aux dangers qu'elle offrait, et que, parvenu à Téhéran, il périt par des causes qui sont encore inconnues.

CHAPITRE II.

L'auteur part de Constantinople et passe la mer Noire. Il débarque à Trébizonde. Embarras où il se trouve. Continuation de son voyage. Son arrivée à Erze-Roum. Rencontre imprévue qu'il fait dans cette ville.

Le 30 mai, je partis de Constantinople accompagné du guide arménien, d'un Tartare et d'un domestique français. Le bâtiment dont j'ai parlé m'attendait aux roches Cyanées, c'est-à-dire à l'embouchure du détroit. Je m'y embarquai aussitôt que la brise du matin se fût élevée. Nous ne tardâmes pas à prendre le large; mais à peine commencïons-nous à perdre de vue le fanal du Bosphore, que le vent tourna subitement au sud-est. Le capitaine qui ne connaissait pas bien la navigation de l'Euxin, craignit une bourrasque, et vira de bord pour retourner à Constantinople. Cette résolution pouvant compromettre le succès de la mission qui m'était confiée, j'exigeai qu'on gouvernât vers la Crimée, sauf à regagner ensuite les côtes méridionales de la mer sur laquelle nous naviguions.

Le vent devint favorable le 1er juin. Il se soutint

et nous porta en sept jours à la côte du Phase, et de là à Trébizonde. A mon débarquement je remis au consul de France, M. Dupré, les lettres de recommandation dont j'étais porteur, lettres où toutefois je n'étais qualifié que de négociant qui voyageait pour ses affaires. M. Dupré, dont les soins n'ont pas contribué médiocrement, dans la suite, au succès de mon entreprise, me soutint de tout le crédit que lui donnait sa qualité, et me présenta à l'aga ou gouverneneur de la ville.

Le pays qui environne Trébizonde était agité par un de ces soulèvemens qui étaient alors très-communs en Turquie. L'aga était en guerre avec les habitans du pays des anciens Lazes, peuple d'un caractère moins souple et moins astucieux que celui des Arabes et des Kurdes, mais indomptable et féroce à l'excès. Je fus reçu avec l'indifférence que les Ottomans, surtout dans l'Asie mineure, témoignent ordinairement aux étrangers; et l'aga parut peu disposé à me faciliter les moyens de me rendre à Erze-Roum. Cependant la crainte d'être découvert, le voisinage des Russes, qui étaient maîtres du Phase, celui des Lazes, et l'état avancé de la saison, tout enfin me portait à presser mon départ. Mon impatience faillit à me faire reconnaître. L'aga, parlant de moi, dit à M. Dupré : « Que veut « cet infidèle ? Ignore-t-il que les chemins sont im-

« praticables, et pense-t-il me faire accroire que le « seul appât d'un gain médiocre le détermine à « risquer sa vie pour arriver quelques heures plus « tôt en Arménie? Si la déclaration qu'il a faite est « vraie, qu'il prenne patience, si elle ne l'est pas, « qu'il parte ; je saurai bien découvrir l'objet de « son voyage. » Lorsque le consul me rendit cette réponse inquiétante, je me crus réduit à l'alternative de sortir la nuit de la ville pour me jeter dans les gorges du Caucase, ou de m'embarquer comme pour retourner à Constantinople, mais en réalité pour prendre terre sur la côte méridionale de la mer Noire, et continuer ma route en me dirigeant ensuite vers le sud. Ces deux moyens que, d'après l'inspection des cartes, on pourrait croire praticables, étaient aussi mauvais l'un que l'autre. Par bonheur, l'aga remporta, le 10 juin, sur les Lazes un avantage assez marqué pour n'avoir plus de quelque temps à craindre de les voir aux environs de sa résidence. Jugeant l'occasion favorable, je demandai de nouveau, et j'obtins enfin la permission que je désirais si ardemment. Je louai des chevaux, pris des habits persans, et me mis en route le lendemain 11, à la pointe du jour, de peur qu'un revers, ou quelque circonstance imprévue, ne vînt à changer les bonnes dispositions de l'aga.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que mes compagnons et moi nous traversâmes la partie du Caucase qui sépare du pachalic d'Erze-Roum le territoire de Trébizonde. Nous trouvâmes sur notre chemin presque tous les ponts rompus et les villages pillés et incendiés par les rebelles. Le 18 juin, nous arrivâmes à Codjah-Pounhar, petit village situé à environ huit lieues d'Erze-Roum. Redoublant de précautions, je mis mes bagages dans deux arabas (espèce de chariots) traînés par des bœufs. Le 19 nous nous acheminâmes vers la ville, au coucher du soleil, afin de n'y arriver que de nuit. Mon guide assurait que les habitans d'Erze-Roum étaient les plus fanatiques et les plus intolérans des hommes, et me recommandait de me défier des Arméniens, ses propres compatriotes, dont il parlait d'une manière assez défavorable.

La visite des agens de la première douane, placés à trois lieues d'Erze-Roum, ne fut pas très-rigoureuse; j'en fus quitte pour une légère rétribution, et je passai le pont de l'Euphrate sans éprouver de contrariété ni d'opposition. A mon entrée dans la ville, je fus plus heureux encore. Enveloppé dans une fourrure épaisse, et le visage à demi caché par un énorme turban, j'étais couché sur un des chariots au milieu des feutres qui recouvraient les ba-

gages. Le gardien de la porte qui me prit pour un Musulman malade, craignit de me déranger. « Mon « frère, me dit-il, tu parais souffrir? Peut-être es-tu « blessé. Va, poursuis ton chemin, et que les béné- « dictions du ciel t'accompagnent. » Arrivé au karavansérai appelé Dervich-aga-khany, j'eus des nouvelles de la Perse. J'appris que la cour était à Tauris, ville où je pouvais arriver en quinze ou seize jours de marche. Je désirai donc de quitter Erze-Roum, le plus promptement possible; mais les agens du gouvernement turk sont très-soupçonneux sur la frontière de Perse. L'intendant de la douane que mon Arménien m'avait représenté comme extrêmement rigide, ordonna, selon l'usage établi à l'égard des marchands persans, que je fusse gardé à vue jusqu'au lendemain. Peu de temps après la prière du matin, il me fit appeler. Je le trouvai occupé à écrire. C'était un jeune homme d'une physionomie riante; il se nommait Ahmed beg, et passait pour être fort riche. Je lui donnai le selam (le salut) en arabe; il me regarda fixement, et m'adressa ces mots : « Ta figure ne m'est pas inconnue; « je crois t'avoir vu quelque part. Est-ce à Bagdad, « à Jérusalem, ou dans la caravane de la ville sainte? « Mais, non! Je ne saurais en douter, c'est en Égypte, « dans le temps où les Français occupaient cette « province. » Ahmed fit signe de sortir à tous ceux

qui étaient présens; et quand nous fûmes seuls, il porta de nouveau ses regards sur moi, et me dit, en me considérant avec surprise : « Tu es Français; « ne cherche point à me le nier! Que viens-tu faire « dans ce pays? Ne sais-tu pas que d'autres que moi « peuvent te reconnaître? As-tu oublié cette haine « implacable que nous portons aux chrétiens? et « ignores-tu que depuis près de cent années aucun « Européen n'a pénétré dans ce pays? Cependant « ne crains rien de moi; jamais je ne rendrai le mal « pour le bien. Ahmed n'est point ingrat; les bien-« faits qu'il a reçus sont toujours présens à sa pen-« sée. » Tout accoutumé que j'étais à conserver un flegme en quelque sorte oriental dans les conjonctures embarrassantes, il me fut impossible de ne pas témoigner de l'étonnement; l'intendant de la douane s'en étant aperçu, poursuivit en ces termes : « Sache par quel hasard je t'ai connu. Je m'acquit-« tais du pèlerinage de la Mecque lorsque l'Égypte « fut conquise par les Français. Voulant retourner « dans mon pays sans passer par Suez, dont ils étaient « maîtres alors, je m'embarquai à Djedda pour me « rendre sur la côte opposée. Je débarquai à Cos-« séïr, et de là je me rendis à Keneh, en traversant « de vastes déserts. On m'avait assuré, et je l'avais « cru trop facilement, que les Français faisaient « une guerre cruelle à tous les Musulmans, et en

« particulier aux Osmanlis [1] mes compatriotes. Je « jugeai donc convenable, comme tu l'as fait toi-« même, de me déguiser. Quel fut mon étonne-« ment, lorsqu'en revoyant la belle vallée du Saïd [2] « j'appris qu'elle était gouvernée par un homme « bienfaisant [3], comme les eaux du Nil qui l'ar-« rosent. On lui donnait le titre de sultan el a'del « (le juste). Pleinement rassuré, je me déterminai « à descendre le fleuve sur une dgerme. Le vent « ayant contrarié notre navigation, mes compa-« gnons et moi fûmes jetés près de Manfalouth, « sur une rive déserte. Bientôt nous fûmes atta-« qués et dépouillés par les Arabes Ababdés. Dé-« pourvus de tout, nous nous acheminâmes vers le « Caire, espérant nous y procurer des secours. Mais « des hommes malheureux, qui arrivent presque « nus dans une ville opulente, y trouvent rarement « des amis. Nous en fîmes la triste expérience ; et « nous nous vîmes au Caire, plus étrangers que les » Français eux-mêmes. L'un des généraux qui com-« mandaient en Égypte ayant appris le malheur qui « nous était arrivé, nous fit paraître devant lui : *Pè-« lerins*, nous dit-il, *ce n'est point à vous que nous*

[1] Ce nom signifie Ottoman, et dérive d'Osman ou Othman, premier empereur des Turks.

[2] Nom que l'on donne à la haute Égypte dans le pays.

[3] Le général Desaix.

« *faisons la guerre. D'où êtes-vous? où allez-vous?*
« *quels sont vos besoins?* Ce fut toi, continua Ah-
« med en souriant, qui nous transmis ces paroles
« consolantes. Nous demeurâmes muets de sur-
« prise; tu dois t'en souvenir. Ayant demandé vai-
« nement un asile et du pain à ceux qui professaient
« notre croyance, nous étions loin de nous attendre
« à tant de bienveillance de la part d'un infidèle,
« d'un chrétien. L'un de nous répondit que notre
« dessein était d'aller à Constantinople en passant
« par l'île de Candie. On nous donna une barque,
« de l'argent, des vivres et des lettres de recom-
« mandation pour Damiette, où nous fûmes ac-
« cueillis favorablement, et où nous nous embar-
« quâmes pour Acre. Nous y vîmes Dgezzar pa-
« chà, qui nous demanda ce que nous pensions
« de l'armée française. Nous ne craignîmes pas
« de lui en faire connaître toute la force. Après
« trois ans d'absence, j'ai revu les murs de Constan-
« tinople, et j'ai retrouvé mon harem et mes amis.
« J'ai fait depuis une fortune considérable; les bien-
« faits que j'ai reçus m'ont porté bonheur. Pars
« donc quand tu voudras. Si tu crois à propos de me
« confier le sujet de ton voyage, je tâcherai de t'être
« utile. Si tu juges devoir te taire, je respecterai ton
« secret et me bornerai à former des vœux pour que
« le ciel t'accorde un prompt retour dans ta patrie. »

Je répondis simplement, que je me rendais à Érivan pour y accomplir un pèlerinage important, et pour des affaires de commerce.

Ahmed, après le discours que je viens de rapporter, me demanda des nouvelles de divers généraux français dont il avait entendu parler en Égypte. Il témoigna la plus vive douleur lorsque je lui eus appris la mort de Desaix, fit monter ses gens pour leur donner quelques ordres à mon égard, et me conseilla de ne pas m'arrêter longtemps à Erze-Roum.

A mon retour de chez l'intendant de la douane, je trouvai le karavansérai rempli de marchands de toute espèce, Arabes, Arméniens, Turks et Persans : il y avait aussi quelques Wahabis, sectaires qui ne considèrent point Mahomet comme un prophète, mais seulement comme un sage, et qui réprouvent tout hommage rendu soit à Moïse, soit à Jésus-Christ, soit à Aly. La compagnie de tous ces étrangers me tenait en des alarmes continuelles; mais comme je me défiais de leur pénétration et de leur finesse, je feignis de les voir avec plaisir. J'employai quelques jours à me procurer des montures, je pris à mon service un second domestique arménien, et lorsque mes préparatifs furent achevés, je retournai chez Ahmed, qui me força d'accepter, en signe d'amitié, un beau

cheval tartare. « Hâte-toi de partir, me dit-il : pro-
« fite de l'obscurité de la nuit. Fais-toi ouvrir ce
« soir, pour quelque argent, la porte du karavan-
« séraï; la chose ne sera pas difficile; de mon côté
« je te faciliterai les moyens de sortir de la ville [1];
« rends-toi sur le minuit à la porte de Tauris; tu
« y trouveras un de mes gens qui te l'ouvrira, et
« tu passeras sans obstacle. Puissent les bénédic-
« tions du ciel t'accompagner en tous lieux! »

[1] Le pacha était absent.

CHAPITRE III.

Erze-Roum. Départ de cette ville. Voyageurs dépouillés et assassinés. Le Kusséh-Dagh, point d'où l'on découvre les diverses ramifications du Taurus. Cara-Kilissiah. Fertilité des deux rives de l'Euphrate. Source principale de ce fleuve. Aspect du Mont-Ararat. Arz-Ab. Perfidie du kiahia de ce village. Le pacha de Bayazid envoie à la rencontre de l'auteur une troupe de cavaliers qui l'atteignent à Arz-Ab. Arrivée à Bayazid.

Le nom d'Erze-Roum se compose du mot Erze ou Arz, qui paraît être commun à plusieurs villes de l'Arménie [1], et de la qualification de Roum, qui signifie Romain [2]. Cette ville, dont la population est de 70,000 âmes, n'offre aucun édifice remarquable; quiconque a vu une ville turque peut avoir une idée de toutes les autres, Constantinople

[1] Telles que Arz-Ab, Arz-En, Arz-Entzi, Erz-Inghian, etc.

[2] Ce nom est encore usité en Perse pour désigner l'Empire Ottoman, qu'on y appelle Memleket-Roum (l'Empire Romain). On voit aussi par la relation du voyage récent du lord Valentia (tom. III, pag. 303,) que sur les deux côtés de la mer Rouge, on donne au grand-seigneur le titre de sultan de Roum.

seule exceptée. Tripoli d'Afrique et Ismaïlow, sur le Danube, offrent à peu près le même aspect.

Le moyen d'évasion que me fournit Ahmed beg réussit au gré de mes vœux. Le 29 juin, au point du jour, nous étions déjà loin d'Erze-Roum. Parvenus au sommet des montagnes qui dominent cette ville, nous poursuivîmes notre route, croyant presque n'avoir plus rien à redouter; mais notre sécurité ne fut pas de longue durée. Nous ne tardâmes pas à rencontrer des Arméniens qui venaient d'être dévalisés, et qui nous apprirent la mort de deux voyageurs récemment assassinés par les Kurdes. Enfin de distance en distance il y avait des pierres qui indiquaient non la mesure du chemin, mais les lieux où des meurtres avaient été commis [1].

En passant l'Aras ou l'Araxes, près de Hassan-Caléh, nous apercûmes un gros de cavaliers qui venaient à nous. Cette troupe s'avança pour nous reconnaître, puis elle se retira, intimidée peut-être à la vue du Tartare de la Porte (reconnaissable à son turban noir et jaune) qui m'accompagnait. Nous continuions à marcher en grande hâte, autant du moins que pouvait le permettre

[1] Il n'est pas rare de trouver de ces sortes de pierres tumulaires dans les pays de montagnes, les bois, et en général dans les passages dangereux.

la lassitude de nos chevaux, lorsqu'au détour d'une vallée nous rencontrâmes une troupe de Kurdes à peu près égale en nombre à notre petite caravane. Ils passèrent près de nous en nous regardant d'un air sombre, mais sans proférer un seul mot. Nous fîmes bonne contenance, et ils poussèrent plus loin. Nous reconnûmes, au bonnet de ceux qui la composaient, que c'étaient des Yezidis, peuple qui, dit-on, adore Satan, et dont la doctrine inspire de l'horreur aux Arabes, aux Turks, et surtout aux Persans.

Les Kurdes n'attaquent guère les voyageurs que le matin ou vers le coucher du soleil. Le soir nous en vîmes paraître un grand nombre sur le sommet des collines. Nos conducteurs effrayés quittèrent le chemin avec leurs montures, et gagnèrent précipitamment une vallée écartée et profonde. Le guide arménien, qui connaissait tous les détours des montagnes, nous conduisit par des sentiers difficiles jusqu'au bord d'une petite rivière qui serpentait dans des prairies émaillées de fleurs, et y formait une presqu'île. Des rochers escarpés, et une grotte dont l'entrée était peu apparente, nous firent espérer que cette retraite pourrait nous soustraire à la poursuite des brigands.

La fatigue, le calme de la nuit, la fraîcheur de l'air, qu'embaumait le parfum des plantes aroma-

tiques, tout invitait au repos; mais entourés d'ennemis avides, il nous était impossible de nous livrer au sommeil. Cependant nous détachâmes la charge de nos chevaux, et nous les laissâmes paître à volonté. Vers le milieu de la nuit, un de nos gens s'écarta sans bruit pour les réunir et les ramener. Dans l'obscurité nous le prîmes pour un Kurde, et nous tirâmes sur lui plusieurs coups de carabine, qui par bonheur ne le blessèrent point. Craignant d'avoir fait découvrir notre retraite, nous nous remîmes en route à l'instant même; nous arrivâmes, vers la pointe du jour, à la cime la plus escarpée du Kusséh-Dagh [1], montagne d'où l'on découvre les diverses ramifications du Taurus, qui de ce point paraissent se diriger du nord-ouest au sud-est.

On considère généralement la chaîne des montagnes désignée d'une manière assez vague par les anciens, sous le nom de Taurus [2], comme prenant

[1] Littér. la montagne sans barbe.

[2] Le nom de Thaur signifie montagne en chaldéen [1] et dans plusieurs langues orientales anciennes. Les Arabes donnent encore ce nom aux monts Sinaï et Thabor, qu'ils appellent Gibel-Thaur, montagne par excellence, de même que les habitans de la Sicile désignent le mont Etna, sous la dénomination impropre de *monte Gibello*.

[1] Castelli *Lexic.*, tom. I, pag. 1488.

naissance sur les confins de l'ancienne Cilicie. Elle traverse ensuite les contrées qui composaient autrefois la Cappadoce, la petite et la grande Arménie [1], et celles qui s'appellent aujourd'hui l'Aderbaïdjan, l'Irâc Persique et le Khoraçan, d'où elle va se joindre aux montagnes du Candahar, et du petit Thibet, c'est-à-dire, à l'ancien Imaüs. En se prolongeant sur cette immense étendue de pays, la chaîne, ou plutôt les sommets du plateau dont nous parlons reçoivent les noms d'A'la et d'Ildiz-Dagh, d'Elvend, d'Elbours, de Firouz-Kouh; et forment entre les contrées méridionales et celles du nord de l'Asie mineure et de la Perse une ligne de démarcation très-sensible. Nous en parlerons ci-après.

Ayant cru devoir éviter la ville de Toprac-Caléh (le château de terre) et nous rapprocher de la grande branche de l'Euphrate, nous passâmes la nuit à Cara-Kilissiah (l'église noire), village Arménien, où nous fûmes bien accueillis. J'y eus avec les habitans quelques entretiens où je découvris, malgré les éloges que la crainte arrachait à mes interlocuteurs, que le pacha de Bayazid, dont nous devions traverser le pachalic, était un homme injuste et cruel.

Jamais en Égypte ni ailleurs je n'ai vu de ter-

[1] La Caramanie, l'Arménie et la partie septentrionale du Kurdistan.

roir plus fertile que celui des environs de Toprac-Caléh et des deux rives de l'Euphrate, depuis Cara-Kilissiah jusqu'à Diadin; cependant on n'y trouve point d'arbres [1]. Les Arméniens prétendent qu'il faut l'attribuer à l'abondance des neiges et à la grande élévation du sol [2] au-dessus du niveau de la mer. Les habitans sont réduits à user, pour tout combustible, de fiente de vache mise en briques et séchée au soleil. Heureux si cet inconvénient était le plus fâcheux de tous ceux qu'ils ont à éprouver dans leur misère! L'air du pays est très-salubre.

La journée du 3 juillet se passa sans que nous eussions occasion de faire aucune observation remarquable. Nous rencontrâmes quelques Kurdes et un homme qui avait une espèce de grelot atta-

[1] Les environs d'Erze-Roum sont en général dépourvus d'arbres; et, quoique verdoyantes et fertiles, les plaines où coulent l'Euphrate et l'Araxes dans cette partie de leur cours, offrent un aspect assez nu. Cette observation n'avait point échappé aux anciens. On lit en effet dans Plutarque [1]: « Pour « autant que les haultes provinces de l'Asie ne portent point « d'arbres si haults ni si longs, etc. »

Voyez aussi hadji Khalfah, cité dans le *Précis de la Géographie universelle* de M. Malte-Brun, tom. 3, pag. 103.

[2] Plus de 1500 toises.

[1] Hommes illustres. Vie d'Antoine, pag. 332 de l'édition Janet et Cottel.

ché à la jambe, et qu'à cette marque mon guide reconnut pour être un messager du pacha.

Le 4 au matin, je vis le mont Ararat [1], dont la cime couverte de neige se dessinait au-dessus des autres montagnes. Le soir nous parvînmes à la source principale de l'Euphrate, qui, à peine sorti du sein de la terre, roule majestueusement ses eaux dans une vallée spacieuse et profonde. Par malheur cette vallée est exposée aux dévastations des Kurdes. En vain le laboureur y sème-t-il quelques grains : ses moissons lui sont souvent enlevées avant que le soleil ait achevé de les mûrir; il est obligé d'abandonner ses champs, de fuir avec sa femme, ses enfans et ses troupeaux, pour se soustraire à la fureur des brigands et aux vexations des pachas qui gouvernent la province. Ainsi, dans cette malheureuse contrée, il n'existe ni patrie, ni sécurité, ni repos.

Un monastère chrétien s'élève sur la rive gauche du fleuve. A voir de loin les tours antiques et les hautes murailles de ce couvent, qui est sous l'invocation de saint Jean, on le prendrait pour une forteresse. Là, résident quelques pieux anachorètes que leur pauvreté ne met pas toujours à l'abri des attaques. Renfermés jour et nuit dans cette

[1] En turk Agri-dagh.

enceinte, ils passent leur vie en prières. Si quelque voyageur se présente, ils lui jettent du haut des murs une échelle de corde au moyen de laquelle il peut entrer dans leur demeure, et lui offrent un peu de pain et de lait, seuls alimens que leur procure la charité des fidèles.

Nos chevaux, épuisés par une longue traite, n'avançaient que lentement. Craignant que dans le cas d'une attaque il ne nous fût impossible de nous défendre avec avantage, ou de fuir avec rapidité, nous nous arrêtâmes près du monastère. Le silence qui régnait aux environs, et l'aspect de plusieurs villages incendiés et déserts, m'inspirèrent les réflexions les plus tristes. Si j'avais cru aux pressentimens, j'aurais pu prévoir le sort affreux auquel j'étais réservé. Je me trouvais presque seul, à onze cents lieues de ma patrie, au milieu d'un pays infesté de brigands. Mais quelle que fut leur fureur, j'avais résolu de tout braver pour m'acquitter d'une mission dont les résultats pouvaient être de quelque utilité pour la France.

Comme l'ardeur des rayons du soleil et la longueur d'une route pénible avaient épuisé nos forces, nous nous baignâmes dans l'Euphrate; puis nous passâmes la nuit dans un hameau situé sur la rive du fleuve. Ayant reconnu là, que le costume persan ne me déguisait pas assez bien, je pris des

habits arméniens. Le lendemain, avant l'aurore, nous nous remîmes en route dans l'espoir de dépasser le jour même les frontières de la Turquie. Voulant éviter Bayazid, nous suivîmes des sentiers détournés; et laissant cette ville à deux lieues sur la droite, nous dirigeâmes notre marche vers le mont Ararat. Arrivés à Arz-Ab, gros village arménien, nous en trouvâmes toutes les portes barricadées. Les femmes étaient sur les terrasses des maisons. Effrayées de nôtre approche, elles poussaient de grands cris et nous conjuraient de passer outre. Nous allions céder à leurs instances, lorsqu'un vieillard, qui était le kiahia [1], ou le chef du village, accourut au bruit, s'emporta contre ces femmes, et leur ordonna de se retirer. Il nous fit entrer chez lui, et nous dit: « Soyez les bienvenus, « et reposez-vous ici jusqu'au coucher du soleil; « ce soir, car dans ce pays il vaut mieux marcher « de nuit que de jour, nous vous donnerons, pour

[1] Le kiahia d'un village est un espèce d'officier municipal élu par les habitans: c'est ordinairement le plus riche ou le plus instruit qui remplit gratuitement cette fonction. On reproche, peut-être avec quelque fondement, aux kiahias de s'entendre avec les pachas, de faciliter les extorsions, et de s'enrichir presque toujours aux dépens de ceux qu'ils devraient défendre et protéger. M. Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, tom. I, chap. 27, pag. 175-176.

« passer la montagne, des guides sûrs et une es- « corte fidèle. Abdallah, le chef des Sibkis, dont « l'audace et la force sont renommées dans toute « l'Arménie, est à trois parasanges [1] d'ici. Il est « maître du passage de la montagne; et comme en « ce moment il est en querelle avec le pacha notre « effendy [2], il arrête toutes les caravanes qui se ren- « dent de Bayazid à Érivan. Ce rebelle passe la jour- « née à rôder dans les environs : ce matin même il « est venu à portée de fusil du village. Le soir on « conduit dans son camp les troupeaux et les autres « dépouilles qu'il a enlevées, et l'on introduit dans « sa tente les esclaves, les danseuses, les musi- « ciennes qui le suivent partout. Il passe ainsi une « partie de la nuit dans la débauche. Il vous im- « porte d'éviter sa rencontre et de ne marcher dans « le voisinage de son camp que lorsqu'il sera, ainsi « que ses gens, enseveli dans un profond som- « meil. » Le vieux kiahia, après avoir ainsi parlé, fit apporter dans une cour ombragée de peupliers [3], des nattes, des tapis, de l'eau, du lait et du riz. Le temps que nous perdions était précieux, et

[1] Quatre lieues et demie. La parasange (en persan moderne *farsang* ou *farsakh*) contient environ 6000 mètres.

[2] Voyez, sur la signification de ce mot, la note 2 du chap. 7, page 54.

[3] Auprès de Bayazid, on commence à voir quelques arbres.

l'avis de cet Arménien ne me faisait pas renoncer au dessein où j'étais de partir au plus tôt d'Arz-Ab. A l'approche de la nuit je réveillai mes gens qui s'étaient endormis. Je leur fis charger le bagage, et ayant pris mes armes, je me disposai à partir. Arrivé sur le seuil de la porte, je vis venir à moi le kiahia, suivi d'une troupe de paysans armés. Il voulut encore essayer de me retenir sous de vains prétextes; mais voyant que ses représentations étaient sans effet : « Eh bien! puisqu'il faut vous le « déclarer, poursuivit-il, vous ne sortirez pas d'ici. « Mahmoud pacha est instruit de votre passage; at- « tendez ses ordres, et surtout évitez une résistance « inutile. » Loin de paraître troublé par ces paroles, je feignis d'approuver la démarche du traître, et lui dis qu'il n'avait fait que me prévenir, que mon intention était d'aller saluer le pacha. Je parlais encore lorsque nous vîmes arriver sept cavaliers armés de pistolets et de poignards, et couverts d'habits en lambeaux. Ils avaient l'air sinistre, et l'avidité se peignait dans leurs regards. Ils s'assirent autour de moi, et sans m'adresser une seule parole, ils firent allumer leurs pipes. Au bout d'un quart d'heure, leur aga, qui, jusque là n'avait cessé de me considérer attentivement et d'un air de mépris, ouvrit enfin la bouche pour me demander qui j'étais, et pour quel objet j'avais entrepris mon voyage.

« On a dû t'en instruire, lui répondis-je; je suis « Arménien. Je viens de Constantinople, et me « rends à Érivan dans le double dessein d'accom- « plir un pèlerinage et de réclamer une somme « qui m'est due par le patriarche des Trois-Églises. » L'aga, cherchant alors à m'inspirer de la confiance, se radoucit, et m'invita à prendre du repos. « Ce léger retard, dit-il, vous sera favora- « ble. A la pointe du jour nous nous rendrons à « Bayazid; notre maître vous recevra bien, et vous « épargnera les dangers d'une route infestée de « brigands, qui ne craignent que lui. » Après avoir ainsi parlé, l'aga se leva et sortit. Ses compagnons le suivirent, et fermèrent les portes, qu'ils firent garder soigneusement pendant la nuit. Je profitai de ce moment pour ouvrir mes malles et en retirer mes papiers et divers bijoux destinés à être offerts en présens à la cour de Perse, et dont malheureusement j'étais porteur. Je les cachai dans les amples vêtemens qui me déguisaient; je traçai à la hâte un billet par lequel j'instruisais, de ce qui venait de m'arriver, le patriarche des Trois-Églises. A peine finissais-je d'écrire, que la lampe qui nous éclairait s'éteignit, accident que mon Tartare et les Arméniens considérèrent comme du plus funeste présage, et qui par conséquent ne fit qu'accroître leur frayeur.



Dessiné sur les lieux par Preaux | Lithog.ᵉ par Paris.

Vue de Bayazed, et de la chaîne des montagnes qui séparent la Turquie de la Perse

Une heure avant le jour nous partîmes d'Arz-Ab avec l'escorte qui nous était si suspecte, et nous arrivâmes de grand matin à Bayazid [1], ville bâtie au fond d'une vallée étroite que forment des montagnes arides. Les maisons sont éparses entre les rochers qui, des deux côtés, bordent le défilé. On voit à gauche, sur un pic presque inaccessible, une vieille citadelle. A droite et sur une autre hauteur, s'élève un bel édifice où résidait le pacha, qui, à notre arrivée, était encore dans son harem, et ne nous admit qu'à midi à son audience.

[1] S'il faut s'en rapporter à une tradition généralement reçue en Arménie, ce fut le sultan Bayazid ou Bajazet I[er], surnommé *Ilderim* (la foudre), qui fit construire la citadelle de cette ville, et lui donna son nom.

CHAPITRE IV.

Portrait de Mahmoud, pacha de Bayazid. Première entrevue. Discours perfide qu'il adresse à l'auteur. Il feint de lui donner une escorte pour le conduire à Érivan.

MAHMOUD, pacha de Bayazid, était un homme âgé de trente à trente-deux ans; ses traits étaient nobles et réguliers, son regard sévère, sa physionomie froide, et il cachait sous un extérieur imposant un cœur bas et pervers. Il était connu dans toute la province par des actes d'une perfidie et d'une cruauté inouïes. On l'avait vu plus d'une fois, après avoir accordé la paix à une tribu ennemie, en attirer, sous la foi des sermens, les chefs près de lui, les rassurer par des caresses, les combler de présens, et les faire massacrer ensuite impitoyablement. A l'époque où j'arrivai à Bayazid, il venait, au milieu d'une fête, d'ôter la vie à un de ses cousins, jeune guerrier, dont le seul crime était de s'être fait aimer du peuple. Enfin, il était en guerre avec son propre frère, Ibrahim pacha, dont il sera question ci-après.

Assis en plein air sur une terrasse, Mahmoud

nous reçut de l'air sec et froid qui lui était habituel; il parcourut le firman dont j'étais porteur, puis se tournant vers le chef de ses Tartares : « Tout cela me paraît suspect, lui dit-il. Vois si tu « reconnais le prétendu janissaire qui accompagne « ce voyageur. Fais retenir ici l'Arménien qui lui « sert de guide; quant à lui, qu'il aille, si cela lui « convient, dans un karavansérai de la ville. » Je m'y rendis non sans une inquiétude extrême. Quoique privé de mon Tartare et de l'Arménien qui me servait de guide, je résolus de me mettre en route sur-le-champ. Vain projet! Mes chevaux avaient été retenus par ordre du pacha. Chacun s'éloignait de moi; et les chrétiens surtout, qui craignaient qu'on ne les accusât de m'avoir prêté leur aide, tremblaient de m'approcher. Je fus tellement délaissé dans le karavansérai, qu'il ne me fut pas possible de m'y procurer un peu de pain et une natte pour me coucher. Cependant le pacha avait fait interroger en secret le Tartare et mon guide. Le premier, qui était musulman, fut traité avec quelque douceur; on le pressa même de me quitter, ce qu'il refusa de faire. Quant à l'Arménien, qu'on n'avait aucune raison de traiter avec ménagement, et qu'on croyait instruit du motif réel de mon voyage, il fut jeté dans une étroite prison, mis à la torture, où on lui arracha

quelques aveux, et enfin étranglé par ordre de l'odieux Mahmoud; crime dont je ne fus instruit que dans la suite.

Le lendemain je me rendis chez le pacha, que je trouvai environné de mollas et d'agas kurdes. Il me reçut dans une salle fort longue, et m'accueillit avec beaucoup d'égards et même avec une apparente cordialité. « Jeune homme, me dit-il, « je veux savoir toute la vérité; ne crains rien: dis-« moi ce qui t'amène ici, et dans quel pays tu as « appris notre langue; songe que je puis obtenir « par la force ce que je demande avec douceur. » Comme je persistai à ne lui rien avouer : « J'en « jure par l'Éternel et par le prophète, s'écria « Mahmoud d'un ton irrité, je saurai tout, et de ta « bouche même! Tu es chrétien, tu es né en Eu-« rope; tu ne vas pas seulement à Érivan, tu vas « à la cour de Perse; tu portes sur toi de riches « présens et peut-être quelque lettre importante! « Oseras-tu me nier ce que ton Arménien vient de « me révéler? » Chaque mot du pacha augmentait mon inquiétude et mon trouble. Voyant donc que j'étais trahi, je quittai brusquement le coin de la salle où j'étais debout, et, jetant le manteau noir qui couvrait mes habits arméniens, j'allai droit à Mahmoud, qui parut effrayé de ce mouvement. « Non, lui dis-je, en m'asseyant à côté de

« lui ; non, je ne nierai plus rien, puisqu'on a eu « la lâcheté de te tout dire ! Je suis prêt à retourner « à Constantinople ; mais si tu crois devoir m'em- « pêcher de passer en Perse, songe que tu seras « responsable de l'événement. — Retourner à Cons- « tantinople, répliqua le pacha avec un sourire faux ? « Dieu te préserve d'y songer. Ne sais-tu pas que, « sujet en apparence de la Sublime Porte, je suis « réellement vassal du padichah de Perse ? Vou- « drais-je, par une démarche inconsidérée, m'at- « tirer la disgrâce d'un tel voisin ? Un Européen « se rend à sa cour ; il lui porte des lettres, des « présens, et j'oserais, moi, mettre obstacle à sa « marche ? Non, certes ; je rendrai grâce au ciel si « dans cette occasion je puis donner une preuve « de zèle au grand roi. Rassure-toi : loin de cher- « cher à te nuire, je te serai utile et te porterai dans « mes mains comme une fleur qu'on veut garantir « du souffle des vents. Je serai heureux de te dé- « poser sur la terre des Persans. Pars donc pour « Érivan. Traverse, si tu veux, la Perse et les Indes ; « mais à ton retour *ne manques pas de repasser* « *par ma province ;* je serai bien aise de te revoir, « et même de te charger de quelques intérêts que « j'ai à régler à Constantinople, et avec Youssouf « pacha. Je te donne pour escorte mes plus fidèles « serviteurs ; ils me répondront de toi. J'espère que

« tu seras content d'eux ; et si, pour prix de mes « soins, il m'est permis de te demander une grâce, ce « sera qu'étant *parvenu à ta dernière destination*, « tu ne maudisses pas le nom de Mahmoud. Cette « nuit même tu seras *réuni* à ton guide. »

Je ne compris point le double sens des paroles de Mahmoud, et je ne savais pas encore que pour légitimer le parjure le plus odieux, les Kurdes font un usage fréquent d'expressions ambiguës. Je m'engageai donc par serment à faire tout ce que désirait le pacha. Quittant alors sa gravité et prenant même un air affable : « Mon ami, pour-« suivit-il, n'oublie pas un avis salutaire : quoique « disciples de notre prophète, les Persans sont « moins musulmans que nous. Ils n'ont ni la bonne « foi, ni la franchise, ni la libéralité qui nous ca-« ractérisent. Ils sont doux, flatteurs, caressans, « il est vrai ; mais, sous ces formes séduisantes, ils « cachent presque toujours de sinistres desseins. « Défie-toi des premières impressions. En pays « étranger le plus clairvoyant est aveugle [1], et « garde-toi de croire un Persan, lors même qu'il « te dira la vérité. Au surplus, j'exige que tu me re-« mettes la note exacte de tous les objets que tu « portes, j'en suis responsable. Malgré la coutume,

[1] Proverbe arabe.

« ne fais ici aucun présent; ce serait à moi de t'en « offrir, et je ne manquerai pas à ton retour de « te donner quelque marque de souvenir. » Après ces mots, le pacha fit venir un de ses agas nommé Khalil. Il lui donna en ma présence des lettres pour le gouverneur d'Érivan, ainsi que l'ordre de me conduire à cette ville. Il lui recommanda en outre de veiller à ce que je fusse bien traité. Khalil aga reçut à genoux l'ordre de Mahmoud, baisa le bas de sa robe et prit congé de lui. Je le suivis, et sans réfléchir aux suites que pouvait entraîner un changement de résolution si soudain, je me déterminai à partir sur-le-champ.

CHAPITRE V.

Départ de Bayazid. Action singulière d'un Kurde. L'escorte se grossit. Perfidie de celui qui la commande. L'auteur est arrêté et conduit vers une maison isolée. Il y trouve le pacha. Particularités de cette nouvelle entrevue. On le renferme dans un souterrain de la citadelle de Bayazid.

Il était plus de midi lorsque nous sortîmes de Bayazid. En m'éloignant de cette ville, j'éprouvais un sentiment confus de tristesse et de joie. Les Kurdes qui composaient mon escorte, devinant sans doute, et voyant percer malgré moi sur mon visage l'inquiétude dans laquelle j'étais de ne point voir reparaître mon guide, et de me trouver presque seul au milieu d'eux, semblaient s'efforcer de me distraire par les jeux militaires auxquels ils ont coutume de se livrer en voyage. Ils faisaient voltiger leurs chevaux tartares autour du mien, et lançaient au loin et en courant leurs javelots garnis de plumes. Plusieurs fois ils m'invitèrent à prendre part à leurs exercices; et même l'un d'eux, après s'être approché de moi bride abattue, et tenant d'une main sa lance, m'offrit un bou-

quet de roses, et me dit : « Prends ces fleurs; leur « éclat passager est une image de la vie, l'instant « approche où elles vont se faner. Il ne tardera « pas à souffler, le vent du désert qui doit disper- « ser leurs feuilles. Tel est notre sort dans le pays « de Sélivan [1], rarement l'homme y prolonge son « existence au delà de trente années. »

A mesure que nous avancions, je voyais, non sans peine, l'escorte se grossir par l'arrivée de cavaliers que nous rencontrions de distance en distance; Khalil aga, qui remarqua mon étonnement, me dit que c'étaient des voyageurs qui, pour franchir le passage dangereux de la montagne, venaient se mettre sous la protection de la troupe qu'il commandait. Cette explication, que je n'avais pas demandée, accrut mes soupçons loin de les diminuer : mais je me rassurai jusqu'à un certain point en songeant que nous allions gagner le territoire persan; et je ne pouvais me persuader que les Kurdes, qui avaient tout à redouter de la part du Chah de Perse, pussent se permettre un attentat qui ne pouvait manquer d'irriter extrêmement ce prince.

Au pied du mont Ararat coule une rivière dont les eaux vont se jeter dans la mer Caspienne, et

[1] C'est le nom que les Kurdes donnent à la province de Bayazid.

qui sert de limite aux empires turk et persan Lorsque nous l'eûmes passée, Khalil aga s'approcha de moi, et m'adressa ces mots : « Que cette « heure te soit favorable. Enfin, après avoir par« couru tant de parasanges et traversé le vaste pays « des Osmanlis, te voici en Perse; que ton arrivée « soit bénie! Prends un peu de repos; nos che« vaux ont besoin de se rafraîchir. Dans quelques « instans nous arriverons à un village qui est sous « la dépendance du khan (gouverneur) d'Érivan. « Puissent les Persans, tes nouveaux hôtes, t'ac« cueillir aussi bien que nous! » Nous descendîmes de cheval dans une prairie, et déjà je rendais grâce au ciel d'être parvenu jusqu'à cette terre lointaine, lorsque tout à coup je me vois enveloppé par l'escorte qui devait me protéger. Un Kurde placé derrière moi me saisit par le milieu du corps, un autre me lie les bras, un troisième arrache les pistolets que je portais à la ceinture, m'ajuste et menace de faire feu. Tous mes efforts pour me dégager sont vains; on me bande les yeux, on me renverse la face contre terre, et l'un de ces misérables me retient dans cette position en posant son pied sur moi. Dans ce moment terrible aucune lâche pensée ne se présenta à mon esprit; je n'oubliai pas que je portais cachée sous mes habits la décoration autour de laquelle son gravés les mots *honneur et*

patrie, et j'adressai au ciel, pour la gloire et la prospérité de mon pays, des vœux que je croyais devoir être les derniers de ma vie.

Lorsque mes gens, c'est-à-dire le Tartare et mes deux domestiques, eurent été également désarmés et garrottés, les Kurdes nous relevèrent, nous placèrent sur des chevaux, et l'on se remit en route sans qu'il me fût possible de voir quel chemin on prenait, ni de démêler par quel motif on nous emmenait ainsi plutôt que de nous égorger [1].

Au milieu de ces montagnes inhabitées dont la chaîne se prolonge vers le Caucase, est une vallée profonde et solitaire qu'environnent des rochers escarpés. Le voyageur n'y porte jamais ses pas; le pâtre même y conduit rarement ses troupeaux, et cette retraite ne semble convenir qu'à des bêtes féroces ou à des voleurs. Arrivés là, les Kurdes, persuadés que je ne pouvais leur échapper, m'otèrent le bandeau qu'ils avaient mis sur mes yeux, et m'assurèrent qu'il *n'y avait pas de mort pour moi.* L'un d'eux m'enleva ma montre, et courut à toute bride vers Bayazid, pour porter au pacha la nouvelle et la preuve de ma captivité.

[1] Mahmoud pacha mettait une importance extrême à tenir notre arrestation secrète. Ce fut par ce motif qu'il ne nous fit point arrêter dans la ville, mais sur la frontière de Perse, à quatre lieues de Bayazid.

Les autres étendirent sur la terre leurs manteaux de laine, et, se tournant vers la Mecque, ils firent avec recueillement la prière du soir. Ainsi ces scélérats venaient de violer l'hospitalité, qui leur est prescrite comme la plus sainte des lois, et ne craignaient pas d'outrager le ciel en lui adressant leurs vœux.

Après le coucher du soleil, nous entendîmes tirer au loin quelques coups de fusil. Les Kurdes se levèrent en disant : « C'est le signal. » Ils nous conduisirent, par des précipices affreux, hors de tout chemin frayé. Après plusieurs heures de marche dans l'obscurité, nous parvînmes à une habitation isolée, dont les portes s'ouvrirent à notre approche. Je fus introduit seul dans cette maison où régnait le plus profond silence. Je demandai, pour me désaltérer, un peu d'eau qu'on me refusa. On me fit monter dans une salle assez spacieuse et peu éclairée ; j'y vis quelques personnes debout et rangées le long des murs. Un homme mal vêtu, sans armes, sans turban, le front appuyé sur sa main, et paraissant pensif, était seul assis. Je ne le reconnus pas d'abord : c'était le pacha. La confusion était peinte sur son visage. Il me dit d'une voix altérée que le matin, à l'instant même où je venais de partir, il avait reçu de Constantinople l'ordre de s'assurer de ma personne, mais que je

pouvais être tranquille. « Effendy, lui répondis-je « froidement, je ne redoute rien; mais toi, es-tu « bien sans inquiétude? Penses-tu que ton crime « puisse rester impuni, et ne crains-tu ni Dieu ni « les hommes? Tu vas me faire mourir, je le sais; « mais retiens mes dernières paroles : L'heure de « la vengeance arrivera! Un jour on demandera « le prix de mon sang, et ce prix, Mahmoud, c'est « toi qui devras le payer! » Ces paroles menaçantes, que le pacha considéra peut-être comme prophétiques, achevèrent de le troubler. Il envisagea sans doute avec effroi les suites de son attentat, et il forma le dessein de me laisser vivre encore quelques mois, mais de me retenir dans les fers, afin qu'on ignorât soit à Constantinople, soit en Perse, ce que j'étais devenu, et de profiter de mes dépouilles dans le cas où je ne serais point réclamé. Il me délia lui-même, et m'engagea à prendre patience. A l'en croire, le Tartare qu'il venait d'expédier à Constantinople devait lui rapporter une réponse sous quarante jours. « Je respecterai ta vie, « poursuivit-il, quand même la Sublime Porte en « ordonnerait autrement. » Après qu'il eut ainsi essayé de me rassurer, ses gardes m'entraînèrent hors de la maison, et me firent gravir à pied la hauteur sur laquelle est bâtie la citadelle de Bayazid. Il était minuit lorsque nous en passâmes les

portes; en entrant dans une première pièce, nous vîmes plusieurs femmes voilées qui tenaient les mains sur leurs yeux et versaient des pleurs; elles croyaient qu'on allait nous faire périr.

Arrivés dans une autre salle, nous trouvâmes assis et entouré de ses enfans un vieillard qui nous regarda tristement et d'un air de compassion; c'était le gouverneur du château ; il s'appelait Mahmoud, ainsi que le pacha. Les gardes le saluèrent avec respect, puis s'adressant à nous : « Voici, nous dirent-ils, votre nouvel hôte et votre « nouvelle demeure. » Ensuite ils ramassèrent un paquet de cordes qui était dans un coin, et ils m'en passèrent une autour du corps. Leur premier mouvement, je l'avoue, me fit frémir d'horreur. Ils levèrent une trappe cachée sous des nattes, et me forcèrent de descendre, à l'aide de la corde, dans un puits, dont, malgré la lumière que répandaient autour de nous les torches qui éclairaient cette scène affreuse, je ne pus alors entrevoir le fond. Cependant, au bout de quelques secondes, je sentis la terre sous mes pieds ; les gens du pacha me dirent de me délier. Ils descendirent après, par le même moyen, mes trois compagnons d'infortune, c'est-à-dire le Tartare de la Porte, qui avait changé son nom d'Omar en celui d'Aly aga (à cause de la haine des Persans contre

le khalife Omar), le jeune arménien et mon domestique français. Cela fait, ils fermèrent la trappe et se retirèrent, nous laissant dans une obscurité profonde et livrés à des réflexions dont on devinera facilement la nature.

CHAPITRE VI.

Description du souterrain. On en retire momentanément l'auteur. Consolations que nous apportent Mahmoud aga et sa parente. Moyens que prend le pacha pour dérober au public la connaissance de notre emprisonnement. Tableau de la misère que nous éprouvons dans ce souterrain.

L'ACCABLEMENT où nous avaient jetés la fatigue et les événemens de la journée qui venait de s'écouler, nous empêchèrent long-temps de visiter le cachot où nous étions plongés; nous entendions par intervalles les crieurs des mosquées, et le bruit que les prêtres arméniens font avec des crécelles aux portes des chrétiens pour leur annoncer l'heure de la prière. Ce ne fut donc qu'après le lever du soleil, et à la faible clarté qu'une embrasure, pratiquée au haut du mur, laissait pénétrer avec un peu d'air dans le réduit où nous étions enfermés, que nous en reconnûmes la forme et les dimensions.

C'était une espèce de caveau, de puits sec ou de citerne creusée dans le roc à environ trente pieds sous terre; sa longueur était de seize pieds,

sa largeur de cinq. Il n'y avait ni lit, ni table, ni siége; un peu de paille fut, avec une cruche et une tasse placée dans un coin, tout ce que nous y trouvâmes. Enfin, comme si ce dénûment absolu et les malheurs qui nous menaçaient n'avaient pas suffi pour rendre notre situation déplorable, le cadavre d'un beg, assassiné récemment par ordre du pacha, gisait enseveli dans la terre sur laquelle nous étions étendus.

Après la prière du matin, le geôlier chargé de veiller sur nous leva la trappe, et nous descendit, au moyen d'une corde, un sceau où étaient quelques onces de pain et un peu de lait aigre [1]. Il promit de revenir tous les jours, au lever du soleil, à midi et le soir nous en apporter autant. Tels furent, durant presque toute notre captivité, les alimens qui soutinrent notre misérable existence.

Le temps s'écoulait cependant, et nous n'apprenions rien qui pût faire changer notre sort. Un jour que le geôlier était absent, Salhiéh, parente de Mahmoud aga, obtint la permission de venir avec une Arménienne nous apporter le pain et le lait qui composaient notre nourriture. Elle était voilée, et ne nous parla point alors; mais dans la suite, à l'exemple du vénérable aga, elle nous montra

[1] C'est ce que les Turks appellent *ïoughourt*, les Persans *mâst*, et les Arabes *tsemïl*.

combien elle compatissait à nos maux, et pour les adoucir elle vint quelquefois s'entretenir avec nous : tant il est vrai que dans tous les pays la sensibilité est le principal apanage des femmes!

La dixième nuit qui suivit notre emprisonnement, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la salle qui était au dessus du souterrain, et la trappe s'ouvrit. Nous fûmes frappés tout à coup d'une grande clarté, et nous entendîmes des voix qui ne nous étaient pas inconnues; c'étaient celles des Kurdes qui nous avaient arrêtés. L'un d'eux s'approcha de l'ouverture du caveau, et eut l'impudence de me dire : « A quoi passez-vous votre « temps : et toi, Pédros aga [1], que fais-tu là-bas? « Que te semble-t-il du séjour de Bayazid? » L'indignation m'empêcha de répondre. « Rassure-toi, « continua le Kurde; nous ne venons pas pour te « nuire; notre effendy a trouvé, dans tes coffres, « des papiers dont il voudrait savoir le contenu, « et des objets dont il ignore l'usage; il faut que tu « montes pour nous l'apprendre. Prends cette corde, « attache-là fortement autour de tes reins, nous te « tirerons après. »

« Le piége est grossier, répondis-je; vous crai- « gnez de descendre dans ce cachot, parce que vous

[1] C'était le nom que les Kurdes m'avaient donné.

« savez que nous ne sommes pas gens à nous laisser « égorger sans résistance. Mais n'importe; j'atta- « che à présent peu de prix à la vie : je vais me « rendre près de vous. » Et comme le Tartare Omar cherchait à me dissuader de ce dessein : « Il faut « que je sache ce qu'ils veulent, lui dis-je; si, quand « je serai là-haut, tu ne m'entends plus parler, tu « jugeras que j'aurai cessé de vivre, et tu verras ce « que tu auras à faire. » Parvenu dans la salle supérieure, ce ne fut pas sans horreur que j'envisageai les mêmes Kurdes qui m'avaient plongé dans cet abîme de maux; je passai près d'une heure à leur expliquer l'usage des diverses armes, montres, lunettes et objets de curiosité qu'ils me présentèrent, puis je leur lus en persan la partie de mes instructions qui me parut la plus propre à les intimider. Toutes ces explications terminées, ils me redescendirent dans le souterrain.

Dans un des entretiens que nous eûmes avec la bonne Salhiéh, elle nous apprit quels étaient les moyens que le pacha employait pour tenir secret notre emprisonnement. « Il a fait serment, « nous dit-elle, d'anéantir toute notre famille si « quelqu'un de nous vient à révéler que vous êtes « ici. Dernièrement deux hommes s'entretenant « dans le bazar, l'un dit à l'autre : Ils seront déli- « vrés. Ces mots ont suffi pour les faire arrêter.

« On les a accablés de coups pour savoir ce que « signifiait ce discours, et ils n'ont été remis en li- « berté que lorsqu'on a eu reconnu qu'ils igno- « raient même votre existence. Une autre personne, « qui s'était trouvée sur votre passage lorsque vous « fûtes amenés dans ce château, a été également « arrêtée. On ne sait ce qu'elle est devenue. Le « pacha a défendu qu'on vous donnât jamais de lu- « mière. Il craint que la clarté qui pourrait s'é- « chapper la nuit par quelque crevasse de cette « tour, ne fît soupçonner que vous y êtes ren- « fermés. Il a aussi enjoint à l'aga de faire réduire « de jour en jour votre nourriture, afin que si la « mort vient à vous surprendre, il ne puisse en « être tout-à-fait responsable aux yeux de la Di- « vinité [1]. Mais rassurez-vous; la Providence veil- « lera sur vos jours, elle a béni cette demeure. »

Le gouverneur venait aussi nous visiter quelquefois. Assis et penché près l'ouverture du cachot, il se plaisait à m'interroger moins sur les merveilles de l'Europe que sur les principes de notre religion, sur nos mœurs et sur nos lois. Il admirait la morale de l'Évangile, et louait notre respect pour la vie et les

[1] On a pu voir par ce qui précède, et notamment par les discours du pacha, que Mahmoud était aussi superstitieux que barbare, et qu'il faisait un fréquent usage de restrictions mentales, sorte de subterfuge très-commun parmi les Kurdes.

propriétés de nos semblables. Il pensait avec raison que l'ignorance et le fanatisme attestent la faiblesse des empires et en présagent la ruine. Pour satisfaire notre curiosité, il nous donnait parfois des nouvelles de ce qui se passait au dehors. Rarement était-ce quelque chose d'heureux! Tantôt une querelle venait d'éclater entre deux tribus; tantôt une caravane avait été pillée ou un voyageur assassiné. S'était-il commis un crime, presque toujours on soupçonnait le pacha d'en être le principal auteur.

Mahmoud aga ne manquait pas, chaque fois qu'il venait nous voir, de nous apporter quelque chose; des fleurs, des fruits, un peu d'encens pour purifier l'air que nous respirions dans notre étroite et profonde demeure [1]; soins touchans, mais moins précieux encore que le baume consolateur que la présence de ce vieillard faisait pénétrer dans nos cœurs flétris et déchirés par le malheur. Homme généreux! pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de te témoigner ma reconnaissance? Tu étais pauvre, et cependant tu trouvais encore le moyen de répandre des bienfaits. Le peu de bien que le ciel t'avait accordé, tu le partageais avec les malheu-

[1] L'air du souterrain, qui était étouffant et infect lorsque nous y fûmes jetés, c'est-à-dire au mois de juillet, devint humide et froid au mois de novembre.

reux. Tes secours charitables m'ont conservé la vie. Tes bénédictions paternelles m'ont accompagné partout. Ainsi que tu me l'as prédit, j'ai revu ma patrie, mes parens, mes amis. Tu n'es plus; mais le souvenir de ta sagesse, de ta générosité, de ton courage, restera toujours profondément gravé dans mon cœur.

Cependant notre situation empirait de jour en jour, nos vêtemens, que nous n'avions pas quittés depuis deux mois, étaient d'une saleté extrême et tombaient en lambeaux. Une longue barbe nous rendait méconnaissables, et la pâleur de la mort était sur notre front. Tant que le soleil était sur l'horizon, l'entretien du gouverneur et de Salhiéh, ou l'espoir de les voir bientôt reparaître, faisaient trêve aux ennuis de notre captivité. Mais que les nuits étaient cruelles! Elles se passaient presque toutes sans que le sommeil vînt rafraîchir ma paupière. Ordinairement vers le matin, à l'aide d'un morceau d'acier que je devais à la charité de mes hôtes, je faisais jaillir d'un caillou quelques étincelles, et j'allumais des feuilles de tabac, dont ils ne me laissèrent jamais manquer. La vapeur qui s'en exhalait m'était aussi agréable que l'aurait été l'odeur des parfums de l'Arabie et de l'Inde, et me procurait un assoupissement de trop peu de durée. Mais à mon réveil tout ramenait dans mon cœur des

souvenirs douloureux ou des regrets amers. Les plaintes et les reproches, bien pardonnables sans doute, que ne cessaient de m'adresser ceux qui étaient renfermés avec moi, redoublaient alors l'horreur de ma situation. Si les cris des imams venaient interrompre le silence des airs : ce n'est point là, me disais-je, la voix de mes amis; ils ignorent mon sort; ma plainte ne peut parvenir jusqu'à eux; je ne les reverrai plus! Si par intervalles quelques rayons de soleil frappaient les murs du cachot, je pensais soit au lever de l'aurore, soit aux riantes collines et aux rivages fortunés du pays où j'ai reçu le jour [1]. Le chant matinal et gai des oiseaux de la campagne m'arrachait quelquefois des larmes, et, par un sentiment contraire, le sifflement, le déchaînement des vents orageux me faisait éprouver une sorte de plaisir indéfinissable. Souvent aussi, livré à la rêverie, il me semblait voir rassemblés, dans une riante retraite, les objets de mes affections et de mes regrets les plus vifs, un père, une mère, des sœurs et un frère; je croyais qu'ils venaient essuyer les pleurs qui malgré moi s'échappaient de mes yeux. Mon imagination, exaltée par cette douce illusion, faisait parvenir jusqu'à mon oreille la voix de ce frère chéri

[1] La Provence.

qui me disait : « Rassure-toi ! tes maux vont finir. « Victime de la fureur des hommes, tu vas bientôt « te séparer d'eux pour jamais. Que t'importe? si la « Providence précipite aujourd'hui le cours de ta « vie, peut-être sauvera-t-elle un jour ton nom de « l'oubli. » Ainsi l'idée consolante de l'éternité, se glissant dans le cœur des infortunés, leur fait supporter et les maux qu'ils endurent, et ceux qu'ils redoutent encore pour l'avenir.

CHAPITRE VII.

Bruits que Mahmoud pacha fait répandre à Erze-Roum. Entretien qu'a l'auteur avec le geôlier Husseïn. Soin avec lequel ce dernier veille sur nous.

NOTRE captivité durait depuis trois mois, lorsqu'un jour Mahmoud aga vint nous annoncer que Hassan, tartare du pacha, était arrivé d'Erze-Roum. « Il rapporte, nous dit-il, que le cadi de cette ville « a forcé un Anglais qui était envoyé vers les Russes, « à retourner à Constantinople, sans lui permettre « de remplir sa mission. On dit aussi qu'un autre « Européen, chargé d'un message pour la cour de « Perse, a été dévalisé et mis à mort par les Hy- « deralys [1], dans le voisinage d'Érivan. Certes ja- « mais le Kurdistan n'a été visité si souvent par les « Francs. Qu'en penses-tu?

« Je crois, répondis-je à Mahmoud après un ins- « tant de réflexion, que cet Anglais, cet autre Eu- « ropéen et moi ne sommes qu'une même per- « sonne. » En effet, comme je l'appris dans la

[1] Nom d'une tribu de Kurdes nomades qui habite la province de Nakhchivan.

suite, le pacha, qui craignait toujours de voir son attentat découvert, avait envoyé à Erze-Roum un homme de confiance pour y répandre les bruits que je viens de rapporter. Il supposait sans doute, que si les Persans poussaient leurs recherches jusqu'à cette ville, ils pourraient penser que j'étais retourné sur mes pas; et que, d'un autre côté, si la Porte-Ottomane cherchait à savoir en Perse ce que nous étions devenus, la voix publique lui ferait croire que nous avions été assassinés par des Kurdes sur le territoire persan.

Le geôlier Husseïn venait tous les soirs s'entretenir aussi avec nous; mais tout en affectant de vouloir dissiper nos chagrins, il les augmentait réellement par l'ambiguité ou le laconisme de ses discours.

« Bonsoir, Husseïn, lui disais-je un jour; qu'y « a-t-il de nouveau dans le monde? — Tout va bien, « me répondit-il. — Est-il arrivé quelque Tartare « de Constantinople? — Dieu le sait. — Vos Kurdes « se sont-ils battus aujourd'hui contre ceux d'Ab- « dallah [1]? — Oui; nous les avons mis en fuite. — « En avez-vous tué beaucoup? — Cinquante têtes « ont été apportées à notre effendy [2]. — Quelles

[1] C'était le chef des Sibkis, dont nous avons parlé plus haut, page 26.

[2] Effendy dérive du mot grec moderne Α'υθέντης, qui signifie

« nouvelles a-t-il de la guerre entre les Persans et « les Russes? — De très-bonnes : on dit que les héré- « tiques ont été chassés d'Érivan. — Quels héréti- « ques? — Les Persans. On ajoute que Tauris tom- « bera bientôt en la puissance des infidèles. — Et « ces nouvelles sont agréables au pacha? — Sans « doute; les hérétiques sont ses plus dangereux « ennemis. — S'est-il enfin expliqué sur ce qu'il « veut faire de nous? — Non. — A-t-il le projet de « nous faire étrangler? — Dieu le sait; moi je l'i- « gnore. — Pourquoi tarder? — Notre effendy n'a- « git que par de bonnes raisons. — L'as-tu vu ce « matin? — Oui. — T'a-t-il parlé de nous? — Non. « — Qu'avais-tu donc à faire au palais? — On m'a « défendu de vous le dire. — Tu te contredis, Hus- « seïn; mais si tu aimes ton Dieu et ton prophète, « dis au pacha que nous avons une grâce à lui de- « mander. — Laquelle? — Qu'il me fasse mourir. « — Dieu l'en préserve. — Cette misérable vie qu'on « me laisse est un tourment mille fois plus cruel « que la mort. Agitée par l'inquiétude et la tris- « tesse, vaut-elle le repos éternel? Je ne vois point « d'autre terme à mes maux; je n'attends plus « d'autre secours, je n'ai plus d'autre avenir. En

seigneur ou maître; c'est une qualification que les Turks donnent aux gens en place et aux hommes versés dans la connaissance des lois.

« supposant que par crainte ou par pitié le pacha « me rende libre un jour ; sans appui, sans secours, « quel sera mon refuge? Irai-je me présenter à la « cour de Perse et mendier une honteuse hospi- « talité. Au lieu de lettres et de présens, offrirai-je « aux yeux du Chah le spectacle de ma misère? et « ne lui porterai-je, au lieu de paroles de paix et « de nouvelles favorables, que des plaintes impor- « tunes ou de vains gémissemens? Le néant du « tombeau est, peut-être, effrayant pour celui qui « a le pouvoir d'agir; mais pour un malheureux « tel que moi, pour un homme enterré vivant dans « un obscur souterrain, abreuvé d'outrages et con- « damné à l'oubli, la vie est un insupportable far- « deau. Il me reste cependant un espoir, Husseïn; « Dieu ne permettra pas qu'un attentat inouï dans « tous les pays, qu'un crime odieux même parmi « vous, reste long-temps impuni. En vain le traître « qui me retient ici pense-t-il, ou feint-il de croire « que sa religion l'autorise à charger de fers, à « faire périr un hôte sacré. En vain espère-t-il par, « des expiations, apaiser le juste courroux du pro- « phète : qu'il tremble! Sa destinée le précipite sur « le pont des enfers, sur ce pont redoutable plus « tranchant que la lame d'un glaive, et sur lequel, « selon votre croyance, doivent passer tous les « hommes. Le juste en franchira légèrement les

« arches acérées, et parviendra sans douleur dans « la demeure des anges et des houris : le coupable « aura les pieds déchirés et tombera dans les flam- « mes éternelles. Mais que dis-je! Husseïn, non, « Mahmoud n'est pas musulman! J'ai maudit son « nom, et Dieu vengera mon injure! »

Le geôlier était sinon ému de compassion, du moins frappé d'étonnement lorsque je lui adressais de semblables discours. Il m'engageait alors à prendre patience, à ne point désespérer de mon sort; puis il allait visiter avec soin toutes les portes du château, et revenait se coucher sur une natte, dans la salle sous laquelle nous étions détenus. Durant la nuit, il se réveillait souvent en sursaut, et saisissait précipitamment ses armes. A ce bruit nous nous levions tous quatre, croyant toucher à notre dernière heure.

CHAPITRE VIII.

La peste se déclare à Bayazid. Une des femmes de Mahmoud pacha en est attaquée et meurt. Salhiéh nous procure les moyens d'instruire la cour de Perse de notre captivité. Le pacha est aussi atteint de la peste. Il veut nous faire périr. Courage et générosité de Mahmoud aga. Le pacha meurt. Ahmed beg, son fils, lui succède, et médite aussi notre perte. La peste le saisit à son tour. Trouble et remords auxquels il est en proie. Il meurt. Ibrahim son oncle lui succède.

LA peste, ce fléau terrible qui exerce de si grands ravages dans le Levant, avait, depuis plus de quatre-vingts ans, épargné le territoire et la ville de Bayazid; mais durant notre emprisonnement elle s'y déclara avec violence, et son apparition fut considérée comme un signe évident de la colère céleste; selon tout apparence elle y avait été apportée par une caravane de marchands du Djeziréh (la Mésopotamie), qui allaient vendre à Tiflis du blé, des dattes et d'autres productions de cette partie de l'Asie.

Bayazid est divisée en ville haute qu'habitent les tribus kurdes, et où chacune d'elles occupe

un quartier séparé; et en ville basse, habitée par les Arméniens. Ce fut dans la partie supérieure que la contagion fit les plus grands ravages; peu de Kurdes en guérirent, la plupart des Arméniens et les Persans qui se trouvaient à Bayazid, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Notre geôlier, qui pour remplir un devoir pieux allait tous les jours ensevelir des musulmans, fut attaqué à son tour [1], ce qui nous procura fréquemment la visite de Salhiéh et de l'Arménienne. Elles nous apprirent que la plupart des Kurdes qui nous avaient arrêtés étaient malades ou mourans Le pacha, malgré l'apathie ordinaire aux mahométans, prenait des précautions pour se soustraire au mal. L'alarme était au harem; une esclave venait d'y mourir et une autre était frappée de la peste. Enfin on n'était pas sans inquiétude sur la santé de Zuleïkha, favorite de Mahmoud, qui ordonna des prières publiques, distribua des aumônes, et fit, selon l'usage des Kurdes, immoler un chameau en l'honneur de la mère du prophète. Vaine espérance! Zuleïkha mourut, et l'inconsolable Mahmoud ne sortit plus de son palais.

Le ciel, comme pour nous dédommager des peines et des ennuis d'une si dure et si longue captivité, ne

[1] Il n'en mourut cependant pas.

permit pas à la peste d'atteindre notre cachot. Nous songeâmes un moment à profiter du trouble que ce fléau jetait dans la ville, pour tenter de nous soustraire par la fuite à tant de dangers imminens; mais Salhiéh, qui venait fréquemment causer avec nous, entretenait dans nos cœurs l'espoir de recouvrer la liberté par tout autre moyen qu'une évasion, qui, malgré la crise où l'on était à Bayazid, n'aurait pu avoir lieu qu'avec beaucoup de difficultés. « Si vous pouviez, nous « dit un jour notre consolatrice, faire parvenir « quelques lignes à la cour de Perse, vous seriez « sans doute réclamés par elle, et par conséquent « sauvés. » Cette femme compatissante, dont je suivis aussitôt le conseil, me procura du papier, de la poudre à canon, et un roseau pour écrire un billet que je traçai à la hâte en langue turque. Elle le reçut en tremblant, le cacha dans son sein, et me promit de le remettre à un Persan qui, fuyant la peste, retournait dans son pays.

On juge facilement avec quelle impatience nous calculions le temps nécessaire pour que la cour de Perse pût faire arriver ses ordres [1] à Bayazid. Nous étions occupés de cette idée qui soutenait notre espérance, lorsque la parente de

[1] C'est le mot propre. (Voyez chap. XXIII.)

l'aga revint nous voir. Elle paraissait extrêmement émue, et nous dit : « Le ciel a pitié de vos peines ; « votre persécuteur est attaqué de la peste. » Nous nous levâmes tous quatre par un mouvement spontané. L'agitation que j'éprouvai m'empêcha quelque temps de parler, et mes yeux se remplirent de larmes. La mort du pacha pouvait assurer notre salut : mais combien un tel événement semblait peu probable! En effet, le troisième jour de la maladie du pacha, on crut voir en lui des symptômes de guérison. Bientôt le geôlier, qui s'était rétabli, s'empressa de nous annoncer que son maître s'était levé, qu'il avait tenu son divan, et qu'il était remis tout-à-fait ; à cette nouvelle, je le priai de faire en sorte que Mahmoud aga, sur la sincérité de qui je pouvais compter, vînt nous visiter. Le vieillard eut de la peine à s'y résoudre ; cependant il parut le lendemain. A l'instant où je l'aperçus, je lui demandai en quel état se trouvait le pacha. Il m'imposa silence, et me fit sentir sans peine combien il serait dangereux pour nous de témoigner de la joie dans cette conjoncture critique. « Mes « enfans, ajouta-t-il d'un air sévère, ne souhaitez « pas la mort de votre ennemi ; un pareil vœu se« rait un crime. Son sort et le vôtre sont en cet ins« tant pesés dans la balance de l'Éternel. Bientôt « la volonté divine sera connue. Notre effendy, il

« est vrai, s'est levé aujourd'hui; mais il était dans « le délire. Il a rejeté avec courroux, et comme « s'il craignait d'être empoisonné, le breuvage qui « lui a été présenté. Plusieurs fois votre nom est « sorti de sa bouche, et ce nom semblait redou-« bler son agitation. »

Le bon Mahmoud ne nous disait pas tout. Le pacha, dans un des courts instans de tranquillité que lui laissait une fièvre dévorante, avait mandé deux ulemas et le cadi de Bayazid. Il leur avait révélé le secret de notre captivité, et leur avait représenté que des chrétiens aussi maltraité que nous l'étions seraient implacables s'ils venaient à recouvrer la liberté. « Hâtez-vous donc de les per-« dre si vous voulez épargner à la ville de nouveaux « malheurs, » leur avait-il dit ensuite. Les ulemas avaient rendu un fetva (décision) conforme aux désirs du pacha, et Roustam, le plus sanguinaire de ses agens, était venu demander nos têtes. Mais le respectable Mahmoud aga avait refusé courageusement d'obéir à un ordre inhumain donné par un homme en délire et sur le point de rendre le dernier soupir.

Ce même jour, le silence qui régnait constamment autour de nous fut interrompu tout à coup par des cris qui, selon le peu de connaissance que nous avions de l'emplacement du palais, nous

parurent venir du harem. Bientôt l'aga, la tête presque nue en signe de deuil, vint nous annoncer que le pacha n'était plus.

Cette nouvelle fit naître en nous un mouvement de joie que la réflexion ne tarda pas à modérer. Nous apprenions, il est vrai, la mort d'un homme qui semblait avoir un intérêt puissant à nous perdre, mais notre sort devait dépendre de son successeur : et qui serait-il? Comme la province a conservé le droit d'élire elle-même ses gouverneurs, sauf l'approbation de la Porte, la ville de Bayazid fut, aussitôt après la mort de Mahmoud, divisée en deux factions; l'une, composée des habitans, demanda pour pacha Ibrahim, frère de celui qui venait de mourir. Elle augurait favorablement d'un homme éprouvé par de longs malheurs. Les tribus kurdes qui, durant la guerre entre les deux frères, avaient porté les armes contre Ibrahim, voulaient pour chef Ahmed beg, fils de Mahmoud, jeune homme dont le caractère belliqueux leur faisait concevoir aussi de grandes espérances. Leur influence prévalut. Ahmed fut déclaré pacha, et aussitôt l'on fit en son nom l'invocation et la prière. Ibrahim obtint la paix et le commandement de Toprac-Caléh, ville située à quarante lieues à l'est des sources de l'Araxes.

Le premier soin du nouveau pacha fut de

s'entourer de tous les Kurdes qui avaient obtenu la confiance de son père. Ayant fait venir le féroce Roustam, qui avait été sinon le promoteur, du moins le complice de tous les crimes de Mahmoud, il l'interrogea sur les affaires secrètes du pachalic, et apprit de lui notre détention. Roustam nous représenta comme des ennemis de l'Islamisme, comme des hommes qui voyageaient avec des intentions suspectes, et qui portaient en Perse des objets de grand prix qu'il conseilla au jeune pacha de s'approprier. A l'entendre, la chose était facile; le secret était ignoré de tous, et l'impunité devait être assurée. Pour achever de persuader Ahmed, il fit étaler à ses yeux les armes et les diamans qui m'avaient été enlevés. Le pacha, ébloui par l'éclat de ces objets, approuva le conseil de Roustam, et notre perte fut de nouveau résolue. Ahmed nous aurait fait mettre à mort sur-le-champ, s'il n'avait jugé que l'austère commandant de la citadelle, Mahmoud aga, ne manquerait pas d'opposer une forte résistance à l'exécution du crime. Il pensa donc à éloigner de Bayazid ce vieillard, en le chargeant d'une commission honorable. Depuis long-temps la mère d'Ahmed languissait exilée à Toprac-Caléh. Il ordonna à Mahmoud d'aller l'y chercher avec une nombreuse escorte. L'aga ne pouvait refuser d'obéir; mais soupçonnant le dessein qu'on avait

tramé contre nous, et voulant nous défendre autant qu'il était en son pouvoir, il exigea qu'on lui fît serment de respecter nos jours pendant son absence.

L'intention d'Ahmed n'était pas de tenir une promesse qui contrariait trop sa cupidité; mais à l'instant où il se disposait à violer son serment, il ressentit à son tour les atteintes de la peste, et bientôt son mal parvint au plus haut degré de violence. Il expédia plusieurs Tartares à sa mère pour l'inviter à presser son retour. Elle se fit donc transporter en litière à Bayazid, avec toute la diligence possible; à son arrivée elle trouva son fils mourant. « O mon cher Ahmed, lui dit-elle, était-ce « donc pour vous voir expirer que je devais sortir « d'un si long exil? » Instruite par l'aga, elle continua ainsi : « N'en doutez pas, mon fils, la justice « divine s'est appesantie sur la tête de votre père. « Elle vous accablerait également si vous lui res- « sembliez. Puissent vos mains être encore pures, et « votre cœur innocent! » Ahmed fit aussitôt appeler Mahmoud aga, et lui adressa le discours suivant : Je « ne sais quel génie protége ces chrétiens, ni quels « moyens surnaturels ils emploient pour attirer sur « cette ville le courroux du ciel. Tous ceux qui ont « voulu les perdre ont péri. Mon père a été victime

« de leurs évocations magiques [1], et moi-même je « suis atteint d'un mal qui pardonne rarement. « Mille songes affreux me présentent l'ombre er- « rante de Mahmoud. N'a-t-il donc pu trouver le « repos dans la tombe? Cette nuit encore il m'a « semblé le voir : il était pâle et défiguré; il m'a « conduit par la main à l'entrée d'un cachot, et m'a « montré ces malheureux étrangers ensevelis tout « vivans. Il paraissait les redouter encore, et me fai- « sait signe de briser leurs fers. Cette fatale vision « s'est répétée plusieurs fois. Allez, Mahmoud, « allez! Dites à ces chrétiens qu'ils cessent de me « maudire, et qu'ils s'efforcent d'apaiser le ciel ir- « rité contre nous. Assurez-les que si je conserve « la vie, je mettrai fin à leurs peines, et les ren- « verrai libres, contens et comblés de mes bien- « faits. »

Mahmoud aga nous rapporta fidèlement les discours qu'on vient de lire. La joie rayonnait sur son visage. Il espérait que le jeune pacha ne tarderait pas à recouvrer la santé; mais le sort, qui semblait prendre plaisir à prolonger nos incertitudes et

[1] On a vu que les Kurdes sont très-superstitieux; dans leur orgueilleuse ignorance, ils prennent pour l'effet d'une puissance surnaturelle la supériorité de connaissances que les Européens ont sur eux.

notre captivité, en ordonna autrement. Deux heures après avoir exprimé l'intention d'être juste à notre égard, Ahmed expira, et sa mère le suivit de près au tombeau. Ibrahim, à peine arrivé à Toprac-Caléh, apprit la mort de son neveu. Il revint à la hâte, et se fit alors sans peine reconnaître et proclamer pacha de Bayazid.

CHAPITRE IX.

La cour de Perse nous fait réclamer. Ibrahim pacha prend les ordres de la Sublime Porte. Nous sommes tirés du souterrain. Réponse de la Porte. Négociation entre Youssuf pacha et Ibrahim pacha. Nous quittons Bayazid.

CEPENDANT la parente de Mahmoud aga avait rempli avec exactitude la promesse qu'elle m'avait faite; le billet que j'avais tracé était parvenu en Perse par ses soins. Le khan ou gouverneur d'Érivan, en vertu des ordres de sa cour, nous fit réclamer par des officiers qu'il envoya dans ce dessein au nouveau pacha. Ce message n'ayant eu aucun succès, fut suivi de plusieurs autres par lesquels le Chah de Perse menaça de toute sa colère la ville de Bayazid, si nous n'étions remis en liberté sur-le-champ. Ibrahim se trouvait dans un grand embarras : il fit répondre aux envoyés persans qu'il ne nous avait plus en sa puissance, et que la Sublime Porte, qui devait savoir ce que nous étions devenus, s'empresserait sans doute d'en informer le grand roi.

Comme l'aspect du sérail était odieux au peuple parce qu'il avait été construit avec le produit des vexations et des rapines commises par Mahmoud pacha ; que c'était dans ce palais qu'il venait, ainsi que son fils, de mourir misérablement ; et que d'ailleurs Ibrahim voulait laisser la jouissance de cette habitation élégante et commode aux femmes et aux enfans de son frère ; il résolut d'habiter la citadelle, ancien séjour de ses aïeux, qui malgré l'état de ruine où elle se trouvait, paraissait plus susceptible de défense en cas d'événement. Il y établit donc sa résidence, et elle fut fréquentée par un grand nombre de militaires et d'Arméniens. Nous en fûmes instruits et nous cherchâmes à nous faire apercevoir par quelqu'un d'entre eux ; pour y parvenir, nous pratiquâmes dans le mur intérieur, et de distance en distance, des trous pour monter jusqu'à l'embrasure qui laissait pénétrer un peu d'air et de jour dans notre cachot. Il s'écoula quelque temps sans que personne nous remarquât. Enfin un Arménien ayant, par hasard, jeté les yeux du côté de la tour, aperçut l'un de nous, en fit part à un autre chrétien qui l'accompagnait, et bientôt le bruit de notre emprisonnement se répandit dans Bayazid. Ibrahim sentit alors la nécessité de prendre à notre égard les ordres de la Porte. Il écrivit à Constantinople, et en attendant

la réponse, il promit d'adoucir la rigueur de notre captivité. Il tint bientôt parole, et nous fûmes tirés de l'affreux souterrain où nous étions plongés depuis si long-temps. Nous revîmes avec ravissement la lumière du jour; on nous transféra dans une étable [1] attenante à la maison de Mahmoud aga; nous eûmes la satisfaction d'embrasser ce respectable hôte, et nous ne négligeâmes point de rendre au ciel des actions de grâces pour la protection en quelque sorte miraculeuse qu'il nous avait accordée.

Quoique nous n'eussions pas encore la liberté de poursuivre notre route, l'avenir nous souriait. La peste cessait d'exercer ses ravages à Bayazid; les parens, les amis de notre hôte et même des chrétiens, eurent la permission de venir nous voir. Quelquefois l'aga nous faisait monter dans son divan, au milieu des cheikhs les plus recommandables de la ville. Il se plaisait à leur raconter nos malheurs, à leur communiquer ce que je lui avais appris des mœurs, des usages et de l'industrie des Européens. La soirée se terminait ordinairement

[1] Quelque peu agréable que fût une pareille demeure, la température du moins en était infiniment plus douce que celle du souterrain. Nous fûmes aussi mieux nourris, et nous eûmes la permission d'aller une fois au bain, mais ce fut de nuit et avec une escorte.

par un repas où j'étais assis près de lui. Me considérant alors avec attendrissement, il me disait : « Tu le vois maintenant, mon fils, Dieu est tou- « jours clément et miséricordieux. » Quant à la parente de l'aga, elle venait furtivement nous voir à la porte de notre nouvelle demeure, mais sans jamais en franchir le seuil. Depuis qu'elle avait appris que ma lettre était parvenue en Perse, et que nous avions l'espoir d'être promptement remis en liberté, elle ne nous parlait plus; mais ses attentions envers nous ne se ralentirent jamais un seul instant.

Les ordres que le pacha de Bayazid attendait de Constantinople, arrivèrent enfin. Ils portaient que mes papiers et mes effets me seraient rendus, et que je serais conduit honorablement, mais sous escorte, au camp de Youssuf pacha, qui, après une longue disgrâce, venait d'obtenir le titre de beglerbeg et le gouvernement de Trébizonde, d'Erze-Roum et de Ma'aden. Il s'avançait vers la grande Arménie, à la tête d'une armée qui grossissait tous les jours, et avec laquelle il se proposait de soumettre les peuples, depuis long-temps rebelles, du Djanik, et ceux du Gudjik, pays situé dans l'ancienne Sophène [1]. Arrivé dans les plaines d'Endrès.

[1] On dit qu'il y existe des mines d'or.

le begler-beg avait appris la mort de Mahmoud et celle d'Ahmed son fils. Comme, en Turquie, la succession des pachas appartient presque en totalité au grand-seigneur, Youssuf s'empressa de faire valoir les droits du fisc. Il commença par demander cinq millions de piastres (7,500,000 fr. [1]). Les Kurdes trouvèrent la somme si exorbitante, qu'ils menacèrent de passer tous au service du Chah de Perse, plutôt que de la payer. Ils offrirent 500,000 piastres. Le begler-beg, entièrement occupé de ses projets de guerre, résolut d'entrer en négociation avec eux. Il leur envoya l'un de ses principaux officiers, son sélihdar aga [2]. Celui-ci, à son arrivée à Bayazid, trouva Ibrahim plus disposé qu'il ne le croyait à l'obéissance. En deux jours tout fut réglé entre eux au sujet de l'argent, et il fut convenu de plus que je partirais avec l'envoyé de Youssuf.

La veille du jour fixé pour notre départ, Ibrahim pacha, entouré des cheikhs, des mollas et de ses gardes, reçut et l'investiture de sa dignité, et le serment que je lui fis, de vive voix et par écrit, en présence du sélihdar, de ne conserver aucun ressentiment du passé. Il donna ensuite l'ordre de me restituer non-seulement mes papiers et tout ce

[1] La piastre turque valait alors 1 franc 50 centimes. Elle n'a cours maintenant que pour 70 centimes.

[2] Porte-épée.

que ses prédécesseurs s'étaient approprié de mes dépouilles, mais aussi ce qu'ils en avaient distribué à leurs satellites. Ceux d'entre les Kurdes qui avaient concouru à m'arrêter, et qui n'avaient pas succombé à la peste, se rendirent dans une salle de la maison de Mahmoud, et me firent la remise de tout ce qui leur était échu en partage. Ce ne fut pas sans horreur que je les revis. L'un d'eux, qui s'en aperçut, eut l'audace de me dire : «Songe « que tu nous dois la vie. Si nous l'avions voulu, « nous aurions pu te tuer lorsque nous t'avons ar- « rêté, et nous aurions supposé que tu nous y « avais forcé par ta résistance. »

Le jour où je quittai Bayazid, Mahmoud aga et toutes les personnes qui composaient sa famille, se revêtirent de leurs habits de fête pour me témoigner toute leur joie. Non moins désintéressés que charitables, malgré mes vives instances, ils ne voulurent accepter aucune espèce de présent. Mais, après mon retour en France, le gouvernement leur fit donner des marques de sa satisfaction. Je leur fis les plus tendres adieux, et d'après le désir qu'ils m'en avaient témoigné, je laissai entre leurs mains un écrit conçu en langue latine et en langue turque, dont voici la traduction :

L'an 1805 *de Jésus-Christ, et* 1220 *de l'hégire :*

« Un Français chargé d'une mission diplomati-
« que auprès de Feth-Aly, Chah de Perse, a été in-
« dignement trahi, arrêté et jeté dans un cachot de
« la citadelle de Bayazid. Il a dû la conservation de
« ses jours à la générosité de Mahmoud aga, gou-
« verneur de ladite citadelle. Puissent les voya-
« geurs qui viendront dans ce pays, trouver cet
« hôte vénérable plein de vie et de félicité ! »



Litho.e par H. Vernet.

Combat d'un Kurde et d'un Persan.

Litho. de C. Motte, R. des marais.

CHAPITRE X.

Le Kurdistan. Division naturelle de ce pays en septentrional et en méridional. Productions des deux régions. Autre division du Kurdistan en deux parties, dont l'une est comprise dans la Turquie d'Asie, et l'autre dans l'empire Persan. Mœurs et coutumes des Kurdes. Leurs exercices, leur industrie et leur penchant pour le vol. Manière dont les Kurdes nomades passent l'hiver. Leur hospitalité. Respect que les Kurdes en général ont pour le malheur.

Avant de décrire le chemin que nous fûmes obligés de suivre pour nous rendre de Bayazid au camp de Youssuf pacha, nous jetterons un coup d'œil sur cette vaste partie de l'Asie, à laquelle on peut, comme le font les Orientaux modernes, donner le nom de Kurdistan ou de pays des Kurdes, afin d'embrasser sous une désignation générale plusieurs provinces qui, quoique différentes entre elles, ont cependant cela de commun, qu'elles sont soumises à la même influence et assujetties à un même mode de domination.

Le pays habité par les Kurdes s'étend donc en longueur, ou du nord au midi, depuis le mont

Ararat jusqu'au point où la chaîne des monts Hamerin se joint à l'Aïagha ou Djebel-Tak (le Zagros des anciens), et en largeur, ou de l'est à l'ouest, depuis les montagnes qui séparent les deux lacs de Van et d'Ormiah, jusqu'à Hesn-Keifa, ville située sur le Tigre. Nous circonscrivons cette grande contrée par une ligne qui commence au mont Ararat, passe par Diadïn, Toprac-Caléh, Mouch, Sert et Djeziréh, et suit la rive orientale du Tigre jusqu'à l'endroit où ce fleuve s'ouvre un passage à travers les monts Hamerin. Cette ligne longe la chaîne de ces monts jusqu'au Djebel-Tak, qu'elle suit jusqu'à la source de la rivière de Cheikh-Hassan. Remontant de là vers le nord-ouest, elle atteint à l'est de Sinéh, les sources du Kizil-Ouzen, s'avance vers la fontaine de Takht-Suleïman, traverse la rivière de Sarokh et la chaîne des montagnes qui s'élèvent entre les deux lacs que nous avons nommés plus haut; laissant ainsi à l'est Ormiah, Selmas et Khoï, elle passe par Kotoura et par Zeva; enfin, suivant la rive occidentale de l'Araxes persan, elle va rejoindre le mont Ararat, point duquel nous l'avons fait partir.

Le pays autour duquel nous avons tracé cette ligne avait autrefois la Colchide au nord, les deux Médies à l'orient, la Chaldée au midi, et à l'occident la petite Arménie. Il confinait aussi au pays

des Scythins, des Taoques et des Phasiens, et renfermait celui des Carduques, ou Gordyens, ainsi qu'une partie considérable de la grande Arménie, de la Babylonie et de l'Assyrie.

Comme les montagnes qui couvrent tout le Kurdistan sont beaucoup plus hautes et plus rapprochées les unes des autres du côté du nord que du côté du midi, et qu'il en résulte une grande différence de climat, nous divisons ce pays en septentrional et en méridional par une autre ligne qui commence aux monts Nimrod (le Niphates des anciens), suit les montagnes des Hékiars situées au sud de Van, et finit au point où ces montagnes, se dirigeant vers le nord, forment la séparation des deux lacs.

Ces deux régions du Kurdistan renfermant beaucoup de pâturages, nourrissent une grande quantité de moutons et de chèvres dont la vente procure des sommes assez considérables. On évalue à quinze cent mille le nombre de ces animaux qui, tous les ans, arrivent de ce pays à Constantinople : il en part un plus grand nombre; mais la longueur et la difficulté du trajet en font périr beaucoup. Chaque troupeau se compose de 1500 à 2000 têtes, et est conduit par plusieurs pâtres qui, autant qu'ils le peuvent, évitent les chemins fréquentés par les caravanes. Il faut dix-sept

ou dix-huit mois pour mener un troupeau de Van à Constantinople [1].

Le nord du Kurdistan fournit le blé, le seigle et l'épautre nécessaires à la consommation de ses habitans. Il donne aussi de l'orpiment, du soufre et de l'alun.

Les vallées spacieuses et les plaines de la partie méridionale du Kurdistan sont fertiles en riz, en blé, en orge, en sésame, en fruits, en tabac et en coton herbacé. On y recueille aussi du miel et une sorte de manne en larmes qu'on sert sur les tables au dessert. Enfin on tire de cette contrée de la noix de galle d'une qualité supérieure, qu'on embarque pour l'Europe aux ports d'Alexandrette et de Smyrne.

On sait que le Kurdistan, même en le circonscrivant dans les limites que lui donnent toutes nos anciennes cartes géographiques, n'est pas soumis aux lois d'un seul souverain, et qu'il est, sous le rapport du gouvernement, divisé aussi en deux parties, dont l'une, la plus étendue, est comprise dans la Turquie d'Asie, et dont l'autre forme une province de l'empire Persan. La ligne de démarcation commence à la chaîne des montagnes qui

[1] L'armée ottomane que les Français combattirent en Égypte, fut presque entièrement nourrie par des troupeaux venus du Kurdistan.

séparent les deux lacs de Van et d'Ormiah; elle suit la chaîne des monts Khelessïn jusqu'à celle des monts Tchil-Tchechméh, puis elle longe la rivière de Mehrivan; et laissant à l'est le petit lac de Zerebar, elle va se rattacher au Djebel-Tak [1].

Le Kurdistan turk, tel que nous le définissons, renferme huit sandjaks ou provinces, dont les gouverneurs prennent ou s'arrogent le titre de pacha. Ces sandjaks sont ceux de Bayazid, de Mouch, de Van, de Djulamerk, d'A'madia, de Suleïmaniéh, de Cara-Tcholan et de Zahou. Cependant, à l'exception du pachalic de Van, auquel il nomme, le grand-seigneur n'est guère que de nom souverain de cette grande contrée. Les Kurdes qui l'habitent se considèrent même si peu comme sujets de la Porte Ottomane, que la plupart d'entre eux n'ont voulu prendre ni le caouc [2] ni l'habit ottoman; ils proposent au gouvernement la nomination de leurs pachas et de leurs begs, mais quoi qu'ils les choisisent toujours dans la même famille, il est rare que l'élection n'occasionne pas beaucoup de troubles et même des combats sanglans. Les Kurdes se subdivisent en un grand nombre de

[1] Nous avons, pour tracer cette dernière ligne, consulté l'itinéraire manuscrit de M. le colonel Fabvier, qui a fait le voyage de Perse avec le général Gardanne.

[2] Sorte de turban.

hordes ou de tribus, dont les chefs reçoivent l'investiture du pacha ou du beg. Le monarque persan n'exerce aussi que l'autorité de suzerain dans la partie du Kurdistan qui est comprise dans son empire; mais la fermeté de Feth-Aly-Chah, souverain actuel de la Perse, empêche les nomades de ses états d'être aussi turbulens que le sont ceux de la Turquie. Le chef-lieu des Kurdes persans est Sinéh.

Ces peuples, soit qu'ils mènent une vie sédentaire ou qu'ils errent dans les campagnes, se prétendent issus des Mongols et des Uzbeks, dont les irruptions soudaines ont si souvent troublé l'Asie. Mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint et l'élévation de leur taille, démentent cette origine tartare. Ils professent l'islamisme; et tous, sans même excepter ceux qui reconnaissent les lois du Chah de Perse, sont de la secte d'Omar. Leur manière de se vêtir diffère de celle des Turks, en ce que leurs habits sont plus légers, quoiqu'à peu près de la même forme, qu'ils les recouvrent d'un grand manteau de poil de chèvre noire, et qu'au lieu d'un turban, ils portent un long bonnet de drap rouge, entouré d'un châle de soie rayé de couleurs tranchantes; une infinité de glands de soie sont attachés à l'un des bouts du bonnet qui retombe fort bas sur les

épaules. Cette coiffure leur sied très-bien. Ils se rasent la tête et portent des moustaches. Les vieillards seuls laissent croître leur barbe.

Les Kurdes excellent à manier la lance et à monter à cheval. La principale occupation des nomades consiste à élever des bœufs, des chèvres, des moutons et des abeilles; aussi dans la langue kurde [1], langue formée de l'arabe et du persan, et divisée en plusieurs dialectes, le mot *mâl* [2], qui signifie biens, fortune, richesses, sert-il plus spécialement à désigner des troupeaux.

Les exercices militaires sont pour les Kurdes le principal amusement. Ils aiment beaucoup les contes, et ils composent des chansons qui ont pour sujet ou des amours licencieux, ou des combats, ou des événemens mémorables et tragiques. On fit une romance sur la mort des deux pachas de Bayazid et sur notre captivité.

Quoique simple, la musique des Kurdes n'est pas entièrement dépourvue d'art. Elle est expressive et mélancolique. Le chanteur prolonge, en les

[1] Le père Garzoni, missionnaire italien, a publié une grammaire kurde en tête de laquelle est une préface, qui renferme divers détails dont la plupart me semblent un peu surannés.

[2] Ce mot, d'origine arabe, a passé dans les langues turque, kurde et persane.

modulant, des sons monotones; il articule quelques mots qu'il entrecoupe de soupirs, de sanglots; il verse des pleurs, et finit par pousser des cris lamentables. On estime la justesse et la douceur de la voix beaucoup moins que son étendue, et pour faire l'éloge d'un chanteur, les Kurdes disent qu'on l'entend d'une parasange. A la vérité le chant est pour eux, lorsqu'ils errent dans les montagnes, un moyen de faire reconnaître le point où ils se trouvent placés.

Ils sont très-enclins au vol. Peut-être ce penchant est-il une des causes qui les portent à errer sans cesse. Les autres motifs de leur goût pour la vie vagabonde sont ou le voisinage d'une horde ennemie, ou le manque de pâturages, ou la rigueur de la saison; l'hiver, ils vont chercher un asile sous le toit du laboureur à qui, pendant l'été, ils ont enlevé une partie de ses récoltes. Pressés par le besoin, d'indépendans et de farouches qu'ils étaient auparavant, ils se montrent alors souples et soumis, et ils vivent d'assez bon accord avec leurs hôtes.

A l'approche du printemps, les Kurdes reprennent le genre de vie qui leur est propre. Ordinairement les lieux qu'ils choisissent pour asseoir leur camp sont des prairies agréables, situées au bord de quelque ruisseau. Leurs tentes, qu'ils

préfèrent aux habitations les plus fastueuses des villes, sont composées d'un tissu de laine noire et grossière, et ont très-peu d'élévation. Ils les entourent d'une claie de roseaux, en dedans de laquelle ils placent leurs bagages, et souvent ce qu'ils ont pris aux caravanes. Cette sorte de clôture est très-légère et très-facile à transporter. On l'emploie aussi à séparer l'habitation des hommes de celle des femmes, et à faire des parcs pour les troupeaux. Un trou de quelques pieds de diamètre et de profondeur, servant de four et de cuisine, est creusé au milieu de chaque tente qui, au moindre vent, est remplie de fumée; inconvénient assez grave, mais auquel les hommes, les femmes et les enfans sont accoutumés. Les chevaux sont attachés à des piquets plantés hors de l'enceinte, et on les tient presque toujours sellés; en général tout est disposé pour qu'on puisse plier bagage et partir en quelques instans. Tout l'établissement coûte à peine un jour de travail.

Les peuples qui se livrent le plus au vol et au brigandage, sont souvent aussi ceux qui remplissent le plus rigoureusement les devoirs de l'hospitalité; et (je le dis à regret) c'est ce qui fait que, dans l'Orient, un voyageur expérimenté redoute surtout les contrées où cette vertu est le plus en honneur; les Kurdes en fournissent la preuve. Un

étranger de quelque apparence arrive-t-il près d'une de leurs hordes, des cavaliers s'empressent d'aller à sa rencontre. « Soyez le bienvenu [1], lui « disent-ils; c'est chez vous-même que nous allons « vous recevoir. Cette heure nous est agréable; « puisse-t-elle vous être propice! » On le conduit à la tente du vieillard le plus riche et le plus considéré de la tribu, et les femmes s'empressent à préparer un repas. Tandis que les unes pétrissent à la hâte une farine grossière, les autres vont chercher du miel et des laitages, ou étendent sur la terre, des tapis, ouvrages de leurs mains. Dans le même temps, des jeunes gens ont soin d'ôter aux bêtes de somme leurs fardeaux, de laver les pieds aux chevaux, et en hiver, pour empêcher que le froid ne les saisisse, de les conduire autour du camp d'abord avec vitesse, puis insensiblement avec lenteur. « Enfans, dit le vieillard, ayez soin de « notre hôte : l'étranger est un présent de Dieu. « Que rien ne lui manque ni à ses gens. Songez « aussi aux montures, ce sont les vaisseaux du dé- « sert : et toi, voyageur, sois le bienvenu; tu es « ici parmi les tiens; que le contentement que tu « éprouveras soit pour nous le gage des bénédictions

[1] Les Turks, les Kurdes et les Persans emploient souvent la deuxième et même la troisième personne du pluriel pour marquer de la considération.

« du ciel. Si tu passes avec nous quelques heures « agréables, nous serons plus heureux que toi-« même. » En pareille occasion ce langage est sincère; mais, lorsque les Kurdes sont éloignés de leurs foyers, qu'ils vont chercher fortune sur les chemins, dans les montagnes, et au fond des déserts, ils considèrent comme leur appartenant en propre tout ce qui passe sur leurs terres, et ne se font aucun scrupule d'employer les discours les plus flatteurs, les promesses les plus mensongères, pour venir à bout de leurs desseins.

La politesse de ces pasteurs consiste particulièrement à entretenir le voyageur de choses qui puissent le tranquilliser sur sa route, à le distraire, et surtout à ne point lui adresser de questions, de peur qu'elles ne soient indiscrètes. « Il peut se « faire, nous disaient quelquefois plusieurs d'entre « eux, que les motifs secrets de votre passage dans le « Kurdistan soient condamnables ; vous êtes peut-« être des infidèles, des ennemis ; mais nous vou-« lons l'ignorer. Vous êtes étrangers, cela nous suffit. « Nous vous devons les soins, les égards et le res-« pect que sans doute vous auriez pour nous si « nous voyagions dans votre patrie [1]. »

[1] *Si habitaverit advena in terrâ vestrâ, et moratus fuerit inter vos, non exprobretis ei; sed inter vos quasi indigena; et*

Il est rare que l'on quitte les tentes des Kurdes sans être forcé de recevoir d'eux quelque présent en reconnaissance du plaisir qu'on leur a fait en leur demandant l'hospitalité. Souvent ils cachent dans les bagages du voyageur un chevreuil, un agneau, ou toute autre chose qui puisse lui être utile en route. Quelquefois même le chef de la tribu joint un cheval ou un mulet au présent qu'on a fait à l'étranger.

Le mariage parmi les Kurdes, soit qu'ils habitent les villes, soit qu'ils errent dans les campagnes, est précédé de fiançailles qu'ils célèbrent avec autant d'appareil que les noces, et qu'ils considèrent comme formant un lien indissoluble [1]. L'amour et l'estime sont rarement au nombre des motifs qui les déterminent dans le choix d'une épouse. Ces deux sentimens toutefois ne leur sont pas entièrement inconnus. Nul d'entre eux ne peut, quels que soient son rang et son âge, se marier sans le consentement de ses parens : le trait suivant en fournira la preuve; il montrera combien à cet égard

diligetis eum quasi vos metipsos : fuistis enim et vos advenæ in terrâ Ægypti. (Levit. l. 19, § 32.)

[1] Il en était de même chez les Hébreux : la loi de Moïse porte que si une vierge fiancée s'abandonne à un homme, elle sera, ainsi que lui, lapidée comme coupable d'adultère. (Deuter., chap. 22, § 23).

l'autorité paternelle est grande dans le Kurdistan, et fera voir aussi à quel degré les Kurdes portent le respect pour le malheur.

Mahmoud aga commandait, ainsi que je l'ai dit, le château fort où j'étais renfermé à Bayazid. Né au milieu d'hommes pervers, il était toutefois vertueux. Ses amis avaient éprouvé plus d'une fois la sagesse de ses conseils, et ses ennemis redoutaient encore la force de son bras. Il avait un petit-fils dont la valeur était déjà renommée, même au milieu d'un peuple de braves. Husseïn, c'était son nom, désirait d'unir son sort à celui d'une jeune fille dont il était épris; mais il ne pouvait obtenir le consentement de son aïeul, dont le refus était un obstacle invincible. En vain, pour fléchir le vieillard, avait-on eu recours aux prières et aux larmes, et même employé l'autorité du pacha; tout effort avait été inutile : l'amant désespéré, ses parens, ses amis ne savaient plus quel moyen mettre en usage pour arracher à Mahmoud l'autorisation si désirée, lorsque, tout à coup, on se ressouvint que depuis long-temps un étranger malheureux gémissait dans les fers. On jugea que la voix du faible opprimé ne serait pas vainement entendue. On vint donc me conjurer d'intercéder en faveur de Husseïn, et j'y consentis. Je ne compris pas d'abord comment Mahmoud aga, qui jusque-là avait résisté

à toutes les instances, pourrait se rendre à mes sollicitations : que dis-je? à celles d'un infidèle; car je l'étais à ses yeux. Néanmoins je parlai au nom de l'hospitalité. « Étranger, me dit le vieillard, ma « volonté, mon intérêt s'opposent à ce que tu de- « mandes. J'ai vu couler les larmes d'une famille « suppliante, j'ai entendu les menaces d'un maître « sévère, et je n'ai pas été ébranlé. Mais la prière « d'un hôte est sacrée. La voix du malheureux est « celle de la Providence, et son désir un ordre ir- « résistible. Tu le veux; ces amans seront unis : « mais souviens-toi que cette grâce est la plus grande « qu'il soit en mon pouvoir de t'accorder. Songe « que si je ne rougis pas, malgré mes cheveux « blancs, de céder à ta jeunesse, à ton inexpérience, « c'est que je respecte tes fers, et crois qu'humilier « son front devant celui que l'infortune accable, « c'est se rendre agréable à Dieu même. Mon fils, « que cet exemple te serve de leçon! Si jamais tu « revois le ciel, ta patrie et les tiens; si jamais tu as « l'occasion de servir tes semblables, n'oublie pas « que les plus beaux attributs de la puissance sont « les actions généreuses. » Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de Husseïn. Impatient de connaître son sort, il avait tout épié, tout entendu. Pénétré de reconnaissance, il se jeta dans les bras de son aïeul. Pour moi, toujours renfermé dans



Dessiné d'après nature par M. Orlowski. Lith.e par Aubry.

Femme Kurde

Imp.ie de C. Motte R. des marais

le souterrain, je ne pus être témoin du bonheur des deux amans, qui le lendemain furent fiancés, et dont bientôt on célébra les noces.

De grands vases furent remplis d'hydromel que, selon l'usage du pays, on distribua au peuple à la porte du château; on m'envoya une jatte de cette sorte de sorbet avec un bouquet de fleurs, et, du fond de ma prison je pris part à la joie commune.

CHAPITRE XI.

Nous partons de Bayazid. Nous arrivons à Toprac-Caléh, Djedek ou col de Kusseh-Dagh. Dangers de ce passage. Nous arrivons au camp de Youssuf pacha. Accueil que nous fait ce général. Son portrait.

Ainsi que la chose avait été arrêtée, nous partîmes de Bayazid, le 19 février 1806, avec le sélihdar d'Youssuf pacha, à la suite de qui marchaient une douzaine de mulets chargés de piastres. Comme la terre était couverte de neige et que durant l'hiver les Kurdes sont, ainsi que je l'ai dit, renfermés dans les villages, à la rigueur nous aurions pu voyager sans escorte; mais le sélihdar, craignant toujours quelque tentative de vol de leur part, ou qu'il ne nous prît envie de passer directement en Perse, se fit accompagner jusqu'à Erze-Roum par une troupe de cavaliers d'Ibrahim pacha.

Notre marche fut très-lente; à mesure que nous approchions d'Erze-Roum, le terrain s'élevant, le froid devenait plus vif et les neiges se trouvaient plus hautes. Arrivés le 22 à Toprac-Caléh, nous fûmes logés chez un aga kurde qui nous reçut très-

bien, mais qui dit en ma présence : « Si j'avais ren« contré cet infidèle dans les champs, je l'aurais « attaqué et dépouillé ; ici c'est mon hôte ; il est de « mon devoir de lui faire bon accueil. »

Nous couchâmes à Toprac-Caléh, et nous quittâmes cette ville le lendemain matin pour passer le Djedek ou col de Kusséh-Dagh [1], et descendre ensuite dans le Pasïn ou Pasïani [2], en passant par Dély-Baba. La neige qui s'était amoncelée dans les montagnes, en rendait le passage extrêmement difficile. Plusieurs personnes de la caravane, dans le dessein de se prémunir contre l'éblouissement que cause l'éclat des rayons du soleil réfléchis par la neige, se couvrirent la tête de voiles noirs, ou prirent des espèces de lunettes dans lesquelles le verre était remplacé par un tissu de laine brune. D'autres ajoutèrent à ces précautions celle de se boucher les narines. Elles prétendaient que c'était un moyen sûr pour prévenir l'espèce d'ophtalmie extrêmement douloureuse qui résulte

[1] C'est la montagne dont il a été question ci-dessus, page 20. Elle est désignée sous le nom de Kous-Dagh dans le Djehân-Numa (pag. 464 de l'édition turque).

[2] On sait que ce nom dérive de celui de Phasiane, que les Grecs du Bas-Empire donnaient au pays que traverse l'Araxes dans cette partie de la grande Arménie. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, tom. II pag. 100 ; M. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tom I. p. 107, etc.

du réfléchissement dont on vient de parler. Nous laissons aux gens de l'art à juger de l'efficacité de ce préservatif.

Notre petite troupe monta le Djedek à pas lents. Le moindre souffle d'air inquiétait mes compagnons de voyage : ils craignaient que ce ne fût le signe précurseur d'une tourmente. A peine eûmes-nous franchi la crête la plus élevée de la montagne que nous vîmes, dispersés dans la neige, des cadavres d'hommes et de chevaux, et des ballots. La veille, une caravane persane avait été surprise par un ouragan. Nos Kurdes, se flattant de faire quelque butin, se jetèrent sur les ballots; mais il n'y trouvèrent que des fruits secs.

Xénophon[1] rapporte les difficultés que les Grecs eurent à vaincre pour effectuer le même passage. La chaîne du Djedek sert aujourd'hui de limite entre le pays de Sélivan et le pachalic d'Erze-Roum. Nous trouvâmes dans les plaines du Pasïn quatre mille hommes de cavalerie turque, qui étaient destinés à marcher contre le pacha de Bayazid, dans le cas où ce dernier aurait voulu résister.

Le froid nous retint cinq jours, c'est-à-dire jusqu'au 3 mars, à Erze-Roum. Je n'y retrouvai plus l'intendant de la douane Ahmed-beg, qui

[1] Retraite des Dix-mille. Liv. IV, § 23.

m'avait fait un accueil si favorable lors de notre premier passage; ayant été considéré comme une créature du brave et malheureux amiral Husseïn pacha, il avait été exilé durant mon absence dans une île de l'Archipel.

Je fus logé chez un des principaux effendys d'Erze-Roum. Je n'y jouis pas d'une entière liberté; mais j'y vis les personnes de marque de la ville : on y était très-occupé des progrès que les Wahabis faisaient vers Bagdad. Il me fut permis d'écrire à M. Dupré, consul de France à Trébizonde, et de sortir pour faire quelques emplettes.

Le camp du begler-beg, vers lequel nous dirigions notre marche, était établi près le village d'Endrès, à quatre-vingts lieues à l'ouest d'Erze-Roum; nous employâmes onze jours à faire ce trajet. Le pays que nous traversâmes, quoiqu'en général montueux, me parut très-susceptible de culture; mais il avait été tellement dévasté par la cavalerie, que les villages étaient entièrement abandonnés.

Nous arrivâmes à ce camp le vingt-quatrième jour après notre départ de Bayazid. [1] Youssuf

[1] Notre captivité commença le 5 juillet 1805, et ne finit que le 14 mars de l'année suivante, jour de notre arrivée auprès de Youssuf pacha; ce qui comprend un intervalle de huit mois et treize jours.

pacha me connaissait personnellement: c'était par lui, en sa qualité de grand-vizir, que, dans une mission précédente, j'avais été présenté au sultan Sélim. Il venait d'apprendre la victoire éclatante que nos armées avaient remportée dans les champs d'Austerlitz; il m'accueillit avec bonté, et pour porter ses troupes à respecter en moi le nom français, il me donna publiquement des marques d'une haute considération. « Mon ami, me dit-il, tu n'es « plus ici parmi les Kurdes. Je suis le serviteur de « la Sublime Porte, qui m'a confié le gouverne- « ment de l'Arménie. Je ferai tout ce qui dépendra « de moi pour te rendre agréable le séjour de mon « camp. Je regrette de ne point être à Erze-Roum, « où j'aurais pu te mieux recevoir, et te témoigner « tout le cas que je fais de ta brave et généreuse na- « tion. Je ne pourrai te nourrir ici que comme un « soldat [1]; mais j'espère que tu seras content de ma « franchise militaire et de mon accueil. S'il plaît à « Dieu, les ordres que j'attends de Constantinople « me parviendront bientôt, et te seront favorables. « Tu iras à la cour de Perse; tu verras le roi et les « princes: tu apprécieras les causes de ce luxe sans « dignité, de cette politesse sans franchise, de cette « aménité de mœurs si mensongère, et cependant

[1] Littéralement: Je ne pourrai te nourrir qu'avec de l'*hendeba* (sorte de chicorée sauvage).

« si vantée dans votre Europe; et de retour en « France tu conserveras, je l'espère, un bon souvenir « des Osmanlis, et en particulier de Youssuf pa- « cha. » Le soir même du jour de mon arrivée, j'écrivis à M. Ruffin une lettre qui fut depuis rendue publique par la voie du *Moniteur* (le 21 mai 1806).

Youssuf pacha, quoique âgé de plus de soixante-dix ans, conservait une force d'esprit et de corps extraordinaire. Il était d'une grande stature, l'ensemble de ses traits n'était pas régulier; sa barbe était blanche et rare, son regard vif et pénétrant. Né en Géorgie, il avait été, dans sa première jeunesse, amené comme esclave à Constantinople. On lui avait donné une éducation toute militaire qui s'accordait parfaitement avec son caractère belliqueux, et il s'était élevé des derniers degrés de la milice aux plus hautes dignités de l'empire. Aussi habile à pénétrer les secrets du sérail que brave à la tête des armées, il avait su se concilier l'estime et la confiance du sultan Sélim, qu'il avait pour ainsi dire vu naître, et pour lequel il conservait autant d'attachement que de respect. Il fallait qu'il eût eu à la Porte le plus grand crédit, pour que malgré la défaite entière que les Français, commandés par le général Kléber, avaient fait éprouver à son armée en Égypte, et malgré son éloignement de la cour et les intrigues d'une

foule de concurrens, il eût pu se maintenir durant sept années dans le vizirat. Toutefois sa déposition avait eu lieu au même moment où j'arrivai à Constantinople pour passer en Perse [1]. Tout autre vizir en pareil cas aurait perdu la vie ou du moins eût été envoyé en exil. On se borna à exiger de Youssuf le payement de deux millions de piastres [2], et à le tenir quelque temps éloigné des affaires. Il se retira dans une maison de plaisance qu'il avait sur le bord du Bosphore. Les troubles dont nous rendrons compte au chapitre suivant, ayant fait sentir le besoin d'envoyer dans l'Arménie un chef experimenté, brave, et surtout précédé par une grande réputation de libéralité, qualité très-propre à assurer le maintien de la discipline parmi les troupes ottomanes, on jugea que personne ne serait plus qu'Youssuf pacha en état de rétablir l'ordre dans cette vaste province, et on le nomma begler-beg.

Lorsque j'arrivai dans son camp, ce général se livrait encore à tous les exercices militaires. Il les aimait toujours passionnément, quoique dans un de ces jeux il eût reçu un coup de djerid qui lui avait fait perdre un œil. Son muhurdar [3], jeune homme

[1] Voyez chap. 1er page 5 du présent ouvrage.
[2] Trois millions de francs.
[3] Le Muhurdar est l'officier qui porte le sceau.

dont l'agilité et l'adresse ne pouvaient être égalées, était l'officier qui avait le plus de part à ses bonnes grâces; son khaznadar, officier chargé du détail de ses affaires de finance; un imam, qui lui lisait le Coran, et son bach-tchohadar [1], étaient les hommes qui avaient le plus de pouvoir sur son esprit. Il avait aussi près de lui le gouverneur d'Erze-Roum, l'intendant des mines, et diverses autres personnes qui ne laissaient échapper aucune occasion de lui adresser les flatteries les plus outrées, et qui ne manquaient pas de le couvrir d'applaudissemens lorsqu'il avait signalé sa force et son adresse, soit dans le jet du disque, soit dans celui du javelot. Enfin il avait un esclave nègre espèce de bouffon, qui dans les occasions de ce genre tenait les discours et faisait les gestes les plus extravagans, ce qui lui valait toujours quelques pièces d'or de la part de son maître.

Le camp d'Youssuf pacha était assis à l'extrémité d'une plaine vaste et fertile. Les meilleures troupes d'Asie étaient placées dans le voisinage du bourg auprès duquel ce général était logé, et où il avait fait construire une mosquée [2] et un grand

[1] Officier qu'il chargeait des missions les plus secrètes et quelquefois les moins honorables.

[2] Youssuf pacha ne négligeait aucun des devoirs que prescrit la religion mahométane.

kiosk divisé en plusieurs appartemens. Les Albanais, si difficiles à conduire, les Turkomans, peuples à demi-nomades dont les forces consistent en cavalerie, les Anatoliens [1] de la Caramanie et des diverses provinces qui bordent la mer depuis le Méandre [2] jusqu'à l'Oronte [3], étaient ou logés sous la tente, ou abrités sous des huttes de terre, ou cantonnés dans les villages circonvoisins; ces troupes n'étaient ni bien vêtues, ni bien armées, ni bien disciplinées. Cependant les avantages qu'elles remportaient sur les habitans du Djanik, la crainte que leur inspirait le begler-beg, et surtout la bonne intelligence dans laquelle il vivait avec Tchapan-Oglou, autre personnage important de la Turquie d'Asie, étaient cause qu'elles ne commettaient aucun désordre.

Le lendemain de mon arrivée à Endrès, Youssuf pacha me conduisit à une revue de ses troupes, après laquelle il me fit entrer dans son kiosk. Là, appelant par leur nom les officiers et les soldats dont il était le plus content, il leur distribua à pleines mains une grande partie des sommes que son sélihdar avait rapportées de Bayazid. S'étant

[1] Qualification usitée à Constantinople pour désigner les mahométans de l'Asie mineure.

[2] En turk *Meïnder*.

[3] En arabe *El a'ssy*.

ainsi concilié de plus en plus l'affection de ceux qu'il commandait, il fit ses dispositions pour pousser avec vigueur ses opérations militaires contre les habitans du Djanik. Avant de faire connaître le sujet de cette guerre, nous décrirons en peu de mots le pays qui en était le théâtre.

CHAPITRE XII.

Description du Djanik. La guerre éclate dans ce pays. Youssuf pacha est forcé de recourir à la ruse pour en soumettre les habitans. Tâher, pacha du Djanik, prend la fuite. Réduction du pays.

Le Djanik, qui faisait partie du Pont Polémoniaque, s'étend depuis le Kizil-Ermak ou le fleuve Rouge (l'Halys des anciens), jusqu'à Kerésoun, qui est le Cerasus ou la Pharnacie [1] d'autrefois. C'est un pays montagneux entrecoupé d'un grand nombre de rivières, et dont le climat est essentiellement humide, cause à laquelle il faut attribuer la promptitude incroyable de la végétation : elle est telle, qu'en moins de trois mois le maïs parvient à toute sa hauteur. La vigne et l'olivier croissent aussi dans le Djanik avec une vigueur extraordinaire; mais ils n'y portent que des fruits âpres, comme les produit la nature abandonnée à elle-même. Les habitans s'occupent peu d'agricul-

[1] Strabon fait de Cerasus et de Pharnacie deux villes différentes, mais, suivant Arrien, Pharnacie était le nom que portait de son temps la ville de Cerasus; elle était une colonie de Sinope.

Strab. liv. XII, § 17, pag. 39, note 2, de la nouvelle trad.

ture. N'aimant, ou plutôt n'ambitionnant que le repos, ils vivent de châtaignes, de maïs et de laitages. Le cerisier [1], le noyer et le noisetier, arbres indigènes au Djanik, leur procurent également une partie de leur nourriture.

Les peuples qui habitaient le pays que nous décrivons étaient connus des anciens sous les noms de Mosynœques, de Chalybes et de Tibaréniens [2]; l'histoire les représente comme très-sauvages [3]. Séparés du reste des hommes, ils les connaissaient peu et en étaient peu connus. Il en est de même aujourd'hui. Quoique voisins de nations depuis long-temps civilisées, les habitans du Djanik n'ont que de faibles relations avec elles, et peu de besoins. Celui d'entre eux qui possède cent piastres passe pour riche. Leur pays étant dépourvu de chevaux et n'étant point traversé par les caravanes, ils ne sont point adonnés au vol comme les Kurdes, ni dans l'usage, comme les Lesghis et les Abazes, de faire des esclaves. Personne n'irait en acheter dans le Djanik.

Comme on y vit dans une sécurité profonde,

[1] C'est, comme on le sait, de ce pays que le cerisier fut transporté en Europe par les Romains; mais le fruit de cet arbre a beaucoup gagné chez nous par la culture.

[2] Mosynœci, Chalybes et Tibareni.

[3] Strab. liv. XII, § 19, pag. 42 de l'édition précitée.

les habitations sont établies çà et là sur la crête des montagnes, vers les rivages de la mer et dans tous les lieux qui offrent quelque avantage naturel. Elles sont construites en bois et élevées sur des poteaux [1]. On ne loge point dans l'étage inférieur à cause de l'humidité du sol, et l'étage supérieur est entouré d'une galerie couverte. Quelques-unes sont destinées à loger les hommes et à recevoir les étrangers; les autres servent de harem.

Aujourd'hui, comme au temps de Strabon, on trouve peu de villes importantes dans le Djanik. La principale qui est appelée Bafra, et qu'il ne faut point confondre avec celle qu'on trouve mentionnée sous le nom de Zafra dans la géographie ancienne de notre savant d'Anville [2], est située sur les bords et près de l'embouchure du Kizil-Ermak, dans une plaine fertile en riz et en lin. Un beau pont, des fontaines publiques et des bazars bien entretenus annoncent que depuis longtemps cette ville est dans un état assez florissant.

Samsoun, Terméh, Euniéh, Fatsa et Vôna [3],

[1] Les Mosynœques habitaient aussi des maisons de bois (Μόσσυνον); c'est de là que vient leur nom. (Voy. la not. de M. Larcher sur la retraite des dix mille, tom. II, liv. V, p. 29).

[2] Tom. II, pag. 36.

[3] Anciennement Amisus [1], Themiscyra, ou plutôt le

[1] Amisus était une colonie des Athéniens. Plutarque, Hommes illust. tom. V, pag. 110 de l'édition précitée.

villes élevées sur cette partie de la côte de la mer Noire qui appartient au Djanik, furent pour la plupart des colonies grecques. Elles sont peu commerçantes, surtout depuis que la Crimée ne dépend plus de l'empire Ottoman. Leurs ports, d'ailleurs, n'offrent que des abris mal assurés contre les vents d'ouest qui, durant neuf mois de l'année, règnent sur la côte. Ainsi que le remarque d'Anville, toute cette partie de l'ancien Pont est séparée de la Cappadoce par une grande chaîne de montagnes qui arrête les nuages poussés par le vent d'ouest. Les vapeurs s'accumulant sur la cime des monts, se résolvent continuellement en pluies abondantes, et c'est ce qui cause l'humidité dont nous venons de parler.

Le littoral du Djanik manquant de routes commodes, peu de voyageurs sont tentés de le suivre, et les Turks eux-mêmes considèrent les habitans de ce pays comme des barbares; ceux-ci depuis plus d'un siècle vivaient dans une heureuse obscurité. Une famille riche et puissante était en

chef-lieu du petit pays de ce nom, OEnoe, Polemonium et Boona ou Genetes. Strab. liv. XII, § 15, pag. 37; Arr. Periple de l'Eux. pag. 128; d'Anville, Géograph. anc., tom. II, pag. 33, 34, 35. M. Malte-Brun, Précis de la géographie univ., tom. III, p. 91. M. Macdonald Kinneir, carte de l'Asie mineure, etc.

possession de donner au Djanik des gouverneurs qui, sous le titre de pacha, n'exerçaient qu'une autorité paternelle, et faisaient passer exactement à Constantinople le produit annuel du miri et des autres contributions publiques. La Porte, satisfaite de leur obéissance, et d'ailleurs inquiétée du côté de l'ancien pays des Lazes, où les révoltes sont presque continuelles, étendit jusqu'au pachalic de Trébizonde celui du Djanik, qui parvint ensuite à un haut degré de prospérité. Youssuf pacha, lorsqu'il obtint le gouvernement de la grande Arménie, vit d'un œil jaloux l'état heureux et l'indépendance de ses voisins. Il paraît de plus que Tâher, pacha du Djanik, lui avait donné personnellement de justes sujets de plainte. Disposé à le considérer comme un rebelle, Youssuf obtint du sultan Sélim la réunion de ce pays à son gouvernement; mais il était plus facile de se procurer des firmans de Constantinople que de les faire exécuter. Tâher refusa d'obéir. Son exemple fut suivi par tous les a'yans [1] des villes et des villages, et la guerre éclata.

Youssuf pacha, se trouvant à la tête de vingt à vingt-cinq mille hommes de troupes d'Asie, aurait désiré tenter le sort d'une bataille, qui, selon

[1] Les a'yans sont des espèces d'officiers municipaux.

toute apparence, aurait décidé du succès de la campagne. Mais comment trouver rassemblé un peuple habitué à vivre et à combattre isolément? En vain la cavalerie ottomane eût-elle essayé d'agir dans un pays montagneux, couvert de forêts impénétrables et coupé par un grand nombre de rivières. Chaque ravin, chaque rocher offrait aux habitans du Djanik une position avantageuse ou une retraite assurée. Cachés dans les bois ou couchés sur la terre, ils appuyaient contre les arbres ou sur des pierres leurs longues arquebuses. Ils ajustaient ainsi les troupes turques, surprises d'entendre siffler autour d'elles les balles sans apercevoir d'ennemis. Cette tactique occasionait dans les opérations militaires une lenteur qui contrariait le begler-beg. Youssuf était impatient de terminer la guerre sur ce point, afin de tourner ensuite ses armes contre les Kurdes du Gudjik, pays situé dans les montagnes, au nord du Diarbkir, et qui, comme on l'a vu plus haut [1], passe pour être riche en mines d'or. Il envoya dans le Djanik des émissaires intelligens, chargés de faire entendre aux habitans que leur résistance aux ordres de la Porte serait vaine, et qu'il était de leur intérêt de se soumettre sur-le-champ. Ces envoyés

[1] Chap. IX, pag. 71.

répandirent de l'argent, vantèrent la libéralité et la clémence du begler-beg, exagérèrent ses forces, et parvinrent à ramener les moins indociles. Les autres, effrayés de cette défection, se réfugièrent dans les villes maritimes. Une flotte turque, arrivée sur ces entrefaites, incendia plusieurs de ces places, et notamment Samsoun et Euniéh. Réduit à l'extrémité, Tâher pacha se jeta dans une barque pour aller chercher un refuge chez les Abazes, qui lui étaient dévoués, et dans la même contrée où jadis Pharnace, dans une circonstance pareille, parvint à se soustraire à la poursuite des Romains; mais les vents contraires portèrent Tâher à Trébizonde. Par bonheur l'aga de cette ville, respectant en lui un chef malheureux et brave, lui fournit les moyens de gagner le Fasch ou le Phase; il arriva presque sans suite à Socoum [1], chez Keléch beg.

Les Ottomans sont persuadés qu'il est nécessaire de déployer une grande sévérité contre les peuples nouvellement soumis. En conséquence Youssuf pacha fit punir de mort plusieurs rebelles, il exigea un tribut énorme de ceux dont il épargna

[1] Socoum ou Socoum-Caléh, est un port situé sur la côte orientale de la mer Noire par 42° 59′ 20″ de latitude, et 38° 39′ 53″ de longit. or. du mérid. de Paris. Ce port appartient à la Russie.

les jours, et fit vivre ses troupes à discrétion dans les villages du Djanik. Il en résulta de nouvelles révoltes. Toutefois ce ne fut pas entièrement la faute du begler-beg. Il aurait voulu concilier la rigueur avec la justice, et surtout rétablir l'ordre dans cette malheureuse province; mais les soldats qu'il commandait, cruels après une défaite, enivrés après un succès, et surtout avides de butin, ne pouvaient agir avec modération; exiger d'eux une conduite différente, c'eût été pour ainsi dire demander l'impossible. « Crois si tu veux », dit un proverbe turk, « que des montagnes ont changé de « place; mais ne crois pas que des hommes puis- « sent changer de caractère. »

CHAPITRE XIII.

Sûreté dont les Arméniens de la plaine d'Endrès jouissaient sous la protection de Youssuf pacha. Différence qu'on remarque entre les Arméniens des campagnes et ceux des villes. Ordres que la Porte Ottomane fait passer à Youssuf pacha. Générosité de ce général. L'auteur quitte le camp ottoman avec un officier du pacha. Erz-Inghian. Séparation du Taurus en deux chaînes. Ilidjah. Djennès. Ach-Caléh. Environs d'Erze-Roum. Nous quittons la ligne droite. Alavir. Kulli. Couzli. Refus que nous essuyons dans ce village. Environs de Van.

PENDANT le temps que je passai au camp ottoman, j'eus la liberté de parcourir la plaine d'Endrès et de visiter les villages chrétiens qui s'y trouvent répandus. Je reconnus avec plaisir les heureux effets de la protection que leur accordait le pacha. Les Arméniens, malgré la guerre qui exerçait autour d'eux ses ravages, cultivaient en paix leurs champs; leurs femmes ne craignaient pas de s'exposer sans voile aux regards des soldats; leurs églises étaient respectées, et même elles restaient ouvertes durant la nuit comme de jour.

Dans l'Orient, les églises chrétiennes ne pré-

sentent point l'aspect imposant de nos temples. Elles s'y ressentent de la dépendance où vivent tous ceux qui professent la religion du Christ. La porte d'entrée en est toujours située vers le levant, et elle ne se distingue que par une croix de celle des habitations ordinaires. A l'intérieur, un autel fort simple et quelques peintures grossières en sont les seuls ornemens; mais les Arméniens n'y entrent que nu-pieds. Les prêtres sont revêtus d'aubes blanches, et leurs chants, composés dans la langue vulgaire, retentissent dès le lever du soleil. S'ils n'ont point la mélodie enchanteresse de ceux de l'Italie, ils n'en sont ni moins augustes ni moins touchans; un Européen ne peut les entendre sans émotion, soient qu'ils aillent jusqu'à son âme par leur simplicité même, soit qu'ils lui rappellent sa patrie et fassent revivre en lui les premières impressions de l'enfance : impressions si fortes et si douces, surtout dans les pays lointains.

Tout dans les Arméniens des campagnes annonce la bienveillance et la douceur. C'est vraiment parmi eux qu'on retrouve la simplicité patriarchale et l'heureuse innocence des premiers âges. L'épouse tendre et soumise ose à peine lever les yeux sur son époux; elle rougirait d'adresser la parole à tout autre que lui; la fille ne s'assied jamais en présence de son père, et le vieillard n'a

besoin que d'un regard pour faire comprendre sa pensée et pour être obéi à l'instant. Transplantés dans les villes, les Arméniens perdent sans doute plusieurs de ces précieuses qualités. Toutefois il faut convenir qu'ils montrent beaucoup d'intelligence et de probité dans le commerce. Ainsi que les Grecs dans la Turquie d'Europe, et les Coptes en Égypte, ils sont en possession du recouvrement de tous les revenus publics dans la Turquie asiatique. On les trouve répandus sur presque toute la surface de l'Asie et jusque dans l'Inde. Ils portent partout un esprit de soumission et d'ordre qui leur procure ordinairement du crédit et de la fortune. Comptant pour rien les soins, les fatigues et même l'humiliation et les outrages, on les voit amasser des richesses considérables, sans songer aux dangers de toute espèce qui les assiégent dans des contrées où les lois sont sans force et les hommes sans équité.

Malgré la bienveillance et les soins de Youssuf pacha, j'avais à supporter mille ennuis secrets dans son camp. J'étais obligé d'y vivre au milieu d'hommes fanatiques, dont plusieurs se faisaient gloire d'avoir concouru, en Égypte, à l'assassinat d'un général français (Kléber). Les ordres qu'on attendait de Constantinople arrivèrent enfin, et deux Tartares apportèrent les firmans qui me con-

cernaient. J'éprouvais la plus grande impatience d'en apprendre le contenu ; mais le begler-beg se garda bien de m'en instruire d'abord. Il ne voulut pas qu'on sût, dans son camp, que la Sublime Porte s'occupait assez d'un chrétien pour expédier des couriers en sa faveur. Désirant aussi de couvrir d'un voile épais l'objet de mon voyage, il me laissa durant trois jours dans l'ignorance la plus absolue sur les intentions de sa cour. Au bout de ce temps qui me parut, comme on peut s'en douter, d'une longueur extrême, il m'invita, pour la première fois, à prendre un repas dans son kiosk, et il me fit asseoir près de lui, quoique ses principaux officiers demeurassent debout autour de la table. Au milieu du repas, il me dit d'un air riant que bientôt je reverrais Constantinople et ma patrie : « Qu'irais-tu faire chez les Persans? Je te l'ai déjà « dit, poursuivit-il, ils jouissent en Europe d'une « estime peu méritée. J'ai eu, depuis trente ans, « de fréquentes relations avec eux; et certes je n'ai « pas pris une bien haute idée de leur magnifi- « cence. Dernièrement un de leurs ambassadeurs « est venu m'offrir, comme un présent superbe, « une pipe persane portée avec ostentation par dix « esclaves. »

Le pacha trouvait beaucoup de plaisir à s'égayer sur le compte d'une nation qu'il n'aimait pas. Il

souriait aussi avec malignité du trouble où me jettaient ses discours. Le repas fini, il demanda les firmans de la Porte, et après avoir, par un regard, fait signe à tout son monde de se retirer, il me remit les dépêches qui m'étaient adressées par le respectable M. Ruffin, chargé des affaires de France à Constantinople; je les ouvris avec empressement, et j'y lus avec joie les heureuses nouvelles qu'elles contenaient. Au mouvement que je fis, le pacha, portant sa main vers ma bouche, me recommanda de ne témoigner en aucune manière le contentement que j'éprouvais. « Imprudent, me dit-il à voix basse, ignores-tu « qu'ici tout doit être mystère? Tu passeras en « Perse sous un nom supposé. Tiens-toi prêt à « partir; mais feins d'être obligé de retourner à « Constantinople. Il faut même que tu en prennes « le chemin. Un officier ira te joindre cette nuit. « Ce n'est pas tout. Tu n'as pas recouvré sans doute « tous les effets précieux dont tu étais porteur. Je « veux y suppléer. Il ne suffit pas de te faire arri- « ver à ta destination, il faut encore te mettre dans « le cas d'être bien reçu. » Le begler-beg se fit apporter alors de riches étoffes d'Alep, des montres et divers bijoux qu'il me força d'accepter; et plus je lui témoignai de répugnance à recevoir ces dons, plus il en augmenta le nombre.

Je quittai le camp ottoman le 1er avril 1806, après dix-sept jours de séjour. Youssuf pacha me donna pour escorte vingt hommes de confiance, que commandait un aga nommé Mustapha. Cet officier, selon l'ordre qu'il avait reçu du beglerbeg, nous fit suivre, durant tout la première journée, le chemin de Constantinople; mais le lendemain nous prîmes celui de Ma'den, ville située sur la route de Perse, et qu'enrichissent les mines d'argent qu'on exploite aux environs. Nous évitâmes Cara-Hissâr, dont la position, assez voisine de l'ancienne Cabira ou Sebaste [1], paraît indiquer l'emplacement qu'occupait la ville où Mithridate, poursuivi par l'armée de Lucullus, déposa ses trésors. La forêt de Chatakli, la dernière qu'on rencontrait en sortant de l'ancienne Cappadoce pour entrer dans la grande Arménie, sert encore aujourd'hui de limites entre le beglik de Sivas et celui d'Erz-Inghian : nous la traversâmes. Comme elle est souvent infestée par des brigands, le gouvernement turk a fait établir des corps-de-garde sur le chemin; mesure plus préjudiciable qu'utile aux voyageurs, les soldats manquant rarement de dévaliser les passans, lorsque ceux-ci leur sont inférieurs en nombre. Les paysans de

[1] Aujourd'hui Sivas.

ce pays sont pauvres. Ils servent de guides aux caravanes, et s'occupent à extraire des sapins de la résine ou du goudron. Ils passent les longues soirées d'hiver à filer du lin, à fumer et à écouter des contes. Durant ce temps, un de leurs enfans tient à la main une espèce de flambeau (mecha'l) sur lequel il entretient un feu clair au moyen de quelques éclats de bois résineux. Ces montagnards, ainsi que ceux des parties intérieures des Alpes et des Apennins, n'ont pas d'autre manière de s'éclairer pendant la nuit.

Après trois jours de marche nous arrivâmes à Erz-Inghian (l'ancienne Satala [1]), petite ville située dans une plaine entourée de montagnes qui forment une enceinte d'environ douze lieues dans la direction du nord-est au sud-ouest. Le climat de cette ville est plus tempéré que celui de tout le reste de l'Arménie. Sa position et le voisinage de l'Euphrate font d'Erz-Inghian un séjour très-agréable. La population n'est guère composée que de musulmans. Les villages des environs sont habités par des chrétiens dont les plus riches se livrent au commerce. Les autres cultivent diverses plantes céréales et plusieurs arbres, tels que le pêcher, le mûrier et le figuier, qui, sous cette

[1] d'Anville, Géograph. anc. page 71.

latitude, ne pourraient réussir dans les lieux élevés.

Le Taurus se partage en deux chaînes principales entre Erz-Inghian et Erze-Roum. L'une court vers le sud-est, et va se joindre aux montagnes au milieu desquels le Tigre prend sa source. L'autre se dirige vers le nord-est et embrasse le pays qui s'étend jusqu'au Caucase. Il résulte de cette disposition des lieux, que toutes les eaux qui tombent à l'est d'Erze-Roum se jettent dans l'Araxes et vont se perdre dans la mer Caspienne, tandis que les autres se mêlent avec celles de l'Euphrate [1] et se rendent à l'Océan.

Il nous fallut cinq jours de marche pour parvenir d'Erz-Inghian à Ilidjah [2], source d'eau chaude

[1] Rien n'est plus clair, relativement au cours de ce fleuve et à la direction des montagnes, que le passage suivant de Strabon. « L'Euphrate, dit-il, dont la source est sur le côté sep« tentrional du Taurus, se dirige d'abord vers le couchant « à travers la grande Arménie ; de là tournant vers le midi « et coupant le Taurus [1], il sépare les Arméniens des Cap« padociens et des Commagéniens. » Strab., liv. XI, § 1er, tom. IV, première partie, pag. 319.

[2] Voyez sur ce nom la 2e note du chap. XLI.

[1] Vers le lieu nommé Ilidjah, situé à quinze lieues au sud de Ma'den et qu'on ne doit pas confondre avec l'Ilidjah, dont il est question ci-dessus.

qui se trouve à trois lieues d'Erze-Roum. Nous passâmes par Djennès, qu'on croit être le Gymnias dont parle Xénophon, et par Ach-Caléh. L'inspection de la carte suffit pour prouver qu'un pareil trajet pourrait se faire en moins de quarante heures en Europe; mais il n'en est pas de même dans la Turquie d'Asie. Un corps de Delhis [1] était cantonné sur notre chemin, il fallut l'éviter. La rivière de Saman-Souy était trop profonde pour qu'on pût la passer à gué; nous la remontâmes jusque vers sa source. Enfin la lenteur désespérante de l'aga, qui à toute heure descendait de cheval pour fumer sa pipe et se reposer, nous faisait perdre un temps considérable.

Je revis les minarets d'Erze-Roum, mais il ne me fut pas permis d'entrer dans la ville. Les ordres du begler-beg portaient que nous camperions à une lieue de distance dans un village arménien, arrangement qui m'était tout-à-fait avantageux. En Europe, les voyageurs approchent des villes avec plaisir, mais en Turquie c'est presque toujours avec crainte. Ils préfèrent, pour n'être pas inquiétés par d'avides a'yans et interrogés par d'impertinens cadis, le séjour des hameaux les plus pauvres, à celui des plus populeuses cités.

[1] Les Delhis forment des corps de cavalerie et sont renommés par leur bravoure.

La fertile plaine d'Erze-Roum est couverte de plus de cent villages construits en bois ainsi que tous ceux du Pasïn. Ils appartiennent à de riches musulmans de la ville, qui, soit par eux-mêmes, soit par des agens ou kiahias, y jouissent de diverses prérogatives importantes. Ces terres sont concédées par le souverain à titre de ziamet ou de timar, sortes de fiefs donnés à condition que celui qui les possède, fournisse, en cas de guerre, un certain nombre de cavaliers, et marche en personne contre l'ennemi [1].

Nous demeurâmes deux jours à Kian dans le voisinage d'Erze-Roum. Ayant ensuite passé le col de Devéh-Boïni (du chameau), nous allâmes coucher à Alavir, village construit sur le flanc des montagnes dont il a été parlé ci-dessus. Dans l'intention d'éviter Bayazid en dirigeant notre marche vers le sud-est, nous quittâmes la ligne droite à Aghzler [2], et nous nous engageâmes sans suivre de chemin tracé, dans des montagnes extrêmement escarpées. Nous gravîmes souvent à pied des hauteurs qui, au premier coup d'œil, paraissaient inaccessibles. Un de nos mulets ayant

[1] Voyez, relativement à ces sortes de fiefs, l'Histoire ottomane de Petis de la Croix, vol. I, pag. 115 et 116, ainsi que le savant mémoire de M. Oelsner sur les effets de la religion de Mahomet.

[2] Ce mot signifie débouché (des montagnes).

glissé sur la neige, tomba dans l'Araxes. Ce fleuve, dans cette partie de son cours, roulant ses eaux dans une gorge très-étroite et très-profonde, coule du midi au nord jusqu'à deux lieues et demie à l'est d'Hassan-Caléh, point où il prend la direction de l'est-nord-est. C'est bien ici le *pontem indignatus Araxes*.

Nous arrivâmes le 18 au soir très-fatigués à Kulli, gros village arménien situé à dix-neuf lieues d'Erze-Roum sur la rive gauche et non loin de la source de ce fleuve. On peut l'y passer facilement à gué pendant l'été; mais à la fonte des neiges il faut avoir recours à des radeaux composés de fascines d'osier et et d'outres enflées [1]. Après avoir gravi une montagne nommée Ak-Dagh, le mont blanc, dont la cime, comme l'indique ce nom, est toujours couverte de neige, nous descendîmes dans le bassin de Khenès, ou, selon la cosmographie turque, Khenous [2], lieu renommé par l'excellente race de chevaux qu'il nourrit. Nous allâmes coucher à Couzli, village arménien, dont les habitans, sans égard pour les ordres d'Youssuf pacha, refusèrent obstinément de nous donner un gîte, à moins que

[1] Voyez, pour la description de cette espèce de radeau, le tom. I[er], pag. 121 du Voyage en Perse, fait dans les années 1807, 1808 et 1809, et publié à Paris, chez Dentu, libraire.

[2] Djehân-numa, pag. 425.

nous ne consentissions à les indemniser. C'était la première fois que nous rencontrions des chrétiens déterminés à opposer quelque résistance aux Turks ; mais, dans cette partie de l'Arménie, l'autorité du gouvernement est à peu près nulle. Les paysans sont armés et fort aguerris contre les entreprises des Kurdes, auxquels ils livrent de fréquens combats, et ils ne craignent ni les menaces, ni les injures, ni la mort. Leur refus de nous recevoir était d'autant plus fondé, que les officiers turks (mihmandars), loin de se contenter de l'hospitalité qu'on leur accorde, sortent rarement des villages sans avoir exigé une rétribution proportionnée au dommage qu'ils auraient pu causer.

A mesure que nous avancions, le pays devenait plus désert; les pachas de Mouch, de Van et de Bayazid ayant été obligés d'abandonner aux Kurdes non-seulement la partie montagneuse, mais encore les plaines qu'on commence à découvrir au delà du Khenès. Arrosées par de nombreux ruisseaux, couvertes de prairies naturelles, elles furent jadis et seraient encore aujourd'hui susceptibles d'une grande fertilité; mais pour toute culture, les Kurdes se bornent, en automne, à mettre le feu aux herbes sèches, afin de les faire croître avec plus de vigueur au printemps suivant [1].

[1] Voyez chap. XL.

Depuis Endrès jusqu'à Van, on trouve peu de fruits, de vin et d'eau-de-vie; les environs de la dernière de ces villes produisent en abondance toutes sortes de comestibles d'excellente qualité. Les Turks disent que c'est là ce qui y attire un si grand nombre d'Arméniens.

Tous les ans il part de cette contrée de nombreuses caravanes d'ouvriers qui vont travailler dans les arsenaux de la marine à Constantinople. Ils reviennent au bout de quelques années s'établir dans leur patrie; mais quoique le lac de Van soit très-navigable, et que les Arméniens ne manquent ni des connaissances ni de l'industrie nécessaires pour réussir dans l'art de construire des navires, ils ne sont point encore parvenus chez eux à s'en procurer d'assez solides pour résister aux moindres tempêtes. En 1806, il n'existait sur cette petite mer intérieure que sept ou huit bateaux à voiles, à peine suffisans pour le commerce de Bidlis [1].

[1] La ville de Bidlis, située à quatre lieues au sud ouest du lac de Van, et sur le revers méridional des monts Nimrod, se trouve sur le passage des caravanes qui vont d'Erze-Roum à Bagdad par Amadia, Erbil (Arbelles), Altun-Keupry et Kerkouk. Cette ville fait un commerce considérable de tabac à fumer qui est très-estimé.

CHAPITRE XIV.

Nous passons le bras méridional de l'Euphrate à Melez-Ghird. Les Yezidis. Nous faisons rencontre d'une troupe de ces brigands. Adresse que notre guide emploie pour nous tirer d'embarras. Cheikh d'un monastère musulman. Vue du lac de Van. Fonte des neiges dans l'Arménie.

Après avoir franchi les montagnes escarpées et toujours couvertes de neige qui composent l'un des plateaux les plus élevés de la grande Arménie, nous descendîmes vers le bras méridional de l'Euphrate, que les Turks appellent Mourad-Tchaï [1], en mémoire d'Amurath IV, conquérant de Bagdad et de la province de Djeziréh, dont ce fleuve arrose les plaines. Nous le passâmes à Melez-Ghird sur un pont construit par ordre de ce souverain,

[1] D'Anville et quelques autres géographes ont rendu par *fleuve du désir* ce nom de Mourad-Tchaï. Il est possible que cette interprétation soit fondée ; il faut observer néanmoins que le mot mourad qui signifie désir en arabe, n'a point la même signification en turk, et que d'ailleurs nous nous bornons ici à proposer la version la plus généralement admise dans l'Arménie.

au sujet de qui les musulmans de Van racontent le trait suivant : Mourad, parcourant les pays conquis par ses armes, recevait les tributs et les présens des peuples soumis; les seuls habitans de Van n'en apportaient aucun. Surpris de cet oubli, le sultan fait appeler les principaux d'entre eux et leur demande où sont les présens qu'il se proposent de lui faire. « Les voici, répondent-ils, ils « sont dignes de nous et de toi. » A ces mots ils ouvrent leurs robes et lui montrent les têtes sanglantes de plusieurs de ses ennemis. Mourad, satisfait de cet hommage, accorda aux habitans de Van divers priviléges dont ils jouissent encore.

Melez-Ghird [1] est bâtie sur des rochers volcaniques. L'aspect de ses environs, que des feux souterrains ont bouleversés jadis, inspire une sorte de mélancolie qui s'accroît encore lorsqu'on est entré dans cette ville à demi ruinée. Elle est située à dix lieues du Seïban-Dagh, dont on ne pourrait, d'après le rapport des habitans, faire le tour qu'en trois jours de marche, et dont la cime me parut extrêmement haute, bien qu'il me semble impossible qu'on l'aperçoive, comme le prétend Hadji-Khalfah [2] de cinquante parasanges. Elle est tou-

[1] En arménien Manaz-Ghird ou Manavaz-Ghird, c'est-à-dire ville de Manavaz.

[2] Dejhân-numa, pag. 413.

jours couverte de neige. A dix lieues à la ronde, cette montagne est environnée de blocs énormes de laves grisâtres, sur lesquels les troupeaux trouvent à brouter une herbe fine et rare. De temps en temps on voit jaillir de dessous ces rochers des sources d'eau froide et limpide.

On rencontre, au pied du Seïban-Dagh, des Yezidis, hordes de Kurdes, qui, sous le titre de grand cheikh, adorent le génie du mal, et se croient autorisés à faire tout ce que défendent les lois divines et humaines. Sous l'étrange prétexte que Dieu étant essentiellement juste et bon, il est inutile de lui adresser des prières, ils refusent de rendre aucun hommage à la Divinité, bien qu'ils reconnaissent son existence, et qu'ils admettent même la plupart des prophètes révérés par les chrétiens et les musulmans. Ils sont imbus d'une foule de préjugés; et les Kurdes m'ont dit plusieurs fois que si l'on traçait autour d'eux, sur la terre, un cercle symbole de leur croyance, ils mourraient plutôt que d'en sortir. Il leur est défendu d'apprendre à lire et à écrire; mais le vol, l'assassinat et l'inceste sont des actes qu'ils regardent comme licites, ou qui du moins ne leur inspirent aucune horreur. Ils portent des vêtemens noirs et une coiffure noire et rouge, espérant par là plaire au démon, considéré par eux

comme l'exécuteur des volontés divines, qu'il faut se garder de maudire, et dont ils n'osent prononcer le nom. Cette secte a aussi cela de particulier, qu'elle ne connaît point le prosélytisme [1].

Les Yezidis, soit qu'ils aient pris le nom du cheikh Yezid, auteur de leur secte, ou celui du second khalife de la dynastie des Ommiades, à qui l'on attribue le meurtre de Husseïn fils d'Aly, soit que leur origine remonte à des temps plus anciens, ne sont vus qu'avec horreur par les Persans; mais comme ils sont braves, entreprenans et très-belliqueux, les princes kurdes les souffrent et tâchent même d'en attirer un grand nombre dans leurs domaines.

Nous étions engagés dans le défilé de Tachcoun, qui se trouve non loin du lac de Van, et que les brigandages qu'on y a commis de tout temps ont rendu redoutable aux voyageurs, lorsque nous aperçûmes une trentaine de Yezidis assis à terre,

[1] Nous nous bornons à donner ici ce que nous avons pu apprendre, relativement à ces sectaires, de la bouche des Kurdes et des Persans. Si le lecteur désire de plus grands détails, il peut consulter le Voyage de Niebuhr, l'Histoire arménienne d'Ingigian dont M. Cirbied a publié quelques extraits, et surtout la notice traduite de l'italien du père Garzoni, qui se trouve à la suite de la description du Pachalic de Bagdad. Paris, 1809.

fumant leur pipe et prenant du café. Notre première pensée fut de fuir, mais il était trop tard. Accoutumé à ces sortes de rencontre, et connaissant individuellement presque tous ces voleurs, un vieux Tartare qui nous servait de guide prit, dans cette conjoncture embarrassante, le parti de mettre pied à terre et d'aller droit vers eux, à l'instant même où ils se levaient et saisissaient leurs armes pour nous attaquer. « Que le salut « soit sur vous, leur dit-il d'un air amical et mysté-« rieux; nous venons de Constantinople avec un aga « porteur d'ordres relatifs à la déposition du pacha « de Van, votre mortel ennemi. Vous pouvez nous « dépouiller si cela vous plaît, mais vous ne trou-« verez guère sur nous que des firmans; la Su-« blime Porte ne nous met jamais dans le cas d'être « chargés de grandes richesses. Si vous nous tuez, « l'affaire ne manquera pas d'avoir des suites fâ-« cheuses. En nous laissant vivre vous vous déli-« vrerez d'un gouverneur qui veut vous perdre. « Au surplus, je dois vous le dire en ami; les gens « que je conduis paraissent très-disposés à se dé-« fendre. Ils sont porteurs d'armes à feu chargées « chacune de plusieurs balles, et quoiqu'en nom-« bre inférieur au vôtre, ils peuvent vendre chè-« rement leur vie. Croyez-moi, restons amis. Loin « de vous nuire, nous vous servirons. Nous vous

« offrirons même une vingtaine de sequins à titre « de présent. » Après quelques débats la proposition fut acceptée, mais les Yezidis exigèrent que le Tartare s'engageât par serment à n'avertir personne de la rencontre que nous venions de faire. Il le jura, et nous nous remîmes en route, trop heureux de nous être tirés d'un si mauvais pas par ce subterfuge.

Cependant il existe aux environs de Tachcoun un tekiéh ou monastère musulman où des pèlerins viennent de toutes parts à travers mille dangers. Le cheikh de ce couvent vit au milieu des brigands qui l'environnent, tranquille comme le sage au milieu des orages de la vie. Je ne puis me rappeler sans une vive reconnaissance, que pour prévenir les attaques auxquelles nous étions encore exposés, ce pauvre cénobite offrit de nous accompagner jusqu'à peu de distance d'Akhlat [1]. Couvert d'un simple manteau de laine, tenant à la main un rameau de peuplier, et sans autre égide que sa vertu, il marcha à la tête de notre caravane l'espace de cinq lieues. Les Kurdes et les Yezidis, comme s'ils avaient craint de rencontrer ses regards, s'éloignaient à son approche;

[1] Petite ville très-ancienne située sur le bord occidental du lac de Van.

mais leurs femmes et leurs enfans sortaient de leurs tentes enfumées, apportaient des vases pleins de lait qu'ils nous offraient avec empressement, et demandaient au cheikh sa bénédiction et ses vœux.

Au delà du monastère, se trouve un pays stérile et sauvage que nous traversâmes. Nous parvînmes ensuite au haut des collines, d'où je vis, pour la première fois, le lac de Van. Aussitôt qu'il en aperçut le rivage, Mustapha aga qui avait pris naissance à Van, dont il était absent depuis quelques années, descendit de cheval, étendit sur la terre un sedjadéh [1], et récita avec ferveur le fatha ou le premier chapitre du Coran : puis il lut avec recueillement plusieurs versets de ce livre, relatifs sans doute à son heureux retour dans sa patrie.

La scène change et présente l'aspect le plus enchanteur lorsqu'on approche du lac de Van, que son immense étendue [2] et la tranquillité de ses eaux bleuâtres feraient prendre pour une mer sans orages. Environné de hauteurs couvertes de peupliers, de tamarins, de myrtes et de lauriers-roses, il contient plusieurs îles verdoyantes qu'ha-

[1] Le sedjadéh est un tapis sur lequel les musulmans se placent pour faire leurs prières.

[2] Hadji Khalfah lui donne soixante parasanges, c'est-à-dire quatre-vingt-dix lieues de tour (Djehân-numa, p. 182).

bitent de paisibles anachorètes [1]. Le pays d'alentour est peuplé d'Arméniens qui, par les vêtemens, la langue et les usages, diffèrent de ceux d'Erze-Roum; on y rencontre aussi beaucoup de Kurdes attirés par la fertilité du sol et la douceur du climat. Le voisinage de la Perse, où leurs excès ne sont point soufferts, fait refluer leurs hordes sur le territoire de Van. D'ailleurs le pacha de Mouch, et les mutesellims de Bidlis et de Khenès, qui sont souvent en guerre entre eux, en prennent plusieurs à leur service.

Le tableau suivant indique les époques où la fonte des neiges a eu lieu en 1806, dans les différentes parties de l'Arménie que nous avons parcourues; il pourra faire connaître approximativement quelle en est la température respective.

Les plaines d'Endrès et d'Ezbiderler ont été découvertes vers le. . . . . 15 mars.

Avanès.	du 15 au 20	*id.*
Erz-Inghian.	du 20 au 25	*id.*
Terdjan.	du 25 au 30	*id.*
Nerdivan.	du 5 au 10	avril.
Djennès.	*id.*	*id.*

[1] La principale de ces îles est celle d'Akhtamar située dans la partie sud-est du lac, à très-peu de distance de la terre ferme.

Erze-Roum [1].	du 10 au 15	avril.
Pasin.	*id.*	*id.*
Kulli.	du 15 au 20	*id.*
Khenès.	du 5 au 10	*id.*
Melez-Ghird.	du 20 au 25	mars.

[1] J'avais vu tomber de la neige à Erze-Roum le 27 juin de l'année précédente.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Van. Visite à Feïz-Ullah pacha. Conspiration tramée contre lui. Il est arrêté et mis à mort. Description de Van. Départ de cette ville.

Youssuf pacha, lorsque j'avais pris congé de lui dans son camp d'Endrès, m'avait remis deux lettres écrites, l'une en turk, et l'autre en persan, contenant de pressantes recommandations en ma faveur; la première était adressée à Feïz-Ullah, pacha de Van, et la seconde à Husseïn, khan de Khoï. De plus, le begler-beg m'avait fait donner par le serraf (banquier) arménien, qui le suivait partout, des lettres de crédit, tant à l'adresse de négocians de Tauris et de Casbïn, qu'à celle de Stephano Karabet, serraf de Feïz-Ullah. En arrivant à Van, j'allai loger ou plutôt camper dans les jardins de ce banquier, que je trouvai fort inquiet à cause des dangers imminens auxquels était alors exposé le pacha son patron, et qu'il courait lui-même. Toutefois, voyant en moi un étranger recommandé par le begler-beg, et désirant en outre

se ménager un asile favorable en Perse, si, comme tout le faisait présumer, il était réduit à s'y réfugier, il me prodigua tous ses soins, et je jouis chez lui d'une tranquillité parfaite.

A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai présenter la lettre de Youssuf pacha à Feïz-Ullah. C'était un homme d'environ cinquante ans, de moyenne taille, pâle, maigre, et d'une complexion faible. La terreur dont il était frappé était empreinte sur son visage. Il me reçut avec des égards que les musulmans ne témoignent que rarement aux chrétiens; et après les complimens d'usage, il me parla de Constantinople et des diverses personnes, tant du divan que du sérail, que je pouvais avoir connues. Il saisit cette occasion de me faire sentir la différence qu'il y avait entre les rivages du Bosphore et les contrées barbares qu'il gouvernait. Il était né pour ainsi dire dans le sérail; il y avait été élevé, et plusieurs fois il avait eu l'insigne honneur de tenir l'étrier à sa hautesse[1]. C'était à cela qu'il devait la dignité dont

[1] Nous croyons pouvoir, au sujet de cet honneur qui n'est accordé qu'à un petit nombre de personnes, rapporter le trait suivant que peut-être l'histoire n'omettra point: Le sultan Mahmoud, aujourd'hui régnant, laissa, à son avénement, s'écouler quelque temps avant de nommer un grand vizir. Le seïman ou segban bachi qui commandait en l'absence de l'aga

il était revêtu. Enfin il prétendait avoir des protections si puissantes, que sa fortune ne pouvait que s'accroître, quel que fût le danger dont il parut alors menacé. « On vous aura sans doute « entretenu dans ce pays, me dit-il, d'un rebelle « qui n'est connu que par son audace et par les « firmans de la Sublime Porte qui mettent sa tête « à prix. Il est parvenu à rassembler quelques bri- « gands qui lui ressemblent, à l'aide desquels il « dévalise les caravanes, et se propose, dit-on, « de venir m'attaquer jusque dans mon palais. « Mais je ne le crains pas. Tant que l'autorité légi- « time continuera de me protéger, et que j'aurai

des janissaires alors à l'armée, se présenta le vendredi, selon l'usage, pour tenir l'étrier à sa hautesse qui montait à cheval pour se rendre à la mosquée. Jugeant l'occasion favorable, il se permit de lui demander, au nom du corps des janissaires, sur quelle personne elle avait fait tomber son choix. Le sultan indigné répondit : « Depuis quand les janissaires se sont-ils ar- « rogé le droit d'interroger leur souverain? Va leur porter « ma réponse. » A ces mots il avance le pied avec force et l'applique sur la tête du seïman bachi, qui se retire confus. Le châtiment de cet officier ne se borna point à l'affront qu'il avait reçu; il fut décapité le lendemain. Cet acte de sévérité, ou plutôt de despotisme, fut considéré à Constantinople comme un heureux présage de la fermeté que montrerait le sultan Mahmoud; qualité sans laquelle on ne pouvait espérer de voir l'ordre se rétablir dans tout l'empire.

« l'appui du successeur du prophète, je pourrai « compter sur la faveur divine, et je disperserai « tous mes ennemis, comme le samiel[1] disperse « le sable des déserts. »

Avant de me retirer, j'engageai ce pacha à redoubler de surveillance; je l'informai confidentiellement de tout ce que j'avais appris des complots tramés contre lui, et je le priai de me procurer les moyens de passer promptement en Perse. Mais, soit qu'il craignît de réduire, en me donnant une escorte, les forces dont il avait besoin pour sa propre défense, soit qu'il jugeât qu'on pouvait considérer mon passage par Van comme une

[1] Le samiel (ou plutôt cham yely) est un vent du sud-est qui souffle à diverses reprises, depuis le 10 ou le 15 d'avril, et qui finit dans la première quinzaine de juin; à chaque fois il dure ordinairement trois jours. C'est le même que les Arabes appellent khamsïn, et que diverses relations de voyages au Levant font connaître sous le nom de semoum. Il se fait sentir principalement à Abou-Chehr, à Bender-Abbassi, à Bagdad, à Bassora, dans l'Arabie, dans la Syrie et l'Égypte, puis franchissant la Méditerranée, il parvient, quoique fort affaibli, sur les côtes de Sicile. L'armée française éprouva les fâcheux effets de ce vent durant le cours de l'expédition de Syrie. On sait que lorsqu'il souffle avec une certaine violence, le plus sûr moyen de s'en garantir consiste à se jeter subitement la face contre terre, et à se tenir la bouche et le nez dans le sable, jusqu'à ce que la rafale soit passée. C'est aussi ce que font les chameaux.

marque de confiance qui lui était donnée par le begler-beg, et qu'il pensât que mon séjour dans cette ville pouvait être une sorte d'égide pour lui, soit enfin qu'il voulût découvrir si quelques satellites de son redoutable ennemi n'étaient pas entrés à ma suite dans la ville; il m'y retint, sous divers prétextes, jusqu'au 30 avril, époque qui ne précéda que de peu de jours la catastrophe que je vais raconter, après avoir repris les choses de plus haut.

L'élévation de Feïz-Ullah à la dignité de gouverneur du pays de Van, avait écarté les prétentions du jeune Dervich beg, dont le père, l'oncle et le beau-père avaient occupé des emplois éminens, et avait déplu aux Kurdes. Dervich beg s'était réfugié à Erze-Roum, où il avait vécu caché, mais protégé en secret par Youssuf pacha. Croyant que l'appui d'un étranger aussi favorisé que je l'étais alors pourrait lui être avantageux, il avait ordonné à l'un de ses officiers de venir à mon passage par le village de Kian, auprès de cette ville, me trouver de nuit et incognito, pour me presser de l'aider dans l'exécution de ses projets. J'avais répondu que je ne devais ni ne voulais y prendre aucune part. Mais le mihmandar qui m'accompagnait n'avait pu empêcher qu'un certain nombre d'hommes dévoués à

Dervich beg ne se joignissent à mon escorte, comme s'ils en faisaient partie. Les uns avaient reçu l'ordre de soulever les Kurdes campés autour de Van, les autres de s'introduire dans cette ville en même temps que moi. Lorsque nous en fûmes à quelque distance, plusieurs des cavaliers de l'escorte turque s'étaient dispersés à mon insçu, pour que le nombre des gens qui composaient la caravane ne parût pas trop considérable; car ils étaient presque tous dans les intérêts des conjurés. Après mon départ de Van pour me rendre en Perse, Dervich beg parvint, ainsi que je l'ai su depuis, à rassembler quelques troupes, et se présenta devant la place dont les portes lui furent ouvertes, tant par les Kurdes qui étaient entrés avec nous, que par les autres ennemis de Feïz-Ullah. Ce dernier se retira dans la citadelle. Bientôt il offrit de capituler; on le lui refusa. Quelques-uns de ses propres soldats s'étant alors saisis de sa personne, le menèrent à Dervich beg. Tremblant d'effroi, il demanda grâce, et proposa, pourvu qu'on lui laissât la vie, de renoncer à sa dignité, et de livrer les richesses qu'il avait acquises par ses exactions. Dervich beg, qui voulait savoir où le pacha avait déposé ses trésors, feignit d'y consentir. Ayant tiré de lui l'aveu qu'il désirait, il alla vérifier lui-même si Feïz-Ullah ne l'avait pas

trompé. A son retour, il le fit de nouveau paraître en sa présence, et feignit de lui accorder la permission de partir pour Constantinople. Le pacha se retire, conservant encore l'espoir qu'on n'attentera point à ses jours. A peine est-il parvenu dans la première cour du palais, que deux hommes se jettent sur lui, lui passent une corde autour du cou, l'étranglent et lui coupent la tête qu'ils vont porter à Dervich beg. La mort de Feïz-Ullah fut le signal de celle de presque tous ses partisans, et les Kurdes se virent encore une fois maîtres de la ville et du territoire de Van. Quant au serraf Stephano Karabet, chez qui j'avais logé, il parvint à se sauver en Perse, où je le rencontrai quelques mois après; mais il était ruiné, et se trouvait réduit, pour ainsi dire, à demander l'aumône.

Van signifie en arménien, *demeure, lieu fortifié, monastère*. J'ignore si la ville qui porte ce nom l'a reçu à cause du grand nombre de couvens qu'on voit dans ses environs, ou s'il lui fut donné par un roi Van qui vivait peu de temps avant l'expédition d'Alexandre en Asie. Quoi qu'il en soit, les Arméniens prétendent que cette ville est située sur l'emplacement de l'ancienne Sémiramocerte. Ils fondent principalement cette opinion sur divers passages de Moïse de Khorène, auteur arménien du cinquième siècle, qui prétend que Sémiramis ve-

nait tous les ans passer l'été dans cette partie de l'Arménie [1]. La description qu'il fait du pays convient parfaitement à celui dont nous parlons. Le même écrivain [2] fait mention d'une digue immense dont les ruines existaient encore de son temps, et servaient d'asile aux brigands de cette contrée dès lors considérée comme très-dangereuse à traverser. Le lieu où était située cette digue porte aujourd'hui le nom de Bend-Mâ.

La ville de Van, située sur la rive orientale du lac [3] de ce nom, est entourée de murs crénelés en assez bon état, et défendue par une citadelle assise sur un roc isolé formant une espèce de cône extrêmement élevé. Cette citadelle passe pour être

[1] *His rebus feliciter gestis, Semiramis in loca regionis montuosa quæ ad meridiem spectant, ascendit (namque tùm æstas erat) ut se in vallibus et campis floridis oblectaret, ubi terræ amœnitatem et tenuitatem cœli contemplans, fontesque irriguos, ac fluvios jucundo murmure labentes : Hìc, inquit... urbes et domicilia regia exstrui oportet, ut quartam vertentis anni partem, æstiva tempora, jucundissimè in Armeniâ traducamus. et cùm varia loca peragrâsset, ab orientis partibus ad ripam lacûs salsi pervenit, ubi collem quemdam oblongum comperit*, etc. Moses Khor. Lib. I, cap. XV, pag. 43. Edit. Lond.

[2] Ibid. lib. I, cap. XV, pag. 45.

[3] Les géographes anciens donnent au lac du Van le nom d'Arsissa, qui subsiste dans celui d'Ardjich, ville située sur sa rive septentrionale.

très-forte. Elle résista, durant plusieurs années, aux armées d'Abbas second, qui finit par s'en rendre maître en 1636. Une si longue résistance a donné lieu à une tradition portant que le siége avait duré assez long-temps pour que les assiégeans eussent pu recueillir les fruits des arbres qu'ils avaient plantés eux-mêmes sous les murs de la place.

On compte à Van de 15,000 à 20,000 habitans, la plupart arméniens. Cette ville est environnée de jardins dans lesquels s'élèvent des pavillons élégans, où résident en été les habitans qui jouissent de quelque aisance. Rien n'est plus enchanteur que l'aspect de ces vergers arrosés par une infinité de ruisseaux, et ombragés par de beaux arbres. Ils sont clos de murs construits, comme en Perse, avec de la terre.

Le commerce qui se fait, par le lac, avec Mouch et Bidlis et le passage des caravanes qui se rendent de Bagdad, de Mossoul, de Cara-Tchiolan, de Mardïn et de Diarbekir à Tiflis et dans la partie septentrionale de la Perse, procurent d'assez grands avantages aux habitans de Van; la pêche du lac leur vaut un revenu de cinquante à soixante mille piastres. Cette pêche commence vers le 20 mars, et finit au 30 avril. Elle est très-abondante; mais elle ne consiste qu'en une espèce de poisson, qui,

quoique plus gros, ressemble assez à la sardine, et que j'ai retrouvé sur les côtes de la mer Noire, aux environs de Trébizonde [1]. Tout le reste de l'année il n'y a aucune pêche dans le lac, le poisson disparaissant tout-à-fait au fond des eaux, qui sont très-salées. Un autre phénomène non moins remarquable, c'est que de tous côtés les eaux empiètent sur les terres. Par suite de cette inondation, l'étendue des faubourgs de Van diminue progressivement tous les ans, et la ville d'Arjich devient de plus en plus inhabitable.

Le pays qui environne la ville de Van jouit d'un climat très-tempéré et d'un ciel presque toujours serein. Il produit assez de blé pour suffire aux besoins des habitans, et assez de riz pour qu'on en exporte une certaine quantité. J'y ai vu quelques orangers et citronniers en pleine terre; mais il faut beaucoup de soins pour en faire venir les fruits à maturité. Il n'y a ni oliviers ni palmiers dans cette contrée. Les arbres fruitiers du nord de la Perse y réussissent parfaitement.

[1] A Van ce poisson porte le nom de Târikh; je crois que c'est le même que celui qu'on appelle Khamsi à Trébizonde.

CHAPITRE XVI.

Nous quittons la ville de Van avec une nouvelle escorte. Un chef de Kurdes nous donne l'hospitalité. Nous sommes favorablement accueillis par Moussa beg. Portrait de ce jeune prince. Nous passons la frontière de Perse. La scène change. Nous arrivons à Khoï.

Après nous être séparés du mihmandar et des cavaliers ottomans qui nous avaient accompagnés depuis Endrès, et qui devaient retourner au camp du begler-beg, nous partîmes de Van le 30 avril avec nouvelle escorte entièrement composée de Kurdes, et commandés par un vieux aga nommé Suleïman. Laissant au sud les hautes et verdoyantes montagnes des Hékiars, notre caravane se dirigea vers le petit lac d'Evehdjek ou d'Erdjek, près des bords duquel nous fîmes notre première halte. Ces montagnes sont tellement escarpées, qu'un bœuf ne pourrait les gravir; mais, comme le sommet en est assez fertile, les Hékiars ont coutume d'y porter sur leurs épaules de jeunes veaux qui, deux ans après, sont attelés à la charrue. L'existence de cet usage m'a été attestée sur les lieux par des personnes dignes de foi.

Le lendemain nous rencontrâmes plusieurs marchands persans et des villageois qui venaient d'être dépouillés. A peu de distance de Mahmoudiéh, nous vîmes venir à nous le chef d'une tribu dont les tentes étaient voisines. Couvert de fourrures et vêtu de riches étoffes de soie, il montait un cheval d'une rare beauté, et était suivi d'une centaine de cavaliers. Selon la coutume du pays, il nous offrit l'hospitalité. Nous l'acceptâmes, et nous trouvâmes dans son camp des tapis du Khoraçan, de la porcelaine, des parfums, de la musique, et en général tout ce que peuvent réunir le luxe et la mollesse orientale. Ce chef de Kurdes possédait entre autres esclaves une jeune Circassienne à laquelle il était fort attaché, et qui, peu de jours auparavant, avait été piquée par une vipère, accident assez commun dans le Kurdistan et de nature à entraîner les suites les plus fâcheuses. Craignant de perdre cette esclave, il me pria de la traiter. Sa demande me jeta dans un grand embarras; mais le vieux Suleïman, qui n'était point homme à se troubler pour si peu de chose, voulut voir la malade; il examina la blessure, d'un air grave et capable, y fit une légère incision, puis appliqua sur la plaie un emplâtre composé de lait aigre et d'herbes émollientes. Comme il n'était pas très-sûr du succès, et que le

mal pouvait empirer, il me proposa de partir furtivement pendant la nuit. J'eus une meilleure opinion que lui de ses talens, et nous restâmes. Par bonheur, le lendemain matin, la jeune fille se trouva mieux.

Nous continuâmes notre route en suivant la vallée de Cotourah, qui se resserre et devient toujours plus sinueuse à mesure qu'on approche des confins de la Perse. Nous passâmes au pied d'une haute tour construite, il y a près d'un siècle, sur le roc, par les ordres d'un beg dont l'intention était de découvrir au loin les caravanes, et de juger s'il pouvait, sans courir trop de risques, tomber sur elles pour les dévaliser. Nous couchâmes à Cotourah, dernier village de Turquie. Cotourah est dominé par une citadelle où résidait le jeune Moussa beg, qui garde la frontière, et dont la générosité égalait la bravoure. Sur son front, ombragé par des cheveux noirs et bouclés, était empreinte une noble fierté. Coiffé à la manière des Kurdes, il portait un bonnet de drap écarlate et un châl de soie orné d'un grand nombre de glands qui retombaient sur ses épaules. Ses armes, ses vêtemens étaient aussi modestes que sa fortune. Quoique peu riche, Moussa beg était très-hospitalier, et quoique Kurde, il ne se piquait pas de vivre de rapines. Dès qu'il sut notre

arrivée, il s'empressa de nous envoyer tous les rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin, ainsi que des tapis et des coussins pour garnir nos tentes. Ensuite il nous invita à partager un repas où la médiocrité de ses ressources ne l'empêcha pas de faire régner l'abondance. On nous servit sur une nappe de mousseline peinte, étendue sur la terre, du riz, du lait, et la chair du seul agneau qui restât au beg, et qu'on avait tué exprès pour nous. Il ne crut pas devoir refuser un faible présent que je chargeai mon Tartare de lui remettre; mais, n'ayant rien à donner à celui-ci, il le pria d'attendre un moment, et fit emprunter, à gros intérêt, quelques pièces de monnaie à un usurier persan qu'il avait reçu chez lui.

Moussa beg joignit quelques-uns de ses gens à notre escorte. Nous continuâmes à suivre les détours de la vallée, et, chose jusque-là sans exemple dans le Kurdistan, nous trouvâmes les chemins réparés par les soins de l'autorité publique. La rivière de Cotourah, qui prend sa source entre les rochers de Mahmoudiéh, coule dans ce défilé avec toute la rapidité d'un torrent. Elle reçoit des eaux minérales qui tombent en cascades ou qui découlent des rochers, et qu'on rencontre à chaque pas. Lorsque la vallée s'élargit, cette rivière prend un cours plus tranquille, et va fertiliser la plaine de

Khoï; la scène change alors comme par enchantement. Des peupliers élevés, et des coupoles qui semblent suspendues dans les airs, annoncent le voisinage d'une ville persane. Au printemps, l'air est parfumé des odeurs les plus suaves; en automne, la terre est couverte des productions les plus riches; la vigne, l'abricotier, le mûrier croissent sur les bords des rizières; et l'aisance des habitans semble être en harmonie avec la douceur du climat. Un langage gracieux et fleuri achève de prouver au voyageur qu'il touche aux frontières d'un pays plus civilisé. A peine sorti des âpres montagnes de l'Arménie, il est agréablement surpris du spectacle qui s'offre à ses regards. A l'aspect de champs parfaitement cultivés, il se rassure; il juge que des hommes laborieux et riches doivent être vertueux et paisibles. Tout lui sourit, tout lui présage un heureux avenir. Ainsi l'Arabe, après avoir quitté les sables brûlans de l'Afrique, entrant dans la belle vallée du Nil, croit être transporté dans un nouvel Éden, et voit, dans tout ce qui l'environne, la riante image de cette félicité que son prophète a tant de fois promise aux musulmans.

Nous arrivâmes le 4 mai aux portes de Khoï; elles étaient gardées avec beaucoup de soin. L'habit kurde, que pour plus de sûreté j'avais pris à

mon départ d'Endrès, et le nombre des cavaliers qui m'accompagnaient, effarouchèrent d'abord les habitans. S'étant rassurés, ils s'approchèrent de moi pour m'adresser les questions les plus indiscrètes. « Qui êtes vous? d'où venez vous? « quel est l'objet de votre voyage? vous avez sans « doute des lettres pour le roi. Peut-on en con- « naître le contenu? montrez-nous les présens que « vous apportez à notre souverain? »

Les gardes, qui nous avaient fait attendre plusieurs heures avant de nous ouvrir la porte, nous promenèrent ensuite dans toute la ville pour trouver un logement; c'est une sorte d'inconvénient qu'on n'éprouve point en Turquie, puisqu'on s'y loge à peu près chez le premier venu. A la fin on nous indiqua la maison d'un certain aga, appelé Suleïman, comme notre guide. Ne sachant qui nous étions, où plutôt nous prenant pour de véritables Kurdes, l'aga nous reçut très-froidement, ce qui choqua beaucoup les hommes qui nous avaient accompagnés depuis Van et ceux que Moussa beg avait joints à notre escorte. Le lendemain un officier persan entre tout à coup dans notre appartement et nous signifie l'ordre de sortir de la ville. « Murakhass chudyd, nous dit-il, « c'est-à-dire, vous êtes congédiés. » A cette nouvelle, Suleïman entra dans une fureur difficile à dé-

peindre. Il courut au palais du gouverneur : « Quoi ! « lui dit-il, nous venons de l'extrémité de l'Asie « pour vous amener un homme chargé de lettres « et de présens pour le Chah, un homme qui s'est « vu dépouiller et plonger dans un cachot par des « brigands, un homme enfin qui a été exposé cent « fois à perdre la vie pour vous, et vous avez le « front de nous congédier au moment où nous « arrivons, et de nous renvoyer honteusement et « sans motifs. Allez, vils hérétiques, maudits apos- « tats ! je l'ai toujours dit, vous méritez bien le « courroux du prophète et l'animadversion des « vrais croyans. » Les Persans, et même les per- sonnages les plus importans parmi eux, suppor- tent avec un sang-froid inconcevable les injures les plus grossières. Aussi le gouverneur, sans se trouver offensé d'un discours si peu mesuré, té- moigna le regret le plus vif du mauvais accueil qui nous avait été fait. « Comment ! s'écria-t-il, « serait-il possible que l'étranger dont vous parlez « fût ce Français si long-temps attendu dans l'asile « de la puissance ? serait-il vrai que ce fût lui qu'on « eût congédié ? Retournez vers cet envoyé. Je vais « sur-le-champ lui faire porter mes excuses par un « officier. Quant au misérable qui, sans mes ordres, « a osé se présenter chez lui, je vais le lui livrer : « qu'il ne pardonne pas à ce traître ; car l'impu-

« dence de sa conduite mérite un rigoureux châ-
« timent. »

Notre hôte, à qui cette réponse fut communiquée, s'empressa de nous offrir tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Il fit venir des musiciens; il s'efforça d'aller au-devant de nos moindres désirs; et vil adulateur, autant que courtisan obséquieux, pour s'attirer les bonnes grâces du Khan, il composa des vers à notre louange.

CHAPITRE XVII.

Ville de Khoï. Visite au gouverneur. Trait de superstition. Ahmed-Abad. Mérend. Bouleversement des environs de Tauris. Tremblement de terre qui s'y fait ressentir. Description de cette ville, capitale de l'Aderbaïdjan. Portrait du naïb Feth-Aly-Khan. Entretiens avec cet officier.

La ville de Khoï, qui n'est pas fort ancienne, a des fortifications régulières. On n'y voit pas un grand nombre de mosquées ni de maisons considérables; mais les rues sont ombragées d'arbres, et l'on y trouve un assez beau caravansérai spécialement réservé pour les marchands. On peut évaluer à vingt-cinq mille âmes la population de cette ville, dont les habitans se disent aussi d'origine tartare, ce qui a valu à la contrée le surnom du Turkestan de la Perse [1]. Les troubles qui ensanglantèrent le règne d'Aga-Mehemed-Khan furent nuisibles à Khoï, en forçant un grand nombre de familles à s'expatrier.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter

[1] Djehân-numa, pag. 485.

Husseïn-Khan, gouverneur de la province.[1] Cet officier me reçut dans un pavillon élevé au milieu d'un jardin, où je vis, non sans surprise, des arbres symétriquement alignés, des bassins de marbre et des jets d'eau. Ce pavillon était un peu exhaussé, ouvert par-devant, et éclairé au moyen de vitraux de couleur. Les personnes qui composaient la suite du gouverneur étaient rangées en ligne autour de lui, et dans le jardin. Husseïn-Khan m'accueillit avec politesse, et me témoigna un intérêt que peut-être lui avaient inspiré mes malheurs. Après m'avoir fait asseoir près de lui : « Oubliez dans « cette terre hospitalière, me dit-il, tous les maux « que vous avez soufferts chez un peuple d'as- « sassins. Vous êtes parmi nous dans une nouvelle « patrie ; tous ceux que vous voyez sont vos frères. « Chassez de votre front ce nuage de tristesse et « cette pâleur qui nous affligent. Reprenez la gaieté

[1] Dja'far-Couly-Khan, prédécessur de Husseïn-Khan, ayant aspiré à la souveraineté de l'empire persan, fut réduit à chercher un asile chez Mahmoud, pacha de Bayazid, qui était son gendre. La Porte Ottomane, sollicitée par la cour de Perse, envoya l'ordre de l'arrêter. Dja'far, à la tête de deux cents hommes seulement, parvint à se soustraire à l'exécution de cet ordre. Toutefois ayant été forcé de quitter le territoire ottoman, il se retira dans la Géorgie, d'où, à l'époque de mon voyage, il faisait encore quelques excursions dans les provinces persanes. Il est mort depuis.

« de votre âge, et recouvrez les forces que vous « avez perdues. Disposez de tout ; car ici tout vous « appartient. Ne vous gênez en rien pour nous ; « suivez vos usages quels qu'ils soient. Loin de « nous en offenser, nous jugerons par là que « vous nous traitez en amis, et que vous avez assez « bonne opinion des Persans pour ne voir en eux « que des Français. Bientôt vous toucherez au « terme de votre long voyage ; bientôt vous verrez « cette porte resplendissante de félicité, ce séjour « plus fortuné que le paradis terrestre [1], et ce « trône digne d'avoir pour marchepied l'immen-« sité du firmament. Vous jouirez du doux éclat « de cet astre brillant ; et à son aspect vous croirez « recevoir une nouvelle existence ; pour nous, les « derniers de ses esclaves, pour nous qui sommes « indignes de baiser la poussière des pieds de ses « serviteurs, malgré tous nos efforts pour vous « bien recevoir, et malgré le don de notre fortune « et de nos vies que nous vous prions d'accepter, « nous rougissons du peu qui vous est offert, et « notre honte est sans égale de ne pouvoir traiter « dignement celui qui se rend auprès de l'image « vivante de la Divinité. »

[1] Ferdous, dont les Grecs ont fait παράδεισος, est un mot persan qui paraît avoir été adopté par les Hébreux ; il signifie jardin.

Après tous ces complimens emphatiques, que l'usage autorise en Perse, Husseïn-Khan me dit que la conjonction de deux astres favorables devant avoir lieu sous peu de temps, Imam-Aly, officier porteur de présens pour Abbas-Mirza [1], n'attendait plus pour se rendre au camp, que l'annonce de ce phénomène, et que je pourrais l'accompagner. Le désir de connaître un jeune prince déjà célèbre dans l'Orient, et de voir l'armée persane qu'il commandait, me fit accepter la proposition du Khan. Mais les augures [2] tardèrent à se montrer propices, et nous fûmes obligés de rester à Khoï jusqu'au jeudi, jour de la semaine que les Persans regardent comme très-heureux. Notre officier voulut en profiter pour se marier, selon le mode appellé Kabïn; c'est-à-dire pour un espace de temps déterminé, quoique déjà il fut l'époux de quatre femmes. Il en prit donc une cinquième, espérant sans doute être plus heureux qu'il ne l'avait été précédemment. Après la noce il reçut les embrassemens et les adieux de ses amis, et fit charger tous les bagages. Toutefois désirant

[1] Le mot mirza, avant un nom propre, signifie homme de plume, et mis après il équivaut à chah-zadeh, fils de roi.

[2] Augur ou oghour est du petit nombre des mots latins qu'on retrouve dans la langue turque.

de passer à Khoï quelques heures de plus, sans renoncer à la faveur que lui promettaient les augures, il se mit en marche, ainsi que moi, puis il s'arrêta tout court au milieu d'une des places de la ville sur laquelle nos tentes furent dressées par son ordre. Ayant témoigné ma surprise de cette manière singulière de voyager, plusieurs des personnes que j'interrogeai m'assurèrent que nous étions réellement partis, que cela ne pouvait faire la matière d'un doute. D'autres plus instruites estimèrent que pour être vraiment censés en route, il aurait fallu s'éloigner de la ville au moins à une distance telle, qu'il fût impossible d'entendre les crieurs des mosquées. A la fin, Imam-Aly se détermina à se mettre en marche, et nous montâmes à cheval.

Nous couchâmes à Ahmed-Abad, où je fus agréablement surpris de trouver préparés pour notre réception un logement, des vivres et tout ce qui pouvait nous être nécessaire. On nous conduisit à un salon construit au milieu d'un jardin, et entouré d'un ruisseau d'eau vive, que selon l'usage, on avait détourné de son cours pour nous procurer de la fraîcheur. Un jeune Persan, qui vint m'entretenir en attendant que les chefs du village parussent, me présenta un compliment en vers qu'il avait composé sur notre heureuse arrivée.

Le style, quoique passablement ampoulé, m'en parut assez pur, et je fus étonné de trouver dans un si petit village tant d'instruction, de prévenances et d'urbanité. Mais je n'oubliai pas que, d'après un proverbe persan, la politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense.

Depuis Ahmed-Abad jusqu'à notre arrivée à Mérend, nous eûmes à traverser un désert de douze lieues de longueur, dont le sol est aride sans être entièrement sablonneux. On y remarque des bruyères, des tamarins et quelques sources très-abondantes d'eau saumâtre. Cette lande est peuplée d'un grand nombre de gazelles et de daims; et l'on y trouve beaucoup de reptiles, dont plusieurs, tels que le lézard et le caméléon, ne sont point dangereux. Quant aux scorpions, aux vipères et aux serpens, qu'on rencontre aussi fréquemment dans ce désert, leur morsure est très-venimeuse.

Le chemin le plus court pour nous rendre à Tauris aurait été celui qui, passant par Tésouïdj et Dizi-Khalil, longe le lac d'Ormiah, dont il sera parlé ci-après; mais l'officier qui m'accompagnait avait quelques affaires à régler à Mérend. Ce lieu, désigné par Strabon et par Ptolémée [1] sous le nom

[1] Géograph. liv. 6, chap. II.

de Morunda, est moins une ville qu'une réunion de trois ou de quatre villages, dont les maisons sont séparées les unes des autres par de très-grands vergers. On recueille dans ces vergers de la cochenille et de l'opium estimé. Mérend est situé dans une plaine bien arrosée et par conséquent fertile. On peut porter à environ dix mille âmes la population de cette espèce de ville. (Lat. 38° 11' : long. 43° 45'.)

Sur l'invitation que je reçus, je passai la soirée chez le Kalenter ou premier magistrat du lieu. On m'y questionna beaucoup sur l'Europe, et l'on m'y parla des affaires de la Perse, de façon à m'en faire prendre, s'il se pouvait, l'idée la plus favorable. Je demandai ensuite des détails sur ce qui s'était passé depuis la mort de l'eunuque roi, dénomination sous laquelle le prédécesseur du prince régnant est connu en Turquie. A ce mot, on sourit, on se regarda, et l'une des personnes de la compagnie me dit, mais avec politesse, qu'il ne fallait point, en parlant du fameux Mehemed-Khan, se servir en Perse de l'expression que j'avais employée.

On compte de Mérend à Tauris douze parasanges persanes, ou environ dix-huit lieues, et il faut passer le Djedek ou col de Sophian, ce qui fait paraître cette distance un peu plus con-

sidérable [1]. On trouve dans la plaine, au sud-est de Mérend, quelques villages ruinés; on arrive au bord d'une rivière appelée Talkh-Tchaï (le fleuve amer), et dont les eaux saumâtres [2] vont se jeter dans le lac d'Ormiah, à onze lieues à l'ouest de la ville de ce nom, patrie de Zoroastre. Un pont construit solidement, et dont les arches posent sur des piles de granit noir, ornées de sculptures anciennes, s'élève sur cette rivière. Mes compagnons de voyage, qui avaient été privés d'eau durant toute la journée, étaient fort impatiens d'en voir le bord. Les Persans sont doublement à plaindre lorsqu'ils voyagent en des lieux dépourvus d'eau; car, indépendamment des inconvéniens de la soif, ils éprouvent le regret de ne pouvoir faire qu'avec du sable ou de la terre les ablutions que leur religion prescrit impérieusement.

D'affreux tremblemens de terre ont bouleversé les environs de Tauris, et il est difficile, à moins de les avoir vus, de se faire une idée exacte de la quantité de ruines entre lesquelles on passe avant d'arriver à cette ville. La plupart des édifices qui

[1] Elle est portée par Hadji-Khalfah à quatorze parasanges.

[2] Or ceux qui estoient au front de l'armée rencontrèrent d'adventure une rivière qui avoit l'eau froide et claire, mais elle estoit sallée et venimeuse à boire. Plut. Hommes illust. Vie d'Antoine, tom. VIII, pag. 350.

existaient du temps de Chardin ont été renversés par le retour fréquent de ce fléau [1]. A mon passage, on y ressentit une secousse assez forte pour endommager plus de quarante maisons, et faire prendre la fuite à un grand nombre de personnes.

Il paraît probable que le vaste lac d'Ormiah, situé à quelques lieues de Tauris, et dont les eaux bitumineuses et salées ne nourrissent aucune espèce de poisson, a dû, ainsi que celui de Van, sa formation aux éruptions volcaniques qui ont changé tant de fois la face de ce pays. On sait que le nom d'Aderbaïdjan, qu'il porte aujourd'hui, signifie, ainsi que l'ancien nom d'Atropatène, terre de feu [2]. Les Brahmes et en général tous les écrivains orientaux s'accordent à dire que Zoroastre y prit naissance [3]. Enfin les Persans croient encore que Tauris est le centre du monde.

Le mont Ararat, le Seïban et le Kusséh-Dagh, vomirent autrefois des flammes, à en juger du moins par la quantité de laves, de scories, de pierres-ponces et de sources d'eau thermale, qu'on

[1] On éprouva un très-violent tremblement de terre à Tauris en 1780.

[2] Strab. liv. XI, chap. 18, tom. IV, 1re partie, pag. 307. Recherches sur les anc. lang. de la Perse, note 1. Mémoires de l'Acad. des inscr. et bell. lett., tom. 56, pag. 200.

[3] Ibid. pag. 217 et suiv.

rencontre si fréquemment dans le voisinage de ces montagnes, et même depuis Tocat jusqu'au delà de Van. Nous citerons, parmi ces sources, celles d'Ilidjah près d'Erze-Roum, celle d'Hassan-Caléh, qui jaillit du fond de la petite rivière de ce nom, et celles d'Endrès et de Cotoura. Les environs de Diadïn produisent beaucoup de soufre, et présentent un phénomène assez remarquable; c'est une nappe d'eau sulfureuse et brûlante, qui tombe du milieu d'un rocher creusé par l'Euphrate et formant, sur ce fleuve, un pont naturel.

Il y a auprès de Melez-Ghird une rivière nommée Touzla, qui fournit de sel toute l'Arménie; non loin de Diarbkir, des mines de cuivre et d'argent, et à quelques lieues de Kerkouk, des sources de naphte, sorte de pétrole, dont les habitans, malgré l'odeur forte qu'il exhale, font usage pour s'éclairer durant la nuit.

Selon quelques auteurs, Tauris serait l'ancienne Ecbatane; mais le nom moderne d'Hamadan, et la situation de la dernière de ces villes, coïncident si bien avec ce qu'on sait de la capitale de la Médie, qu'il n'est plus permis de considérer l'opinion de ces auteurs autrement que comme une conjecture vague, et ne reposant sur aucun fait. Il n'en est pas de même de celle qui assignerait à Tauris l'emplacement de l'ancienne Gaza des Mèdes.

Deux des plus habiles géographes [1] modernes ont adopté ce sentiment, et il n'est guère controversé que par M. de Sainte-Croix [2], qui pense que Gaza devait se trouver plus au sud-est, c'est-à-dire près le bord méridional du lac d'Ormiah. Quoi qu'il en soit, Tauris est encore, par son étendue et par son commerce, la seconde ville de la Perse. On porte à 50,000 le nombre de ses habitans; sa circonférence est d'environ 5,000 toises; ses murailles sont hautes et garnies de tours, et ses portes ornées de briques vernissées de diverses couleurs. On y voit d'assez beaux bazars et des mosquées dont les minarets sont moins hauts que ceux des mosquées turques. Les seuls de cette espèce que j'ai remarqués en Perse, sont ceux de Sultaniéh élevés par les soins du Chah moghol Khoda-Bendéh, dans le XIVe siècle de notre ère.

S'il faut s'en rapporter au témoignage de Hadji-Khalfah [3], les habitans de Tauris sont vains, fastueux et de mauvaise foi. Jamais, dit cet auteur,

[1] D'Anville, Rech. géogr. concernant l'expédition de l'emp. Héraclius, Mém. de l'Académ. des inscrip. et belles-lettres, vol. XXXII, pag. 560. M. Barbié du Bocage, analyse de la Carte des marches et de l'empire d'Alex., pag. 817.

[2] Recherches géographiques sur la Médie, Mémoires de l'Acad., vol. L, pag. 110.

[3] Djehân-numa, pag. 482.

vous ne trouverez parmi eux un homme sincère; et si vous rencontrez dans le monde un faux ami, dites que c'est un Taurisien, ou du moins quelqu'un qui lui ressemble. On voit bien par ces généralités offensantes qu'Hadji-Khalfah n'était pas Persan.

Les peuples de l'Aderbaïdjan, dont Tauris est la capitale, ayant opposé beaucoup de résistance à Aga-Mehemed-Khan lorsqu'il entreprit la conquête de cette province, il les en punit cruellement. Les femmes et les jeunes gens les plus remarquables par leur beauté furent réduits en esclavage, et l'on égorgea, sans distinction de sexe ni d'âge, la plupart des Arméniens. Cependant, après la mort de Mehemed, le pays se repeupla insensiblement. Abbas-Mirza, qui en était gouverneur lors de mon passage en Perse, employait tous ses soins à faire revenir les habitans qui s'étaient expatriés. Tout portait à croire que sous un gouvernement modéré, l'Aderbaïdjan redeviendrait florissant aux dépens de la Turquie d'Asie, théâtre de tant de vexations, de troubles et de guerres intestines, que tous les ans des villages entiers étaient abandonnés et de nouveaux champs privés de culture.

Le gouvernement de l'Aderbaïdjan appartient, ainsi qu'on vient de le dire, au chah-zadéh, Abbas-

Mirza [1]. Ahmed-Khan était le begler-beg de cette province, et avait Feth-Aly-Khan, pour naïb ou lieutenant. Ce dernier s'empressa de venir au-devant de moi, lorsqu'il fut instruit de mon approche. Il m'assigna un logement dans son palais, et me fit servir par ses gens; ce n'était point un musulman austère, mais l'aménité de ses manières et la variété de ses connaissances le rendaient, sous quelques rapports, supérieur à ses compatriotes. Sa conversation aurait pu faire croire qu'il avait voyagé en Europe. A la vérité, il avait eu déjà des relations particulières avec des hommes instruits. C'était lui qui, en 1801, avait accompagné de Chirâz jusqu'à Téhéran le chevalier Malcolm, depuis général et ambassadeur, envoyé par la compagnie anglaise des Indes orientales vers le Chah de Perse, et à qui les sciences sont redevables de l'ouvrage le plus remarquable et le plus étendu qui ait été publié sur l'histoire de cet empire. Feth-Aly-Khan n'avait pas eu lieu de se plaindre de M. Malcolm, sur le compte de qui toutefois il ne s'expliquait qu'avec réserve et qu'avec une sorte de malignité. Il prétendait que cet envoyé n'avait dû ses premiers succès qu'aux sommes considérables qu'il avait follement distribuées; mais il était fa-

[1] Voyez, pour les deux dénominations de chah-zadéh et de mirza, la note du chapitre précédent, pag. 151.

cile de reconnaître dans ce langage l'exagération si familière aux Persans.

Feth-Aly-Khan témoignait beaucoup de curiosité relativement aux progrès des sciences, des arts, de l'industrie et de la civilisation dans l'occident. Il m'entretint souvent de l'usage de la boussole, de l'invention des paratonnerres, des aérostats et des télégraphes, des pays découverts par les navigateurs européens, des phénomènes de l'électricité, de l'inoculation et de la vaccine. Le récit des victoires de nos armées exaltait son imagination orientale. « Les Français sont, sans doute, « disait-il, une espèce d'hommes particulière, « puisqu'ils sont savans parmi les savans, et braves « parmi les braves. Que nous sert de vanter la no- « blesse de notre origine, la sagesse de nos an- « cêtres et la gloire de nos héros? Vous avez « renouvellé les siècles de Roustam, de Cahraman [1] « et de Khosroës. Vos sages ont hérité de toute « la science de Zoroastre; et vos guerriers de toute « la valeur d'Alexandre. Pourquoi faut-il que tant « de parasanges nous séparent de vous; et que des « peuples, plus ennemis encore de l'humanité que « de notre sainte croyance, opposent d'insurmon-

[1] Roustam et Cahraman sont des héros célèbres dans les romans persans. On peut, au sujet de ces deux personnages, consulter la bibliothéque orientale de d'Herbelot.

« tables barrières à nos communications ? Sans « eux, sans ces Kurdes, ces Arabes, ces Turko- « mans soupçonneux, farouches et barbares, qui « dévastent le pays de Roum, nos caravanes pé- « nétreraient jusqu'aux extrémités de l'occident, « jusqu'aux bords de l'Océan atlantique devenu le « domaine des Européens. Nous irions en foule « leur porter les étoffes de nos fabriques, les « perles de nos rivages, tous les trésors de l'Inde; « et nous reviendrions dans notre patrie chargés « des produits de leur industrie, et enrichis d'une « partie de leurs connaissances sublimes. » Comme il se plaisait dans les entretiens de ce genre, Feth-Aly-Khan les prolongeait durant des nuits entières. Lorsque le jour paraissait, nous prenions un bain, au sortir duquel on servait le repas du matin. Ensuite, couchés sur des tapis étendus par terre, nous consacrions au sommeil des heures que la chaleur du jour aurait rendues insupportables. Vers le soir, le Khan me conduisait dans les jardins de son palais. Là, assis près d'un ruisseau, dont les eaux ajoutaient à la fraîcheur de l'air et de la verdure, il me traçait à l'ombre d'un platane, ou de touffes de jasmins dont les fleurs embaumaient ce riant séjour, le tableau de la vie des Persans, ou celui de la cour du Chah.

« Ce souverain, ajoutait-il, est l'heureux suc-

« cesseur d'un roi dont la mémoire nous est « odieuse. Oubliant les horreurs qui ont ensan- « glanté leur patrie sous les nombreux successeurs « de Nadir, les Persans obéissent avec empresse- « ment au sage prince que la Providence a placé « sur le trône. Nul depuis long-temps n'avait réuni « sous une même domination tant et d'aussi belles « provinces. Kérym-Khan n'était maître que du « Fars, du Kerman, de l'Irâc et de Tauris. Le Khora- « çan, cette contrée célèbre par ses productions et « par un pèlerinage aussi saint que celui de la Mec- « que [1]; le Mazenderan, ce pays montagneux, dont « les habitans excellent à tirer de l'arc; et enfin le « Daghistan d'où sont sorties les hordes de Tartares « qui ont tant de fois bouleversé l'Asie, étaient ou « semblaient séparés de la monarchie persane. « L'Aderbaïdjan même était circonscrit dans d'é- « troites limites. Notre souverain actuel, en sai- « sissant les rênes du gouvernement, a su tout « réunir dans ses mains puissantes. Si l'on excepte « la Géorgie, province qui depuis long-temps ne « fait plus en réalité partie de l'empire, toute la « Perse lui est soumise. Les Turkomans ne sortent « plus de leurs plaines que pour venir servir le « grand roi. Les Afghans et les Arabes se tiennent

[1] Le pèlerinage de Mechehed.

« renfermés, les uns, dans les montagnes du Can-
« dahar, et les autres dans leurs déserts. Que pour-
« raient contre lui les hordes des Wahabis, de ces
« impies qui dévastent l'Arabie? Si les villes saintes
« étaient dans son empire, il ferait établir une
« double haie de soldats depuis Bagdad jusqu'à la
« Mecque, et il assurerait ainsi la voie sacrée et
« le repos des pèlerins. »



dessiné d'après nature par M. Orlowski. Litho. par Aubry.

Archer Persan.

Impr. de C. Motte, R. des marais.

CHAPITRE XVIII.

Nous partons de Tauris. Aspect général du pays qui s'étend depuis cette capitale jusqu'à la mer Caspienne. Manière dont les maisons sont construites. Nous arrivons à Ardebil. Détails sur cette ville et sur les environs.

Je partis de Tauris, pénétré de reconnaissance pour tous les bons traitemens que j'y avais reçus. Nous dirigeâmes notre marche vers le camp d'Abbas-Mirza, et nous passâmes par Seïd-Abad, village situé au pied du Cara-Dagh ou chaîne des montagnes noires. Là se fait la séparation des routes d'Ardebil et de Téhéran. De Seïd-Abad nous nous rendîmes à Tchélébïan, et de là auprès de Ser-Ab, ville située à dix parasanges d'Ardebil.

Le pays qui s'étend depuis Tauris jusqu'à la mer Caspienne est peu pittoresque. Des plaines légèment ondulées, des prairies, des arbres épars et en petit nombre, quelques villages ceints de hautes murailles flanquées de tourelles [1], des

[1] Ces villages sont fortifiés, parce que durant les troubles qui, dans ces derniers temps, ont désolé la Perse, les habi-

tentes de laine noire plantées au bord des ruisseaux, des caravansérais ruinés, des ponts dont les arches sont à demi écroulées ; et, dans l'éloilement, quelques montagnes dont les crêtes se dessinent sur un ciel d'azur, tels sont les objets qui, dans cette contrée, s'offrent aux regards du voyageur.

Les maisons des gens du peuple, dans cette partie de l'Aderbaïdjan, sont construites en voûte et bâties sur un plan inférieur au niveau du sol. En les examinant, on est porté à croire qu'autrefois l'usage général des habitans du pays était d'habiter sous terre, ainsi que cela se pratique encore dans certaines parties de la grande Arménie et en Géorgie [1]. L'habitation du chef de la famille ne se compose que d'une seule pièce, à l'entour de laquelle règne un large banc de pierre que l'on couvre de nattes ou de tapis, et qui sert de lit et de table. Les femmes et les enfans logent à part.

Depuis Seïd-Abad jusqu'à Ardebil, on compte vingt-quatre parasanges qui font environ trente-six

tans cherchèrent à se mettre à couvert des invasions soudaines des Kurdes, en leur opposant des obstacles que leurs chevaux ne pussent franchir.

[1] Deuxième Voyage en Perse de M. J. Morier, tom. II, pag. 287 de la trad. franç.

lieues moyennes. Nous parcourûmes cet espace sans nous arrêter dans aucun village. Les Persans, lorsque la saison le permet, préfèrent, avec raison, leurs tentes à des habitations malsaines. Lorsqu'ils voyagent, ils dorment une partie du jour sous un abri quelconque, et même ils reposent la tête nue, quoique exposés aux rayons du soleil.

Les environs d'Ardebil, mieux cultivés que ceux de Ser-Ab et de Tchélébïan, abondent en excellens fruits [1]. La ville est située au sud de la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la mer Caspienne. Cette chaîne défend Ardebil contre les vents pestilentiels qui règnent sur le littoral; et son heureuse position lui a fait donner le surnom d'Abadan-Firouz (séjour de la félicité).

Cheikh-Séfy, Hayder et Ismaïl-Chah, sont inhumés à Ardebil. Leurs tombeaux pour lesquels les Persans ont une grande vénération, sont placés sous des dômes peu élevés et tombant en ruines. Les dépouilles mortelles de ces princes de l'ancienne dynastie faisant considérer comme sainte la ville qui les possède, plusieurs personnes pieuses de la Perse s'y sont fait ensevelir.

[1] Hadji-Khalfah dit qu'il n'y a auprès d'Ardebil d'autres arbres à fruits que des pommiers et des poiriers. Je puis certifier que cette remarque serait aujourd'hui tout-à-fait dénuée de fondement.

Ce fut dans les plaines du Moghan près d'Ardebil que, vainqueur des Afghans, des Turks et des Moscovites, Nadir rassembla les grands de l'empire, et leur adressa un discours énergique sur la nécessité de changer la forme du gouvernement. Il tenait en main son épée, et, l'ayant remise dans le fourreau, il déclara qu'il laissait aux Persans la liberté de se choisir un souverain digne d'eux. Nommé Chah par acclamation, ce fut dans Ardebil que se fit la cérémonie de son couronnement.

La fertilité du sol, la salubrité de l'air et l'abondance des eaux ont dû, de tout temps, faire jouir d'une grande prospérité le pays qui environne Ardebil. Tout porte à croire que cette ville a été l'une des plus importantes de la Médie. Tavernier et Corneille le Bruyn en ont parlé avec quelque détail; mais leurs itinéraires, sur lesquels plusieurs cartes ont été dressées, renferment un grand nombre d'erreurs. Ils indiquent d'une manière inexacte la distance qui sépare Tauris d'Ardebil. On peut faire le chemin de l'une à l'autre ville en trente heures de marche, et il n'en faut que sept et demie pour aller d'Ardebil à la côte la plus occidentale de la mer Caspienne.

Ardebil sert d'entrepôt aux marchandises transportées par les caravanes qui se rendent de Tiflis,

de Derbend et de Bakou à Téhéran et à Ispahan. Les bazars de cette ville sont bien entretenus. Quant aux fortifications, elles sont médiocres, et Ardebil renferme si peu d'édifices convenables pour loger une cour, qu'Abbas-Mirza fut obligé de demeurer sous la tente durant tout l'hiver de 1805.

On me donna pour logement dans cette ville, un pavillon qui tenait au palais du vizir Mirza-Buzruk : la mission dont j'étais chargé attirait l'attention générale; mes habits européens que j'avais repris excitaient, surtout parmi le peuple, une grande curiosité; et je me vis constamment entouré d'une foule d'oisifs, sorte de gens qui sont peut-être plus importuns en Perse qu'en tout autre pays.

CHAPITRE XIX.

Portrait d'Abbas-Mirza, second fils du Chah de Perse. Sévérité de ce prince. Il accorde une audience à l'auteur.

Le chah-zadéh Abbas-Mirza, c'est-à-dire, le prince dont il a été question à la fin du chapitre précédent, est le deuxième fils du roi de Perse, aujourd'hui régnant. Sa mère était de la tribu des Cadjars, de laquelle sort la dynastie actuelle. Il était âgé de dix-neuf ans lorsque je le vis à Ardebil. Sa taille était haute, et son visage un peu allongé; ses traits me parurent réguliers, son regard vif, son sourire doux et affectueux. Des sourcils noirs très-marqués, et un teint qu'a rembruni le soleil, donnent un caractère mâle à sa physionomie. La nature l'a doué d'une conception vive, d'un jugement solide, d'une bravoure qu'il a signalée fréquemment, et d'une affabilité qui lui gagne tous les cœurs. Il s'est accoutumé dès sa première jeunesse à lancer le javelot, à dompter un cheval fougueux, à passer un fleuve à la nage. Ce prince possède assez d'instruction pour sentir le

besoin d'en acquérir davantage ; on dit qu'il sait bien l'histoire des rois qui se sont illustrés dans sa patrie. Nul parmi les Persans n'estime plus que lui les sciences et les arts de l'Europe ; ce qu'on peut attribuer, du moins en partie, au respect bien connu qu'il a pour la religion du Christ. Tout annonce enfin que s'il monte un jour sur le trône de Perse, il déploîra des qualités qui le feront compter au nombre des plus grands souverains qui aient régné sur ce vaste empire.

Abbas-Mirza n'était âgé que de dix-sept ans, lorsque Feth-Aly-Chah lui confia le commandement d'une armée nombreuse, et le gouvernement d'une province importante. S'il n'a pas été constamment heureux dans ses entreprises contre la Géorgie, s'il n'a pu en faire la conquête, il a fait sentir aux Russes qu'il n'est point un faible ennemi en même temps qu'il s'est montré un ennemi généreux. Il a toujours traité ses prisonniers avec de si grands égards, que fréquemment le sort du vaincu a excité la jalousie des vainqueurs. Jamais il n'a déployé une sévérité déplacée, mais il s'est toujours montré inexorable envers les méchans. Nous citerons à cette occasion le trait suivant :

Nazar-Aly beg, Persan d'une naissance illustre, d'une beauté remarquable, d'une bravoure à toute épreuve, et d'une grande adresse dans les divers

exercices du corps, était celui des officiers de sa cour qu'Abbas-Mirza chérissait le plus. Un jour, au sortir du bain, cet officier aperçut une jeune et belle Arménienne, et en devint épris. A l'aide de quelques esclaves, il l'enleva, la conduisit dans sa tente, et, se livrant à tout l'excès de sa passion, il lui fit violence. Peu d'instans après, voulant s'étourdir sur le crime qu'il venait de commettre, il fit apporter des liqueurs interdites par le prophète, et s'abandonna à une nouvelle ivresse, plus condamnable, aux yeux des vrais musulmans, que celle de l'amour. La jeune Arménienne profita de l'occasion pour s'échapper de la tente de son ravisseur. Abbas-Mirza, ayant appris l'outrage qui s'était commis, promit de punir le coupable. Ce fut en vain que ses amis intercédèrent en sa faveur, et qu'ils s'efforcèrent de ranimer dans le cœur du prince l'attachement que naguère il avait pour son favori. Abbas-Mirza ne voulut écouter que la justice, et Nazar-Aly fut mis à mort.

Ce jeune prince, lorsque je traversai l'Aderbaïdjan, s'était concilié, par la sagesse de sa conduite, l'estime et l'affection des peuples de cette province. Ils fondaient de grandes espérances sur les qualités qu'ils reconnaissaient en lui. La plupart des Persans, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, omettaient rarement cette formule

remarquable : « Nous en jurons par la tête du « souverain et par celle de son fils bien-aimé. » L'Aderbaïdjan, naguère déchiré par des divisions intestines, commençait à respirer; les villages se repeuplaient, et un assez grand nombre de colons était venu du fond du Turkestan cultiver des champs trop long-temps déserts. Tout porte à croire que cet état de choses n'est point changé, et même que, depuis mon départ de Perse, d'heureuses améliorations se sont opérées. A la vérité, ces progrès n'ont été ni aussi grands ni aussi rapides qu'on l'avait d'abord espéré; peut-être la rivalité qui s'est élevée entre le prince Abbas-Mirza et l'aîné de ses frères en est-elle en partie cause; mais du moins dans l'Aderbaïdjan, comme dans tout le reste de la Perse, aucun événement fâcheux n'a jusqu'à ce jour troublé la paix publique, et l'on peut y voyager seul, sans escorte, tout aussi sûrement que dans les états les mieux policés.

Ma prochaine arrivée ayant été annoncée à Abbas-Mirza, je trouvai à une lieue avant d'arriver à Ardebil, où j'entrai le 17 mai, un nombreux détachement de cavalerie. Je fus conduit chez le vizir Mirza-Buzruk, qui m'accueillit avec tout le cérémonial usité dans l'Orient : il me présenta ses principaux officiers, et me donna un appartement dans sa maison. Le même jour, Abbas-

Mirza m'envoya divers plateaux, couverts de mets de sa table, ainsi que plusieurs daims qui provenaient de sa chasse.

Deux jours après, on me conduisit à l'audience de ce prince, qui me reçut dans un kiosk. Il était assis sur de superbes tapis du Khoraçan. Des perles et des pierreries ornaient son turban ainsi que ses habits, et un riche poignard étincelait à sa ceinture.

Après les complimens d'usage, Abbas-Mirza me fit signe de m'asseoir vis-à-vis de lui. Il me témoigna tout le plaisir que lui causait l'arrivée d'un Français dans son camp, et le vif désir qu'il avait d'apprendre de ma bouche les événemens qui s'étaient passés récemment en Europe. Je voulus d'abord le féliciter au sujet des succès qu'il venait d'obtenir sous les murs d'Érivan; mais il baissa les yeux, porta la main à son front comme un homme affecté par un triste souvenir, puis il m'adressa la parole à peu près en ces termes :

« Étranger, tu vois cette armée, cette cour et « tout cet appareil de puissance. Ne crois pas cependant que je sois heureux. Eh! comment pour« rais-je l'être? Semblables aux flots irrités de la « mer qui se brisent contre des roches immobiles, « tous les efforts de mon courage ont échoué contre « les phalanges des Russes. Le peuple vante mes

« exploits; moi seul je connais ma faiblesse. « Qu'ai-je fait pour mériter l'estime des guerriers « de l'Occident ? Quelles villes ai-je conquises ? « Quelle vengeance ai-je tirée de l'invasion de nos « provinces? Je ne puis sans rougir jeter les yeux « sur l'armée qui m'environne. Que sera-ce lorsque « j'aurai à me présenter devant mon père? La re- « nommée m'a appris les victoires des armées « françaises. J'ai su que le courage des Russes ne « leur a opposé qu'une résistance vaine. Cepen- « dant une poignée d'Européens, tenant toutes « mes troupes en échec, nous menace sans cesse « de nouveaux progrès; et l'Araxes, ce fleuve qui « jadis coulait tout entier au sein des provinces « persanes, prend aujourd'hui sa source dans une « terre étrangère, et va se perdre dans une mer « couverte des vaisseaux de nos ennemis. »

Durant le peu de jours que je passai dans le camp d'Abbas-Mirza, j'eus des occasions fréquentes de m'entretenir avec ce prince, et d'apprécier la justesse de son esprit. Loin de se diriger vers des objets frivoles, ses questions avaient toutes des choses importantes pour but. « Quelle est, me « disait-il un jour, la puissance qui vous donne « une si grande supériorité sur nous? Quelle est « la cause de vos progrès et de notre constante « faiblesse? Vous connaissez l'art de gouverner,

« l'art de vaincre, l'art de mettre en action toutes « les facultés humaines, tandis que nous semblons « condamnés à végéter dans une honteuse ignorance, et qu'à peine nous songeons à l'avenir. « L'Orient serait-il donc moins habitable, moins « fertile, moins riche que votre Europe? Les rayons « du soleil, qui nous éclairent avant d'arriver jusqu'à vous, seraient-ils moins bienfaisans ici que « sur vos têtes; et le Créateur qui, dans sa bonté, « diversifia tous ses dons, aurait-il voulu vous favoriser plus que nous? Je ne le pense pas.

« Parle, étranger : dis-moi ce qu'il faut faire pour « régénérer les Persans? Dois-je, comme ce tzar « moscovite qui naguère descendit de son trône « pour visiter vos villes, dois-je abandonner la « Perse et tout ce vain étalage de richesses? ou « plutôt faut-il, en m'attachant aux pas d'un sage, « aller m'instruire de tout ce qu'un prince doit « savoir? On m'a raconté les intéressantes aventures d'un jeune Ionien qui jadis quitta les rives « d'Ithaque, pour aller à la recherche de son père, « et qui parcourut avec fruit les côtes et les îles de « la mer Blanche [1], la Syrie, l'Égypte et la Grèce. « Dis-moi quelle foi il faut ajouter à ces récits?

[1] C'est sous ce nom que la mer Méditerranée est connue des Turks et des Persans.

« Apprends-moi quel est l'état actuel de ces con-
« trées si célèbres qui nous sont presque incon-
« nues ? S'y souvient-on encore de tous les rois
« illustres dont les noms, à peine parvenus en
« Perse, ne nous présentent qu'une idée confuse
« de la grandeur des anciens ? »

Ces questions multipliées me jetèrent dans une grande surprise. En Turquie je n'avais guère vu que des hommes plongés dans l'ignorance la plus profonde, ou ne possédant que des connaissances superficielles et stériles. C'était donc une chose toute nouvelle pour moi d'entendre un jeune prince musulman témoigner le désir non-seulement d'être instruit de ce qui s'était passé de nos jours en Europe, mais de connaître aussi les événemens les plus mémorables de l'antiquité. Je ne pus, on doit le sentir, satisfaire sa curiosité que d'une manière très-imparfaite ; je lui parlai sommairement des révolutions successives qui, depuis les temps fabuleux jusqu'à nous, ont changé si souvent la face des empires ; et je m'efforçai de lui faire comprendre les causes que nos politiques les plus célèbres ont considérées comme ayant eu la plus grande influence sur le sort des nations. Souvent aussi le prince me questionnait sur Napoléon. « Quel est son âge ? me disait-il ; quelle « est sa figure, la forme de ses traits, la couleur

« de ses cheveux? porte-t-il une barbe épaisse [1]?
« a-t-il un grand nombre de femmes? parle-t-il le
« persan? »

[1] Les Orientaux, et surtout les Persans, font un grand cas de ce signe distinctif de l'homme. Feth-Aly-Chah, père d'Abbas-Mirza, porte une barbe d'une longueur prodigieuse, que ses sujets considèrent comme une preuve évidente de la faveur divine, et qui forme à la fois l'objet de leur admiration et le sujet de leurs entretiens. Voyez la savante notice chronologique de la Perse depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, publiée par M. Langlès, tom. X, p. 153 de son édition des Voyages de Chardin.

CHAPITRE XX.

Abbas-Mirza invite l'auteur à lui raconter divers détails relatifs à Dgezzar, pacha d'Acre en Syrie. Particularités à ce sujet.

La réputation de bravoure dont les Mamlouks ont joui si long-temps, et l'influence que la conquête de l'Égypte par les Français aurait pu avoir sur l'état politique et moral de l'Orient, étaient sans doute des motifs suffisans pour porter un jeune prince, avide d'instruction et de gloire, à s'informer de toutes les particularités relatives à cet événement mémorable. La conversation étant un jour tombée sur ce sujet, le nom du féroce Dgezzar, pacha d'Acre en Syrie, sortit de ma bouche. « Apprends-moi, s'écria aussitôt Abbas Mirza, ce « que tu sais de ce barbare qui n'était pas moins « ennemi des sectateurs d'Aly que des disciples de « Jésus; de cet odieux rafezy (hérétique) qui a « souvent dépouillé des pèlerins persans, et qui « même une fois en a fait assassiner plusieurs. » Ce que je lui en dis me parut l'intéresser vivement. Peut-être ne trouvera-t-on pas entièrement hors

de propos que j'en rapporte ici la substance, et que je saisisse cette occasion de faire connaître plus particulièrement un homme dont le caractère était aussi bizarre que cruel.

Seigneur, répondis-je au chah-zadéh, lorsque la conclusion d'une paix passagère eut permis à notre gouvernement de s'occuper du rétablissement des relations de commerce entre la France et l'Égypte, un officier aussi distingué par sa bravoure que par ses talens, le colonel Sébastiani [1], fut chargé d'une importante mission dans cette dernière contrée; et j'eus l'ordre de l'y accompagner. Nous y fûmes accueillis comme des compatriotes, comme d'anciens amis, et pour tout dire enfin, comme je le suis aujourd'hui en Perse. Nous visitâmes Alexandrie, le Caire et Damiette; et nous nous disposâmes à partir pour Acre. Des personnes graves voulaient nous détourner de ce dessein. « Gardez-vous, nous disaient-« elles, de descendre sur cette rive inhospitalière. « La mort ou les tourmens les plus affreux seraient « le prix de votre imprudence. » Le colonel ayant des ordres précis, rien ne pouvait l'arrêter. Seulement il fut convenu qu'une lettre écrite en arabe serait adressée à Dgezzar pour lui deman-

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, etc. etc.

der s'il voulait nous recevoir. Notre vaisseau jeta l'ancre au pied du mont Carmel, à trois lieues de la ville, et l'on songea à faire parvenir le message au pacha; mais sur cette côte, dont la justice était bannie, pas une barque, pas un individu ne se présentaient à nos regards. Dans cette conjoncture, le colonel jeta les yeux sur le plus jeune de ses officiers [1] et sur moi. Nous partîmes. La mer était orageuse, et notre visite pouvait l'être davantage. Vers la pointe du jour la chaloupe arriva au pied des murs de la ville d'Acre. A l'aspect de ces fortifications ruinées, de ces tours, tristes habitations du malheur et du désespoir, je sentis mon cœur se serrer d'indignation et d'horreur. Les débris d'un ancien môle et des vestiges d'églises chrétiennes nous rappelaient la prospérité de l'ancienne Ptolémaïs et la piété des croisés nos aïeux. Notre barque entra dans le port à travers les rescifs qui en rendent l'abord difficile; et nous descendîmes à la douane. Les premières personnes que nous vîmes parurent aussi inquiètes que surprises de notre arrivée. Elles nous firent asseoir, nous apportèrent du café et des pipes; et après un long silence, le douanier

[1] M. le comte Charles de La Grange, aujourd'hui lieutenant-général, etc.

nous demanda ce que nous désirions. Je le lui dis. Sur-le-champ il se rendit au château, d'où il nous rapporta bientôt cette réponse. « Notre maître « réfléchira sur ce qu'il doit faire. Vous saurez ses « intentions dans une heure. » Cette heure nous parut un siècle. Lorsqu'elle se fut écoulée, plusieurs individus armés se présentèrent et nous firent signe de les suivre. Nous traversâmes des bazars, dont la dégradation attestait les outrages du temps et les ravages causés deux ans auparavant par l'artillerie française. Arrivés sur une esplanade, nous vîmes d'un côté des pièces de canon rangées devant la porte du palais, et de l'autre une prison soigneusement gardée, mais dont la porte restait ouverte afin que le peuple pût voir les malheureux chargés de chaînes et destinés à la torture ou au dernier supplice, qu'on y détenait. Plus loin était une mosquée entourée de sycomores; et enfin une fontaine ornée de marbres et de dorures, élevée par les soins du pacha en faveur des pauvres : vains monumens d'une piété feinte et stérile! On nous fit passer le seuil redoutable de la porte du château, et nous fûmes conduits par des corridors obscurs et sinueux dans une vaste salle. Une seconde porte s'étant ouverte alors, nous nous trouvâmes dans un jardin. Là nos gardes se retirèrent sans nous parler. Surpris de

tout ce mystère, nous marchions au hasard entre les arbres lorsque nous aperçûmes, au bout d'une longue treille, un vieillard assis à terre et à l'ombre d'un palmier. Sa barbe était blanche et rare. Il était couvert de vêtemens grossiers; et un vieux châl faisait le tour de sa tête. Un extérieur si misérable nous fit prendre pour un pauvre faquir celui qui se présentait alors à nos regards. C'était Dgezzar lui-même.

Le pacha, après nous avoir considérés d'un air sombre et sévère, nous fit signe de nous asseoir à terre. « Chrétiens, nous dit-il, que voulez-vous de « moi? Venez-vous, porteurs de quelque message « sinistre, exciter de nouveau ma colère? Et ne sa- « vez-vous pas, qu'immobile comme un bloc de « marbre, Dgezzar résiste à ses ennemis et que rien « ne lui résiste? »

Un officier français, envoyé par notre gouvernement, nous a chargés, lui dis-je, de vous présenter cette lettre et de demander une réponse. Il prit la lettre; et sans l'ouvrir, il nous adressa ces mots : « Je suis bon ami et bon ennemi. On dit que « Dgezzar est cruel et barbare; il n'est que juste. « J'ai toujours aimé les Français. Mais que leur « avais-je fait pour qu'ils me déclarassent la guerre? « Néanmoins je les admire depuis que je les ai « vus de près. Étais-tu au siége de cette ville? »

Sur ma réponse affirmative : « Eh bien! poursuivit-« il, tu dois avoir appris que, dans un des assauts « les plus meurtriers, un de vos généraux monta « jusque sur le haut des murailles. Là, comme un « lion furieux, il se défendait seul contre mes « gens. Moi-même, étant accouru, j'étais sur le « point de le tuer; mais frappé de tant de cou-« rage : Non! il ne sera pas dit, m'écriai-je, que « Dgezzar a ôté la vie à un si brave homme! Je me « contentai de lui arracher son panache que je « conserve encore, et je l'écartai de la brèche sans « lui faire aucun mal. Maintenant la paix est faite. « Il n'est plus besoin de traités. Ma parole vaut « mieux que tous les firmans de Constantinople. « Pour moi un oui est un oui, un non est un non. « Si vos négocians viennent ici, ils seront bien « reçus tant qu'ils ne se mêleront pas de mes af-« faires. Je n'ai pas attendu votre arrivée pour les « bien traiter; non que j'aie besoin d'eux ni de « leurs marchandises, car, grâces à Dieu, j'ai tout « ce qui m'est nécessaire; mais je connais les usa-« ges, et sais qu'il faut bien vivre avec tout le « monde. J'estime les Français, les Russes, les « Anglais, les Italiens et les Esclavons, étant moi-« même Européen, né en Bosnie. Ma famille était « si pauvre, que ne possédant pas seulement une « marmite, nous étions obligés d'emprunter celles

« de nos voisins. J'étais le plus misérable des « hommes; maintenant me voilà maître de toute « la Syrie. Dieu l'a voulu ainsi; mais en me re- « mettant le pouvoir, il m'a aussi ordonné d'être « sévère. »

Lorsque Dgezzar eut cessé de parler, je lui représentai que nous attendions une réponse à la lettre qu'il tenait à la main. Il l'ouvrit alors, la parcourut, et dit : « Qu'est-il besoin de tant de « précautions et de paroles? Si l'officier qui vous « envoie veut me parler, qu'il se présente. Il sera « le bienvenu. Voilà ma réponse. » — Nous avons ordre de vous la demander par écrit, répliquai-je. « — Non, reprit le pacha : ce n'est point mon « usage. Si l'on ne croit pas à ma parole, comment « aura-t-on confiance en mes écrits. » Je voulus lui faire sentir qu'un tel refus serait considéré comme un manque d'égards, attendu que nous étions censés ignorer le contenu de la lettre que nous lui avions remis. « Tu l'ignores, s'écria-t-il en colère, « c'est toi-même qui l'as écrite! Tu prétends que « je vous manque d'égards. Sache que si Youssuf « Pacha, ce vizir borgne qui gouverne l'empire, « était venu ici, je ne lui aurais pas permis de s'as- « seoir à côté de moi, comme vous y voilà l'un et « l'autre. Espères-tu me tromper, et penses-tu que « j'ignore ce qui te fait solliciter une réponse écrite?

« Tu veux te faire valoir près de celui qui t'envoie ; « tu désirerais lui dire : Dgezzar ne voulait pas « écrire, mais je l'ai fait changer de résolution. Va, « tu n'es qu'un jeune homme ; tu ne m'abuseras « pas. Je sais ce que je dois faire. Adieu. » Nous retournâmes près du colonel, qui, bien que peu content de la réception qui nous avait été faite, n'hésita pas à se rendre lui-même près du pacha. Sa hardiesse fut couronnée par le succès. Autant le matin Dgezzar avait été grossier à notre égard, autant le soir il tâcha de se montrer affable. « Es-tu « bien persuadé, dit-il au colonel, que lorsque « l'heure de notre mort est sonnée dans le ciel, « rien ne peut la différer sur la terre ?—Sans doute, « lui répondit cet envoyé.—En ce cas, ne crains « rien aujourd'hui de Dgezzar. Tu es venu sans « firmans, sans papiers ; tu as bien fait. Je ne te « ferai rien offrir, pas même de l'eau ; tu pourrais « craindre qu'elle ne fût empoisonnée. Je ne te ferai « pas saluer de vingt coups de canon ; ma poudre « peut être mieux employée ; mais je serai fidèle « à tenir ce que j'aurai promis. Je n'ai pas répondu « à ta lettre ; peut-être en ignores-tu le motif ? « Écoute cette histoire : Un esclave noir et sans « famille avait trouvé dans le désert un coin de « terre, ombragé de quelques palmiers, arrosé par « une source d'eau vive et planté de cannes à

« sucre. Il s'y était établi. Un voyageur qui vint à « passer lui dit, selon notre usage : que le salut « soit sur vous ! L'esclave lui répondit : Que les « malédictions du ciel tombent sur ta tête ! Quoi ! « répliqua le voyageur, je vous donne des béné- « dictions, et vous me répondez par des injures ! « J'ai mes motifs, dit l'esclave ; et il répéta ces « mots : Que les malédictions du ciel tombent sur « ta tête ! Il avait raison. Si sa réponse avait été « honnête, le voyageur se serait arrêté ; il se serait « assis ; il aurait pris de l'eau et des dattes ; il les « aurait trouvées bonnes ; il se serait fixé en ce « lieu, et il aurait fini par en expulser le proprié- « taire. Aujourd'hui ou demain je ne serai plus. « En attendant, je veux être maître chez moi. Je « sais que pour gouverner les gens de ce pays on « ne peut être trop sévère ; mais si je frappe d'une « main, je récompense de l'autre. C'est ainsi que « depuis trente ans j'ai, malgré tout le monde, « conservé la libre possession de tout ce qui est « compris depuis les bords d'el A'ssy (l'Oronte) « jusqu'à l'embouchure du Jourdain. »

Après ce discours, le colonel traita avec Dgezzar des divers objets de sa mission, puis il se rembarqua.

CHAPITRE XXI.

L'auteur assiste à une revue que passe Abbas-Mirza. Entretiens avec ce prince. Faquirs qui se trouvaient à sa cour. Conduite de ces prétendus sages.

PEU de jours avant mon départ d'Ardebil, Abbas-Mirza fit rassembler dans une vaste plaine toutes les troupes qui étaient campées aux environs. Le jeune prince montait un cheval fougueux, qu'il maniait avec force et adresse. La revue terminée, Abbas-Mirza m'appela dans sa tente. Après avoir exalté cette cavalerie si leste et si brillante, dont je venais de voir les évolutions, mais plus remarquable par la beauté des hommes et des chevaux et l'éclat des armes que par la discipline, il me demanda si nous avions en Europe des troupes aussi belles : je lui répondis qu'oui, et que nous avions aussi des cavaliers, les uns revêtus de cuirasses, et les autres faisant usage de la lance. J'ajoutai que nous comptions beaucoup sur l'artillerie légère et sur l'infanterie, arme très-honorée parmi nous. Le prince parut d'abord hésiter à le croire. Mais se rappelant bientôt les victoires des Russes

sur ses propres troupes, et celles que les Français venaient de remporter sur les Russes eux-mêmes: « Quoi! dit-il, les Persans ne pourront-ils jamais « égaler les Européens? Ne connaîtront-ils point « à la fin l'artillerie, la baïonnette, et tous ces « moyens puissans qu'on emploie en Europe pour « obtenir la victoire? Nous ne ressemblons pas « cependant à nos voisins les Turks, qui s'effa-« rouchent toujours lorsqu'on leur propose le « moindre changement. Disposés à recevoir avec « empressement les inventions utiles qu'on pourra « leur apporter, les Persans ne chercheront pas « à justifier leur ignorance ou leur erreur, en di-« sant : A'det est, c'est la coutume. »

Si les discours d'Abbas-Mirza m'intéressaient par l'élévation des sentimens ou par la modestie qui les inspiraient, j'écoutais aussi avec beaucoup d'attention ceux qui sortaient de la bouche de ses vizirs, de ses mirzas et même des faquirs qu'on rencontrait à sa cour, et qui venaient du fond des montagnes de Kachmyr ou de l'Inde. Ces espèces de lettrés ou de philosophes ambulans voyagent sans autre recommandation que leur réputation de sagesse, et sans autre ressource que la libéralité des grands qu'ils visitent. Quelques-uns d'entre eux se disent initiés dans les mystères de la magie; mais la plupart ne sont que des espions qui se

communiquent les uns aux autres les renseignemens qu'ils ont recueillis sur la force réelle des armées, sur les desseins des chefs qui les commandent, sur la politique des cours et même sur les secrets des familles. Quoique couverts d'habits en lambeaux, ils pénètrent jusque dans les palais des rois ; ils prennent place à leur côté, partagent leurs repas et s'entretiennent familièrement avec eux. Souvent ils obtiennent par la gravité de leurs discours, et par les pensées plus ou moins ingénieuses dont ils les sèment, une sorte d'influence dans les déterminations les plus importantes. Ils ont constamment soin de paraître sans désirs, sans ambition, et uniquement occupés de Dieu. De temps en temps ils prédisent des événemens heureux ; et ils poussent l'adresse jusqu'à mêler des vérités triviales à de perfides insinuations, et une sorte d'amertume à des promesses adulatrices. On pourra juger de l'esprit qui dicte ces discours par celui-ci que l'un d'eux adressa, dit-on, un jour à Kerm-Khan, l'un des prédécesseurs du Chah actuel [1]. « O « prince fortuné ! quiconque vous loue est prêt à « médire de vous. Si vous êtes puissant, ce n'est pas « que vous soyez juste, que vous fassiez de bonnes

[1] Je tiens en grande partie ces particularités de Mirza-Chefy, ancien médecin de Kerm-Khan, et dont il sera question ci-après, chap. XXXVI et suiv.

« œuvres, ni que vous soyez doué de vertus; c'est « parce que la fortune vous favorise et que l'irré- « sistible destinée vous a choisi pour régner. Je le « dis à regret; mais soit pour nous punir de nos « fautes, soit pour tout autre motif qui m'est in- « connu, le ciel vous prépare un grand nombre « d'années et une prospérité qui sera peut-être fa- « tale à vos peuples. Ne croyez pas qu'en vous en- « tourant de gens que le vulgaire s'est accoutumé à « regarder comme pervers, vous vous exposiez à le « devenir vous-même. Ce n'est qu'en s'approchant « du vice qu'on peut en découvrir la laideur. Quel- « ques-uns vous reprochent vos défauts, comme « s'ils n'en avaient point eux-mêmes. S'il existe un « homme sans passions, dit le proverbe, cet homme « n'est pas fils d'Adam. Suleïman (Salomon), « le plus sage des rois, ce prince dont l'anneau « merveilleux opéra tant de prodiges, fit-il tou- « jours un bon usage de ce pouvoir surnaturel? Ne « se rendit-il pas aussi célèbre par ses erreurs « que par sa haute sagesse? Si pour vous procurer « des richesses vous avez eu quelquefois recours « à des moyens violens, disposez avec libéralité de « ce que vous avez acquis sans justice; par là vous « obtiendrez le pardon de vos fautes; surtout « soyez instruit de ce qui se passe dans vos états; « que rien n'échappe à votre surveillance. Un em-

« pereur de la Chine ayant appris que ses ministres « commettaient de grandes injustices, ordonna que « quiconque aurait des plaintes à lui porter, eût à « se vêtir d'une robe écarlate et à monter sur un « lieu élevé, afin que le prince pût le distinguer « plus facilement. »

Il est rare que les faquirs prennent congé d'un personnage important sans en avoir reçu des présens, tels que des chevaux ou des habits, dont ils ont soin de se défaire le plus tôt qu'il leur est possible, tant afin d'éviter d'en être dépouillés, que pour conserver, lorsqu'ils se présentent autre part, l'extérieur de la misère.

Après avoir passé six ou sept jours à Ardebil, je témoignai le désir de me rendre à Téhéran. Abbas-Mirza, qui savait que le roi m'attendait dans cette capitale, commanda tous les préparatifs nécessaires pour mon départ. Il nomma pour m'accompagner un khan, auquel il fit remettre des instructions très-détaillées sur la manière dont il devait se conduire, et un état de la quantité de vivres qui devaient nous être fournis à chaque village. Comme ce qui nous fut livré excéda de beaucoup nos besoins, le surplus procura, selon l'usage, des bénéfices considérables au mehmandar.

Le jour même où je partis d'Ardebil, Abbas-Mirza se mit en marche avec la plus grande

partie de ses troupes, pour commencer les opérations de la campagne. Je pris congé de lui à cheval, et je vis avec plaisir qu'il portait à sa ceinture des pistolets de la fabrique de Versailles, que j'avais eu l'honneur de lui présenter. Il m'avait envoyé la veille un cheval qu'il avait fait acheter pour me le donner, ayant su que je l'avais trouvé beau. Je reçus aussi de sa part diverses étoffes, des châls, et un poignard enrichi de pierreries.

Je quittai le chah-zadéh, Abbas-Mirza, content de son accueil, et augurant bien des heureuses qualités qui me semblaient le caractériser. De retour en France, j'ai appris avec plaisir que toutes les personnes qui depuis moi ont visité la Perse, ont représenté ce jeune prince comme capable d'opérer d'heureux changemens dans cet empire[1],

[1] Voici notamment comment s'exprime à cet égard M. J. Morier, dans son second voyage en Perse, fait de 1810 à 1816 : « J'ai rarement rencontré dans aucun pays un homme « aussi charmant qu'Abbas-Mirza. Ses traits sont très-animés, « son sourire agréable, sa conversation pleine de franchise et « d'agrémens.... Il aime beaucoup la lecture, mais ses études « sont restreintes aux historiens de son pays... Il a réuni une « nombreuse collection de livres anglais qu'il ouvre souvent « sans pouvoir les entendre... Enfin nous concluons du carac- « tère de ce prince, que s'il eût reçu une éducation brillante, « et eu sans cesse devant lui des modèles d'honneur et de

s'il est appelé à y regner un jour; ce que lenombre, l'influence et le crédit de ses concurrents rendent encore très-douteux.

« vertu, non-seulement il eût été l'ornement de son pays, « mais il eût pu tenir une place distinguée parmi les meil- « leurs des hommes, parmi les meilleurs des princes. » Tom. II, pag. 117, 118 et 119 de la traduction.

CHAPITRE XXII.

Départ d'Ardebil. Khalkhal. Zenghian. Sultaniéh. Vastes ruines qu'on remarque dans cette ville. Vallée d'Abher. Khouremderéh.

Le chemin qu'on nous fit prendre pour aller d'Ardebil à Khalkhal est le plus long, mais le moins difficile; il est très-agréable, tant à cause de la fraîcheur de l'air qu'on respire, que de la beauté des paysages qu'on découvre de temps en temps dans les montagnes qui dominent le littoral de la Caspienne, mer dont le voisinage m'annonçait celui de Téhéran et le terme de mon pénible voyage. Nous eûmes soin d'éviter les bas-fonds, que les torrens rendent impraticables dans la saison où l'on était alors. Le climat de la partie du Ghilan que nous laissions à notre gauche, est, ainsi que celui du Mazenderan, excessivement humide et malsain. L'oranger et le citronnier croissent en abondance dans cette dernière province. On y cultive même une espèce particulière de cannes à sucre; mais comme celui qu'on en extrait est jaune et qu'il conserve un goût de mé-

lasse, parce qu'on ignore l'art de le raffiner, il n'y a que le bas peuple qui en fasse usage.

Nous fûmes parfaitement accueillis à Herez et à Ghendjia, lieux par lesquels nous passâmes avant d'arriver à Khalkhal. Nedjib-Khan, qui commandait dans ce canton, était une créature d'Abbas-Mirza ; il voulait lui faire sa cour; il me reçut donc avec tout le cérémonial prescrit par l'étiquette persane à l'égard des hôtes du prince.

La ville de Khalkhal est bâtie entre des rochers; mais une belle source d'eau vive répand la fraîcheur et la fertilité dans les vallées qui l'environnent[1]. A peu de distance de là, on remarque les restes bien conservés d'une voie sans doute ancienne, et qui conduisait probablement d'Ecbatane au pays des Mardes[2], peuples au sujet desquels les savans modernes n'ont pu concilier les divers témoignages des anciens, et dont le nom se retrouve dans celui de Mard, qui signifie encore aujourd'hui homme brave et noble, en persan.

[1] Ces vallées contiennent environ cent cinquante villages, au rapport de M. Malcolm [1].

[2] Mardi ou Amardi. Voyez la note 3 du chap. VIII, liv. XI, pag. 239 de la nouv. trad. de Strab. D'Anville, Géogr. anc., pag. 236. M. Barbié du Bocage, Analyse précitée, pag. 118.

[1] Malc. Hist. of Persia, tom. II, pag. 525.

Nous partîmes de Khalkhal le 24 mai, et nous arrivâmes, après deux jours de marche, à Zenghian, dans le pays de Khamséh, qui fait partie de l'Irâc persique. Les cinq villes qu'indique ce nom de Khamséh sont, outre Zenghian, Abher, Faroum, Ghelab, Arman-Khanéh, et Zerzïn-Abad.

On compte environ deux mille maisons à Zenghian. Cette ville a un beau bazar où les Awchars, tribu nomade qui domine dans le Khamséh, viennent vendre des tapis, des feutres et des tissus de laine, et acheter du drap, des armes, de la poudre et du plomb. Le palais du Khan est vaste et d'une structure élégante. En l'absence de cet officier, j'y fus reçu par ses esclaves.

Les deux chemins qui mènent de Tauris et d'Ardebil à Téhéran se réunissent à Zenghian. Là s'élargit cette vallée que forme l'antique Taurus et la chaîne qui ceint les rivages de la mer Caspienne; les montagnes s'abaissent insensiblement depuis la rivière de Kizil-Ouzen, qui sépare l'Aderbaïdjan de l'Irâc persique; l'air perd de son élasticité et la terre devient plus stérile. Arrosée par un fleuve tel que le Nil, cette vallée ressemblerait à celle de l'Égypte; privée d'un si grand avantage, elle diffère peu du Bahhr-bela-Mâ [1].

[1] La mer sans eau.

On voit de temps en temps jaillir de la terre des sources d'une eau fraîche, limpide, mais extrêmement saumâtre.

Nous nous rendîmes en deux jours de Zenghian à Sultaniéh, où l'on remarque des ruines qui surprennent, non par une haute antiquité, mais par l'étendue immense du terrain qu'elles occupent. Sans retracer des souvenirs classiques comme celles de Thèbes ou de Dendérah, elles offrent matière à beaucoup de réflexions. Pourquoi cette ville, naguère si florissante et si peuplée, a-t-elle été presque entièrement détruite sans qu'une autre ait hérité de ses dépouilles? Pourquoi l'herbe couvre-t-elle le seuil de ses palais, les cours de ses mosquées, l'enceinte de ses bazars? Les habitans de ces ruines me l'ont appris. Tous leurs maux proviennent de l'incurie du gouvernement, et sont le triste fruit des discordes civiles.

Les environs de Sultaniéh se composent de prairies naturelles entièrement dépourvues d'arbres, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux. Un palais, construit par ordre du prince régnant, domine toute la plaine. Feth-Aly-Chah y vient chaque année passer la revue de son armée. Toutefois, lorsque la sécheresse a fait manquer la récolte des fourrages, la cour et l'armée persanes se

transportent du côté soit de Tauris, soit d'Ispahân ou de Hamadan.

On compte sept parasanges, ou dix lieues et demie de Sultaniéh à Abher. Rien de plus frais, de plus délicieux que les jardins de ce village, si l'on peut nommer ainsi une réunion de maisons propres, commodes, et d'une belle architecture. Uniquement occupés du soin de cultiver leurs vergers, les habitans d'Abher et des environs ne connaissent de l'agriculture que les douceurs. Jamais ils ne sont forcés d'arracher leur subsistance du sein d'une terre ingrate, ni exposés aux rigueurs de l'hiver, ou au souffle brûlant des vents empoisonnés [1]. Heureux s'ils pouvaient être également à l'abri des vexations que trop souvent leur font endurer des tyrans subalternes!

Je logeai d'abord chez un Kelanter [2], qui mit tous ses soins à me bien recevoir. Tandis que je me disposais à prendre un peu de repos, le gouverneur, qui résidait à Kouremderéh, dans un joli vallon, à une lieue d'Abher, envoya des cavaliers m'inviter à aller prendre un logement chez lui; c'était une politesse dont je me serais bien passé;

[1] Le semoum ne se fait ressentir ni dans le nord de la Perse, ni à Ispahân.

[2] Voyez ci-dessus, chap. XVII, pag. 154.

mais il fallut recharger les bagages et partir. Je trouvai le Khan assis sous une treille de pampres et de lierre ; près de lui était une table chargée de mets. Il ne se leva point à mon entrée : la tête baissée et la main droite sur les yeux, il avait l'air d'un homme plongé dans de profondes méditations. Je fus surpris de cet accueil. Un esclave qui s'en aperçut s'approcha de moi, et me dit : « Le « Khan ne peut vous voir ; il est aveugle. » En effet, dans un moment de colère, le féroce Aga-Mehemed, prédécesseur du Chah régnant, lui avait fait brûler les yeux avec une lame d'or, supplice toujours fort usité en Perse. Le Khan me reçut avec beaucoup d'égards et d'une manière très-aimable, malgré sa cécité. La considération publique et la bienveillance de Feth-Aly-Chah l'avaient consolé de ses malheurs. Victime de l'injustice, elle lui était en horreur, et les habitans d'Abher le chérissaient comme un père.

CHAPITRE XXIII.

Cazbïn. L'auteur descend au palais de Baba-Khan, précepteur de Mehemed-Aly-Mirza, fils aîné du Chah de Perse. Un jeune Bactrien déclame des vers. Chanson de Hafez.

A PEINE a-t-on quitté la riante vallée d'Abher, qu'on entre dans un pays aride, où, de même que dans le désert de Mérend, on rencontre à chaque pas des lézards, des caméléons et des serpens. C'est au milieu de ces landes qu'est située Cazbïn, ville considérable, où naquirent plusieurs personnages célèbres. Une haute montagne, qui ne permet pas au vent du nord de rafraîchir l'air, est cause qu'en été la chaleur est insoutenable à Cazbïn. Une poussière suffocante y remplit l'atmosphère à un tel point, que tous les hommes qu'on y rencontre en ont la barbe et les vêtemens couverts. Tout cela n'empêche pas qu'on ne donne à cette ville le snrnom de Djemal-Abad, lieu de perfections.

Plusieurs ruisseaux sortent de la montagne dont il vient d'être question, et concourent, avec l'in-

dustrie des habitans, à fertiliser un espace de terre de deux lieues de longueur, sur environ une demi-lieue de large, situé à l'ouest de Cazbïn. Il y croît des vignes qui donnent un vin très-capiteux, estimé par les Persans presque autant que celui de Chirâz. Ce terrain produit aussi beaucoup de pistachiers dont les fruits passent pour être supérieurs aux pistaches d'Alep si renommées dans tout le Levant.

Je descendis au palais de Baba-Khan, précepteur, ou pour m'exprimer d'une manière plus conforme à la vérité, intendant des plaisirs de Mehemed-Aly-Mirza qui gouvernait au nom du roi son père une grande partie de l'Irâc persique. Toutes les personnes qui composaient la cour de ce chah-zadéh étaient vêtues de leurs habits de fête à cause de la nouvelle qu'on venait d'apprendre à Cazbïn de la naissance simultanée de trois princes du sang royal. On m'introduisit dans un salon très-vaste, décoré avec beaucoup de soin, et dont la partie antérieure était ouverte comme le devant d'un théâtre. La lumière pénétrait dans le fond de cette pièce au travers de vitraux de couleur disposés avec art; au centre du salon était un bassin de marbre entouré de fleurs, du milieu duquel s'élançait un jet d'eau. Des touffes de jasmin d'Arabie, et de ces tulipes pana-

chées que les Orientaux nomment célestes, garnissaient de grands vases de porcelaine de la Chine. Le plafond était orné d'arabesques et enrichi de dorures. Des tableaux représentant des Européens vêtus à la mode du siècle de Louis XIV, ornaient les murs. Une tribune, qui communiquait avec le harem, régnait à une certaine hauteur autour du salon. C'était de là qu'à travers une persienne, les femmes de Baba-Khan venaient quelquefois, sans être exposées aux regards des convives, prendre part aux fêtes qu'il donnait. On lisait, sur les frontons des portes, des inscriptions tirées des poésies de Hafez, l'Anacréon de la Perse. En voici quelques-unes :

« N'apportez point de flambeau dans ce salon; « cette nuit une jeune beauté, semblable à la « pleine lune, nous éclairera de sa douce lumière : « cessez de brûler l'ambre et l'aloës; cette nuit « vous serez embaumés par sa chevelure flottante.

« Il est jour; pourquoi tardes-tu, jeune mortel, « à remplir ta coupe? hâte-toi de jouir : le temps « n'arrêtera pas pour toi sa course rapide.

« Fais-toi verser du vin, couvre-toi de fleurs, et « brave les caprices du sort. Ainsi parlait Hafez. « Lecteur que penses-tu de cette sentence? »

Baba-Khan, vêtu de mousseline et de soie, à cause de la chaleur, était assis à terre; de la main

droite il tenait un éventail, et de la gauche le bout d'une pipe persane. Lorsque je parus : « Heureux, « me dit-il, en se levant et en s'approchant de « moi, heureux mille fois l'instant qui vous amène « parmi nous ! Privés de votre présence, ajouta-t-il « en souriant, ces lieux étaient tristes et déserts ; « votre place se trouvait vide. En vous voyant, nos « yeux ont revu la lumière ; et grâce à votre ar- « rivée, l'extase du contentement va désormais « succéder à la tristesse et aux ennuis. »

On me fit asseoir dans la partie la plus aérée du salon, c'est-à-dire entre deux portes ouvertes ; les Persans préfèrant, lorsque la chaleur est dans toute sa force, les lieux les plus exposés aux courans d'air. On apporta du thé, des sorbets à la glace et des narghilès [1]. Je passai ensuite dans une salle de bain où des esclaves me prodiguèrent leurs soins. Le soir je fus reconduit dans le salon. J'y trouvai rassemblées les personnes les plus distinguées de la ville. Les jardins et l'intérieur du palais étaient illuminés à la manière du pays, en verres de couleur ; et une musique assez agréable se faisait entendre dans le lointain. Les esclaves, après avoir étendu sur le parquet une longue

[1] Sorte de pipe persane et indienne qui s'appelle aussi calcoum et houkah, et dont on trouvera la description dans la plupart des relations de voyages en Orient.

nappe de toile peinte des Indes, apportèrent devant chaque convive un plateau couvert d'assiettes qui contenaient différens mets. Le premier service consista en ragoûts fortement épicés, en salades d'herbes aromatiques sans aucun assaisonnement et en sucreries. Autour de chaque plateau étaient des vases pleins de lait, de sorbets et de boissons acides. On se servait au lieu de verre, d'une longue cuiller d'un bois élastique et doré. Lorsque ce premier service fut enlevé, on apporta des fleurs, et des coupes pleines de vin de Chirâz; les musiciens entrèrent; plusieurs jeunes filles exécutèrent des danses plus animées que décentes. Ce spectacle, loin de scandaliser les Mollahs invités à la fête, parut leur plaire infiniment. Les Persans n'ont pas sur la décence les mêmes idées que nous; et la chasteté, loin d'être considérée par eux comme une vertu, est pour ainsi dire proscrite par leurs lois.

Notre hôte fit les honneurs du festin, non en offrant des mets, les plateaux en étaient couverts; non en veillant à ce que rien ne manquât aux convives, des esclaves attentifs le dispensaient de ce soin; mais en ordonnant de recommencer les danses qui avaient paru leur plaire, en leur faisant présenter des fleurs par la jeune danseuse qui avait le plus captivé leurs regards, en leur envoyant

des coupes pleines d'un vin délicieux, et en donnant lui-même, malgré la défense du prophète, l'exemple de l'intempérance. Après l'espèce d'intermède dont je viens de parler, on servit du riz apprêté de diverses façons avec un art digne de l'approbation de nos Apicius modernes. Enfin on apporta du thé, du café et encore des sucreries, choses que les Persans aiment beaucoup, et qu'ils excellent à préparer.

Le repas terminé, Baba-Khan me proposa d'entendre un poëte habile déclamer ou plutôt chanter des vers [1]. Sensible à cette attention, je lui en témoignai toute ma gratitude. « Que dites-vous, me « répondit-il, c'est à moi d'être reconnaissant de « toutes vos bontés. J'en suis même confus, et « vous devez voir que la rougeur de la honte couvre « mon visage. » En effet notre hôte avait le teint extrêmement coloré; mais il était facile de juger que c'était par une cause toute autre que celle qu'il indiquait.

Le poëte était un Bactrien né à Samarcande et nommé Aga-Zadéh. C'était un jeune homme qui avait des traits fins et un regard doux, quoique passionné; une barbe noire et touffue couvrait son menton et ses joues. Chargé d'aller offrir

[1] En turk et en persan, le même mot signifie lire, déclamer et chanter.

la paix [1] au pacha de Bagdad qui était alors en guerre avec le Chah de Perse, il portait des habits blancs. Lorsqu'il fut invité à déclamer des vers, il s'inclina d'abord. Paraissant ensuite méditer ce qu'il allait dire, il garda le silence durant un assez long espace de temps; puis, se sentant inspiré, il chanta dans une cassidéh, sorte de poëme héroïque, les combats de Roustam et de Cahraman. Peu à peu ses veines se gonflèrent; une sueur abondante coula le long de son visage; sa vue parut s'égarer; et sa figure, qui naguère offrait une expression si douce et si touchante, s'étant décomposée entièrement, on aurait pu le prendre pour Oreste tourmenté par les Furies. Il communiqua son émotion à tous les assistans. L'enthousiasme qui l'avait saisi l'ayant mis hors d'haleine, il prit quelques instans de repos, après lesquels il chanta une ghazel de Hafez. Le refrain de cette ode, ou si l'on veut de cette chanson, fut répété par un chœur de musiciens, accompagné de divers instrumens et du tambour de basque.

[1] Cet usage de confier des missions diplomatiques aux poëtes est, comme on sait, très-ancien dans l'Orient; on aime à en retrouver des vestiges dans le moyen âge, et le nom de Pétrarque rappelle le souvenir des importantes négociations dont ce grand poëte fut chargé.

Qu'il me soit permis de donner ici la traduction littérale de ce morceau très-connu.

« Le printemps et la rose, sans le souffle du « zéphyr, sans les joues d'une bien aimée, perdent « tout leur prix.

« Les allées des jardins et les détours mysté- « rieux des bosquets, sans une belle aux joues de « tulipe, perdent tout leur prix.

« Des lèvres douces comme le miel, fraîches « comme la rose, sans l'amour et sans le baiser, « perdent tout leur prix.

« Le balancement des cyprès et l'ondulation « des fleurs, sans le doux ramage du rossignol, « perdent tout leur prix.

« Les jardins, les fleurs, le vin, sont des choses « agréables, mais en l'absence de ce qu'on aime, « le vin, les fleurs, les jardins perdent tout leur « prix.

« Près du teint éclatant d'une jeune beauté, les « couleurs les plus vives qu'emploie un peintre « habile perdent tout leur prix.

« Notre vie, ô Hafez ! [1] est comme une vile pièce « de monnaie; si nous ne la dépensons (en des « fêtes), elle perd tout son prix. »

[1] Ordinairement la dernière strophe renferme le nom du poëte qui a composé la ghazel.



dessiné d'après nature par M. Orlowski. Litho. par Aubry.

Danseuse Persane

Impie de C. Motte, R. des marais.

Aux chants succédèrent de nouvelles danses. Des courtisanes, légèrement vêtues, les exécutèrent au son du tambour de basque. Si, comme nous l'avons dit, les lois de la décence étaient peu respectées dans ces ballets, du moins étaient-ils dessinés avec une sorte de grâce, et l'on ne pouvait y méconnaître les premières règles de l'art [1]. Ces danseuses se nomment raccass ou a'liméh [2] dans une grande partie de l'Orient. Le nom de Bayadères, sous lequel on les connaît dans l'Inde, est portugais.

Pendant ce ballet, Baba-Khan fit un signe, et une vingtaine d'esclaves entrèrent portant chacun un plateau couvert de fruits. Je vis avec surprise, réunies dans une saison si peu avancée, des mûres et des grenades, des cerises et des oranges; on m'assura même qu'il était possible de se procurer des melons conservés de l'année précédente. On en compte plus de soixante variétés à Ispahan, et sur mille, dit le proverbe, il n'en est pas un de mauvais.

[1] Voyez, pour plus de détails à ce sujet, le voyage à Chirâz de M. Scott-Waring, tom. III, pag. 184. de la traduction française.

[2] C'est-à-dire *savantes*.

CHAPITRE XXIV.

Manière de vivre de Baba-Khan. Caractère de Mehemed-Aly-Mirza, fils aîné du Chah de Perse. Jalousie conçue par ce prince contre Abbas-Mirza son frère. Brouillerie entre la cour de Perse et Aly pacha de Bagdad, au sujet du pacha de Suleïmaniéh. Mehemed-Aly-Mirza est mis à la tête d'une armée destinée à marcher contre Aly pacha. Départ de Cazbïn.

Assis dès le matin sur le balcon[1] de son palais, Baba-Khan donnait audience aux habitans de la ville et des campagnes; il écoutait leurs réclamations, faisait droit à leurs demandes, et recevait leurs présens. Il traitait aussi avec eux de tout ce qui était relatif à l'approvisionnement de sa maison. A midi, il sortait accompagné, selon l'usage, d'une foule d'amis et de serviteurs. Il allait faire sa cour au prince, puis il rentrait dans ses appartemens pour se livrer au sommeil. A son réveil, il faisait sa prière, après laquelle il se rendait au

[1] Ce mot, tiré de la langue persane, dans laquelle on le prononce *bal-khâun*, signifie habitation supérieure [1].

[1] M. Langlès, dans ses notes sur le voyage pittoresque de Hodges, tom. II, pag. 149, dit que le mot balcon est évidemment la corruption de deux mots persans; de *bala*, qui signifie haut, et de *khâuneh*, qui veut dire maison, édifice. C'est une étymologie incontestable.

bain, en attendant le châm ou le repas de la soirée.

Telle était la manière de vivre de ce sybarite persan. Constamment occupé de plaisirs, il ne pensait à acquérir des richesses que pour les dissiper dans des fêtes. Tous les jours il trouvait de nouveaux prétextes pour se livrer à de folles profusions. On le vit même plusieurs fois illuminer son palais, le remplir de convives, brûler des parfums, et faire couler à grands flots les vins les plus exquis, au moment où l'on venait de recevoir la nouvelle d'une défaite. Ce portrait de Baba-Khan exige que nous disions par quel motif le Chah avait donné pour gouverneur à son fils un homme si peu propre à former le cœur et l'esprit d'un jeune prince.

Mehemed-Aly-Mirza, que les partisans de son compétiteur appellent Myr-Aly-Khan [1], fils aîné de Feth-Aly-Chah, est né d'une esclave khouarezmienne; et la férocité du sang tartare, qui coule dans ses veines, s'est fait reconnaître en lui dès son enfance [2]. Il ne s'est pas moins signalé par une bravoure qui a devancé les années. A l'âge

[1] Qualification moins honorable.

[2] On lit dans la Notice chronologique de la Perse, publiée par M. Langlès, qu'Aga-Mehemed, qui avait beaucoup d'amitié pour Myr-Aly-Khan son neveu, lui demanda un jour ce qu'il ferait s'il était roi. « Je te ferais périr, » répondit sans

de six ans il montait à cheval et maniait la lance; il fit à quatorze ans ses premières armes. Le Chah, qui voyait avec plaisir les inclinations belliqueuses de son fils, lui donna un commandement dans l'armée que Husseïn-Khan devait conduire contre les rebelles du Khoraçan. Le jeune prince s'y fit remarquer autant par un courage téméraire que par une excessive rigidité. Un jour qu'il était à la chasse, un de ses gens vint lui dire qu'on avait vu un grand nombre d'Uzbeks dans les environs, et qu'il serait prudent de se retirer. L'avis s'étant trouvé faux, Mehemed-Aly voulut que sur-le-champ on arrachât les yeux à la personne qui l'avait donné. Quelqu'un de sa suite s'étant hasardé à faire au chah-zadéh quelques représentations sur la rigueur d'un pareil ordre: « Traîtres! s'écria-t-il transporté de fureur, pour« quoi hésitez-vous à m'obéir? Oubliez-vous que « le ciel m'a donné sur vous une autorité sans « bornes? » Les paroles des grands, dit un proverbe persan, ne tombent jamais à terre. Celles de Mehemed-Aly-Mirza furent recueillies et rap-

hésiter le jeune prince, qui n'avait alors que cinq ou six ans. Aga-Mehemed, transporté de colère, ordonna d'étrangler un enfant d'un caractère si féroce, et l'arrêt aurait été mis à exécution, sans la mère de Feth-Aly-Chah, qui obtint la grâce du coupable. Nouvelle édit. de Chardin, tom. 10, pag. 238.

portées d'une manière équivoque à Feth-Aly-Chah, qui déjà commençait à concevoir quelque inquiétude sur les dispositions farouches de son fils. Il le rappela de l'armée, et lui donna des femmes, cherchant ainsi à lui inspirer l'amour des voluptés plutôt que celui de la gloire, et à lui faire perdre le goût des armes dans les délices d'un harem.

Depuis quelques années, la cour de Perse paraît avoir pour système de ne confier qu'à des princes du sang royal le gouvernement des villes principales de l'empire. A l'époque de mon voyage, Mehemed - Aly - Mirza commandait à Cazbïn, Abbas - Mirza à Tauris, Mehemed - Vely - Mirza à Mechehed, Husseïn-Aly-Mirza à Chirâz, Hassan-Aly - Mirza à Téhéran, Mehemed - Couly - Mirza à Sary, et Ibrahim - Khan, neveu et gendre du roi, à Kerman.

La faveur dont jouissait Abbas-Mirza excitait au plus haut degré la jalousie de Mehemed-Aly, qui, selon l'ordre de primogéniture, se considérait comme l'héritier présomptif du trône. S'il faut en croire les rapports multipliés et uniformes qui m'ont été faits à ce sujet, ce prince faisait entendre fréquemment des plaintes amères : « Est-ce ma « faute, disait-il, si je ne suis point né d'une femme « de distinction ou d'une esclave favorite ? Pense-« t-on que je sois moins que mon frère, capable

« de défendre contre quelques milliers de Russes « l'empire persan, moi qui en ai reculé les limites « jusqu'au Djihoûn [1]. Quels sont donc les exploits « de cet Abbas-Mirza, dont le nom odieux retentit « sans cesse à mes oreilles? Où sont les armées « qu'il a vaincues, les provinces qu'il a conquises? « Tous les printemps il s'avance vers les rives du « Kour [2] : il va, dit-il, repousser l'ennemi jusque « dans ses ténébreuses et froides demeures. Tous « les automnes il repasse l'Araxes sans avoir com- « battu; et à l'approche de l'hiver il revient se « délasser à Tauris des fatigues d'une si glorieuse « campagne [3]. Ah! que ne m'est-il permis d'aller « jusqu'aux portes de fer [4] chercher les noirs [5] ha- « bitans du Nord, et leur faire éprouver la force « de mon bras! Ils briseraient peut-être le cime- « terre entre mes mains; mais du moins ils ne me

[1] Le Djihoûn est l'Oxus des anciens, mais il est facile de reconnaître ici une exagération persane.

[2] Le Cyrus.

[3] Cet usage de ne faire la guerre que durant la belle saison est très-ancien en Perse. « Il n'y avait rien, dit Plutarque, « que les Parthes ne fissent, plus tost que de tenir camp et de « demourer hors du couvert l'hyver ». Plut. Hommes illust. Vie d'Antoine, tom. 8, pag. 336.

[4] Derbent.

[5] Rou siah signifie en persan *figure noire*. Ce mauvais jeu de mots était usité pour désigner les Russes, durant la guerre.

« verraient jamais donner le signal de la fuite. »

C'était donc en vain que le gouverneur de Mehemed-Aly-Mirza essayait de le distraire en introduisant chaque jour dans son harem les esclaves les plus belles, et en attirant à sa cour une foule de poëtes et de musiciens renommés par leurs talens. La passion que la guerre inspirait à ce prince était si violente, qu'elle absorbait toutes les autres. Suivi d'une troupe de cavaliers, on le voyait quelquefois errer dans les déserts qui environnent Cazbïn, y poursuivre les daims, et même y chercher les loups et les tigres. C'était là son unique plaisir.

Malgré le soin que, pour l'éloigner des affaires, la cour de Perse prenait de tenir Mehemed-Aly dans une ville riche, voluptueuse, voisine de la capitale, et dans laquelle il semblait ne devoir contracter que l'habitude de la mollesse et le goût des choses frivoles; il ne pouvait s'accoutumer à la vie oisive à laquelle on paraissait vouloir le condamner. Il sollicita et obtint, après de vives instances, le commandement d'une armée qu'on se proposait de faire marcher contre Aly, pacha de Bagdad, ville importante que les Persans considèrent comme comprise dans l'Irân [1], quoique

[1] Nom que les habitans ont donné de tout temps à la Perse.

depuis le règne du sultan Mourad elle fasse réellement partie de l'empire ottoman. Le Chah, toutes les fois qu'il écrit, soit au begler-beg, soit aux pachas kurdes qui commandent sur la frontière au nom de la Sublime Porte, emploie les termes impératifs usités dans tous les firmans. Aly pacha, peu sûr de l'appui de son gouvernement, et tremblant au nom seul de Feth-Aly-Chah, évitait avec soin d'indisposer un voisin si redoutable. Il envoyait fréquemment à la cour de Perse des agens décorés du titre d'ambassadeur, titre que les Orientaux confèrent très-facilement. Il les chargeait de présens magnifiques, et leur prescrivait de ne rien négliger pour lui concilier la faveur du Chah et la bienveillance des personnages principaux de la cour de ce prince. Ils y étaient parvenus.

Le begler-beg de Bagdad, supposant donc qu'il n'avait rien à craindre du côté de la Perse, crut pouvoir imposer aux pachas ses voisins, sujets comme lui de la Porte ottomane, des tributs exorbitans. Il se persuada aussi que le temps était arrivé où il pourrait se venger d'Abdul-Rahman, pacha de Suleïmaniéh, son ancien ennemi. Vers la fin du mois d'août 1805, il s'éleva entre eux une querelle violente, qui fut suivie de plusieurs combats. Abdul-Rahman ayant été complétement défait et destitué de son emploi, se rendit à Téhéran

pour y implorer la protection du Chah, en présence duquel il parut vêtu d'habits conformes à sa triste position, tenant ses deux jeunes fils par la main, et suivi d'un grand nombre d'esclaves.

Les Persans mettent un grand prix à l'exercice du droit auquel les Romains donnaient le nom de patronage. Soit qu'une telle prérogative flatte leur orgueil, soit qu'ils comptent sur la reconnaissance de leurs cliens, ils aiment, sans considérer si sa cause est juste ou si elle ne l'est pas, à se montrer les protecteurs du faible. Rarement ils refusent leurs secours à un hôte malheureux, lorsque, comme ils disent, il est venu se mettre à l'ombre de leur puissance. Abdul-Rahman fut accueilli avec l'intérêt le plus vif. Sa demande devint l'affaire principale de la cour de Perse; et la vanité publique fut flattée, lorsqu'on vit un officier de l'empire ottoman, un sunny [1] venir implorer l'assistance du grand roi. Dans cette circonstance, Feth-Aly-Chah fit dépêcher courrier sur courrier au pacha de Bagdad, pour le sommer d'évacuer le pachalic de Suleïmaniéh et de restituer à Abdul-Rahman tout ce qu'il lui avait enlevé. Le Chah annonçait en même temps qu'en cas de refus une armée formidable marcherait contre

[1] Sectateur d'Omar.

Bagdad, en ravagerait le territoire, et laverait dans le sang l'affront fait au pacha de Suleïmaniéh. Aly pacha répondit à toutes ces menaces, en protestant de son respect pour les ordres du grand roi. Il prétendit que la déposition d'Abdul-Rahman devait être attribuée à la rigueur des ordres de la Sublime Porte; et il déclara que, par égard pour le Chah, il pardonnerait volontiers au rebelle, qu'il lui permettrait même de revenir à Suleïmaniéh, mais que son sort devait dépendre de la volonté de son légitime seigneur, le sultan Sélim. Une telle réponse fut loin de satisfaire l'orgueil irrité du roi de Perse, aux yeux de qui Aly pacha, gouverneur d'une province étrangère, ne parut plus qu'un vassal révolté. On considéra comme de vains prétextes les raisons qu'il allégua. La guerre fut résolue; et quoique cette détermination, blâmée par les Ulemas, fût de nature à occasioner une rupture entre les cours de Constantinople et de Téhéran, et que les meilleures troupes persanes fussent employées contre les Russes et les Bactriens, on rassembla une armée qui eut ordre de s'avancer vers le Tigre, sous le commandement de Mehemed-Aly-Mirza, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Les choses en étaient à ce point, lorsque je passai par Cazbïn. Les amis du jeune prince y di-

saient tout haut que la guerre qu'on allait entreprendre rendrait les Persans maîtres de Bagdad, qu'elle mettrait sous leur domination la plaine de Kerbelah, où les cendres d'Aly et celles de Hassan son fils reposent, renfermées dans de superbes monumens; et qu'enfin elle ferait tomber sur les Wahabis qui infestaient la voie sacrée de la Mecque, le châtiment dû à leur impiété.

L'armée se mit en marche dans les derniers jours du mois de mai 1806; des renforts considérables s'y réunirent, tant à Hamadan qu'à Kermanchah. Un Khan rebelle, nommé Hassan, alla avec douze ou quinze mille hommes se joindre aux troupes ottomanes. La fortune se déclara tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre parti. Mais au commencement du mois d'octobre de la même année, Mehemed-Aly-Mirza remporta, comme on l'a su depuis, sur les troupes d'Aly pacha, une victoire assez signalée, pour que se dernier fût forcé d'avoir recours aux négociations. Il s'ensuivit un traité, dont les conditions principales furent qu'Abdul-Rahman pacha serait rétabli dans son gouvernement de Suleïmaniéh, qu'on remettrait le rebelle Hassan-Khan entre les mains du Chah de Perse son souverain, et que le pacha de Bagdad payerait les frais de la guerre. La première de ces conditions fut seule remplie.

Aly pacha ayant été, peu de temps après la conclusion de la paix, assassiné par son kiahia, qui s'empara de l'autorité, et ne voulut point exécuter les autres articles du traité. Ainsi, les Persans, malgré les succès de leurs armes, ne purent réaliser les grands projets qu'ils avaient conçus.

Je ne passai que deux jours à Cazbïn, et je quittai cette ville le 2 juin.

CHAPITRE XXV.

Arrivée à Téhéran. Mirza-Chéfy.

Après trois jours de marche nous parvînmes à un iman-zadéh. On nomme ainsi des espèces de chapelles qu'on rencontre fréquemment dans toute la Perse. Celle dont je viens de parler se trouve dans le désert, à deux parasanges de Téhéran. Arrivés là, nous vîmes un gros de cavalerie qui s'avançait vers nous, et dont les armes réfléchissaient les rayons du soleil. Cette troupe, qui dans sa course rapide élevait un épais nuage de poussière, marchait sans ordre. Bientôt j'en fus entouré ; la simplicité de mon habit français faisait un contraste saillant avec les vêtemens tissus d'or que portaient les Persans. De riches Arméniens d'Ispahan et de Bagdad, appelés à Téhéran par leurs affaires de commerce en pierreries, s'étaient joints à la cavalcade ; le principal officier me complimenta au nom du Chah, et il me dit que ce prince m'attendait impatiemment. Bien que ses discours fussent loin d'être exempts d'exagérations

orientales, je reconnus sans peine qu'après le malheureux événement[1] qui avait mis un terme aux jours de mon prédécesseur, on voyait avec plaisir arriver à Téréhan un nouvel envoyé français. La sensation avait été assez grande dans cette capitale, pour que divers Arméniens et Persans, agens secrets de l'Angleterre, eussent cru devoir répandre des doutes sur l'authenticité de ma mission. Ils disaient que le prétendu sefir[2] n'avait rien d'européen, ni dans les traits, ni dans les manières, et qu'il ne savait guère parler que le turk et que le persan; mais ces insinuations mensongères n'avaient produit aucun effet.

J'entrai à Téhéran le 5 juin, au milieu d'une grande foule. La chaleur était étouffante. On me fit passer par des rues tortueuses et non pavées, où s'élevaient de tels nuages de poussière, qu'il était impossible de discerner les objets. Arrivé au palais du vizir Mirza-Riza-Couly, je trouvai, dans un salon très-orné, l'intendant de ce ministre, entouré d'esclaves. Selon la coutume, il ne manqua pas de me dire que dans cette demeure tout était à moi. Le soir, il me conduisit près du vizir, qui, dès le premier entretien que j'eus avec

[1] La mort de M. Romieux. Voy. chap. 1er, pag. 6.

[2] Envoyé.

lui, me parut plus instruit des affaires de l'Europe que nous ne le sommes ordinairement de celles de l'Orient. En retournant à l'appartement que j'occupais, je rencontrai un grand nombre de personnes, attirées par la curiosité et par le désir de s'entretenir avec un Français qui parlait le persan. Elles m'adressèrent avec beaucoup d'empressement diverses questions auxquelles, malgré la fatigue et le sommeil qui m'accablaient, je fus obligé de répondre avec quelque détail.

Selon l'étiquette très-rigoureuse de la cour de Perse, il me fallut consacrer à faire des visites les jours qui précédèrent la première audience que j'obtins de Feth-Aly-Chah. J'allai d'abord chez le premier ministre, Mirza-Chéfy, à qui l'on donnait le surnom de vezyr by nazyr (ministre sans pareil), et celui de père des Français, à cause de l'affection qu'il leur portait [1]. C'était un homme agé, très-spirituel, et beaucoup plus sincère que la plupart des Persans avec qui j'avais conversé jusqu'alors. J'eus avec lui plusieurs conversations dont je pris note, selon ma coutume; en voici la substance: « Nous sommes loin sans doute de la civilisation « européenne, me disait Mirza-Chéfy; tandis que les

[1] Ce ministre est mort en 1818, durant le cours d'une expédition des Persans dans le Khoraçan.

« Occidentaux reculent de plus en plus les bornes « des connaissances humaines, les Persans, soit « que les décrets de la Providence aient pour jamais « fixé le terme de leurs progrès dans les sciences « et dans les arts, soit que de tout temps la dou-« ceur du climat ait inspiré avec l'amour du repos « celui des voluptés, les Persans sont encore au-« jourd'hui ce qu'étaient leurs aïeux du temps « d'Alexandre. Ils ne peuvent s'enorgueillir d'au-« cune invention utile; et les découvertes mo-« dernes, qu'on leur a transmises, ont été pour eux « des plantes transportées dans un pays où elles « ne peuvent fructifier. Les Russes, que naguère « nous méprisions à cause de la profonde igno-« rance où ils étaient plongés, nous sont devenus « supérieurs en beaucoup de points. Mais si nous « n'avons point leur énergie et leurs connaissances, « peuvent-ils nous le disputer sous le rapport des « dons naturels de l'esprit et sous celui de l'indus-« trie? Vous avez lu sans doute les écrits de Fer-« doussy, de Saady et de Hafez? Les vers de ces « poëtes célèbres, de ces hommes remplis d'enthou-« siasme et pénétrés de l'amour du vrai beau, ne sont-« ils pas aussi agréables que le parfum de la rose? « Ne sont-ils pas disposés avec une harmonie égale « à celle qui règle les mouvemens des astres? Et en « fait d'industrie, peut-on voir rien de plus par-

« fait que les lames tranchantes et légères, que les « émaux, les étoffes brillantes, les tissus et les « tapis qui sortent des mains de nos ouvriers? « Avez-vous remarqué avec quelle intelligence sont « cultivés nos jardins, avec quel art sont creusés « ces canaux profonds qui conduisent au loin les « eaux destinées à fertiliser un sol ingrat et nitreux? « Vous avez pu voir comment, à l'aide d'écluses « et de pentes insensibles, on fait parvenir les eaux « jusqu'aux champs qu'on veut cultiver. Faibles et « superstitieux, les Persans sont, dit-on, de vieux « enfans. Ce reproche peut, à quelques égards, être « fondé; mais les Cadjars qui gouvernent aujour-« d'hui l'Irân ne descendent point des Perses des « siècles anciens; ce ne sont pas même les fils des « Persans du temps des sophis. Issus des hommes « du Nord, ils en ont encore, en grande partie, le « caractère âpre et belliqueux. Les Russes éten-« dent leur influence depuis les rives du Niémen « et du Danube jusqu'à celles de l'Araxes, et de-« puis les steppes de la Crimée jusqu'aux mon-« tagnes de la Géorgie. Ce n'est plus par des ir-« ruptions soudaines qu'ils s'avancent vers nous; « c'est par une marche assurée et lente. Leurs « invasions progressives nous indiquent assez ce « que nous avons à faire. Vainement opposerions-« nous une digue au torrent. Si les bornes de notre

« empire sont moins reculées du côté du Nord, « reportons-les à l'Orient jusqu'au delà du Can- « dahar. Nous sommes relativement aux Hindous « ce que les Tartares ont été par rapport à nous. « Le Nord a pesé sur la Perse; que la Perse pèse « sur l'Inde. Passionnés et braves, amoureux de « la nouveauté et avides de conquêtes, pourquoi « les Persans ne brilleraient-ils plus sur cet hémis- « phère? S'ils se considèrent quelquefois comme « les maîtres de l'Inde, c'est que souvent ils ont « porté dans cette riche contrée leurs armes vic- « torieuses. Que dis-je? ils y ont porté leur langue, « et la gloire de leur nom s'y est maintenue long- « temps après qu'ils ont eu cessé d'y régner ».

CHAPITRE XXVI.

Première audience accordée à l'auteur par le Chah de Perse. Description d'une partie du palais, de la salle du trône et des jardins de ce prince.

Le jour fixé pour la première audience que devait m'accorder Feth-Aly-Chah étant arrivé, des officiers envoyés par ce prince vinrent me prendre au lever du soleil. Nous montâmes à cheval précédés d'une cavalerie nombreuse et brillante, et de divers esclaves portant sur leurs têtes, dans des plateaux, les présens que j'avais été chargé d'offrir à la cour de Perse, et qui consistaient principalement en armes, en étoffes et en bijoux. Ces objets étaient couverts et dérobés aux regards du public par de beaux châls de l'Inde. Une double haie de soldats assis à terre, le fusil sur l'épaule, bordait les rues qui me parurent sales, tortueuses et du plus misérable aspect. Les spectateurs se tenaient derrière; les terrasses des maisons étaient couvertes de femmes et d'enfans.

La porte du palais impérial, à laquelle les Per-

sans donnent entre autres noms emphatiques celui de Deri Sa'adet (porte de félicité), bien que tout l'édifice soit à l'extérieur d'une architecture très-mesquine, est, comme celle d'une forteresse, défendue par un large fossé sur lequel on laisse tomber un pont-levis. Après avoir passé ce pont, nous entrâmes dans la première cour intérieure du palais qui est très-spacieuse; nous y vîmes des troupes, quelques pièces de canon, et des chevaux blancs appartenans au roi. La crinière, la queue et les jambes de ces animaux étaient peintes en rouge tirant sur l'orangé. Ce ne fut pas sans surprise ni sans une secrète horreur que je remarquai, dans cette cour, un mât au haut duquel était exposée la tête d'un personnage de distinction qu'on avait récemment mis à mort. Nous parvînmes ensuite auprès d'une seconde porte construite en briques peintes, et située à l'entrée d'une galerie obscure qui se prolonge jusqu'au salon des vizirs. Ce fut là qu'on me fit mettre pied à terre. Je fus reçu par le techrifatchy-bachy, ou maître des cérémonies, tenant à la main une longue baguette d'or enrichie de pierreries. Cet officier, nommé Dja'far-Couly-Khan, m'introduisit dans le salon. J'y trouvai Mirza-Riza-Couly et plusieurs autres personnages de distinction séparés des spectateurs par une simple balustrade. En attendant

l'heure que les astrologues avaient désignée pour l'audience, on m'offrit le narghilèh[1] et des rafraîchissemens. Lorsque cette heure fut arrivée, on me conduisit vers une longue avenue ornée de bassins. Une terrasse, sur laquelle s'élevait la salle d'audience, était soutenue latéralement par un mur de huit à dix pieds de hauteur; du côté qui nous faisait face, la salle était ouverte comme le devant d'un de nos théâtres. Nous nous trouvions, le maître des cérémonies et moi, à une telle distance du Chah, que nous avions de la peine à le distinguer sur son trône. Nous fîmes le premier salut, lorsque la ligne que formaient les bourreaux armés de haches et de cimeterres s'ouvrit pour nous laisser passer. Un peu plus loin étaient rangés en grand nombre des mirzas, des khans, des gholam-chah, et d'autres officiers de la cour. Tous étaient vêtus d'écarlate, et se trouvaient plus ou moins près de la salle d'audience, selon le plus ou moins d'importance de leurs fonctions. Avant que nous fissions le second salut, Dja'far-Couly-Khan quitta sa chaussure, puis élevant la voix, il dit : « Prince « plus grand que le ciel, roi des rois, ombre du « Très-Haut sur la terre, le plus humble de tes es-

[1] Voyez, sur ce mot, la note 1 du chap. XXIII, pag. 204

« claves amène au pied de ton trône resplendis-
« sant de gloire et refuge des peuples, un Français
« envoyé vers toi pour te présenter le salut, et te
« porter une lettre contenant des paroles qui sont
« comme autant de perles tirées du fond de la mer
« de l'amitié. » Le Chah, qui jusqu'alors était resté immobile, répondit « soyez le bienvenu. »

Lorsque Feth-Aly-Chah eut proféré ces mots, l'un des vizirs s'approcha de moi, et me fit monter, par un escalier pratiqué sous la terrasse même, à la salle d'audience. Les murs de cette salle, formant un carré long, étaient ornés d'arabesques et d'inscriptions en lettres d'or appliquées sur un fond blanc. Deux hautes colonnes torses et de marbre vert soutenaient, du côté de l'avenue, le faîte de l'édifice. Le jour pénétrait, de l'autre côté, au travers de vitraux de couleur offrant divers dessins d'une élégance et d'une délicatesse remarquables. Tout le parquet était couvert d'un tapis de Kachemyr qui, par la finesse du tissu et l'éclat des fleurs dont il était orné, l'emportait infiniment sur les plus beaux châls qui nous viennent de cette célèbre vallée. Le trône était porté sur plusieurs colonnes de marbre de sept à huit pieds de hauteur. Quatre autres colonnes revêtues de plaques d'or et d'émail étaient placées au-dessus des premières et soutenaient un dais. Des milliers

de diamans, de rubis, d'émeraudes et de saphirs étincelaient de toutes parts. Un soleil, figuré par un très-grand nombre de gros diamans, brillait derrière le Chah qui était assis le dos appuyé sur un coussin de satin blanc brodé en perles, vêtu d'une robe de même étoffe sur laquelle retombait la longue barbe de ce prince. Des paremens formés par un tissu de perles bordé de rubis et semé de roses ou de pierres de couleur, remontaient presque jusqu'aux coudes. Les épaulettes et la moitié du corps de la robe étaient couverts d'un tissu du même genre. Deux grands bracelets de forme ronde travaillés en pierres précieuses, ornaient la partie supérieure de chaque bras. Le diamant auquel les Persans donnent le nom de Kouhi-Nour (montagne de lumière), était enchâssé au milieu de l'un de ces bracelets; et celui qu'ils appellent Deryaï-Nour (océan de lumière), enrichissait l'autre. Ces deux belles pierres ont appartenu à Mohammed-Chah, à qui Nadir les enleva lors de la prise de Delhi ou Chah-Djehân-Abad. Au lieu de turban, le Chah portait une espèce de tiare, dont un tissu de perles, semé de rubis et d'émeraudes, formait le rebord. Une aigrette en pierreries était placée sur le devant de cette coifure, et surmontée de trois plumes de héron. Un collier composé de perles grosses comme des noisettes,

les plus égales et de la plus belle eau qu'il soit possible de voir, croisait par-devant sur le corps et en faisait deux fois le tour. Un poignard enrichi de pierries était passé dans un ceinturon orné de belles émeraudes, auquel était suspendu un sabre entièrement couvert de perles et de rubis [1].

Au pied du trône étaient rangés trois fils du Chah et plusieurs jeunes pages, vêtus aussi de robes de satin, et portant à leur ceinture des poignards enrichis de diamans. Chacun d'eux tenait à la main l'un des divers attributs du pouvoir suprême, qui étaient le sabre, le poignard, la massue, le javelot, le bouclier, l'aiguière et le bassin pour les ablutions.

Parvenu à l'entrée de la salle d'audience, je saluai de nouveau le roi de Perse. La lettre dont j'étais porteur, renfermée dans un sac de brocart, lui fut ensuite présentée sur un plateau d'or. Le grand-vizir, après avoir déployé cette lettre, en

[1] Le lecteur est prié de remarquer, relativement à la profusion de perles et de pierres précieuses dont il est ici question, que les Persans, faisant plus de cas de la quantité que de la qualité, emploient indistinctement les belles, les médiocres, et celles qui, en Europe, n'ont, pour ainsi dire, aucune valeur.

lut la traduction, en modulant sa voix de façon à faire sentir le rhythme des phrases. Le Chah, par une bienveillance toute particulière, me permit de garder mes bottes et même de m'asseoir à la persane vis-à-vis de lui. L'audience dura plus d'une heure, soit à cause du désir qu'éprouvait ce prince d'être exactement informé de l'objet de ma mission, soit parce qu'il lui était agréable de pouvoir s'entretenir avec un Européen sans secours d'interprète.

Avant la fin de cette audience, Feth-Aly-Chah ordonna qu'on me fît voir les jardins de son palais, faveur dont aucun étranger, m'assura-t-on, n'avait joui jusqu'alors. J'y fus conduit à l'instant même. Une haie très-épaisse, et des murs construits en briques les entourent. Je ne vis, de quelque côté que je tournasse mes regards, que des arbres ou des arbustes chargés de fleurs. Tout flatte les sens dans ces jardins délicieux. De belles allées de platanes, entremêlées de buissons de rosiers et de jasmins, serpentent en tous sens. Elles sont ornées de grands bassins de marbre, du milieu desquels s'élancent perpétuellement des jets d'eau qui retombent en pluie sur des plates-bandes de fleurs. Le platane, l'ormeau, le lilas et l'hortensia croissant pêle-mêle, forment divers bosquets. Des ruisseaux dirigés avec art entretiennent sans cesse une végé-

tation vigoureuse. Des volières cachées sous un feuillage épais, recèlent une multitude d'oiseaux. Enfin, les tulipes, les narcisses, les anémones, les œillets et diverses fleurs rares dans nos climats, éparses comme au hasard au milieu du gazon qui forme des tapis de verdure, réjouissent les yeux par l'éclat de leurs couleurs et embaument l'air de leurs suaves parfums.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut un kiosk d'une construction légère et hardie. Il était peint en bois des couleurs les plus vives, et garni de treillis dorés qui réfléchissaient au loin les rayons du soleil. Des peupliers verdoyans l'entouraient d'un autre côté. On découvrait à travers un massif d'aubépines et de saules, une petite mosquée dont le minaret, d'une forme déliée, s'élançait au-dessus de ces arbrisseaux. Le soleil était au point le plus élevé de son cours. Les oiseaux, à cette heure brûlante, avaient suspendu leurs concerts, et l'on n'entendait plus que ces cris du muezzin de la mosquée: « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! Mahomet « est son prophète; Aly est le lieutenant du pro-« phète! Musulmans, accourez à la prière! Omar, « Osman et Abou-Bekre, que vos noms soient « maudits! » Les vizirs qui me conduisaient, me quittant alors pour peu de temps, dirigèrent leurs pas vers une petite fontaine qui coulait près

du lieu où nous étions ; ils firent les ablutions prescrites par le rit des cha'ïs. Des esclaves étendirent dans la direction du sud-ouest, c'est-à-dire de la Mecque, des tapis consacrés dans cette ville, et posèrent dessus des amulettes pétries avec de la terre de Kerbelah, de cette terre qui fut jadis arrosée du sang d'Aly. Ces préparatifs terminés, les deux ministres s'acquittèrent de leurs devoirs religieux. Ils me menèrent ensuite sur le bord d'un bassin près duquel on remarquait une tente dont les rideaux de soie étaient relevés et attachés aux branches des saules qui l'environnaient. « C'est « ici, me dit Mirza-Riza-Couly, que le Chah vient « ordinairement fumer le narghilèh, et jouir de la « fraîcheur de l'ombre et du repos si nécessaires « vers la sixième heure du jour ; c'est ici que des « musiciennes habiles dans l'art d'exciter des sensa- « tions voluptueuses viennent quelquefois s'exer- « cer sous ses yeux. Amant des plaisirs, continua le « vizir, Feth-Aly-Chah se pique peu de constance. « Il aime à changer de demeure et fait venir chaque « nuit, dans un nouveau pavillon, une nouvelle « favorite. Toutes les femmes de son harem ambi- « tionnent cet honneur, et ne négligent aucun « moyen pour obtenir une préférence aussi flat- « teuse. Habiles dans l'art de séduire les eunuques

« les plus insensibles, elles prodiguent souvent les « soins, les promesses, les présens pour se les « rendre favorables. Elles font venir à grands frais « des fleurs et des fruits de Chirâz, des brocarts « de Yezd, des armes du Khoraçan, et des perles « de l'île de Bahhreïn. Les eunuques sont chargés « de mettre ces divers présens sous les yeux du « monarque ; il choisit ; et l'heureuse beauté dont « l'offrande est agréée le matin, jouit le soir du « droit de porter au successeur des Khosroës le « tribut de ses charmes. »

Les portraits de toutes les femmes qui avaient su plaire à Feth-Aly-Chah ornaient le premier pavillon où je fus introduit. C'étaient des miniatures peintes d'une manière assez agréable. Il y en avait un nombre considérable. Je fus frappé de la magnificence des tapis et des coussins. Je vis dans un autre kiosk le portrait en pied d'Abbas-Mirza. Trois autres princes de la famille royale y étaient aussi représentés. Au sortir de ces jardins immenses, dont je n'ai fait qu'esquisser la description, on me conduisit à la bibliothéque du roi, où l'on me montra plusieurs manuscrits précieux, et entre autres un poëme composé par Feth-Aly-Chah lui-même. De là je fus introduit dans l'atelier des peintres, qui me semblèrent cultiver leur

art avec plus de zèle que de succès. Enfin, les yeux éblouis de toutes les beautés, soit naturelles, soit artificielles, qui s'étaient offertes à mes regards, je retournai au palais de Mirza-Riza-Couly.

CHAPITRE XXVII.

Portrait et caractère de Feth-Aly-Chah. Difficultés que ce prince a vaincues pour consolider son autorité. Origine de la dynastie qui règne sur la Perse. Cour du Chah. Audience appelée le selam.

FETH-ALY-CHAH [1], qui règne aujourd'hui sur la Perse, était âgé d'environ quarante ans, lorsque j'arrivai à Téhéran. Il est d'une stature élevée et d'une constitution très-forte. Sa physionomie offre le caractère de celle des hommes du Turkestan dont il est issu, et dont il parle la langue; ses yeux vifs et enfoncés sont ombragés par des sourcils très-épais. Il porte une barbe longue et touffue, que, comme tous les Persans, il fait peindre avec soin, pour la rendre encore plus noire qu'elle ne l'est naturellement [2]. Ce prince est

[1] Le nom de Feth-Aly signifie victoire d'Aly. Le prince de qui nous parlons le prit en montant sur le trône. Jusqu'alors il s'était appelé Baba-Khan.

[2] C'est principalement le hennéh que les Persans emploient pour se peindre la barbe. Il la rend d'un noir de jais, lorsqu'elle est naturellement brune ou noirâtre; mais lorsqu'elle est blanche, il la teint en rouge, ce qui produit un effet assez singulier.

affable, généreux, mais sévère à l'excès, et implacable dans sa colère. Il aime à interroger tous ceux auxquels il suppose de l'instruction, et surtout les envoyés, les voyageurs et les dervichs, qui, de diverses parties de l'Asie, arrivent journellement à sa cour. Il a du goût pour les lettres, et les cultive avec succès. Enfin il est habile à manier la lance; il excelle à tirer au vol, et parle volontiers de son adresse dans les exercices de ce genre.

En succédant à son oncle, le fameux Mehemed-Khan, Feth-Aly-Chah trouva l'empire encore ébranlé des secousses qu'il avait ressenties après la mort de Tahmas-Couly-Khan. Les provinces orientales de la Perse, sans lui contester sa qualité de souverain, n'obéissaient point à ses lois; et Husseïn-Khan, son frère, semblait vouloir lever l'étendard de la révolte. Feth-Aly-Chah sut, par une conduite à la fois vigoureuse et sage, apaiser tous les troubles. Il reconquit une grande partie du Khoraçan, et parvint à faire reconnaître généralement son autorité. Il fit venir à sa cour un grand nombre de personnages de marque, qui, pendant que je me trouvais à Téhéran, étaient encore retenus dans cette capitale et obligés, chaque jour, de se présenter devant le Chah. Ils étaient responsables de la moindre atteinte qui aurait pu être portée à l'ordre public dans leurs

provinces respectives. Aussi la plus grande tranquillité régnait-elle dans tout l'empire. Les ordres du prince y étaient exécutés ponctuellement; le voyageur pouvait en parcourir en sûreté toutes les routes. On n'avait plus à y redouter, comme autrefois, la rencontre de ces hordes errantes d'Arabes et de Kurdes qui le dévastaient, et qui sont encore l'effroi des campagnes de l'Anatolie. La sévérité du gouvernement a inspiré à ces nomades une crainte salutaire. Ils ont repris les habitudes de la vie pastorale, et lorsque l'hiver les force à se réfugier dans les villages, ils y vivent paisiblement. Ils payent même un tribut au trésor du Chah, qui, pour tirer parti de leur activité et de leur caractère belliqueux, les emploie dans toutes ses expéditions militaires: ils font aujourd'hui la force principale de l'armée.

Les vizirs ne sont point en Perse investis de toute l'autorité du monarque, comme ils l'étaient au commencement de ce siècle en Turquie, où le poids du gouvernement pesait presqu'en entier sur eux. Feth-Aly-Chah dirige tout par lui-même. Ses ministres ne sont chargés que du détail des affaires; et pour qu'ils ne puissent tourner contre lui la puissance qu'il leur confie, il a soin de ne les choisir que parmi les mirzas ou les gens de loi.

C'est l'ancienne et puissante tribu des Cadjars,

naguère descendue des montagnes voisines d'Aster-Abad, qui, depuis environ trente ans, donne des souverains à la Perse. Aussi les Cadjars jouissent-ils d'une grande faveur dans le royaume. Seuls ils ont droit aux emplois importans, au commandement des armées et au gouvernement des provinces. Leurs Khans composent avec ceux des Afchars, des Zends, des Chaghaghis et des autres grandes tribus, ainsi qu'avec les otages dont nous avons parlé plus haut, la cour qui se rassemble tous les jours, dans le palais du Chah, au lever du soleil. Rangés à la suite les uns des autres, dans une vaste enceinte, debout, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine, tous attendent, dans un respectueux silence, l'arrivée du souverain, qui est annoncée par la voix d'un héraut. Le Chah monte sur un trône élevé; on lui apporte un narghilèh enrichi de pierreries. Les principaux courtisans s'avancent alors jusqu'à environ cent pas du trône et s'inclinent profondément. Parvenus à une moindre distance, ils font une seconde prosternation; ils quittent leur chaussure avant de faire la troisième. Les yaçaouls [1], les gholam-chah [2] viennent ensuite rendre les mêmes hom-

[1] Gardes d'élite.

[2] Esclaves du roi.

mages au prince, qui reste dans une immobilité parfaite. A la fin de cette audience, qu'on appelle le selam, le monarque prononce sur les diverses demandes qui lui sont adressées, et ses ministres font connaître les grâces qu'il lui a plu d'accorder.

Une cérémonie qui diffère peu de celle qu'on vient de décrire, a lieu, dit-on, dans l'intérieur du harem. Dès l'aube du jour, et après la prière, les femmes, au nombre de plus de trois cents, se réunissent dans un vaste jardin pour saluer le roi. Là elles attendent, aussi en silence, qu'il daigne leur exprimer sa volonté. Ordinairement il donne aux plus nobles et aux plus distinguées d'entre elles la permission de s'asseoir. Des esclaves apportent alors des plateaux destinés à soutenir les chevelures longues et tressées de perles des favorites. Toutes offrent ensuite au monarque l'hommage de leurs vœux pour la conservation de ses jours et la prospérité de son règne. Les femmes, les eunuques et les jeunes garçons qui servent le Chah dans l'intérieur du palais, sont vêtus des étoffes les plus riches. La plupart des objets qui composent l'ameublement du sérail sont d'or massif ou ornés de perles, et des productions les plus rares des mines de l'Inde.

Feth-Aly-Chah, accompagné d'une partie de sa cour, quitte souvent sa capitale pour se livrer au



dessiné d'après nature par M. Orlowski *Litho. par Aubry.*

Gholam-Chah

Impr. de C. Motte, R. des Marais

plaisir de la chasse, qu'il aime passionnément. Il préfère à toute autre celle du cerf, de la gazelle ou des oiseaux de proie. Plusieurs Persans m'ont assuré l'avoir vu souvent, poussant son cheval à toute bride, atteindre d'une balle un aigle au haut des airs. Il a des faucons dressés à planer sur les lacs, pour y tenir en arrêt les oiseaux aquatiques; à fondre sur la tête des gazelles pour leur arracher les yeux, et même à attaquer les milans et les aigles. Ce prince venait d'interdire cette dernière chasse à tous ses sujets lorsque j'étais en Perse. « Je ne veux pas, avait-il dit, que par « l'exemple de ces faucons, le faible apprenne à « attenter aux jours d'un être puissant. L'aigle, ce « roi des airs, ne doit tomber que sous les coups « d'un souverain. »

CHAPITRE XXVIII.

Considérations générales sur le climat de l'Asie mineure et sur celui de la Perse. Particularités relatives aux fleuves et aux rivières. Nécessité de l'irrigation des terres dans plusieurs provinces.

Le climat de l'Asie mineure et celui de la Perse varient selon la direction que prend la grande chaîne de montagnes dont il a été question dans les chapitres III, X et XIII du présent ouvrage. Cette chaîne arrête les nuages qui viennent de la Méditerranée, et les fait retomber en pluie dans la partie septentrionale de l'Anatolie. Le Diarbekir et l'Irâc arabique, se trouvant de l'autre côté, ne participent point à cet avantage, et par conséquent la chaleur et la sécheresse caractérisent le climat de ces contrées. En traversant la Perse, les montagnes dont nous parlons se prolongent vers le sud-est; n'opposant plus alors aucune barrière aux vents de l'ouest, elles les laissent courir sans obstacle jusqu'au plateau du Penjâb et jusqu'aux lieux élevés d'où sortent le

Djihoûn (l'Oxus des anciens), l'Indus et le Gange [1]. Le Daghestan, la Géorgie, le Chyrwan, l'Arménie, une partie du Kurdistan et de l'Aderbaïdjan, la Géorgie, le Ghilan, le Mazenderan et la province d'Aster-Abad doivent donc être considérés comme des pays très-humides. Ils sont couverts de neige en hiver, et arrosés, en automne, par des pluies abondantes. Aussi le sol en est gras et fertile, et plusieurs arbres de l'Europe non-seulement y croissent, mais s'y élèvent à une grande hauteur. Au sud du Taurus, au contraire, il est rare qu'aucune vapeur obscurcisse l'air, qui par conséquent est fort sec [2]; la plupart du temps on

[1] Nous savons que cette opinion est contraire à celle de plusieurs marins qui ne pensent pas que les vents soufflent ordinairement dans une même direction sur un espace de plus de deux cent cinquante lieues, mais, dans l'Asie occidentale, l'existence de ce phénomène nous paraît incontestable. On sait d'ailleurs que le vent du nord parcourt chaque année toute la vallée de l'Égypte, et va porter dans l'Abyssinie une prodigieuse quantité de nuages. Volney, Voyage en Égypte et en Syrie, tom. I, pag. 50.

[2] La sécheresse de l'air est telle, selon M. Olivier, que depuis les montagnes du Ghilan et du Mazenderan jusqu'au golfe Persique, et depuis les environs du lac de Van et d'Ormiah jusqu'au pays de Kachemyr, il n'y a l'été aucune rosée sur les plantes, aucune vapeur un peu sensible dans l'atmosphère, aucun brouillard sur les monts les plus élevés, aucun

n'y voit que quelques légers nuages qui fuient épars en se dirigeant vers le Candahar et le Kaboulistan, sans jamais se résoudre en eau. Le sol de cette vaste étendue de pays, sur une partie de laquelle le vent empoisonné du désert souffle par intervalles au printemps, est donc sablonneux et aride.

Les fleuves ou rivières de la Perse qui se rendent vers la mer Caspienne sont extrêmement rapides, ce qui provient du volume considérable de leurs eaux et de la pente du terrain; mais ceux qui arrosent les plaines de Kachan, de Coum, d'Ispahan et de Chirâz, coulent avec moins de vitesse, et à mesure qu'ils s'éloignent de leurs sources, ils diminuent au lieu de grossir. Il en est peu même qui parviennent jusqu'à l'Océan; la plupart se perdant au milieu de plaines sablonneuses [1]. Leur diminution progressive provient

nuage dans les airs. Voyage en Perse, tom. III, chap. VII, pag. 117-118, édit. in-4°. Néanmoins sur les bords du golfe Persique, la pluie tombe quelquefois par torrens en mars et en avril. Voyage de Chard., tom. IX, pag. 228, édition in-12.

[1] Les plaines ou les déserts de sable qu'on rencontre si fréquemment dans presque toute la Perse, rendent applicable à cette contrée ce que dit Strabon de la Lybie, lorsqu'il la compare à *une peau de panthère*. Strab. liv. II, pag. 364.

principalement des saignées qu'on y fait pour arroser les jardins et les champs. Les habitans des provinces dont le sol est aride s'appliquent avec succès à l'irrigation. Ils pratiquent des aquéducs souterrains appelés kehridjs, qui conduisent les eaux jusqu'en des lieux qu'il serait impossible de rendre fertiles sans ce moyen. Il est de ces canaux qui se prolongent sur un espace de plusieurs lieues, et dont la largeur est telle que trois hommes peuvent y marcher de front. On peut y descendre de distance en distance au moyen d'ouvertures qui donnent entrée à l'air et à la lumière. Le plus souvent ces canaux sont creusés dans un sol argileux, et malgré l'état de dégradation où ils se trouvent actuellement, ce sont encore de très-beaux ouvrages.

La terre une fois imbibée d'eau, l'herbe, le blé, le riz, les plantes potagères, le cotonier herbacé, les arbustes, les arbres à fruits, les arbres d'agrément destinés à procurer de l'ombrage, tels que le saule, le peuplier, le platane, l'ormeau, croissent à vue d'œil, et présentent une verdure d'autant plus fraîche, d'autant plus agréable, qu'elle contraste avec la couleur du sable des déserts. Des habitations riantes, des kiosks, des mosquées, des palais s'élèvent au milieu de ces vergers immenses; mais les Persans payent cher les

douceurs dont ils jouissent dans ces retraites. Tantôt elles sont infectées par une foule de reptiles venimeux qui s'échappent du désert et vont se reproduire dans les lieux habités ; tantôt on n'y trouve que des eaux qui ont contracté des qualités malfaisantes ou un goût désagréable en passant sur des sables imprégnés de sel [1]. Enfin on y est exposé à tous les inconvéniens qui, en été, résultent de la rareté de l'air et des exhalaisons d'un pays humide. Tout ceci peut expliquer, du moins en partie, pourquoi les habitans de plusieurs provinces de la Perse sont en général d'une complexion maladive ; pourquoi ils passent une grande

[1] Le sel est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les bas-fonds, ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés ; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés, si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

Toute la Perse offre de grandes plaines dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue ; tels sont ceux du Kerman, du Ségestan, du Khoraçan. M. Olivier, Voyage en Perse, tom. III, chap. VII, pag. 122, édit. in-4°.

partie de leur vie à changer de place; pourquoi ils font un si grand usage de thériaque et d'autres drogues médicinales; pourquoi la médecine est si fort en honneur parmi eux, et pourquoi enfin, lorsqu'ils veulent faire l'éloge d'un pays, ils se bornent à dire que l'air et l'eau en sont bons.

CHAPITRE XXIX.

Division du peuple persan en nomades et en tadjiks. Différence qui subsiste entre les nomades de la Perse et ceux de l'Asie mineure. Rapports qu'ils ont entre eux. Caractère et dispositions belliqueuses des nomades persans. Leurs tribus principales. Agriculteurs persans. Esprit qui les caractérise. Formation des villes.

En réfléchissant tant sur la nature du climat et du sol de la Perse, que sur les effets qu'ont dû produire les usurpations et les désordres presque continuels qui ont réduit à six ou sept millions d'âmes au plus la population d'un pays si vaste, on conçoit facilement que cette population a dû se disperser dans les diverses provinces de l'empire, selon le plus ou le moins de sûreté qu'elle a espéré d'y trouver. Il est résulté de là une division du peuple en deux classes d'individus, dont l'une, celle des nomades, habite les montagnes ou parcourt les déserts; tandis que l'autre, connue sous le nom de Tât ou de Tadjik, vit dans les champs et les lieux arrosés, ou réside dans les villes.

Il n'en est point de la Perse comme de l'Égypte, où l'Arabe du désert croirait se mésallier en donnant la main de sa fille au Fellah, où le Mamlouk meurt sans avoir vu renaître sa race, où le Copte nestorien déteste le Maronite, et où toutes les classes d'habitans, ennemies entre elles, conquérantes ou soumises, ne se confondent jamais. En Perse, au contraire, le nomade ne répugne pas à se naturaliser dans une cité; l'agriculteur embrasse, s'il veut, le genre de vie et les habitudes pastorales des nomades. Le musulman, loin de mépriser les chrétiens, répandus, quoique en petit nombre, dans diverses parties de l'empire, ne se fait pas scrupule de professer la tolérance la plus complète à leur égard; et il n'est pas rare de voir le fils d'un simple mirza épouser la fille d'un prince.

A ne considérer les nomades persans que sous le rapport de leurs habitudes et de leurs mœurs, on serait tenté de les confondre avec les hordes de Turkomans et les tribus d'Arabes qui parcourent les montagnes, les bords des fleuves, ou les sables de l'Asie-Mineure et de la Mésopotamie. Les uns et les autres sont également accoutumés à la vie errante, également enclins au vol et susceptibles de passions violentes. Mais les premiers, soumis au prince, quel qu'il soit, qui règne sur la

Perse, contractent même au milieu des camps quelque chose de la douceur et de la politesse des habitans des villes, tandis que les autres, ne supportant aucun joug, tiennent à honneur de vivre indomptés et farouches.

Les nomades persans, ainsi que ceux de l'empire ottoman, préfèrent les vastes landes, les hautes montagnes, au séjour des lieux les plus favorisés par la nature. Quand on leur demande pourquoi ils ne veulent pas s'affranchir des craintes et de l'incertitude qui assiégent sans cesse leur existence précaire, ils répondent : « Nos pères vivaient « ainsi. » Changer de temps en temps de place, respirer un nouvel air, éprouver, pour ainsi dire à chaque instant, le sentiment de leur indépendance, telle est pour eux la félicité suprême. L'habitant d'Ispahan passera ses journées assis dans un jardin, au bord d'une fontaine, ne songeant qu'à jouir de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs et du murmure de l'eau. L'Afchar, au contraire, préfère à cette vie oisive, qu'il regarde comme honteuse, le mouvement et les voyages : « Pour goûter les douceurs du repos, dit-il, il faut « les avoir achetées par le travail et la fatigue. » Aussi c'est des tentes des nomades que sortent les hommes les plus robustes et les plus beaux,

et presque tous les gens de guerre [1]. Les habitans des villes, indolens et efféminés, ne prennent les armes que dans un danger pressant et dans le cas où ils font partie d'une tribu foraine [2]. Ceux des déserts sont toujours armés et prêts à combattre leurs ennemis.

Ces troupes mercenaires, combattant uniquement pour la solde qu'on leur paye, ou pour le butin qu'on leur fait espérer [3], sont les seules sur le courage desquelles le Chah de Perse puisse compter. Au printemps elles quittent leurs retraites, se rassemblent dans les lieux désignés par les firmans du souverain, et s'enrôlent seulement pour une campagne, l'hiver les ramenant toujours vers leurs tribus respectives.

Les plus importantes d'entre les tribus qui parlent la langue turque sont celles des Afchars,

[1] Nadir-Chah était de la tribu des Afchars.

[2] Dans plusieurs villes de la Perse les habitans sont censés faire partie d'une tribu [1].

[3] M. Scott-Waring dit (A tour to Shiraz, pag. 326) qu'une armée persane n'est qu'une bande immense de brigands que l'espoir du butin tient seul réunis. La première partie de ce reproche nous semble au moins exagérée.

[1] Les villes de Kachan, de Coum, d'Ispahan et d'Yezd sont exemptes de fournir des gens de guerre. Les provinces du Ghilan et du Mazenderan jouissent du même privilége.

des Cadjars, des Turkomans, des Beïats, des Talidjs, des Cara-Tchorlus, des Cara-Gheuzlus (aux yeux noirs) et des Chah-Sevens (amis du roi); parmi les Kurdes, les Rechvends, les Chaghaghis et les Erdilanis ; parmi les Loures, les Zends, les Feïlis et les Bakhtiaris; et parmi les Arabes, les Bestamis, les Beni-Kiabs et les Beni-Houls.

On en compte aussi beaucoup d'autres qui sont dispersées dans les différentes provinces de l'empire. Les unes sont issues des Mèdes, des Parthes ou des Bactriens; les autres, des Dahes, des Mardes ou des Hyrcaniens. Le guerrier qui sort d'une de ces tribus se considère toujours comme en faisant partie. S'il est interrogé sur son pays, il ne dit pas: « Je suis Persan », cette dénomination générale étant inconnue en Perse; mais il dit : « Je suis Afchar, Zend ou Bakhtiari », selon la tribu à laquelle il appartient.

Les Afchars habitent Selmas, Ormiah et Tauris, dans l'Aderbaïdjan, ainsi que les environs de Cazbïn, de Sultaniéh, de Zenghian, de Coum et de Kachan dans l'Irâc persique, et ceux de Damghan (Hecatompyle) et de Mechehed dans le Khoraçan.

On trouve des Cadjars auprès de Téhéran et d'Érivan, dans le Mazenderan et dans le Kho-



Asker - Khân

Afchar.

Peint d'après nature par
Aubry, Lithog. par Heuer.

Imp.ie de C Motte, R. des marais.

raçan, entre Hérat et Merw el Nahar (l'ancienne Transoxane [1]).

Les Turkomans parcourent les pays compris entre le littoral sud-est de la mer Caspienne et la vallée de Bokhara. On en rencontre aussi dans l'Aderbaïdjan et dans le Fars.

Les Beïats campent dans le voisinage de Nichapour, de Téhéran et de Chirâz.

Les Talidjs et les Cara-Tchorlus habitent le Mazenderan et le Cara-Bagh, province située au confluent de l'Araxes et du Cyrus.

Les Cara-Gheuzlus sont établis près de Hamadan, et les Chah-Sevens dans les environs d'Ardebil.

Indépendamment du Kurdistan persan, les Kurdes, et notamment les Rechevends et les Chaghaghis, parcourent l'Aderbaïdjan jusqu'aux confins de l'Irâc, du Chyrwan et du Moghan.

Les Zends, les Feïlis et les Bakhtiaris forment trois puissantes tribus qui sont répandues dans le Lourestan et dans le Fars, entre Ispahan et le pays de Chuster ou l'ancienne Suziane [2].

Les Bestamis, les Beni-Kiabs et les Beni-Houls, et en général les Arabes Scénites, habitent la province anciennement connue sous le nom de Pare-

[1] Hist. de Nadir, traduct. de sir William Jones, pag. 49.

[2] D'Anv. Géogr. anc., tom. II, pag. 270.

tacène de Médie, le Kerman et le Khoraçan. Ces peuples, quoique d'origine étrangère, ne parlent que le persan; et le wahabisme [1], dont les progrès se sont étendus pour ainsi dire jusqu'aux portes de Bagdad, n'a point encore fait de prosélytes parmi eux [2].

Ces tribus diverses ne se bornent pas à camper dans les contrées ci-dessus désignées, elles en parcourent aussi beaucoup d'autres. Nous n'entreprendrons point d'énumérer les causes de ces sortes de migrations, dont l'histoire présente des exemples fréquens. En effet elle nous montre des Chaldéens [3] dans la Paphlagonie, des Chalibes sur les bords de l'Euxin et dans l'Ibérie, des Phasiens dans la Colchide et dans l'Albanie, des

[1] Au jugement de l'un de nos plus savans orientalistes (M. Silvestre de Sacy), les Arabes qui professent le wahabisme, sont un rejeton des Karmates, secte ancienne et puissante qui se mit en révolte ouverte contre l'autorité des khalifes dans le dixième siècle [1].

[2] On trouvera plus de détails sur les tribus nomades de la Perse dans le Précis de la Géograph. univ., tom. III, pag. 187 et suiv., et surtout dans le chap. LII, pag. 452 du voyage fait en 1807, 1808 et 1809, cité plus haut (pag. 118).

[3] Strab., liv. XII, pag. 555.

[1] Voyez le Magasin Encyclop., tom. IV, pag. 35 et suiv., la Bibliothèque Orientale au mot Carmate, la Notice sur les Wahabis et leur histoire publiées à Paris en 1809 et 1810.

Mardes dans l'Arménie et dans la Médie [1], et des Carduques [2] jusqu'auprès de Suze. Peut-être n'y avait-il d'autre identité que celle du nom parmi des tribus qui habitaient des contrées différentes. Ne voit-on pas la même dénomination donnée à des montagnes [3] et à des fleuves très-éloignés les uns des autres? Les anciens comptaient trois Araxes: l'un qui prenait sa source dans la grande Arménie; le second qui avait la sienne dans la Parétacène et dont les eaux se perdaient dans le sable non loin de Persépolis; et le troisième qui coulait entièrement dans la Sogdiane [4]. Ils avaient aussi deux Phases [5]: l'un qui arrosait la Colchide, et l'autre l'Arménie. Ce dernier était le même que l'Araxes véritable. Enfin on voyait aussi plusieurs villes du même nom en des pays divers. On comp-

[1] Strab. liv. XI, pag. 507 note 3.

[2] D'Herbelot. Bibl. orient. au mot Curde.

[3] On connaît encore aujourd'hui trois monts Elbours, le premier situé dans le Caucase, et que nous avons eu l'occasion de voir durant le cours d'un voyage plus récent, le second auprès de Téhéran, et le troisième dans le Kouhestan à l'est de Hamadan [1].

[4] Carte des marches et de l'empire d'Alexandre, par M. Barbié du Bocage.

[5] Ibid.

[1] Voyez les cartes françaises les plus estimées, et celle d'Arrowsmith, intitulée Asia, January, 1801.

tait plusieurs Héraclées et un grand nombre d'Alexandries [1]. Mais revenons à notre sujet.

Vers le Newrouz, qui est le premier jour de l'année persane (le 21 ou le 22 mars), des courriers partent de Téhéran et vont porter aux chefs des tribus la désignation du lieu que le souverain a choisi pour faire la revue de ses troupes. Tantôt c'est dans le Khoraçan, tantôt dans le Fars, mais le plus souvent dans l'Irâc persique. La cour actuelle ne s'éloigne guère de la capitale à la distance de plus de dix journées de chemin; elle va passer dans les ïeïlaks (lieux frais) les ardeurs de la canicule. C'était ainsi que, dans la belle saison, Sémiramis quittait les jardins de Babylone pour les montagnes de la Médie, et que les rois parthes se transportaient avec leur cour et leur armée de Ctésiphon à Ecbatane, et d'Ecbatane à Ctésiphon, fuyant en hiver les neiges de l'Elvend et de l'Elbours, et en été le souffle brûlant du vent de sud.

Les habitans de la Perse ont de tout temps aimé à changer de place, et il paraît qu'autrefois ils transportaient, pour ainsi dire, leurs villes avec eux. Il en est à peu près de même aujourd'hui;

[1] Examen critique des historiens d'Alexandre, pag. 401 et suivantes.

j'ai vu, dans le camp de Sultaniéh, des places publiques, des bazars, des mosquées et même des écoles. Si quelqu'un m'invitait à lui faire visite sous sa tente, il me disait : « *Be khânéï ma techrïf bekun*, viens honorer ma maison. »

Ce camp présentait un assemblage bizarre d'hommes appartenant aux tribus mentionnées ci-dessus, ou venant de pays fort éloignés de la Perse. Quelquefois on trouvait réunis dans un même groupe l'Uzbek, appuyé sur sa lance, et excitant le rire par la difficulté qu'il éprouvait à prononcer le persan ; l'Arabe, au teint brûlé par le soleil, maniant sa barbe rare et poudreuse, et portant sur tous les objets des regards vifs et pénétrans ; l'Indien, parlant toujours avec volubilité, mais à voix basse et la tête penchée vers la terre ; et enfin le Persan écoutant tout le monde avec un air d'approbation et un sang-froid inaltérable. L'habitant des forêts était vêtu d'une étroite tunique. Un manteau de laine enveloppait le pasteur du désert. Les haillons qui composent les vêtemens du Guèbre laissaient à découvert une grande partie de son corps basané. Le Mollah était coiffé d'un turban de mousseline, et le simple mirza, d'un bonnet de peau d'Astrakhan. Si quelque Khan s'approchait du groupe, tous se

levaient et se retiraient à une distance respectueuse.

Quoique les tribus nomades de l'empire entendent presque toutes le persan, qui est pour elles la langue savante, elles ont des idiomes particuliers, qui diffèrent beaucoup entre eux : ce sont le djiagathaï, le turk, le kurde et le loure. On peut sous ce rapport les considérer comme des peuples à part. Voyageant toujours sans s'inquiéter de l'avenir, ces nomades parviennent au terme de leur vie sans avoir vu la fin de leurs courses vagabondes. Étrangers dans tous les pays, mais peu fanatiques quoique ignorans, ils affichent un grand zèle pour l'islamisme ; cependant, dans le fond de l'âme, ils pensent que toutes les religions qui commandent l'amour et l'observation des vertus hospitalières, sont également respectables ; opinion qui probablement est le résultat de leurs habitudes cosmopolites. « Parcourir le monde, disent-ils, c'est acquérir une existence nouvelle. « L'eau qui séjourne dans les étangs est amère et « insalubre. C'est en courant qu'elle acquiert une « douceur salutaire et une agréable limpidité. »

La classe des agriculteurs persans, par son état et par les habitudes qui en résultent, tient le milieu entre celles des nomades et des citadins. Ceux qui cultivent la terre jouissent, s'ils sont

musulmans, de quelques priviléges, dont le plus important est de ne pouvoir être vendu; cette prérogative est consacrée par le Coran.

Le cultivateur en Perse est dans une dépendance absolue du gouvernement. Il obéit et souffre sans murmure, tant que le mal n'est pas porté jusqu'à l'excès; mais si les dépositaires de l'autorité publique l'oppriment d'une manière trop forte, il fuit ses champs, il abandonne le toit paternel et rentre dans la classe des nomades. Cependant, pour peu que l'espérance d'un avenir plus heureux vienne luire à ses yeux, il reprend ses travaux et les poursuit avec autant d'activité que d'intelligence. Lorsque rien ne le trouble dans l'exercice de son industrie, il s'enrichit facilement; après avoir acquis de la fortune, il ne change plus d'état ni de lieu, il ne va point dissiper son or dans les villes; il augmente la somme de ses jouissances; il embellit sa demeure, prend de nouvelles épouses, achète de nouveaux esclaves, et naturalise dans ses champs le luxe et les agrémens que les autres recherchent dans les cités. C'est pour cette raison que souvent on voit dans les villages les plus médiocres de la Perse de grandes et belles maisons, renfermant toutes les superfluités que procure l'opulence.

D'après ces divers traits du caractère national, voici comment il est permis de croire que se formèrent ou s'agrandirent plusieurs villes de la Perse.

Lorsque las d'errer de désert en désert, de traîner après lui une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, et tout l'attirail d'une caravane immense, le chef d'une tribu puissante s'arrête dans une vallée fertile dont il veut prendre possession, il fait construire, pour le besoin du moment, des maisons de terre aussi peu solides que les tentes qu'elles doivent remplacer. Il indique à chacun le terrain qu'il doit cultiver, et il règle le genre de travail qu'il a droit d'attendre de ceux qui lui sont subordonnés. Les uns plantent des jardins, les autres creusent des réservoirs; ceux-ci se livrent, dans l'intérieur de leurs demeures, à des occupations qui n'annoncent qu'une industrie peu avancée; ceux-là veillent au dehors à la conservation des troupeaux. Enfin les femmes vaquent aux soins du ménage, pétrissent le pain, filent la laine, foulent des feutres et tissent des tapis. Si l'établissement prospère, si le chef inspire de la confiance, des marchands attirés par l'appât du gain accourent de toutes parts; aux huttes succèdent des habitations propres, commodes, mais ouvertes,

aérées, et rappelant par leur structure la forme des tentes primitives; on voit s'élever des mosquées, des bazars, des fontaines, et bientôt le camp des pasteurs présente l'aspect d'une ville.

CHAPITRE XXX.

Considérations sur l'état ancien et sur l'état présent de la Perse. Population. Revenus et dépenses.

On ne peut douter que Xénophon, Diodore, Quinte-Curce et d'autres auteurs anciens n'aient fort exagéré la richesse et la population de la Perse. Chardin lui-même n'est point à l'abri d'un reproche semblable; mais quoique ce vaste empire soit loin d'être aussi florissant qu'il l'était sous Alexandre, sous les Arsacides, et même sous les khalifes et les sophis, on ne peut pas dire non plus qu'il soit dans un état de dépopulation croissante, et dépourvu d'élémens de prospérité, quand on voit le nombre des habitans d'Ispahan presque doublé depuis vingt ans [1].

Ce qui a pu induire en erreur quelques personnes qui, vers la fin du siècle dernier, ont par-

[1] When I went to Persia in 1800, it (the population of Ispahan) was not supposed to exceed one hundred thousand; and it is now calculated at nearly two hundred thousand. (The History of Persia, tom. II, pag. 521.)

couru la Perse, c'est probablement la quantité de ruines qui en couvrent la surface. Cet état de dégradation a pour causes principales la fréquence des tremblemens de terre, et l'usage où sont les Persans de quitter la maison paternelle lorsqu'ils se marient, et de se construire des habitations à leur gré. C'est en partie à la seconde de ces causes qu'il faut attribuer le nombre et l'étendue des ruines qui couvrent la plaine de Sultaniéh. L'enceinte de cette ville a été insensiblement portée vers l'orient, à tel point, qu'aujourd'hui le bourg qui en a conservé le nom est situé à près de trois lieues de l'emplacement qu'occupait l'ancienne Sultaniéh. Des débris d'édifices, des restes de beaux monumens couvrent cet espace, et concourent, avec les témoignages de l'histoire, à prouver la splendeur passée de cette ville qui, dans le quinzième siècle, fut l'entrepôt d'un commerce immense avec l'Inde [1] : mais quelle que soit la grandeur qu'on lui suppose, il est difficile de croire qu'une étendue aussi considérable ait été totalement habitée dans le même temps. Au surplus il n'est pas hors de propos de faire observer ici qu'en Perse les lieux susceptibles

[1] Ruy Gonzalès Clavijo cité dans le précis de la Géograph. univers. tom. III, pag. 242.

de culture présentent trop de chances de fécondité pour être restés long-temps privés d'habitans. Tauris, Ispahan et Hamadan, dont les environs sont pourvus d'eau, ont dû être toujours des villes importantes et très-peuplées. La salubrité du climat, la beauté des sites, la fraîcheur des paysages environnans, ne doivent laisser aucun doute sur l'existence des anciennes cités qu'elles remplacent. Les géographes peuvent bien prendre Gaza pour Ecbatane, et Rhagès pour Arsacie; mais ils ne sauraient admettre comme probable que des terrains fertiles, qui semblent être des îles délicieuses au milieu de déserts arides, aient jamais été totalement négligés.

A s'en rapporter au témoignage des Orientaux, on serait tenté de considérer la population actuelle et les revenus de la Perse comme de beaucoup supérieurs à ce que comportent l'étendue, la nature du sol, et le gouvernement de cet empire. Les Persans, même les plus instruits, ont peu de connaissances en fait de statistique, et, ignorans ou non, ils sont toujours disposés à exagérer les ressources de leur pays : mais si leurs calculs manquent d'exactitude numérique, ils ne sont point dépourvus d'une sorte d'exactitude relative, et il n'est pas impossible de tirer parti même de leurs contradictions; c'est ce que nous

avons tâché de faire en réunissant, dans le tableau suivant, le résultat des informations que nous nous sommes procurées soit en Perse, soit à Constantinople, soit à Astrakhan, soit à Paris. Nous avons combiné ces données avec celles que fournissent les relations des voyageurs les plus estimés, et nous avons reconnu qu'en général leurs évaluations se rapprochaient beaucoup de nos calculs.

TABLEAU APPROXIMATIF

De la population des états soumis à la domination du Chah de Perse.

NOMS DES PROVINCES.	NOMBRE PRÉSUMÉ.	SOURCES ET AUTORITÉS.
HABITANS SÉDENTAIRES.		
Érivan.	120,000.	Rapports des Arméniens.
Aderbaïdjan. . .	1,400,000.	*id.* des Persans.
Ghilan.	250,000.	Mém. manus. de M. Trezel.
Mazenderan. . .	750,000.	*id.*
Irâc.	1,500,000.	Rapports des Persans.
Farsistan. . . .	700,000.	*id.*
Kurdistan. . . .	mémoire.	
Kerman.	*id.*	
Khousistan. . .	300,000.	*id.*
Khoraçan. . . .	700,000.	*id.*
NOMADES.		
Langue turque. .	420,000.	Tabl. des trib. milit. de la Perse [1].
Langue kurde. .	88,000.	*id.*
Langue arabe . .	130,000.	*id.*
Langue loure . .	124,000.	*id.*
Arméniens. . . .	70,000 [2].	Tab. des nat. qui hab. la Perse [3].
Guèbres.	20,000.	The History of Persia.

RÉCAPITULATION.

Habitans sédentaires ou Tadjiks.	5,720,000
Nomades.	752,000
Arméniens.	70.000
Guèbres.	20,000
Juifs et Zabiens.	mémoire
Tribus inconnues [4].	*id.*
TOTAL GÉNÉRAL.	6,562,000

[1] D'après les renseignemens fournis par M. Jouannin, et insérés dans le Voyage fait en 1807, 1808 et 1809.

[2] M. Malcolm (The Hist. of Persia, tom. II, p. 521) ne porte qu'à 12,383 le nombre total des Arméniens de la Perse. Nous sommes d'autant plus portés à croire à la probabilité d'une erreur dans cette évaluation, que tout récemment encore on vient d'être obligé de faire bâtir une église Arménienne à Téhéran.

[3] Précis de la Géographie universelle. tom. III, pag. 286.

[4] On peut, sans crainte d'exagération, porter à 3 ou 400,000 le nombre des nomades inconnus ou omis dans ce tableau.

Les revenus du Chah se composent 1° des produits de ses domaines; 2° des redevances que lui payent les gouverneurs des provinces; 3° des droits de douane qu'il lève sur différentes marchandises; 4° des tributs qu'il impose aux chefs des hordes nomades et aux princes de quelques contrées voisines; et 5° des présens que, pour se concilier sa bienveillance, lui font divers gouverneurs soit règnicoles soit étrangers, et notamment ceux de la province Afghane de Hérat [1], qui sont toujours divisés entre eux. Voici un tableau approximatif de ces revenus :

	tomans [2].
Produits des domaines de la couronne.	700,000
Redevances que les princes, les khans, etc. payent au Chah, sur le maliât et autres contributions. . . .	500,000
	1,200,000

[1] La ville de Hérat, très-importante comme place de commerce, a été plusieurs fois prise par les Persans; elle leur fut livrée il y a peu d'années par les habitans, qui ne supportaient qu'impatiemment le joug des Afghans. On ignore s'ils l'ont gardée depuis.

Ce ne sont pas seulement les gouverneurs de la province de Hérat qui envoient des présens ou des tributs au Chah. J'ai vu à Téhéran l'ambassadeur d'un fils de Zéman-Chah, qui gouvernait le Kaboulistan, et qui était en guerre avec Melik el Sudjar, son frère, gouverneur du Candahar. Cet envoyé était porteur d'une somme de 12,000 tomans (240,000 francs), qui fut versée dans le trésor de Feth-Aly-Chah.

[2] Le toman vaut environ vingt francs.

	tomans.
Report d'autre part.	1,200,000
Droits de douanes et péages.	mémoire.
Droits sur les vignes et vergers.	*id.*
Droits sur les maisons, caravansérais, bains, moulins, etc..	*id.*
Taxes sur les marchandises mises en vente dans les bazars, et sur les fabriques [1].	400,000
Contributions de toute espèce payées par la ville et la province d'Ispahan.	700,000
Droits sur les monnaies.	mémoire.
Présens faits par les sujets qui sollicitent des grâces, et autres recettes extraordinaires	600,000
TOTAL.	2,900,000
	fr.
Ce qui équivaut à.	58,000,000

Les chefs des nomades acquittent en chevaux, en bestiaux, en feutres, en tapis, et en plusieurs autres objets, la plus grande partie de leurs tributs : seulement, depuis quelques années, le Chah exige que le cinquième au moins soit payé en argent. Ce tribut, joint aux sommes que nous avons spécifiées ci-dessus, et à diverses rentes omises, peut faire monter les revenus de la Perse de soixante-dix à quatre-vingt millions de francs, [2]

[1] D'après des renseignemens très-récens, ces taxes varient depuis 5 jusqu'à 8 p. 100 du revenu présumé. M. Malcolm les porte à 20 p. 100.

[2] Ce résultat de nos informations s'accorde, à peu de chose près, avec les évaluations présentées (tome II,

somme qui se trouve presque doublée par l'énormité des frais de perception, et sur laquelle le roi doit entretenir son armée, payer les dépenses de sa maison, et donner à ceux de ses sujets qui les ont méritées par leurs services, des gratifications souvent considérables. Quant aux établissemens publics, tels que les colléges, les mosquées, les fortifications, les aquéducs et les ponts, ils sont pour la plupart à la charge des provinces, et par conséquent mal entretenus; les gouverneurs ne songeant qu'à entasser des richesses, tant pour

pag. 443) par l'auteur du Voyage fait en 1807, 1808 et 1809, et avec celles de M. Malcolm (tom. II, pag. 471): mais il n'est qu'approximatif, et nous sommes tentés de le croire un peu élevé. En effet, si, comme nous le pensons, il est permis de comparer entre elles deux contrées régies par les mêmes dogmes religieux, et soumises à un même mode d'administration, nous rappellerons au lecteur qu'avant l'expédition des Français en Égypte, le montant du miry ou de l'impôt sur les terres dans cette dernière province, était évalué par un voyageur très-exact [1], de quarante-six à cinquante millions, tandis qu'on sait aujourd'hui qu'il ne s'élevait réellement pas au quart de cette somme, et que le revenu propre du sultan n'était, en 1797, sans y comprendre les charges, que de quatre millions cent quatorze mille six cent quatre-vingt-dix-neuf francs quarante-sèpt centimes [2].

[1] Volney, voyage en Egypte et en Syrie, tom. I. pag. 204.

[2] Mémoire sur les finances de l'Égypte, pag. 368.

leur avantage particulier que pour satisfaire l'avidité des grands et celle des gholam-chah ou porteurs d'ordres, qui leur sont envoyés; car ceux-ci exigent toujours un salaire proportionné à l'importance de la mission dont ils sont chargés, et qui, fort souvent, est réglé d'avance[1].

Si les sommes que l'on verse dans le trésor du Chah ne sont pas exorbitantes comparativement à l'étendue et à la population de la Perse, elles n'en sortent non plus que pour des dépenses indispensables qui n'en absorbent pas la moitié. Le reste est converti en lingots, en pierreries, et en divers objets d'une grande valeur et d'un transport facile en cas d'événement; ce qui doit suffire pour empêcher qu'on ne trouve exagérés les rapports que tous les voyageurs ont faits de la magnificence de la cour de Perse. Ces richesses, il est vrai, pourraient être employées d'une manière plus utile pour le pays et pour le prince lui-même; mais on sait que dans les états despotiques l'intérêt public n'est compté pour rien, et que les mots d'économie politique, de sagesse d'administration, d'ordre et de prévoyance, y sont pour ainsi dire inconnus et impossibles à traduire littéralement.

[1] Voyages de Chardin, tom. II, pag. 201, de l'édition publiée par M. Langlès.

Les Persans se trouvent donc sans cesse exposés aux exactions et aux violences des agens subalternes du gouvernement. Assez clairvoyans pour pénétrer les motifs réels qui portent Feth-Aly-Chah à thésauriser, ils sentent tous les inconvéniens attachés au système actuel, et n'envisagent l'avenir qu'avec un sentiment d'effroi trop justifié par les événemens précédens. De cet état d'inquiétude résulte un défaut de confiance, un esprit de vénalité et de corruption qui se manifeste de toutes parts. Il y aurait toutefois de l'injustice à ne pas reconnaître que le prince régnant fait tous ses efforts pour prévenir ces maux ou pour les réparer. Il ne néglige aucun des moyens propres à laisser parvenir la vérité jusqu'à lui, et loin de rester renfermé dans les murs d'un harem, on le voit journellement passer de six à sept heures en public, accessible à tous ses sujets, et disposé à faire droit à leurs justes réclamations.

CHAPITRE XXXI.

Discipline, solde et nombre approximatif des troupes qui composent l'armée du Chah de Perse. Manière dont ce prince en passe la revue.

Après avoir indiqué d'une manière générale les diverses classes d'individus qui composent en grande partie l'armée du Chah de Perse, jetons un coup d'œil rapide sur leur discipline, leur solde et leur nombre présumé.

Les troupes persanes, lorsqu'elles sont en marche, vivent presque toujours aux dépens du pays qu'elles traversent; les nazirs (intendans de l'armée) se contentent de donner aux kelanters ou ketkhodas (maires) de chaque village une reconnaissance des denrées qui ont été consommées, et de la valeur desquelles il doit être tenu compte sur le montant des contributions; mais comme la déduction se fait rarement, les provinces qui se trouvent sur le passage des troupes n'ont guère moins à souffrir que si elles étaient occupées par l'ennemi. Lorsqu'un Khan arrive, on lui désigne un ou plusieurs vergers pour y dresser ses tentes.

Des esclaves munis de pieux et de haches ne se font aucun scrupule de renverser une partie des murs de clôture qui sont ordinairement de terre, et les troupes entrent par la brèche, comme dans une ville prise d'assaut. En Turquie, les Arméniens ont soin de ne pratiquer dans leurs demeures que des ouvertures très-basses, afin que les Turks ne puissent y entrer à cheval. En Perse, les enclos sont entièrement dépourvus de portes, à cause de la rareté du bois, et les jardiniers s'y introduisent, la plupart du temps, à l'aide d'échelles; mais toutes les clôtures sont à peu près inutiles, rien ne pouvant résister à l'indiscipline du soldat ni à la violence des chefs. Cependant Feth-Aly-Chah ne voit qu'avec peine les vexations qu'on fait éprouver à ses sujets; il ne souffre pas qu'on enlève rien de vive force pour son service particulier, persuadé de la vérité de cette maxime de Nouchirvan : que lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre. En 1805, il ordonna que tous les villages par lesquels l'armée avait passé fussent exempts de contributions.

Ces troupes sont armées à la légère et d'une manière assez appropriée au service militaire. La guerre ne se faisant guère qu'en été, elles marchent souvent de nuit, à la clarté des flambeaux

et au son d'une musique bruyante [1]. L'espace qu'elles parcourent en un jour est d'environ six parasanges, c'est-à-dire d'un tiers plus long que la traite habituelle des caravanes. Cependant, en des occasions extraordinaires, elles en font à peu près le double. En 1795, Mehemed-Khan se rendit, avec sa cavalerie, de Téhéran à Tiflis [2] en quinze jours; ce qui fait onze parasanges ou près de dix-sept lieues par jour. Il s'en faut de beaucoup que la marche des troupes ottomanes soit aussi rapide. Youssouf pacha mit quatorze mois à se transporter avec son armée de Constantinople en Égypte.

Les lieux de campement et de séjour sont assignés par les firmans du prince. On dépêche préalablement des officiers qui ont ordre de choisir les positions convenables, et de faire préparer les vivres et les fourrages. Les bagages précèdent presque toujours les troupes. Avant l'arrivée de

[1] Quelques-uns des détails qu'on vient de lire se trouvent déjà dans un *avis du libraire* placé au commencement du voyage en Perse de M. Olivier. Nous avons cru devoir les insérer ici, parce qu'ils sont extraits de diverses notes qui sont notre ouvrage, et dont quelques fragmens furent imprimés en 1807 dans les journaux.

[2] Mehemed-Khan prit cette ville, la livra au pillage, et en ramena quinze mille esclaves.

celles-ci, on dresse les tentes, on construit des cuisines, et s'il se peut, on conduit des rigoles jusque dans le camp; ouvrages qui exigent un grand concours de valets et d'esclaves. Depuis le règne de l'eunuque Mehemed, les femmes, excepté celles du prince, ne marchent plus à la suite de l'armée, et l'abrogation de cette coutume, qui était suivie de temps immémorial, a été un pas de fait vers le perfectionnement de la discipline militaire. D'autres usages, que les Persans conservent avec obstination, ne contribuent pas médiocrement à faciliter contre eux les surprises nocturnes. Par exemple, ils mettent des entraves aux pieds de leurs chevaux, ils n'ont point de gardes avancées, et leurs camps, presque toujours ouverts, ne présentent aucun obstacle aux attaques de l'ennemi. Xénophon [1] relève, avec autant de sagacité que de raison, les inconvéniens attachés à la première de ces coutumes des anciens Perses. On pourrait s'étonner que l'expérience n'ait point fait sentir aux Persans le vice de cette partie de leur système militaire, si l'on ne voyait d'autres peuples repousser obstinément des inventions d'une utilité évidente, telles que la baïonnette, les pompes, les moulins à vent, etc. etc. [2].

[1] Xénoph. de expedit. Cyri, lib. III, § XXII.

[2] Les Français ont eu de fréquens exemples de cette répu-

La guerre, considérée comme un art, est une chose dont les Persans n'ont aucune idée, et pour laquelle leur langue manque d'expression. Leurs troupes ne conservent aucun ordre ; et ce qui caractérise principalement leur manière de combattre, c'est d'enfoncer l'ennemi du premier choc, ou de fuir avec la rapidité de l'éclair. Parmi les tribus nomades, le cavalier qui tombe de cheval est considéré comme vaincu : on le désarme; on ne lui fait aucun mal. L'objet principal, dans une action, n'est pas de rester maître du champ de bataille, c'est de faire le plus de butin qu'il est possible. Si des armées composées comme le sont celles dont nous parlons sont incapables de soutenir un choc violent et prolongé de la part d'un corps de troupes quelconques, à plus forte raison sont-elles hors d'état de tenir tête à des soldats disciplinés, combattant en ligne, et commandés par des chefs versés dans l'art de la guerre. Aussi plusieurs fois a-t-on vu, de nos jours, quelques poignées d'Européens dissiper des armées d'Ottomans, et le feu réglé et soutenu de l'artillerie et

gnance durant le cours de leur expédition en Egypte. Les ouvriers employés aux travaux publics portaient, en chantant, sur leurs têtes, la terre, les pierres, le bois; on ne parvint jamais à leur faire adopter l'usage de la brouette.

de la mousqueterie paralyser tous les efforts des milices orientales.

Il n'y a en Perse ni casernes, ni hospices militaires, ni magasins pour l'approvisionnement de l'armée. Chaque fantassin ou cavalier est obligé, au moyen de la solde qu'il reçoit du souverain, de se fournir de tout. Cette solde, payée régulièrement aux troupes présentes à la revue, varie selon le genre de service, et peut aller de 6 à 7 tomans (de 120 à 140 fr.) par soldat, et de 20 à 30 tomans (de 400 à 600 fr.) par officier, pour toute la campagne [1]. Le gouvernement donne aux troupes un peu de grain et remplace à ses frais les chevaux qui viennent à manquer. Quant aux chefs de tribus, ils reçoivent un traitement moins proportionné à leur rang qu'au nombre d'hommes qu'ils amènent.

L'armée persane se compose, 1° des gardes du roi et des princes; 2° des troupes fournies par les tribus nomades; 3° des milices provinciales, qui ne font aucun service régulier ni permanent; 4° de divers corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, exercés et habillés à peu près à l'eu-

[1] Les gholam-chah reçoivent une paye annuelle de 20 à 30 tomans (de 400 à 600 fr.), sans compter diverses gratifications.

ropéenne; sans compter un corps de mauvaise artillerie nommée Zembourek.

D'après les calculs présentés par M. Malcolm [1], le nombre des cavaliers nommés gholam-chah s'élevait en 1810 à environ. 4,000
Celui des nomades à. 80,000
Les milices enregistrées à. 150,000
Et les troupes exercées à l'européenne à. 20,000

TOTAL. 254,000

Sur les vingt mille hommes de troupes régulières, neuf mille appelés djan-bâz, étaient particulièrement attachés à la personne du souverain; le reste, aux ordres du prince Abbas-Mirza, se composait de douze bataillons d'infanterie nommés ser-bâz, d'un escadron de cavalerie, et d'un nombre d'artilleurs suffisant pour la manœuvre de vingt pièces de canon. Il paraît que, depuis cette époque, le prince Mehemed-Aly-Mirza, aujourd'hui gouverneur de Kirmanchah, a suivi l'exemple de son frère, et est parvenu à discipliner à l'européenne quelques bataillons; innovation dont les Persans sont redevables d'abord à la France, puis à l'Angleterre, mais à laquelle la religion et les mœurs opposent trop d'obstacles pour qu'il soit permis d'en attendre des résultats durables et importans.

[1] Tom. II, pag. 495 et suiv.



Dessiné d'après nature par M. Orlowski. Lithog. par Aubry.

Zemboureki, ou Artilleur Persan.

C. Motte à Paris.

Déjà l'on sait que malgré les soins des officiers anglais chargés de discipliner les troupes d'Abbas-Mirza à Tauris, le zèle de ce prince s'est refroidi d'une manière si sensible, que le nombre des ser-bâz a considérablement diminué ; et s'il faut s'en rapporter au témoignage des Arméniens d'Astrakhan, un corps de ces troupes, à nombre égal, a été vaincu durant la campagne de 1818, dans les provinces orientales de la Perse, par les bandes indisciplinées des Turkomans et des Bokhars.

Le Chah passe la revue de ses troupes au moins une fois tous les ans. Chaque soldat, appelé par son nom, passe rapidement devant le souverain; s'il est agréé, on lui paye sa solde. On conçoit que rien n'est plus mal imaginé ni plus long qu'une pareille méthode. Aussi le prince inspecte-t-il rarement plus de cinq cents hommes par jour; il est, dans ces sortes d'occasions, assis sur un trône portatif, moins élevé mais non moins riche que celui dont la description a été mise sous les yeux du lecteur, dans le chapitre XXVI du présent ouvrage [1].

[1] C'est ce trône qui est représenté dans la gravure d'un tableau que nous avons rapporté de Perse en 1807.

CHAPITRE XXXII.

Causes qui empêchent le commerce de la Perse de prospérer. Antipathie des Persans pour les voyages maritimes. Importations et exportations de la Perse. Productions de l'industrie française qu'on pourrait porter avec avantage dans ce pays.

VOYAGEURS par habitude et par goût, spéculateurs intelligens, communicatifs, infatigables, les Persans s'adonnent au commerce avec ardeur. Placés entre l'Europe et l'Inde, ils en importent par terre et à peu de frais les productions, et se contentent ordinairement d'un gain médiocre, espérant étendre leurs affaires par ce moyen.

Cependant trois causes principales concourent journellement à diminuer les avantages que le commerce procure en Perse aux négocians de profession. La première est l'usage qui permet à chacun d'acheter et de vendre pour son propre compte. Comme il n'y a point de noblesse proprement dite dans ce pays, et que tous les états qui conduisent à la fortune y sont également

honorés, nul ne croit s'abaisser en vendant, sans l'entremise de personne, les fruits de ses champs et de ses jardins, ou les productions de son industrie. Aussi les Khans du rang le plus élevé ne rougissent point de se rendre au bazar pour y faire des échanges, et souvent le monarque lui-même marchande, du haut de son trône, des étoffes et des pierreries.

La deuxième cause est l'aversion très-marquée, sinon invincible, que les Persans ont toujours eue pour la mer. Ils la portent à un tel point, qu'ils préfèrent le passage des déserts les plus arides et les plus dangereux à la plus courte navigation. Si l'on ne savait que cette répugnance tient à des préjugés très-anciens, et très-enracinés [1], on aurait peine à concevoir comment des hommes aussi braves sentent défaillir leur courage lorsqu'il s'agit d'entreprendre un voyage maritime. Le manque de marine, résultat d'une telle antipathie, a été doublement funeste à la Perse, en ce qu'il lui a fait perdre, d'un côté, les nombreux et riches établissemens qu'elle avait sur la mer Caspienne, et de l'autre, les îles de Kharek, de Kichmich, d'Ormuz et de Bahhreïn [2],

[1] Hérodote. Hist. Liv. IV.

[2] Il existait en 1806 à Bassora ou Bassrah, un Arabe nommé Abdul Rizak, qui faisait presque tout le commerce

dans le golfe Persique ; îles dont se sont rendus maîtres les Arabes et les Wahabis, très-disposés à mépriser une puissance dont le pavillon ne flotte presque plus dans leurs parages.

La troisième cause est le manque de change. Bien que l'invention des lettres de change et que celle du papier-monnaie [1] ne soient point incon-

des perles, et qui avait des correspondans à Bagdad, à Constantinople et à Ispahan. Il envoyait de ses perles jusqu'à la Chine, et avait fondé une petite ville sur la rive gauche de l'Euphrate.

[1] Voyez dans les Mémoires de l'Institut, classe de Littérature, tom. IV, pag. 115-141, la curieuse dissertation sur les papiers-monnaie des Orientaux, composée par M. Langlès, à qui nous emprunterons la note suivante, extraite du tom. X[e] de son édition de Chardin, pag. 417. « Un « fragment assez considérable de l'Histoire Universelle de « Khondémyr, intitulée Hhabyb ul Séïr, forme la base de ce « mémoire. On y voit qu'en 1274 et 1275 de notre ère, un « prince moghol, Kaï-Khâtoù, qui régnait à Tauryz sur la « Perse septentrionale et occidentale, eut recours à des *cé-* « *dules* absolument semblables à nos papiers-monnaie, pour « remédier à l'embarras de ses finances : il ne fut pas l'in- « venteur de cet expédient, et ne fit qu'imiter les Chinois. Au « commencement du même siècle, et peut-être même à une « époque antérieure, les monarques chinois avaient substitué « aux valeurs métalliques des monnaies fictives de papier, « qu'ils nommaient *Tchao*, parce qu'elles portaient le sceau « du monarque. Kaï-Khâtoù adopta jusqu'à cette dénomina-

nues en Perse, une méfiance générale et la crainte qu'on y ressent de faire connaître, même indirectement la fortune qu'on possède, concourent, avec l'éloignement des lieux, à empêcher de traiter autrement que par voie d'échange.

Toutefois le génie industrieux des Persans, et l'avantage que leur procure la situation de leur pays, qui se trouve placé entre les deux plus riches parties du monde, joints à la sûreté des chemins de la Perse, à la facilité, au bas prix du transport des marchandises, et enfin à l'appât d'un gain qui ne laisse pas d'être considérable, les font à cet égard sortir de l'apathie qui semble indigène en Asie. Ils portent l'or de l'Europe au Candahar, à Kachemyr [1], à Kaboul et à Delhy, et ils en reviennent avec de riches étoffes, des drogues, des pierres précieuses, et entre autres avec des diamants bruts, qui sont transportés et taillés en Hollande, puis revendus dans l'Orient.

« tion même pour ses papiers-monnaie, qu'il nomma *Djâoù* ou « *Tchâoù*.

[1] Dans les premières années de ce siècle, le commerce des châls faisait passer tous les ans deux millions de sequins vénitiens à Bagdad.

Articles principaux dont se compose le commerce des Persans [1].

IMPORTATIONS.

La Perse tire du Bengale et de la côte de Coromandel toutes sortes de toiles bleues et blanches, des étoffes de soie et de coton, des mousselines, du sucre, de l'indigo, du gingembre, du carthame, du bois de sandal, de l'aloës, du benjoin, de la laque, de l'étain, du plomb et du fer, de la porcelaine et du thé de la Chine, des draps d'Europe, des diamans du Dékan, des rubis, des topazes et des saphirs.

DE LA CÔTE DU MALABAR :

Du cardamome, du poivre, du bois de Thek, et des bambous pour faire des lances.

[1] Cette nomenclature est le résultat d'informations prises par nous sur les lieux, de documens tirés de relations modernes, et de rapports de négocians persans. Depuis notre retour en France, divers ouvrages ont été publiés sur l'Orient, et enrichis de détails sans doute plus complets; néanmoins nous avons cru devoir conserver ceux-ci, soit parce qu'ils offrent un moyen de comparaison entre l'état précédent et l'état actuel du commerce de la Perse, soit parce qu'ils paraissent de nature à intéresser plus particulièrement les commerçans français.

DE SURATE :

Des étoffes d'or et d'argent, des mousselines pour des turbans, de l'indigo, et de l'acier pour faire des sabres.

DE CEYLAN :

Des noix de muscade, de la cannelle, du girofle et du café de Java.

DE L'YEMEN OU DE L'ARABIE HEUREUSE :

Du café de Beït et Fakih, el des dattes.

DU SEVAHÏL :

Des esclaves noirs des deux sexes, des eunuques, des émeraudes, de la poudre d'or et de l'ivoire.

DE L'ÎLE DE BAHHREÏN :

Des perles.

DU TURKESTAN, DU KACHEMYRE :

Des châls, des feutres, des tapis, des fourrures, des rubis balais, des turquoises (de Badakhchan) du lapis lazuli, de l'amianthe, de la rhubarbe de Chine et du Thibet, du semen-contra, des peaux d'agneaux de Bokhara, et des plumes de héron.

DE LA RUSSIE :

Du caviar [1], des cuirs tannés, des draps, de

[1] OEufs d'esturgeon dont les chrétiens du Levant, et sur-

la cochenille, de la bijouterie et de la monnaie de cuivre, malgré la prohibition rigoureuse qui existe en Russie de cette exportation.

EXPORTATIONS.

LES PERSANS PORTENT DANS L'INDE :

Du cuivre de l'Asie mineure, du blé, du vin de Chirâz, des dattes, de l'assa-fœtida [1], de l'eau de roses, du hennéh pour teindre les ongles et les cheveux, de l'or, de l'argent, de la soie écrue, de la laine, du poil de chèvre, des tapis, des fruits secs, des turquoises, du lapis lazuli, du soufre, du tunbeki [2], et des roseaux pour écrire.

EN RUSSIE :

De la soie, du coton, du riz, de la noix de galle et des fruits secs [3].

tout les Grecs, font, depuis quelques années, une consommation prodigieuse.

[1] L'on sait que les Indiens emploient cette plante dans la cuisine.

[2] Sorte de tabac qui se fume dans le Narghiléh. Le plus aromatique vient des environs de Chirâz.

[3] Il est très-remarquable que durant la dernière guerre entre la Russie et la Perse, le commerce par la Géorgie ne fut jamais interrompu. Les caravanes allaient à Tiflis et en revenaient comme en temps de paix.

EN TURQUIE :

Les productions de la Perse et des contrées limitrophes, et notamment des moutons, des bœufs, des chevaux, des châls du Kerman, des tuyaux de pipe en cerisier, des peaux d'agneaux, de la laine, du riz, etc.

Parmi les productions de l'industrie française dont on pourrait trouver en Perse un débit facile et avantageux, il faut placer en première ligne l'horlogerie, les bijoux, et notamment les paillettes d'or et d'argent, les glaces, les cristaux, les porcelaines, les draps, les soieries (riches) de Lyon, et les toiles peintes des manufactures de Mulhausen et de Jouy [1].

[1] Le commerce des toiles peintes ou indiennes des manufactures de France, a pris depuis quelques années un développement considérable, à cause de la variété et de la beauté des dessins. Elles étaient très-recherchées à Astrakhan en 1821. Un Persan de ma connaissance en a expédié récemment pour des sommes considérables de Paris à Constantinople et à Tauris. Dans la première de ces villes, ainsi qu'à Bucharest et à Smyrne, les châls de mérinos et les tissus de kachemyre indigène commencent aussi à obtenir beaucoup de débit.

CHAPITRE XXXIII.

Considérations sur les mœurs des Orientaux. Respect des femmes pour leurs époux et des enfans pour leurs parens. Particularités relatives au cérémonial observé dans les mariages chez les Kurdes et chez les Persans. Prosélytisme.

Les mœurs et les habitudes orientales qui font avec les nôtres un contraste si frappant, sont loin d'être aussi connues qu'elles pourraient l'être d'après le nombre, les lumières et l'exactitude des voyageurs dont nous possédons les relations. Sans doute il est un petit nombre d'hommes doués d'un génie observateur et profond, qui ont su saisir les traits caractéristiques de ces mœurs. Chardin, Tournefort et Volney ont habilement traité ce sujet; nous ne croyons pas toutefois qu'ils l'aient entièrement épuisé.

Les nations sont comme les individus; on ne les juge bien que dans les occasions extraordinaires, lorsque l'intérêt émeut toutes les passions, excite toutes les craintes, ranime toutes les espérances. Les Orientaux, par l'effet de l'anarchie despotique

où ils vivent, se trouvent presque toujours dans cet état violent. C'est pour l'observateur un avantage considérable qui cependant ne suffit pas.

La connaissance de la langue d'un pays est strictement nécessaire à ceux qui veulent étudier les mœurs des hommes qui l'habitent. Le langage étant (pour nous servir d'une expression usitée dans l'Orient) le miroir de la volonté, réfléchit avec netteté la physionomie des peuples. Le plus ou le moins de fréquence dans l'expression de certaines idées, dans le retour de certains mots, décèle une manière d'être habituelle, et imprime au style un caractère que les hommes les moins exercés saisissent facilement. Cette vérité, que des exemples journaliers rendent sensible, est singulièrement frappante dans les langues orientales, où, par exemple, le verbe ordonner signifie faire, où l'on ne dit point votre serviteur, mais votre esclave, et où tout enfin fait reconnaître l'esprit des nations qui les parlent [1].

[1] Comme la langue turque est écrite et parlée dans plusieurs provinces de la Perse, nous croyons devoir insérer ici quelques réflexions extraites d'une grammaire que nous avons composée il y a quelque temps, et qui s'imprime en ce moment à Paris.

Cette langue, disons-nous, est un dialecte du tartare, apporté par les Ottomans à Constantinople en 1453. Avant

Nous entendons par Orientaux les Turks, les Arabes et les Persans qui sont, comme on sait,

et depuis cette époque, elle s'est accrue d'un grand nombre d'expressions tirées de l'arabe et du persan, que la religion musulmane, les besoins du commerce et les guerres fréquentes des Turks en Asie y ont introduites; mais à la différence de ce qui se passa d'analogue dans nos idiomes européens, lorsqu'ils s'enrichirent, en se les appropriant, de cette foule d'expressions grecques et latines qu'on y retrouve à chaque instant avec des modifications plus ou moins grandes, la langue turque a reçu, sans les dénaturer, tous les mots étrangers destinés à représenter des idées nouvelles.

Par une conséquence naturelle des causes qui la produisirent, cette heureuse altération du langage national est plus sensible parmi les personnes lettrées que chez le bas peuple, et plus dans l'écriture que dans le discours; d'où il suit que, pour parler et surtout pour écrire correctement le turk, il est à peu près indispensable d'avoir d'abord pris quelque teinture du persan, et particulièrement de l'arabe. En effet, c'est des Arabes que les Turks ont emprunté leurs caractères d'écriture, leur système de numération, tous les mots qui expriment des idées morales ou religieuses, et tous ceux qui sont relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts, nomenclature très-étendue.

Considérée en elle-même, et d'après l'origine septentrionale des peuples nomades qui la parlèrent les premiers, il est certain que cette langue n'a, dans son génie, ses constructions et le tour de ses phrases, pas plus de rapport avec les deux autres, que l'allemand n'en a, par exemple, avec

réunis sous la même loi religieuse, et gouvernés d'après les mêmes principes. Bien qu'ils habitent

le français : mais il convient de dire que si la langue turque écrite est à quelques égards inférieure à celle de Mohammed, à laquelle elle doit la plupart des expressions qui la relèvent et l'ennoblissent, la langue turque parlée égale et surpasse peut-être le persan sous le rapport du nombre, de l'harmonie et de l'élégance, et qu'elle est l'une des plus belles et sans contredit la plus majestueuse de toutes celles de l'Orient.

Il faut néanmoins l'avouer, soit que le peu de temps qui s'est écoulé depuis le perfectionnement de cette langue jusqu'à nos jours n'ait pas permis qu'elle prît un caractère classique, soit que les mœurs et les habitudes des Turks les aient portés à dédaigner toute espèce d'étude autre que celle de leur religion, tout genre de gloire autre que celui des armes, ils comptent à peine quelques écrivains distingués ; ils n'ont aucun poëte comparable (sinon en mérite, du moins en célébrité) à Ferdoussy, à Saady, à Hafez ; aucun philosophe à mettre à côté d'Averroës et d'Avicenne ; ils ne peuvent se vanter d'aucune découverte ni même d'aucune observation un peu importante dans les sciences exactes ; et leur littérature ne se compose que d'un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, d'histoire ottomane, de géographie, de médecine, et de quelques romans en prose ou en vers, traduits ou imités en grande partie du persan.

Mais si la langue turque est à peine susceptible d'intéresser les philologues et les savans qui s'occupent de l'histoire des temps modernes, elle offre, sous d'autres rapports, des avantages très-précieux, puisqu'elle est la seule langue diplomatique usitée dans le Levant, la seule écrite et parlée

des contrées dont le climat diffère infiniment, et qu'ils parlent des langues très-distinctes, leurs

dans les parties les plus reculées de l'empire, par les personnes revêtues d'un caractère public; la plus utile aux personnes qui naviguent dans la mer Égée, la Propontide et l'Euxin; à celles qui, dans le but d'assurer le succès de spéculations commerciales ou de préparer de nouveaux progrès à notre industrie, voyagent dans toute la Turquie, soit européenne, soit asiatique, dans les provinces occidentales de la Perse, sur les bords de la mer Caspienne, et même à la cour de Téhéran, où le roi, plusieurs ministres et agens du gouvernement de Perse ne parlent guère que le turk. Enfin, et ceci n'est point une exagération orientale, il n'est pas douteux qu'avec le secours de cette langue on peut se faire entendre depuis Alger jusqu'au Candahar, presque sur les frontières de l'Inde.

Il serait absurde de supposer qu'une langue répandue sur un aussi grand espace n'éprouvât pas, selon la diversité des lieux, de nombreuses variations d'idiomes; aussi le turk qu'on parle dans la Romélie, par exemple, diffère beaucoup de celui de l'Anatolie, et surtout du turk parlé dans les pays qu'arrose l'Halys, dans ceux que traverse l'Araxes, et dans les lieux où l'Euphrate et le Tigre prennent leur source. Néanmoins nous pouvons affirmer, d'après notre propre expérience, que cette différence n'est pas comparable à celle qui existe entre les dialectes du français dans quelques-unes de nos provinces. Il faut observer, d'ailleurs, qu'en Turquie comme partout où des conquérans peu éclairés ont porté leurs mœurs et leurs lois, la langue primitive des habitans ne s'est point perdue. Ainsi le peuple parle l'arabe à Alger,

mœurs ont une ressemblance qui permet de les considérer à peu près sous le même aspect. En effet, il y a plus de rapports entre un habitant du royaume de Maroc et un Persan, qu'entre le premier et un Espagnol, quoique l'Afrique et l'Espagne ne soient séparées que par un espace de quelques lieues.

Les mœurs des Orientaux d'aujourd'hui ont une extrême analogie avec celles des Orientaux d'autrefois. Personne n'ignore que le législateur des Musulmans fonda ses lois sur les mœurs qu'il avait trouvées établies. De là vient que la Mecque[1] est une ville sainte, que l'usage de la circoncision a

à Tunis, en Égypte et en Syrie; divers dialectes du slave en Bosnie, en Illyrie, en Bulgarie, en Servie; le valaque au delà du Danube; le grec en Morée, dans l'Archipel, à Constantinople et à Smyrne; enfin l'arménien et le kurde en Asie : et néanmoins, dans toutes ces contrées, on ne rencontre pas un homme tant soit peu instruit qui n'entende et ne parle le turk. Mais c'est à Constantinople, centre des affaires de ce vaste empire, et surtout parmi les personnes de la cour et les dames turques de cette capitale, qu'il faut chercher la pureté, la douceur et l'élégance du langage.

[1] L'usage de tourner le visage vers la Mecque a précédé l'établissement de l'islamisme; il rappelle que, durant la captivité de Babylone, les Juifs se tournaient du côté de Jérusalem, lorsqu'ils adressaient à Dieu leur prière. *Proph. Dan.* chap. VI, v. 10.

été confirmé, et que le pseudo-prophète institua comme une sorte de pâque qu'il ne pouvait abolir, une fête annuelle dite des sacrifices.

« Indépendamment de ces sacrifices prescrits « par la loi pour la fête *Courban Beyram*, dit M. de « M*** d'Ohsson, la nation suit encore aujour- « d'hui l'ancien usage des Arabes, d'immoler des « victimes à différentes époques et dans divers « événemens de la vie, tels que la naissance d'un « enfant, la cérémonie de la circoncision, le réta- « blissement d'un malade, la mort même d'un « parent, le succès d'un voyage ou d'une entre- « prise intéressante, le premier et le dernier jour « de la construction d'un hôtel, d'un édifice, d'une « mosquée, d'un bâtiment quelconque. Toutes les « personnes opulentes sont attentives à satisfaire « à cette pratique, qui est d'ailleurs consacrée par « l'exemple du prophète. A la naissance d'*Ibrahim* « son fils, il s'empressa d'immoler un certain « nombre de victimes; il fit même présent d'un « esclave à la sage-femme, et distribua aux pauvres « de grandes aumônes et de l'or pur, du poids des « cheveux de l'enfant, qui avaient été coupés, dit « *Ahmed Effendy*, et cachés soigneusement dans « la terre. Cet acte superstitieux, respecté sans « doute de son temps, n'est plus en usage chez « les Musulmans de nos jours.

« Le gouvernement lui-même observe aussi cet « acte important de l'islamisme dans les événe« mens publics, tels qu'une victoire remportée « sur les ennemis, le commencement d'un siége, « la prise d'une ville, la cessation d'une cala« mité, etc. Anciennement, lorsque les sultans « marchaient en personne à la guerre, on faisait « également des sacrifices et le jour de leur départ « et celui de leur retour à la capitale. Dans ces « occasions, les habitans de toutes les grandes « villes se faisaient aussi un devoir d'immoler des « victimes au milieu des rues, des chemins pu« blics, et, pour ainsi dire, aux pieds du monar« que. En général, tous ces sacrifices sont accom« pagnés de libéralités immenses [1]. » (*Tableau général de l'empire othoman*, tom. Ier, p. 279, in-fol.)

Les Orientaux ont eu de tout temps une horreur invincible pour les animaux immondes. « Si « quelqu'un en touche un, seulement en passant, « dit Hérodote, il va pour se purifier, se plonger « dans l'eau avec tous ses vêtemens. » L'antiquité de diverses cérémonies et des processions, parmi les peuples de l'Orient, est également confirmée par cet historien, qui attribue leur institution

[1] Une grande partie des coutumes retracées dans le passage qu'on vient de lire, sont communes aux Persans et aux Turks.

aux Égyptiens. De nos jours, les fêtes des deux Beyrams sont célébrées avec la plus grande solennité, et à peu près comme l'étaient celles que probablement elles remplacent.

Les individus qui composent l'association que nous appelons famille sont, parmi les Orientaux modernes comme l'étaient chez les anciens Romains, le père, la mère, les enfans, les cliens, les domestiques et les esclaves. Dans l'Orient, lorsqu'un homme a plusieurs épouses, ordinairement il a plusieurs maisons; mais il n'a qu'une seule famille. Les femmes, on ne le sait que trop, sont dans ce pays les premières esclaves de leur mari; elles le considèrent comme leur maître, leur protecteur et leur appui. Jamais elles n'en parlent qu'avec respect; et, absent comme présent, elles le traitent de seïd ou de seigneur. Lorsqu'il rentre dans sa maison, elles viennent à sa rencontre, lui baisent les mains, essuient la sueur qui coule sur son visage, lui ôtent ses armes, et le dépouillent des vêtemens qu'on ne porte que hors de chez soi. A leur tour, elles exigent de leurs enfans, de leurs esclaves, même de celles que le mari distingue plus particulièrement, ces marques de soumission et ces soins. L'autorité paternelle étant plus étendue chez ces peuples que parmi nous, les fils se conduisent de la même manière

à l'égard de l'auteur de leurs jours. Ils s'accoutument de bonne heure à un respect si profond, qu'un étranger pourrait les prendre pour de simples serviteurs de la maison. Debout en présence de leur père, ils attendent ses ordres en silence. Ils ne sont point admis à sa table ; ils ne font que le servir. Le jour même où ils se marient, ils sont exclus du repas de noces : c'est ce que nous avons vu de nos propres yeux.

Après avoir lu les relations de certains voyageurs, on serait tenté de croire que la stupidité, la bassesse et la fausseté sont les traits caractéristiques des femmes orientales ; mais, nous osons le dire à l'honneur du sexe en général, une telle opinion serait mal fondée. Soit qu'elles ne désirent pas une liberté qui ne présente à leur imagination aucun charme, soit qu'elles aient appris de bonne heure à se soumettre à l'empire de la nécessité, ces femmes ne se considèrent point comme opprimées. On peut leur reprocher de la nonchalence et trop de goût pour la parure, les bijoux et les choses futiles ; mais, en général, elles sont aimables, douces et modestes. Le voile de la pudeur qui prête tant d'attraits à ce qu'il couvre, supplée souvent en elles aux grâces que donnent aux Européennes la liberté et l'usage du monde. L'appartement qu'elles habitent est ordinaire-

ment la partie supérieure de la maison. On le nomme harem, c'est-à-dire lieu respecté, lieu sacré. Les femmes sont tellement exclues de la société des hommes, qu'il n'est ni permis ni décent à ceux-ci d'en prononcer le nom. Il faut, quand on parle d'elles, se servir d'une circonlocution ou du mot *famille*. Dans les villes, elles se visitent réciproquement, et alors la porte de l'appartement est interdite à l'époux. Lorsqu'une dame arrive chez son amie, celle-ci va au-devant d'elle et la dépouille de son voile et d'une partie de ses vêtemens: toutefois cet usage n'a lieu qu'entre les personnes d'un rang égal. Lorsqu'il y a de la supériorité dans celle qui reçoit la visite, elle se fait suppléer par son intendante.

Parmi les choses propres à donner une idée nette de l'état des femmes, le cérémonial observé pour les mariages tient sans doute le premier rang. Voici à ce sujet quelques particularités qui s'appliquent aux Kurdes et aux Persans [1].

Lorsqu'un homme veut marier son fils, son neveu ou son pupille, il charge quelques femmes d'aller voir celle qu'il se propose de lui donner

[1] *Voyez* pour les autres espèces de mariages par louage (mutah ou kabïn), et par achat, les Voyages de Chardin, tom. II, page 217; tom. VI, pag. 30 et suiv., et the History of Persia, tom. II, page 591.

pour épouse. A leur retour, elles doivent en faire un portrait fidèle. Quelquefois même elles facilitent au prétendu les moyens de monter sur la terrasse d'une maison voisine pour voir furtivement la personne dont il veut demander la main.

Les deux familles étant d'accord, on fixe un jour pour les fiançailles, qui quelquefois ont lieu plusieurs années avant la célébration du mariage, et même dans l'enfance des futurs époux. L'accomplissement de cet acte est constaté par l'envoi qu'on fait à la fiancée d'un anneau, d'une pièce de monnaie et d'un mouchoir brodé, et uniquement destiné à cet usage [1]. Cette promesse est sacrée. Mais quelquefois, à l'instant où la cérémonie est sur le point d'avoir lieu, la prétendue est enlevée par ordre du prince [2].

[1] C'est peut-être là ce qui a donné lieu à l'opinion généralement répandue que, dans leurs harems, les Turks et les Persans jettent un mouchoir à celles de leurs femmes auxquelles ils accordent la préférence.

[2] En 1805, le Chah de Perse fit publier que, passé l'âge de quinze ans, toutes les filles qui ne seraient point fiancées seraient considérées comme propriété du souverain, et qu'on en choisirait un certain nombre pour le harem impérial. Mais il paraît que cet ordre n'était que comminatoire, et qu'il n'a jamais été exécuté. Ce même prince, voulant favoriser les mariages, régla aussi par une loi somptuaire la dépense qu'on pourrait faire aux noces. Au lieu de recevoir une dot, le

Le contrat est dressé par un magistrat civil ou par un mollah[1]. La signature, ou plutôt l'apposition des sceaux sur cette pièce, a lieu devant témoins; on y stipule toujours un douaire payable, soit après la mort du mari, soit en cas de divorce; les filles n'apportent point de dot, mais seulement quelques objets mobiliers et quelques présens[2].

La nuit fixée pour le mariage, la jeune épouse est conduite avec pompe par ses parens et ses

futur époux donne au père de celle qu'il doit épouser, un cheval, des armes et de l'argent, usage qui tient à la simplicité des mœurs, et peut-être à l'influence des institutions féodales qui prévalent toujours dans l'orient *.

[1] Voyages de Chardin, passage précité.

[2] En Perse et en Arménie, la fille n'emportait rien de la maison que des meubles; coutume qui est encore gardée en tout l'Orient et presque en toute l'Afrique, quoique l'empereur Justinien, ou plutôt sa femme Théodora, ayant toujours favorisé son sexe, réforma la coutume d'Arménie, l'appelant barbare sans avoir égard à l'intention des anciens législateurs. Bodin, liv. 5, chap. II, pag. 499, in-fol.

* Un écrivain célèbre, le président Hénault, à fait a ce sujet une remarque que nous allons transcrire, parce qu'elle nous semble présenter un rapprochement assez curieux.

« La grande union des mariages d'alors pourrait venir principalement de « ce que les maris ne recevaient point de dot de leurs femmes. Dans l'ori- « gine elles leur apportaient quelques armes, présent militaire qui se res- « sentait de la rudesse de ces premiers temps. Mais il n'était question pour « le mari ni de terres ni d'argent.... Bien plus, suivant l'usage de la loi sa- « lique, loin que les femmes apportassent rien en partage à leurs époux, « c'étaient eux au contraire qui les dotaient. »

amis dans la maison de celui à qui elle va unir sa destinée. Elle marche couverte d'un voile épais, soutenue par sa mère et par quelques-unes de ses compagnes. Sur son chemin, elle entend les vœux qu'on adresse au ciel pour que son hymen soit heureux. Les maisons qui se trouvent sur son passage sont presque toutes illuminées. C'est un usage pour ceux qui les habitent de l'inviter à prendre quelques rafraîchissemens qu'on a soin de tenir prêts. La marche dure fort long-temps, soit à cause de ces fréquentes haltes, soit parce que le cortége n'avance qu'avec une extrême lenteur.

Chez les Kurdes, lorsque l'épousée arrive au seuil de la porte, le nouvel époux se présente à elle, la saisit entre ses bras, la place sur ses épaules et la porte jusqu'à son appartement. Cette coutume est établie pour que les jeunes filles n'aient point à rougir en voyant l'une d'elles entrer de son plein gré dans une maison jusqu'alors étrangère.

Cependant l'époux n'a point encore vu les traits de celle à laquelle il est uni par le nœud le plus solennel. Il a pu la ravir à ses parens, mais il ne peut lui enlever le voile. Ce droit est réservé à la mère ou à une parente de l'épousée, et exercé par elles comme le dernier acte de leur autorité. Alors les gémissemens simulés des femmes se chan-

gent en félicitations qu'elles adressent à l'époux. On prépare un repas, après lequel on chante des vers (carmina fescennina) de nature à blesser les oreilles chastes.

Dix jours après leurs noces, les nouveaux époux doivent visiter les parens de la femme qui leur font des présens, car il faut toujours qu'une personne qui fait visite à une autre en reçoive quelque chose. L'achat de vêtemens neufs, les repas, et ces présens rendent très-dispendieuses toutes ces cérémonies.

Ce sont les femmes qui dans l'Orient sont les interprètes de l'allégresse ou de la douleur publiques. S'il arrive un événement heureux, elles poussent des cris de joie modulés par un mouvement rapide de la langue que nous ne pouvons spécifier [1] d'une manière précise. Si au contraire il survient quelque malheur, elles jettent des cris lugubres qui toutefois ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils sont plus prolongés et plus aigus.

Les femmes ont coutume d'aller le vendredi dans le lieu où reposent les cendres de leurs proches ou des personnes qui leur ont été chères. On y voit souvent des épouses éplorées, à genoux

[1] Ces cris s'appellent zeghar, et remplacent les applaudissemens qui, en Europe, s'expriment par des battemens de mains ; chose qui n'a lieu dans l'Orient que lorsqu'on veut appeler des domestiques.

près du tombeau d'un époux, preuve certaine que les Orientaux ne traitent pas leurs femmes aussi mal qu'on le croit communément.

Lorqu'en Perse un homme acquiert, par son crédit, sa fortune ou son savoir, un haut degré de considération, sa maison est fréquentée par une foule de cliens et de parasites qui sont regardés comme faisant partie de sa famille. Ils le quittent à peine un seul instant; et quelque part qu'on le rencontre, il en est toujours accompagné. Est-il puissant et riche? ses protégés deviennent ses esclaves; car il n'est point de pays où l'abaissement qui résulte de tout genre de supériorité soit plus révoltant. Le dévouement le plus absolu est exigé de celui à qui un homme puissant accorde sa protection. On partage la bonne et la mauvaise fortune de son patron. S'il s'élève, on s'élève avec lui; s'il tombe en disgrâce, on est perdu. Les disciples d'un savant n'ont pas les mêmes chances à courir; mais l'instruction qu'ils peuvent acquérir se réduit à bien peu de chose.

Les Orientaux professent néanmoins une admiration sans bornes pour ceux à qui ils supposent des connaissances qui leur manquent. L'humilité surtout est, à leurs yeux, le plus bel apanage du savoir; et c'est à un poëte persan qu'on doit cette comparaison vraiment ingénieuse : « L'homme

« qui joint aux avantages que procurent les talens,
« le mérite de la modestie, ressemble à une bran-
« che d'arbre surchargée de fruits, qui courbe
« sa tête vers la terre. »

Leurs lois civiles sont fondées sur celles qu'ils considèrent comme émanées de la Divinité; d'où il suit que l'étude du code religieux est la seule qui n'ait point encore dégénéré parmi eux. Durant les premiers siècles de l'hégire, on vit les Musulmans divisés par un esprit de controverse sur la création ou l'incréation du Coran, de l'âme du prophète, etc., qui leur fit verser beaucoup de sang. Ces disputes n'ont pas entièrement cessé; mais l'autorité du gouvernement en prévient les fâcheux effets. Au surplus, loin d'exclure le prosélytisme, leur religion, quoi qu'on en ait dit dans ces derniers temps, le favorise à un haut degré; les docteurs de la loi sont entourés de disciples fanatiques qui embrassent aveuglément leurs opinions et leurs dogmes, et l'on voit souvent arriver aujourd'hui même, parmi les peuplades les plus sauvages de la Circassie, des derviches turks qui prêchent le mahométisme avec succès.

CHAPITRE XXXIV.

Suite des considérations sur les mœurs des Orientaux. Préjugés divers. Hospitalité. Ces peuples ne connaissent ni le duel, ni le suicide, ni la passion du jeu. Leurs conteurs et bouffons.

Deux écrivains diversement célèbres, Cicéron et Helvétius, ont émis des opinions très-opposées au sujet de l'amitié. Le premier a cru avoir trouvé ce sentiment dans la nature de l'homme [1], l'autre le présente comme le résultat d'un besoin qui se modifie selon les siècles, les mœurs, les gouvernemens, les caractères et les conditions [2]. Sans examiner cette question étrangère au sujet qui nous occupe, nous nous bornerons à faire remarquer que, soit que les passions aient généralement plus d'empire dans l'Orient que dans les contrées où le christianisme domine, soit que les particuliers s'y trouvent dans le cas de s'unir plus étroitement pour opposer à la tyrannie une résis-

[1] De Amicit. cap. VIII.

[2] De l'Esprit, troisième discours, ch. XIV.

tance plus forte, l'amitié véritable paraît être moins rare parmi les Orientaux qu'elle ne l'est parmi nous. Deux Arabes se retrouvent-ils après une longue séparation? ils sont comme en extase; ils gardent pendant plusieurs minutes un silence absolu. Ouvrent-ils la bouche pour se féliciter réciproquement, pour s'informer de ce qui les concerne l'un l'autre? ils ne se donnent d'autre nom que celui de frère, ils se servent de phrases, de questions, de formules absolument pareilles; et souvent ils se quittent sans s'être dit autre chose que ces mots : « Je te salue! te portes-tu bien? « Loin de toi, je me croyais retranché de la so- « ciété des hommes. » Mais quelle que soit l'amitié qui puisse unir un chrétien et un sunny, ce dernier ne se servira point à l'égard de l'autre des termes qu'il emploîrait avec celui qui professe sa croyance.

Les Orientaux se prennent, se serrent la main en signe d'amitié, ils la portent à leurs lèvres, puis la pressent sur leur cœur. Rien de plus multiplié que leurs formules de politesse; rien de plus bizarre que celle que les Persans emploient pour s'informer de la santé de quelqu'un [1]; rien de plus ampoulé que leur style épistolaire. Souvent

[1] Ils lui demandent des nouvelles de l'état de sa cervelle.

dans une longue lettre ils consacrent à peine deux lignes à l'affaire qui en est l'objet principal.

En Europe on a coutume de féliciter ses amis et les personnes de sa connaissance sur tous les événemens heureux qui leur arrivent; il n'en est pas de même dans l'Orient. Voit-on une mère tenir son enfant entre les bras? il faut se garder de lui en vanter la beauté; la fortune sourit-elle à quelqu'un? on doit éviter de le lui dire. Telle est la force du préjugé, qu'on croirait porter malheur à ceux à qui l'on adresserait de tels complimens. Il serait trop long d'énumérer ici tous les préservatifs que leurs charlatans ont mis en vogue pour détourner les effets de ce qu'ils appellent *nazar* (regard envieux ou cattivo occhio des Italiens.) Lorsqu'une femme vient de se montrer en public, elle ne manque pas, en rentrant, de se purifier par l'eau et les parfums, pour détruire les sortilèges qu'on aurait pu employer contre elle. Telle autre, place parmi les joyaux qui ornent sa tête, une amulette composée de quelque chose de singulier [1], afin de détourner par là l'attention de ceux qui voudraient lui porter envie. C'est par

[1] Voyez, au sujet de ces antiques superstitions, la sixième scène de l'ouvrage de M. Boettiger, intitulé : *Sabine* ou *Matinée d'une dame romaine*, pag. 281.

ce motif que les Arabes sont dans l'usage de suspendre au cou de leurs chameaux une chaussure déchirée, qu'ils appellent le soulier de Husseïn; et que les Levantins qui naviguent dans la mer Noire et dans celle de Marmara, attachent à la poupe de leurs vaisseaux des chapelets de grains de verre coloré, persuadés que c'est un sûr moyen de mettre le navire à l'abri des tempêtes.

Il n'est personne qui ne sache que l'hospitalité [1] est la vertu que les Musulmans honorent le plus. L'exercice n'en est pas moins sacré pour ceux qui vivent dans les villes que pour les tribus ou les hordes qui parcourent les déserts. Tout ce qui peut servir d'asile est ouvert à l'étranger. Celui-ci arrive-t-il à l'heure du repas chez un personnage éminent, chez quelqu'un qu'il n'a jamais connu? on lui adresse cette invitation, digne sans doute de peuples moins barbares : « Au nom du Dieu « clément et miséricordieux, prends place parmi « nous »; et elle suffit. Un suppliant vient-il se jeter aux pieds d'un homme puissant et lui dire :

[1] Hôte en français, comme *hospes* en latin, signifie également celui qui donne l'hospitalité et celui qui la reçoit; il serait philosophique et curieux d'examiner les motifs de cette homonymie, qui n'existe, je crois, ni en turk, ni en arabe, ni en persan.

« Je me prosterne sur votre terre »? il est sûr d'être favorablement écouté [1].

Bien qu'il soit vrai, comme l'a dit l'illustre auteur de l'Esprit des Lois, que l'honneur soit inconnu aux états despotiques, où souvent on n'a pas de mot pour l'exprimer, il est assez remarquable que ce mot nous soit venu de l'Asie, et qu'il dérive du persan (huner), langue dans laquelle il signifie vertu, industrie. Toutefois si le mot existe, le sentiment du point d'honneur, tel qu'on l'entend en Europe et surtout en France, est totalement étranger aux Musulmans, et le duel n'est point en usage parmi eux. Quelqu'un a-t-il été tué dans une rixe ou autrement? ses parens ou ses femmes exigent que le meurtrier soit livré. Les lois remettent son sort entre leurs mains. Ils peuvent le réduire en esclavage, l'immoler comme une victime expiatoire, ou lui faire racheter sa vie à prix d'argent; mais rarement écoutent-ils d'autre sentiment que celui de la vengeance. Ordinairement des vieillards s'interposent entre eux et les parens du coupable. S'ils consentent à transiger, on jure solennellement de

[1] Lorsque les Orientaux ont quelque chose à demander à une personne pour laquelle ils ont du respect, ils portent la main vers la terre, comme le faisaient jadis les Grecs en pareil cas.

part et d'autre d'oublier le passé ; mais au bout de quelques années, et quelquefois même d'un demi-siècle, il se présente un vengeur ou plutôt un parjure. Les lois, sans égard pour la paix jurée, ne punissent point ce nouveau meurtrier ; et l'opinion, loin de condamner ces représailles subversives de tout ordre public, tristes résultats de passions haineuses, les tolère, les approuve, ou du moins les excuse le plus souvent.

Les peuples de l'Orient doivent à l'islamisme, dont la doctrine s'accorde si parfaitement avec leur indolence naturelle, et dont les lois prescrivent une entière résignation à la volonté de Dieu, l'avantage, quelque grands que soient leurs maux, de ne se croire jamais réduits à la nécessité, pour s'en délivrer, de recourir au suicide. Cet acte leur inspire une juste et profonde horreur.

Ils ne sont point tourmentés par la passion du jeu [1]. Ce n'est pas que leur caractère ardent et leur avidité habituelle ne les rendent susceptibles de concevoir les dangereuses chimères qu'enfante l'appât du gain. Mais la défense que la religion fait de se livrer au jeu est soutenue par la nature du gouvernement. Chacun ayant intérêt à con-

[1] Le Coran, dans le même verset, défend de consulter le sort, de boire des liqueurs fermentées, et de se livrer au jeu.

server les apparences de la misère, ou du moins celles de la médiocrité, on craint de s'abandonner à une passion qui peut faire supposer de la fortune à celui qui s'y livre, et dont le moindre châtiment serait la confiscation des sommes qu'on aurait exposées[1].

L'espèce de plaisir que procure le jeu est remplacée chez les Orientaux par celui qu'ils prennent à entendre des conteurs ou des bouffons. Les premiers sont des espèces d'improvisateurs qui se piquent de parler en public avec grâce, et de mêler à propos des sentences morales en prose ou en vers dans leurs narrations; les seconds, plus particulièrement attachés au service des grands, cherchent à exciter le rire par des anecdotes plaisantes, par de vives saillies ou par des railleries dirigées contre quelque ennemi du maître de la maison. Tantôt le mime se lève, et contrefait, à s'y méprendre, la voix, le geste et la démarche de l'homme qu'il veut tourner en ridicule; tantôt, prenant un accent étranger ou désagréable à l'oreille, il débite sérieusement des facéties plus ou moins spirituelles, plus ou moins piquantes, mais trop

[1] C'est spécialement des jeux de hasard qu'il s'agit ici. Les Persans jouent aux échecs et à quelques-uns des jeux où le corps s'exerce. On peut en voir la description dans les voyages de Chardin, tom. III, pag. 453, édition de M. Langlès.

souvent dépourvues de sens, de décence et de goût. Ces bouffons sont, dans un ordre inférieur sans doute, ce qu'étaient les fous qu'on entretenait autrefois en Europe chez les princes et les seigneurs, trait de ressemblance qui, du reste, n'est pas le seul subsistant entre les Orientaux d'aujourd'hui et les Européens d'autrefois. Par exemple, les exercices et les combats réels ou simulés, en usage parmi les gens de guerre de l'Orient, sont à peu près les mêmes que ceux qui avaient lieu, soit en champ clos, soit dans les tournois, chez nos ancêtres. Les cottes de mailles, les casques d'acier, les lances et même les masses, dont se servent encore les Turks et les Persans, la construction de leurs châteaux et leurs tours crénelées, les grillages et les vitraux colorés qu'on voit dans leurs appartemens, les vignettes et les arabesques dont ils ornent leurs manuscrits, mille choses enfin qui frappent l'esprit et les yeux, semblent compléter cette ressemblance, et reculer ces peuples, sous le rapport de la civilisation, à à une époque bien antérieure à celle où nous vivons.

CHAPITRE XXXV.

Particularités relatives aux mœurs des Turks, comparées à celles des Persans.

Les Turks portent au plus haut degré le fanatisme religieux. Ils sont hospitaliers et magnifiques par ostentation, graves et sérieux par habitude. On peut leur reprocher d'être dédaigneux, vains et ambitieux ; mais, quoique avides de richesses, ils n'ont point l'esprit mercantile. La bonne foi qu'on vante en eux prend sa source dans le sentiment qu'ils ont de leur prétendue supériorité [1], et la libéralité dont ils se piquent a l'orgueil pour

[1] Les Turks sont fiers d'être nés musulmans; mais comme il n'existe point de noblesse parmi eux, ils ignorent tout autre orgueil relativement à la naissance. Il leur arrive même fréquemment, comme on le sait, de prendre des surnoms qui constatent l'obscurité de leur origine. Ahmed, pacha d'Acre, était surnommé Dgezzar, le boucher. Le gouverneur de Widin prenait le nom de Paswand-Oglou, le fils de la sentinelle. Le gouverneur de Sivas se nommait Tchapan-Oglou, le fils du coureur, et le gouverneur d'Eunièh, Ot-Iacmaz-Oglou, le fils du non brûleur d'herbes.

base[1]. Au surplus ils sont patiens et braves, et par conséquent capables de grandes choses et d'actions généreuses.

Un voyageur que distinguaient la variété et l'étendue de ses connaissances (Otter) s'est exprimé de la manière suivante au sujet des Persans : « Ils ont, a-t-il dit, l'esprit très-délié. Ils réussissent « dans les sciences, dans les arts, et généralement « dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils sont de « bonne société, civils et polis envers les étran- « gers. Ils aiment le vin, les fêtes et le luxe, qu'ils « ont porté aussi loin qu'aucune autre nation. Ils « sont bons connaisseurs en tout, et il est difficile « de les tromper : c'est ce qui fait que les Juifs, « qui dans la Turquie sont puissamment riches, « sont fort misérables en Perse. »

Nous ajouterons à ce portrait, dont la ressemblance est encore frappante quoiqu'il ait été tracé depuis long-temps, que les Persans sont très-superstitieux, et qu'ils poussent jusqu'à la minutie la pratique extérieure des devoirs prescrits par la religion. L'impureté légale s'étend extrêmement loin parmi eux. Ils se persuadent, par exemple, que s'ils touchaient un chrétien après

[1] La main qui donne, dit un proverbe turk, est toujours *au-dessus* de celle qui reçoit.

l'ablution, ou une étoffe d'or ou de soie pendant la prière [1], ils seraient obligés de recommencer ces deux actes religieux. Mais au fond peu dévots, ils s'adonnent à l'ivresse et à la plupart des vices que proscrit le Coran, jusqu'à l'âge de cinquante ans qu'ils font ce qu'ils appellent *tubéh*, pénitence. Toutefois ils n'ont aucune répugnance à donner à ceux qu'ils regardent comme des infidèles des témoignages d'estime, de respect, et même le selam, tandis que les Turks, quels que soient le rang et la qualité des chrétiens qui leur font visite, ne se lèvent presque jamais pour les recevoir. Les Persans consentent et se plaisent à discuter les divers points de leur croyance; c'est chez eux un sujet inépuisable de conversation; les Turks évitent comme une impiété de laisser mettre en question ce qu'il leur est ordonné de croire. Enfin les premiers ne prononcent jamais une parole offensante pour des chrétiens; les autres affectent de mêler dans leurs discours des expressions choquantes à leur égard.

Bien que les Turks et les Persans croient également à la prédestination, ceux-ci n'en suivent pas le dogme aussi aveuglément que ceux-là, qui

[1] Cette opinion est également répandue dans les états de Maroc.

en conséquence demeurent toujours dans l'apathie et l'inaction [1]. Les Persans, ne se persuadant pas qu'il soit impossible de détourner les coups du sort, montrent, pour y parvenir, une extrême activité. Quoique la divination, les sortilèges et la magie soient condamnés d'une manière positive et avec sévérité par le Coran, l'art supposé de lire dans l'avenir est en grand honneur en Perse. Le roi, les princes et les personnes considérables ont toujours des astrologues près d'eux; et tous croient fermement que la volonté du ciel se manifeste souvent par des signes visibles et certains. On ne pousse pas en Turquie l'extravagance à ce point.

[1] J'ai vu, en 1806, dans l'incendie qui réduisit en cendres une grande partie du vaste faubourg de Galata, un exemple frappant de cette inertie. J'étais monté sur la tour que les Génois ont construite autrefois au milieu de ce faubourg, et au sommet de laquelle il y a un café. Les flammes répandaient la plus vive lumière sur la ville et sur le port : on aurait cru voir une mer en feu. Je me plaçai près de deux Turks qui s'entretenaient sur l'incendie, dont rien ne pouvait arrêter les progrès. Tout à coup un des deux interlocuteurs s'aperçoit que les flammes gagnent son quartier; et, sans quitter la tasse qu'il tient à la main, il envoie un domestique vérifier le fait. Celui-ci revient promptement et annonce à son maître que sa maison est tout en feu. « La « chose était écrite, répond tranquillement le Turk; je ne « saurais qu'y faire. Dieu est généreux! »

Quant à l'amour-propre national, il est également vif chez l'une et chez l'autre nation. Un Turk exaltera la grandeur, la puissance, la magnificence ottomane. Jamais il ne manquera de dire que la justice divine s'est manifestée en donnant aux Musulmans la plus belle partie de la terre. Le Persan vantera la beauté, la fertilité des jardins de Chirâz, les fruits délicieux de Yezd et les monumens d'Ispahan, ville qu'il appelle encore avec emphase, *noussfi djehân*, moitié de l'univers.

Les Turks, quoique absolus et jaloux de leur autorité, semblent disposés à rester pour jamais dans une sorte de dépendance, et pour ainsi dire sous la tutelle des étrangers. Ils souffrent que ceux-ci usurpent non-seulement le maniement des deniers publics, mais encore la plupart des dignités et des places. En effet un grand nombre de pachas ne sont point Turks d'origine. Ce sont des Mamlouks vendus à Anapa ou dans quelque autre port de la mer Noire, des esclaves qui ont su se concilier la bienveillance de l'époux et de l'épouse, et qui, à l'aide du crédit qu'elle leur a procuré, sont parvenus à obtenir les emplois les plus importans; les précédens pachas d'Alep, de Bagdad, de Damas, de Nissa et de la Morée ne s'étaient pas élevés différemment.

Les Persans, au contraire, s'occupent avec intelligence de leurs affaires d'intérêt local. Il est rare qu'un étranger obtienne aujourd'hui en Perse un emploi de quelque importance. Le vizirat, le commandement des troupes, le gouvernement des provinces, l'administration de la justice et celle des finances, sont toujours confiés à des hommes nés dans le pays.

Cependant il est en Perse des êtres privilégiés qui, quoique étrangers par leur naissance, acquièrent souvent une grande influence dans les affaires. Ce sont les jeunes filles qu'on fait venir de la Géorgie, de la Circassie et de la Mingrélie. Plus belles que les Persanes, elles inspirent un amour plus vif, et sont d'autant plus recherchées qu'on espère obtenir de l'union que l'on contracte avec elles, des enfans qui leur ressemblent. Ainsi ces vierges chrétiennes, d'abord victimes de la barbarie de spéculateurs avides, arrachées des bras de leurs mères éplorées, sont transportées des rivages de l'Euxin jusqu'à ceux de la mer Caspienne, et de là sur les rives de l'Araxes. Accablées de fatigue, et portant des vêtemens grossiers qui les défendent à peine des injures de l'air [1],

[1] J'ai rencontré dans mes voyages quatre Géorgiennes dans un tel état de dénûment, que quand elles voulaient dor-

elles arrivent en Perse, y trouvent, au lieu des montagnes stériles de leur patrie, des jardins délicieux et fertiles, et au lieu de leurs féroces compatriotes, un peuple affable, voluptueux et poli. En général, assez heureuses pour se concilier la bienveillance de leurs nouveaux maîtres, elles ne tardent pas à prendre un grand empire sur eux. Il en est même qui ont acquis à la cour une autorité presque sans bornes, et dans ces lieux où elles vinrent pour ainsi dire chargées de chaînes, il n'est pas rare qu'elles reçoivent un tribut de respect et d'hommages de ceux même qui les vendirent comme de viles esclaves.

Les idées que les Turks se font de ce qui constitue la beauté dans les femmes, diffèrent infiniment de celles que nous en avons. Plutôt émus par des sensations fortes que par des sensations délicates, ils préfèrent les formes massives aux formes élégantes. Les Persans, au contraire, aiment les tailles déliées; et lorsqu'ils veulent vanter celle d'une jeune beauté, ils la comparent à un cyprès. Un regard doux et caressant est moins propre à enflammer les uns et les autres qu'un regard vif et animé. C'est par cette raison que leurs femmes

mir, l'une d'elles était obligée de servir de coussin aux trois autres.

font usage de poudre d'antimoine qui donne à à l'œil une sorte de langueur voluptueuse, sans toutefois en trop amortir l'éclat. Des sourcils noirs, bien arqués, et se joignant l'un l'autre, étant considérés comme une très-grande beauté, elles ont également recours à l'art pour les faire paraître tels. Enfin, elles peignent, après le bain, leurs ongles avec une couleur jaune ou rouge, préparation cosmétique dont tout le monde fait usage, et sans laquelle il serait peu décent de se présenter [1].

Les dames turques ont coutume de se surcharger de vêtemens ; les Persanes négligent extrêmement leur parure dans l'intérieur du harem. Les unes et les autres portent ordinairement une chemise de gaze, une robe de soie et des bas d'une ampleur démesurée. En hiver elles font usage d'étoffes ouatées et de châls. Hors de leurs maisons, elles ont, comme on le sait, la tête couverte [2] et un voile qui leur tombe jusqu'aux pieds.

[1] Les femmes nomades, dans plusieurs parties de la Turquie, sont dans l'usage d'imprimer sur diverses parties de leurs corps, des signes indélébiles, et de percer leurs lèvres et leurs narines pour y passer des anneaux. En Perse et dans le Kurdistan nous n'avous rien vu de pareil.

[2] On sait que ce n'est point l'usage en Turquie ni en Perse de se découvrir la tête, soit pour saluer soit autrement. On y quitte sa chaussure en signe de respect, et l'on baise, ou

Bonheur et repos sont synonymes pour les Turks et pour les Persans. A leurs yeux le plaisir n'est que l'absence de la douleur. Insoucians et dissipateurs, ils s'occupent peu des intérêts de leur famille et encore moins de ceux d'autrui. Le laboureur ne sème de grain que ce qu'il lui en faut pour ses besoins de l'année, et le citadin ne construit qu'une habitation temporaire. Ne voyant dans la possession que la jouissance, chacun ne cherche dans son travail qu'un avantage personnel, direct et prochain. Nul ne s'applique à acquérir des connaissances purement spéculatives. Vivre ou ne pas vivre est une chose à peu près indifférente, et l'on peut dire que les peuples dont nous parlons craignent moins la mort que d'autres ne craignent l'infamie. Comme la honte n'est point attachée au châtiment, on ne redoute que la violence et la durée de la douleur. Aussi les supplices sont-ils toujours atroces. Le prince ne voit dans ses sujets que des esclaves,

l'on fait semblant de vouloir baiser la main ou le pan de la robe de la personne à qui l'on désire de témoigner de la déférence. Les Turks ne s'inclinent presque jamais pour donner ou pour rendre le salut. La contenance la plus respectueuse parmi eux est de se tenir debout, les mains croisées sur la poitrine. Les Persans, au contraire, s'inclinent profondément, et laissent retomber leurs bras en saluant.

et dans leurs propriétés que des dépouilles dont il peut s'emparer. De là provient cette apathie universelle qui anéantit en quelque sorte toutes les facultés de l'âme.

Persuadés que la justice n'a d'autre règle que la volonté du prince, les Persans courbent la tête sous le joug, et ne conçoivent pas même qu'il soit permis de s'y soustraire. Ils combattent par obéissance ou pour changer de maître, mais non pour la liberté, mot qui n'a point d'équivalent dans leur langue [1]. Ils flattent sans pudeur l'homme puissant qui les opprime, et mettent souvent en pratique cette maxime odieuse, qui est devenue proverbiale chez eux : « Baise la main que « tu ne peux couper. » A leurs yeux le droit n'est rien, la force est tout. Le succès justifiant toujours l'entreprise, ils comptent pour peu de chose le choix des moyens. La perfidie, la trahison, le parjure, n'ont rien qui leur paraisse répréhensible : il faut réussir. Dissimuler, renier même sa religion dans un danger pressant, n'est point un crime à leurs yeux. Je les ai entendus se glorifier, comme d'une action héroïque, d'avoir fait assassiner lâchement un général ennemi [2]. Cette mo-

[1] Le mot *serbest* ne signifie proprement qu'affranchi, exempt, libre de certaines obligations.

[2] Le prince Tzizianow officier russe d'une rare distinction

rale affreuse fut de tout temps celle des habitans de la Perse. Alexandre, écrivant à Darius après la bataille d'Issus, lui reproche l'assassinat de Philippe, crime dont le monarque persan s'était vanté dans des lettres écrites pour soulever les Grecs [1]. Enfin, les princes qui régissent aujourd'hui cette vaste partie de l'Asie, ne rougissent pas, dit-on, de confier à l'un des principaux personnages de leur cour la garde des poisons.

qui fut poignardé sous les murs de Bakou peu de temps avant mon arrivée en Perse, au moment où il négociait un traité.

[1] Arrien, liv. II, chap. XIV.

CHAPITRE XXXVI.

Manières de voyager. État des chemins. Tableau d'une caravane en marche et faisant halte.

Ce qui est le plus nécessaire au voyageur qui veut parcourir l'Orient, c'est la patience. En vain porterait-il de grosses sommes avec lui, en vain serait-il doué de mille connaissances utiles, s'il ne savait assujettir ses habitudes à celles des hommes du pays, il ne parviendrait qu'avec beaucoup de peine à sa destination. Il faut qu'il s'attende à rencontrer à chaque pas des difficultés imprévues et des obstacles en apparence insurmontables. Il doit éviter également de prendre un ton d'autorité qui semblerait étrange dans sa bouche, et d'affecter une douceur qui ressemblerait à de la timidité; enfin, il doit ne jamais se laisser rebuter par des refus (les Orientaux aimant qu'on transige avec eux), ni éblouir par des promesses qui sont presque toujours trompeuses. Quant aux choses matérielles, un bagage considérable a le double inconvénient d'être difficile à transporter et d'être

un objet de cupidité tant aux yeux des brigands du désert qu'à ceux de quelques habitans des villes. Avant de se mettre en route, le voyageur doit donc songer plutôt à ce dont il pourra se passer qu'à ce qui lui serait commode, ou même simplement utile.

C'est par de tels moyens qu'on peut espérer de parcourir l'Orient, et principalement l'Asie mineure, avec quelque sûreté. Quant à l'agrément, il faut peu y songer. Des sentiers étroits et impraticables pour des voitures sont les chemins qui conduisent d'une ville à l'autre et même de Constantinople à Ispahan. Si de temps en temps on rencontre une fontaine, un abreuvoir, un khan ou caravansérai, ce n'est point aux soins du gouvernement, mais à la piété, à la charité des particuliers qu'on en est redevable; encore ces constructions tombent-elles le plus souvent en ruine.

Dans l'Orient on voyage presque toujours à cheval; les chameaux servent au transport des marchandises et des bagages, et les litières, sortes de voitures aussi dangereuses qu'incommodes, sont réservées pour les gens malades et pour les femmes. En Turquie il y a des relais de poste où l'on peut se procurer des chevaux de louage, mais en Perse il faut en avoir à soi. L'orge, qui fait leur nourriture principale, étant fort rare en beau-

coup d'endroits, il est convenable d'en être pourvu constamment. Dans le premier de ces pays, on peut faire marché avec un Tartare qui se charge de vous fournir tout ce qui est nécessaire; mais il faut se garder de le payer d'avance en totalité. En Perse, cet usage est inconnu.

La meilleure manière de voyager est d'aller en caravane. Tous les âges et presque tous les états sont confondus dans les réunions de ce genre. On y voit des enfans en bas âge placés dans des paniers sur la croupe des chameaux, que des femmes mènent en laisse tout en filant au fuseau. Les marchands vont à cheval sans s'écarter de leurs bagages. Les faquirs, les derviches et d'autres voyageurs vont à pied. Enfin les caravanes sont quelquefois accompagnées de troupeaux qui paissent chemin faisant.

Lorsqu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, la plupart des voyageurs se dispersent pour aller chercher de l'eau, du bois et du fourrage. Les plus riches de la troupe se tiennent hors du camp et se reposent sur des tapis jusqu'à ce que leurs bagages soient mis à terre, et que les tentes soient dressées. Après le repas du soir, on se livre au sommeil sans placer de sentinelles, sans prendre aucune précaution contre les attaques nocturnes. Aussi est-on souvent réveillé

aux cris que poussent les voyageurs alarmés par un danger réel ou imaginaire. La plus grande confusion règne alors, chacun court aux armes, et, dans l'obscurité de la nuit, les gens de la caravane fondent quelquefois les uns sur les autres.

En Perse on fait ordinairement de cinq à six parasanges par jour; les guides ne se prêteraient pas facilement à faire une plus longue traite. On trouve à la vérité des caravanséraïs où il est permis de passer la nuit; mais telle en est la malpropreté, qu'on ne peut trop conseiller de les éviter. En général il vaut beaucoup mieux coucher sous la tente, ou même en plein air, que de chercher des abris dans les habitations des hommes.

A la suite des caravanes marchent ordinairement de pauvres vieillards qui vivent des aumônes qu'on manque rarement de leur faire. Il en est à peu près de même des religieux européens qui parcourent l'Orient dans le dessein de propager le christianisme, et qui n'ont guère, pour soutenir leur existence, d'autres ressources que celles que leur fournit la charité publique. La morale touchante qu'ils puisent dans l'Évangile leur concilie tous les cœurs, et c'est sur elle que leur sûreté repose. Parlant avec facilité les langues orientales, ils pénètrent dans les contrées les plus barbares. En tous lieux ils donnent des

consolations aux malheureux, des remèdes aux malades, et des conseils désintéressés aux faibles comme aux hommes puissans. Si malgré tous leurs efforts ils font peu de prosélytes, du moins ils procurent aux chrétiens de nombreux amis. Les Persans et même les Turks les choisissent souvent pour arbitres des différens qu'ils ont entre eux, et les considèrent à l'égal des derviches. Ces religieux ont le bon esprit de ne jamais se mêler des affaires publiques. Nulle part ils ne recherchent la faveur des grands : ils ne demandent que du pain. On ne leur en refuse jamais.

CHAPITRE XXXVII.

Séjour à Téhéran. Description de cette ville et de ses environs. Château de Cassri-Cadjar. Départ de la cour pour le camp de Sultaniéh. Particularités relatives à la mort de M. Romieux. Arrivée au camp de Sultaniéh.

Tout le temps que je passai à Téhéran, j'habitai le palais de Mirza-Riza-Couly, où j'étais descendu. Un grand nombre de seigneurs persans et d'Arméniens, guidés par la curiosité et principalement par le désir de faire une chose agréable au Chah, me rendirent visite. Les ministres donnèrent, à l'occasion du prochain départ de la cour, des fêtes brillantes qui, vu la chaleur, eurent toujours lieu de nuit. Elles consistèrent en concerts, en déclamations de vers et en collations servies, soit sur des terrasses, soit dans des salles ouvertes donnant sur des jardins illuminés [1].

[1] Les Persans d'aujourd'hui ne réussissent pas moins que ceux du temps de Chardin dans l'ordonnance des feux d'artifices et des illuminations. Un nombre prodigieux de lam-

La ville de Téhéran est bâtie sur un terrain bas, au pied de la chaîne du mont Elbours, à dix lieues du pic de Démavend et à vingt-cinq ou trente de la mer Caspienne. Le désir de se rapprocher du centre de la Perse, sans trop s'éloigner du Mazanderan, province dont les habitans sont très-dévoués à la dynastie actuelle, détermina, en 1794, Mehemed-Khan à fortifier Téhéran et à fixer sa résidence dans cette ville, quoique l'air qu'on y respire soit très-malsain en été, et que le séjour d'Ispahan eût dû lui paraître plus agréable. Ce n'est pas la première fois qu'en Perse des motifs de politique ont fait changer le siége du gouvernement. Suze, Persépolis, Ecbatane et Gaza dans les temps anciens, Raï, Cazbïn, Sultaniéh et Tauris dans les temps modernes, ont été successivement décorées du titre de capitales de cet empire.

Les fortifications de Téhéran m'ont semblé fort médiocres, et l'on n'y voit aucun édifice comparable à ceux qui, dit-on, embellissent Ispahan. Le palais et les jardins du Chah couvrent un emplacement considérable; mais les maisons des grands n'ont aucune apparence, les Persans aimant mieux orner

pions fixés au moyen de petites cordes sur des charpentes légères, figurent des festons, des guirlandes et différentes sortes d'ornemens.

le dedans que les dehors de leurs habitations. Les mosquées, les bazars, les caravansérais de Téhéran sont encore dans leur ancien état. Cependant il est permis de croire que cette ville, qui, lorsque je la visitai, était peu florissante, et dont les habitans n'étaient pas au nombre de plus de trente mille, acquerra par la résidence du souverain un surcroît de population et de richesses qui la rendra digne d'être la capitale de l'un des plus vastes états de l'Asie. Feth-Aly-Chah s'occupait des moyens d'y amener une rivière [1] qui coule à l'ouest à la distance de deux parasanges, et où les personnes aisées envoyaient puiser de l'eau, celle qu'amènent des canaux mal entretenus étant détestable.

Le sol des environs de Téhéran, tant du côté de l'est que du côté de l'ouest, est pierreux et stérile; mais les eaux qui découlent des montagnes situées à quelque distance au nord de cette ville, arrosant la plaine intermédiaire, la rendent susceptible de quelque culture. C'est sur une de ces montagnes que s'élève le château de Cassri-Cadjar (le palais des Cadjars), bel édifice construit en briques et entouré d'un grand parc. Un courant d'eau traverse l'intérieur de ce château, y forme divers bassins et jets d'eau, puis va se perdre dans

[1] Celle de Keretch.

la plaine. Les appartemens de Cassri-Cadjar sont ornés avec beaucoup de magnificence, et l'on y remarque des arabesques peintes avec une grâce et une légèreté parfaites. Le Chah passa en ce lieu les trois premiers mois de l'année persane correspondans aux mois de mars, avril et mai de l'année 1806 [1].

Le temps où le Chah a coutume de quitter sa capitale pour aller passer la revue de ses troupes étant arrivé, et le jour du départ ayant été fixé par les astrologues, toute la cour fut avertie de se tenir prète. Vingt femmes du prince, accompagnées d'autres femmes pour les servir et de plusieurs eunuques, se mirent en route les premières. On avait eu soin de faire publier sur le chemin un couïrouc (ordonnance) qui enjoignait à tout musulman et à tout ghiaour ou infidèle de se tenir éloigné du lieu de leur passage, d'une demi-parasange au moins. Deux jours après, les marchands, les ouvriers, les artisans et les autres personnes inscrites chez le darogha (lieutenant de police) comme devant se rendre au camp

[1] Depuis la réforme qui fut faite au douzième siècle dans le calendrier des Persans, par ordre de Melek-Chah-Djeladdïn, leur année civile commence à l'équinoxe du printemps. Mémoires de l'Académie tom. LV, p. 121. d'Herbelot, Bibliot. Orient.

pour y exercer leur profession, partirent en caravane, sur des chevaux, des chameaux, des mulets et des ânes, chacun portant avec soi sa tente, ses tapis et ses ustensiles. Au milieu de ce rassemblement d'individus d'états divers, on voyait des femmes placées dans des litières couvertes ou dans des paniers suspendus de chaque côté des chameaux. Plusieurs étaient à cheval, se tenant à la manière des hommes, et cachées sous de grands voiles blancs qui de loin les faisaient ressembler à des fantômes. Enfin, les chevaux du Chah, quelques éléphans destinés au service de ce prince[1], et un nombre prodigieux de bêtes de somme employées à porter les mats, les cordages et les toiles de ses tentes, marchaient dans cette caravane.

Feth-Aly-Chah, accompagné de cinq de ses fils, de plusieurs ministres et d'un corps considérable de cavalerie, quitta Téhéran le 24 juin. Il montait un cheval richement caparaçonné et marqué de tous les signes réputés heureux chez les Persans. Douze officiers marchaient à pied autour de lui, il était précédé d'une troupe d'esclaves portant des réchauds remplis de bois résineux qu'on allumait pendant la nuit. La première marche fut

[1] A l'époque du newrouz et en quelques autres occasions, le trône où s'assied Feth-Aly-Chah est placé sur un éléphant.

de cinq parasanges, et l'on demeura deux jours à Aly-Chah-Abbas afin de donner à l'avant-garde le temps d'arriver au camp; d'Aly-Chah-Abbas, la cour se rendit à Hadji-Abad, où elle séjourna le 28; le 29 elle gagna Cazbïn, où elle passa la journée du 30; de Cazbïn, elle alla camper dans les vergers de Sihadéhoun, où elle fit séjour le 2 et le 3 juillet; elle arriva le 4 à Saïn-Caléh, et le 5 à Sultaniéh, terme du voyage. La marche se fit presque toujours de nuit : on se reposait le jour.

Comme je devais suivre la cour, et que l'air malsain de Téhéran m'avait donné plusieurs accès de fièvre, le roi m'envoya un takht-rewan [1], c'est-à-dire une litière portée par deux mulets. La violence du mal me força de m'arrêter à Aly-Chah-Abbas. J'y reçus la visite de Mirza-Ahmed, docteur fameux dans toute la Perse, et premier médecin du Chah. Un Mirza nommé Chéfy, comme le ministre de ce nom, et qui en sa qualité de médecin du harem impérial m'avait déjà traité à Téhéran, m'accompagnait dans le voyage. Mirza-Ahmed, arrivé près de moi, s'assit gravement, et Mirza-Chéfy en fit autant. Le premier me prit la main gauche, et sentant mon pouls très-agité, il

[1] Takht-rewan est composé de deux mots persans, et signifie littéralement siége ambulant.

parut réfléchir profondément pendant quelques minutes. Avant de m'avoir adressé la moindre question, il se mit à écrire une longue ordonnance, puis se tournant vers son confrère : « Mirza, « lui dit-il, je vois ce que c'est. La fièvre est con- « tinue, la peau sèche et le pouls élevé et fré- « quent. L'indication des remèdes est facile : il « convient d'employer les semences froides et les « acides, de faire observer au malade une diète « rigoureuse, et surtout de lui défendre l'usage du « pain. Il faut pour toute boisson qu'il use d'oxy- « mel [1], de jus de grenade et de citron, et pour « toute nourriture, de pilau, d'herbes amères, de « concombres crus et de fruits verts. Enfin il doit « éviter soigneusement de dormir après ses repas [2]; « bientôt, avec l'aide de Dieu et au moyen de ce « régime rafraîchissant, il recouvrera la santé. Si « les paroxysmes se multiplient, nous ordonne- « rons la saignée. »

Ayant écouté avec attention cette ordonnance singulière, je me permis de faire quelques observations au docteur, qui, paraissant très-surpris de ce que j'osais élever des doutes sur l'étendue de son savoir, me dit, en me regardant d'un air

[1] En persan *sekendjebïn*.

[2] Cette précaution est réellement très-bonne.

dédaigneux : « Savez-vous que vous parlez à un « homme qui est considéré généralement comme « l'Hippocrate de la Perse, à un homme qui veille « sur la santé du successeur des Khosroës, honoré « de sa confiance la plus intime, et profondément « versé dans la connaissance de l'astrologie médi- « cale? Votre maladie, n'en doutez pas, m'est par- « faitement connue. Jamais elle ne sera guérie que « par les contraires. La violence de ce mal est « même un signe favorable. Puisque vous éprou- « vez une chaleur immodérée, il est évident qu'il « faut vous rafraîchir à proportion. Confiez-vous « aveuglément à nos lumières et à notre expé- « rience. Faites tout ce que nous vous prescrirons, « et croyez que nous mettons autant d'importance « à la conservation de vos jours qu'à celle des « nôtres. »

Mirza-Ahmed laissa, en se retirant, son ordonnance au vieux médecin du harem ; celui-ci, presque centenaire, semblait moins présomptueux et moins infatué de son savoir que Mirza-Ahmed. Sa doctrine était entièrement galénique ; il connaissait le système de la circulation du sang, et n'ignorait point l'usage du quinquina et de l'émétique, mais ces remèdes, ainsi que la pratique de l'inoculation, lui paraissaient des innovations dangereuses. Il avait beaucoup plus de foi aux

prières, aux amulettes et aux talismans. « Recom-
« mandez-vous à Aly, me disait-il souvent. Que
« risquez-vous? Quoique vous n'ayez pas le bon-
« heur d'être né musulman, ce saint prophète se
« plaira à vous considérer comme un prosélyte; il
« intercédera pour vous. Ne négligez pas de vous
« concilier la bienveillance d'un si puissant pro-
« tecteur. Faites comme ces villageois qui viennent
« implorer la miséricorde du Chah, et qui n'osant
« porter leur sprières au pied du trône, dont l'é-
« clat éblouirait leurs yeux, s'adressent au vizir
« institué pour sécher les larmes du pauvre, de
« la veuve et de l'orphelin. De même Aly est le
« vizir, le favori et le lieutenant de Dieu. »

Mirza-Chéfy veillait avec la plus grande attention sur ma santé, et tous les jours il rendait compte à la cour de l'état où je me trouvais. Je fus d'abord surpris et touché de tant de soins de sa part; mais je ne tardai pas à en connaître la véritable cause. Une forte récompense lui était promise s'il sauvait son malade, sinon sa tête était menacée. Aussi tremblait-il en même temps pour sa vie et pour la mienne. Il ne manquait pas de m'éveiller tous les matins à la pointe du jour, uniquement pour me demander comment je me trouvais. S'il croyait reconnaître des symptômes de guérison, son front s'épanouissait. Si au contraire

il en remarquait de fâcheux, il pâlissait. On aurait dit que mon mal venait de l'atteindre, et c'était à moi de le rassurer. Toutefois son inquiétude était jusqu'à un certain point justifiée par un événement funeste sur lequel je crois devoir rappeler ici l'attention du lecteur.

M. Romieux, de qui j'ai parlé à la fin du chapitre Ier, était parvenu à Téhéran après avoir échappé dans le désert d'Orfa aux poursuites des Arabes; Feth-Aly-Chah lui avait fait un accueil aussi honorable que celui que je reçus ensuite de ce prince; mais peu de temps après son arrivée à la cour de Perse, M. Romieux était mort presque subitement. Un homme de confiance qui l'avait accompagné, avait éprouvé le même sort et rendu le dernier soupir en arrivant aux portes de Bagdad. M. Outrey, mon beau-frère, aujourd'hui vice-consul en cette dernière résidence, qui était parvenu à soustraire M. Romieux au premier attentat tramé contre ses jours, tomba également malade, et ne dut son salut qu'à la force de son tempérament.

La valeur s'attire en tout lieu l'estime et l'admiration. Les Persans furent donc extrêmement touchés à la vue du corps d'un guerrier français tout couvert d'honorables blessures. Quoiqu'il fût d'une religion différente, ils lui élevèrent un

monument surmonté d'une coupole. Les Français qui visiteront Téhéran ne manqueront pas, sans doute, d'aller répandre quelques fleurs sur la tombe d'un compatriote qui méritait de finir ses jours au champ d'honneur.

Mirza-Chéfy, qui n'ignorait pas ces détails, craignait que quelque ennemi secret ne m'eût fait empoisonner. Cependant, grâce au régime que je suivis et à l'attention scrupuleuse avec laquelle ce docteur veillait lui-même à la préparation des remèdes qu'il m'ordonnait et des alimens que je devais prendre, je commençai à me rétablir. Sur ces entrefaites, M. Dupré, fils du consul de France à Trébizonde, arriva en Perse. La nouvelle qu'il m'apporta de la paix signée à Presbourg, et les soins qu'il voulut bien me donner, concoururent aussi à hâter ma convalescence. Je poursuivis donc ma route. Comme les terres basses sont en général sablonneuses et infestées de reptiles, et que l'air qu'on y respire est lourd et malsain, les médecins nous firent camper constamment sur des éminences, et autant qu'il fut possible dans des vergers où l'on amenait des courans d'une eau vive et pure. Des châls et d'autres étoffes légères suspendues aux branches des arbres nous procuraient une ombre salutaire. Nous arrivâmes au camp le 5 juillet.

CHAPITRE XXXVIII.

Camp de Sultaniéh. Tentes du monarque et de ses femmes. Partie de chasse. Détails sur les différentes sortes de chasse au faucon. Audience de congé.

La plaine de Sultaniéh forme une ovale de huit à neuf lieues de longueur, dans la direction de l'est à l'ouest, et est environnée de collines pelées et stériles desquelles découlent un grand nombre de ruisseaux. Le sol de cette plaine étant couvert de prairies et abondamment arrosé, offre à la cavalerie des pâturages excellens.

Le camp était de forme à peu près circulaire. Les tentes du roi étaient placées vers le centre, et s'ouvraient du côté de la Mecque. Le pavillon principal, servant de divan-khânéh ou de salle d'audience, était soutenu par neuf mâts de vingt-cinq à trente pieds de haut, surmontés de boules de cuivre doré, et distants d'environ dix pas les uns des autres. Des étoffes de soie brodées en or formaient les murailles de la tente, et de riches tapis couvraient le sol. Le monarque s'asseyait sur

une estrade placée dans le coin du pavillon situé à la droite du spectateur.

Le divan-khânéh, comme la plupart des tentes royales, a ordinairement trois enceintes. La première ou l'extérieure consiste en une toile grossière fixée au moyen de cordes et de piquets; la seconde est formée d'un taffetas de tissu serré et susceptible d'être soulevé comme un rideau; la troisième se compose d'un réseau de rubans et de ganses de soie figurant divers dessins. Au point du jour on ouvre le côté du pavillon vers lequel souffle le vent. Nul ne peut pénétrer dans cette espèce de sanctuaire sans la permission du souverain, dont les ministres attendent les ordres debout près de l'entrée de la tente; une garde nombreuse veille constamment sur toutes les avenues; l'heure du selam est annoncée par les trompettes et les tymbales. Tous les grands de la cour s'empressent de se rendre à cette cérémonie; on punirait sévèrement celui d'entre eux qui négligerait de s'acquitter d'un tel devoir; à peine une excuse légitime serait-elle admise.

Les tentes du harem sont peu éloignées du divan-khânéh. On assure qu'elles le surpassent de beaucoup en magnificence. La garde en est confiée à un certain nombre d'eunuques dont la surveillance est plus rigoureuse encore qu'en Tur-

quie. On juge combien il est difficile que ce qui se passe dans cette enceinte parvienne jamais à la connaissance d'un étranger. Je me bornerai donc à répéter ici, sans en garantir l'exactitude, quelques détails qui m'ont été donnés à Sultaniéh par un personnage considérable, et digne de foi, quoique Persan. « Feth-Aly-Chah, me disait-il, « rassemble sous ses tentes une foule de jeunes « beautés. Les unes, achetées dans le Penjâb, « excellent dans l'art de lire dans l'avenir, en con- « sultant les poésies de Hafez; d'autres, nées à « Chirâz, savent par leurs chants mélodieux ins- « pirer de douces émotions. La Persane, la Géor- « gienne, enrichissent de broderies et de lames d'or « les tissus transparens de l'Inde. L'Arabe prépare « pour le Chah les sorbets les plus délicieux et les « parfums les plus suaves. Au milieu de la magni- « ficence du harem impérial, chacune d'elles con- « serve dans sa parure quelque chose du costume « de son pays. Amenée à Téhéran des bords du « golfe Persique, Aïchah garde, même en présence « du monarque, le voile blanc[1] des femmes de Bah- « hreïn et de Bender-Abou-Chehr. Fatiméh, qui a « reçu le jour à Bagdad, ne se montre jamais que le « front et le sein ornés de perles et de corail. Dje-

[1] Espèce de mezzaro.

« miléh, enlevée aux siens dans les montagnes de « Kachemyr, se revêt ordinairement des beaux « tissus de ce pays, et Zuleïkha, venue du fond « du Turkestan, porte l'aigrette de héron, qui, « dans sa patrie, distingue la femme de qualité de « l'esclave. »

Sous les pavillons des camps comme dans les palais de Téhéran, le seul désir qu'éprouvent les femmes du prince est de lui plaire. Attentives à dissiper les soucis inséparables du pouvoir suprême, leur bonheur consiste à contribuer autant qu'il est en elles à celui du souverain. Elles lui prodiguent des soins et des égards auxquels rarement il se montre insensible. L'estime et l'attachement qu'il leur témoigne les satisfont autant que pourraient les flatter en Europe les éloges que l'on donnerait à leurs qualités aimables; elles ont pour lui une sorte d'amour qui ressemble à de la piété, et qui les dédommage de la privation d'une liberté dont elles ignorent les douceurs et dont elles méprisent l'usage. Les voyages, la fatigue et tous les genres de privation leur coûtent peu quand il faut suivre le Chah. Si elles ne se jettent pas au milieu des combattans, si elles n'imitent pas les Grecques et les Gauloises en excitant les guerriers par des cris, jamais on ne les vit manquer de ce courage qui fait envisager la mort sans

effroi, ni de cette dignité qui au sein du malheur commande le respect. Si un nouvel Alexandre venait encore soumettre la Perse, on y verrait plus d'une Statira préférer le tombeau à la honte de vivre sous les lois d'un vainqueur.

Les mêmes attentions qu'on avait eues pour moi, tant à Téhéran que sur le chemin de cette capitale à Sultaniéh, me furent encore prodiguées à mon arrivée au camp. J'y occupai une tente commode placée près celle des vizirs Mirza-Chéfy et Mirza-Riza-Couly, avec qui j'eus de fréquens entretiens. Le roi m'accorda plusieurs audiences particulières auxquelles je fus conduit sans aucun cérémonial, et j'eus l'honneur de suivre une fois ce prince à la chasse. On avait dressé à environ deux lieues de Sultaniéh une vaste tente au-devant de laquelle un large bassin avait été creusé et rempli d'eau pour procurer de la fraîcheur. Le Chah, accompagné de quatre de ses fils et d'une foule de seigneurs, arriva de grand matin à cette tente, puis il se livra au plaisir de la chasse. On tua plusieurs daims ou gazelles qui furent ensuite distribués aux principaux personnages de la cour.

Les Persans ne déploient plus dans leurs parties de chasse cette magnificence dont Chardin a tracé le tableau. Cependant ils ont conservé la chasse au faucon, plaisir dispendieux dont le goût

leur vient probablement des Tartares. Le Chah possède un grand nombre d'oiseaux de cette espèce, provenant des pays situés au nord-est d'Astrakhan, et qui sont dressés avec beaucoup d'art. Chaque faucon a son nom propre et un instituteur particulier. Il n'est nourri que de viande; mais à l'approche de la saison de la chasse, on lui fait faire diète pour mieux exciter sa voracité. Il faut savoir lui bander les yeux à propos, lui apprendre à fondre sur sa proie avec avantage ainsi qu'à revenir lorsqu'on le rappelle, ce qu'on fait en prononçant son nom à haute voix.

La manière de dresser l'oiseau varie selon l'espèce des animaux à la poursuite desquels on le destine. Celui qu'on a lâché pour prendre l'oie sauvage, par exemple, vole verticalement, mais au-dessous de l'animal, afin de le pouvoir saisir par le ventre. Au contraire, le faucon qui donne la chasse à l'aigle, trace en volant une ligne diagonale, et parvenu au-dessus de son ennemi, il fond sur sa tête et lui crève les yeux. La chose souvent lui est d'autant plus facile, qu'ayant de la peine à prendre son essor, l'aigle ne s'élève qu'avec lenteur et qu'au moyen de plusieurs élans. Cependant il arrive quelquefois que ce dernier prend le dessus. Si le faucon ne s'enfuyait alors à tire-d'aile, il serait mis en pièces indubitablement.

Le faucon dressé pour la chasse à l'outarde, au lapin, au lièvre, et même à la gazelle et au daim, fond aussi sur la tête de l'animal pour lui crever les yeux, ou du moins pour l'étourdir en battant des ailes jusqu'à l'arrivée du chasseur.

La chasse aux canards sauvages, qui se fait sur les lacs et les étangs, n'est pas une des moins récréatives. On y emploie également le faucon qui, de peur d'être entraîné au fond de l'eau, s'il saisissait l'oiseau tandis qu'il est à la nage, se borne à l'effaroucher. De son côté, celui-ci s'obstine à rester à la surface de l'eau, et ce n'est qu'à force de l'étourdir par le bruit, que les chasseurs parviennent à lui faire prendre son vol.

Les Persans excellent à poursuivre à cheval les perdrix dans la plaine; et plusieurs fois je les ai vus en prendre au mois d'août des compagnies entières toutes vivantes.

Au retour de la chasse, et avant de rentrer au camp, Feth-Aly-Chah fit manœuvrer en sa présence trois ou quatre mille hommes de cavalerie. Le même jour, à trois heures après midi, ce prince m'accorda un long entretien, auquel assista Hadji-Husseïn-Khan-Merwy, homme spirituel et aimable, qui ayant beaucoup voyagé dans l'Arabie et dans le nord de l'Inde, passa pour être très-instruit des affaires de ces pays, mais courtisan capable,

comme celui dont parle Saady, s'il plaisait au roi de soutenir qu'il fait nuit en plein midi, de dire: « En effet, voilà la lune et les pléïades. »

Après avoir fait une résidence d'environ quarante jours, durant lesquels je m'occupai constamment de l'objet de ma mission, je sollicitai mon audience de congé. Le Chah parut craindre que je ne fusse pas en état de soutenir la fatigue du voyage, et me témoigna le désir de me garder encore quelque temps près de lui. Jugeant que toute prolongation de séjour en Perse ne pourrait être d'aucune utilité, et qu'il convenait au contraire que je m'empressasse de retourner en Europe, j'insistai sur ma demande, qui fut enfin favorablement accueillie.

Le 12 juillet, les deux vizirs qui devaient me conduire vers le monarque, se rendirent le matin à ma tente. On m'avait envoyé la veille le khalaat ou l'habit d'honneur et divers présens, parmi lesquels étaient un grand portrait du Chah et divers manuscrits persans [1], des armes, des étoffes et des chevaux.

[1] Les principaux de ces manuscrits ont été déposés à la bibliothéque du roi. Ce sont une histoire de Nadir-Chah, (Dourreï-Naderi) estimée sous le rapport du style, l'histoire de Mehemed-Chah, et enfin l'histoire du prince régnant. Il paraît certain que la vérité n'est point assez respectée dans ces ouvrages.

En Turquie, l'habit d'honneur n'est qu'une simple pelisse qu'on jette sur les épaules de celui qui la reçoit ; en Perse, c'est un équipement complet de cavalier. Le khalaat qui me fut envoyé se composait d'une veste de brocart, d'une espèce de pelisse de même étoffe, d'une ceinture, d'un bonnet de peau d'agneau d'Astrakhan, entouré d'un châl, d'un poignard et d'un cheval uzbek richement caparaçonné [1].

Aussitôt après l'arrivée des vizirs, nous montâmes à cheval pour aller au quartier du Chah que nous trouvâmes sous une tente assez semblable pour la forme à un grand parasol, et dressée au milieu d'un espace découvert sur lequel le soleil dardait ses rayons. Le prince était assis sur un tapis magnifique, et appuyé sur un coussin enrichi de pierres fines de diverses couleurs. Quelques officiers se tenaient à une certaine distance en dehors de la tente.

Après les saluts d'usage, j'exprimai au Chah, en termes respectueux, ma vive reconnaissance

[1] Je suis forcé, bien malgré moi, d'entrer ici dans des détails à peu près indifférens au lecteur. J'ai tâché seulement de les abréger un peu plus que ne l'a fait un voyageur moderne, qui dans sa relation comptant pour ainsi dire « des plafonds les ronds et les ovales », ne nous fait grâce d'aucune circonstance des réceptions dont on l'honora dans l'Inde.

des bontés dont il m'avait comblé. Il me dit à plusieurs reprises qu'il désirait vivement d'entretenir des relations amicales avec la France, et de voir arriver en Perse, soit pour y exercer la médecine, soit pour affaires de commerce, soit pour leur instruction, un grand nombre de Français; il m'assura qu'ils y recevraient l'accueil le plus distingué.

L'audience dura plus de deux heures. Pendant tout ce temps, je me tins constamment debout, exposé à l'ardeur des rayons du soleil de midi; ce qui, joint à l'état de faiblesse où je me trouvais encore, me causa un éblouissement tel qu'il me devint impossible de distinguer les objets environnans, et que je fus sur le point de perdre connaissance. L'officier placé près de moi, m'ayant vu chanceler, me soutint, puis on me conduisit à l'ombre où je repris bientôt mes sens. Je retournai à ma tente; le Chah eut la bonté d'envoyer plusieurs messagers pour s'informer de mon état. Cette indisposition n'ayant eu aucune suite, je m'occupai des préparatifs de mon départ. Mehemed-Khan, officier de l'armée persane, qui avait déjà fait plusieurs voyages en Turquie, fut nommé pour m'accompagner en qualité de mihmandar. Ses ordres étaient de me conduire jusqu'à Erze-Roum, si j'avais la force de gagner cette ville; dans le cas où

je serais mort avant d'y être parvenu, il devait continuer sa route jusqu'à Constantinople, avec M. Dupré, le Tartare, les domestiques et les bagages, et rendre compte à l'ambassade française du résultat de sa mission.

---

dessiné sur les lieux par Préaux

lithog. par Paris

Mosquée de Chah Khodabendèh à Sultanièh.

CHAPITRE XXXIX.

Départ de Sultaniéh. Zenghian. Arman-Khânéh. Ak-Kend. Le Kizil-Ouzen. Mianéh. Turkmen. Tauris. Ahmed-Khan. Dizi-Khalil. Tessouïdj. Lac d'Ormiah. Khoï. L'auteur quitte le territoire Persan.

Le 14 juillet au matin je quittai le camp de Sultaniéh où j'avais été parfaitement accueilli par toutes les personnes avec qui j'avais eu des relations, et dont plusieurs me parurent aussi recommandables par leurs connaissances que par leur esprit et leurs qualités aimables. Je ne puis me dispenser de mentionner spécialement ici Mirza-Chéfy, Mirza-Riza-Couly, Mehemed-Husseïn-Khan, Hadji-Husseïn-Khan du pays de Merw, et Dja'far-Couly-Khan. Les témoignages d'amitié et de considération qu'ils m'ont tous donnés ne sortiront jamais de ma mémoire.

Outre le mihmandar Mehemed-Khan, je partis accompagné de M. Dupré, fils du consul de France à Trébizonde, de qui j'ai parlé ci-dessus [1], du

[1] Chap. 37, pag. 341.

médecin Mirza-Chéfy, qui traînait quatre ou cinq personnes à sa suite, du Tartare de Constantinople, du domestique européen et de l'Arménien qui m'avaient suivi en Perse après avoir partagé les dangers de ma captivité. Enfin nous avions une escorte composée d'une vingtaine de Persans, et nous étions tous à cheval.

Le premier jour nous allâmes coucher à Zenghian [1]. Le gouverneur de cette petite ville était absent, mais nous fûmes reçus dans son palais par son ketkhoda ou intendant. Les salles de ce palais étaient ornées de peintures et d'arabesques de très-bon goût. Les grillages [2] des fenêtres étaient garnis de verres de couleurs formant divers dessins. On me fit voir les jardins peu ombragés, mais réguliers et parfaitement tenus. Il y avait beaucoup d'eaux, soit jaillissantes, soit renfermées dans des bassins. Je passai les journées du 15 et du 16 à Zenghian.

[1] Pour épargner au lecteur des détails fastidieux, je me dispenserai de rapporter les distances que nous parcourûmes pour nous rendre d'un lieu à l'autre. La carte les indique suffisamment.

[2] L'usage de ces grilles est venu de l'Orient, ainsi que l'indique le nom de *persiennes*. A Constantinople, en Égypte et en Perse, ces grilles, au lieu d'être mobiles, sont ordinairement fixées dans le mur.

Le 17 nous nous mîmes en route dès le matin. Ce jour nous déjeûnâmes sous la tente chez des nomades de la tribu des Chah-Sevens. Leurs usages me parurent conformes à ceux des Kurdes, mais ils ne se livrent point au pillage. Leur principale industrie consiste dans la fabrication de tapis et de toutes sortes de petits ouvrages de laine, tels que bas, chaussons, gants, etc., qui sont d'une grande perfection tant pour le tissu que pour le dessin. Nous passâmes la nuit campés dans les jardins du village d'Arman-Khânéh. Nous couchâmes en plein air pendant tout le voyage, excepté à Tauris. D'Arman-Khânéh, j'écrivis au chah-zadéh Abbas-Mirza, pour lui demander ses commissions, et je lui envoyai une montre enrichie de diamans.

Nous allâmes coucher le 18 chez un Arkhon ou Archonte [1], à Ak-Kend (le village blanc). Tout le pays que nous avions parcouru depuis Sultaniéh jusque-là était pierreux, plat, et en général peu fertile. Le terrain commence à s'exhausser à Ak-Kend. Parvenu à ce lieu, on retrouve de l'eau, de la verdure, et l'on rencontre plus fréquemment des villages. Cependant ce canton est assez mal

[1] Ce mot grec a passé dans la langue persane. Il signifie magistrat ou chef religieux.

cultivé, et n'est guère habité que par des nomades. On n'y voit plus de vignes, plus de figuiers, plus de pistachiers ni aucun des autres arbres qui embellissent les environs de Téhéran et de Cazbïn. Ak-Kend est sur la ligne des montagnes nommées Caplan-Kouh, qui séparent l'Irâc persique de l'Aderbaïdjan; on n'y parle que le turk.

Le 19 nous traversâmes ces montagnes et nous passâmes le Kizil-Ouzen, rivière qui en cette partie de son cours est encaissée entre deux rochers fort hauts, dont la descente est très-dangereuse. Nous allâmes coucher à Mianéh, ville peu considérable, située dans une plaine fertile en riz et arrosée par une petite rivière qui se jette dans le Kizil-Ouzen, et sur laquelle existe un pont fort étroit qui a vingt-trois arches. Il est en assez bon état, et aboutit à un chemin pavé d'une construction à peu près semblable à celle des voies romaines qu'on rencontre si souvent en Italie et ailleurs. C'est, dit-on, un ouvrage de Chah-Abbas. J'ai peine à croire qu'il ne soit pas plus ancien. Quoi qu'il en soit, les ravins profonds qui l'entrecoupent le rendent entièrement impraticable aujourd'hui.

Le village de Turkmen, où nous couchâmes le 20, est habité par des Kurdes très-pacifiques. Le 21 nous parvînmes à Tikméh-Tach, village qui,

comme le précédent, a été reconstruit sous la protection d'Abbas-Mirza. Nous eûmes ce jour-là de la pluie par un vent de nord-est. Le 22 nous allâmes coucher à Seïd-Abad. Le lendemain nous nous rendîmes à Tauris. Je rencontrai, avant d'arriver à cette ville, un officier de l'armée d'Abbas-Mirza nommé Nedjib-Khan. Il me fit voir quelques ouvrages relatifs à l'art de la guerre, imprimés en français et en russe. Nedjib-Khan se proposait de les faire traduire par des militaires russes qui avaient pris du service en Perse, et que le chah-zadéh comblait de ses bienfaits.

Le lendemain de mon arrivée à Tauris, Ahmed-Khan, gouverneur général de l'Aderbaïdjan, qui campait dans des jardins au dehors de cette ville, m'accorda une audience. C'était un homme âgé d'environ soixante-cinq ans: il passait pour avoir à la fois beaucoup d'esprit et de sens, et jouissait d'une grande considération. Dans l'opinion où il était qu'il serait possible d'exercer avec succès l'armée persane aux évolutions de la tactique européenne, il avait commencé la réforme par débarrasser ses propres troupes de cette grande quantité de bagages que traînent constamment après elles les armées des Orientaux. Ahmed-Khan, malgré son âge, était excellent écuyer. Curieux de belles armes, il en possédait un grand nombre.

Il me parut dévoué au chah-zadéh. Le 25 j'eus un entretien particulier avec lui. Je revis aussi le naïb Feth-Aly-Khan, de qui j'ai parlé précédemment [1].

Le 26 je parcourus les bazars de Tauris qui me semblèrent bien tenus et fournis de belles marchandises, tant de l'Inde que de la Perse. Ce même jour Ahmed-Khan me fit présent de plusieurs châls. Il me remit aussi une lettre que le chah-zadéh m'avait fait l'honneur de m'adresser.

Nous quittâmes Tauris le 27. Je fus accompagné jusqu'au village de Maïan, situé à deux lieues de cette ville, par Feth-Aly-Khan et par deux négocians arméniens nommés l'un, Mogdès-Avanès d'Hamadan, et l'autre Haretin-Stephan-Oglou.

Nous marchâmes toute la nuit pour éviter la chaleur, et le 28 au matin nous arrivâmes à Dizi-Khalil, village entouré de jardins immenses et situé sur le lac d'Ormiah, à 5 lieues au nord-nord-ouest du lieu où s'y jette la Talkh-Sou (eau amère)[2].

Nous côtoyâmes le lac toute la journée du 29, et nous allâmes coucher à Tessouïdj. Ce lieu est moins un village qu'un groupe d'habitations placées dans une situation des plus riantes, d'où la vue s'étend au loin sur le lac et sur les îles qu'il renferme.

[1] Voyez chapitre XVII, pag. 160.

[2] Nommée aussi Talkh-Tchaï. Voy. ch. XVII, p. 155.

Le lac d'Ormiah est à peu près de la même étendue que le lac de Van, avec lequel on l'a confondu presque jusqu'à ces derniers temps [1], et dont cependant il est éloigné de vingt lieues. Il est entouré, particulièrement au midi et au couchant, de montagnes très-hautes; et quoique les villes importantes d'Ormiah, de Selmas et de Maragha soient situées, ou sur les bords ou à peu de distance de ce vaste bassin, il ne sert aucunement à la navigation. Il a trois îles principales, mais elles sont à peu près incultes. Il n'en est pas de même du pays environnant, qui, outre l'étendue et la bonté de ses pâturages, est très-fertile en blé, en riz, en lin, et surtout en tabac d'une excellente qualité.

Le 30 nous dressâmes nos tentes dans une vallée pierreuse située au delà de Seïd-Hadji. Nous arrivâmes le 31 à Khoï. J'y passai trois jours, tant pour prendre du repos que pour aviser aux préparatifs de mon voyage à travers la Turquie d'Asie. Ce fut à Khoï que je pris congé de la plupart des Persans qui m'avaient accompagné. Le vieux Mirza-Chéfy, mon médecin, ne put s'empêcher, malgré tout l'attachement qu'il m'avait témoigné, de m'exprimer le plaisir qu'il avait à se séparer

[1] Voyez la carte de Guillaume Delisle, gravée en 1723.

de moi, à cesser de répondre de ma vie sur la sienne. « Partez, me dit-il, soyez heureux, que « les bénédictions d'Aly vous accompagnent! Vous « m'avez fait souffrir le martyre durant près de « deux mois, et ce n'est que d'aujourd'hui que je « commence à respirer, aussi vous tiens-je quitte « de tout présent; passez seulement la frontière, « et donnez-moi un écrit qui atteste que je vous « y laisse en bonne santé. Voilà tout ce que je « veux. » Je lui remis, avec l'attestation qu'il me demandait, une somme d'argent proportionnée aux soins assidus qu'il m'avait donnés, et je partis de Khoï le 4 août.

Ce ne fut pas sans éprouver une vive reconnaissance envers un assez grand nombre de ses habitans, que je quittai la Perse. Au regret de me séparer d'eux se joignait l'inquiétude que me causaient les désagrémens auxquels j'allais être exposé dans les contrées qui me restaient à traverser. En effet, quelles que soient la loyauté, la franchise et l'hospitalité des Turks, un voyageur européen préférera toujours la politesse, l'affabilité et la tolérance religieuse des Persans. Considérés sous le rapport des qualités morales, les premiers forment sans doute un peuple plus estimable; mais les autres l'emportent infiniment dans tout ce qui concourt à faire le charme de la vie.

CHAPITRE XL.

Vallée de Cotourah. Visite à Moussa-Beg. Astourdji. Khoch-Ab. Erdjek. Arrivée à Van. Visite à Dervich pacha. Monastère des Sept-Églises. Départ de Van. Ardjek. Défilé d'Arnès. Aganès. Horchoun. Tachcoun. Passage de l'Euphrate. Sultanich. Plaine tout en feu. Passage de la Touzla sur des outres. Cara Tchoban. L'Ak-Dagh. L'Araxes. Kulli. Tatou. Sommets du Tek-Dagh. Plaine d'Erze-Roum. Kian.

Poursuivant notre route, nous entrâmes le 4 dans l'étroite et sinueuse vallée de Cotourah[1], dont le fond sillonné par un torrent est excessivement pierreux. C'est un défilé des plus difficiles dans lequel notre marche fut très-pénible. Selon la promesse que j'avais faite à Moussa beg lors de mon précédent passage, j'allai lui demander l'hospitalité. Je le trouvai tout aussi prévenant que la première fois. Il venait de terminer, contre les Kurdes, une expédition dans laquelle il avait fait sur eux un grand butin. Aussi l'abondance régnait-elle dans son château. Il me demanda com-

[1] Voyez chapitre XVI, pag. 142.

ment j'avais trouvé les Persans, et s'égaya extrêmement sur leur compte. Mon Mihmandar, homme d'esprit, lui riposta par beaucoup de plaisanteries sur la gravité, la rudesse et la grossièreté des Turks. La soirée se passa fort agréablement. Le lendemain, avant mon départ, je voulus témoigner au beg ma reconnaisance de l'accueil qu'il m'avait fait; mais il refusa toute espèce de présent.

Le 5 nous continuâmes notre marche dans la vallée. Les pâturages excellens qu'elle renferme nourrissent un grand nombre de daims, et nous en vîmes plusieurs troupeaux. Comme Moussa beg nous avait donné pour guide un homme de sa tribu, nous ne fûmes point inquiétés par les pelotons de Kurdes que nous rencontrâmes. Nous allâmes coucher à Astourdji, misérable village situé à neuf lieues de Van et à sept de Khoch-Ab (bonne eau), petite ville bâtie sur un plateau où prennent leur source les rivières de Cotourah et de Khoch-Ab, dont l'une se dirigeant vers le nord-est, va arroser les fertiles plaines de Khoï, tandis que l'autre va se perdre dans le lac de Van. Khoch-Ab est dominée par un château qu'habitait un beg assez puissant. Cette ville a une église arménienne, où l'on va de fort loin en pèlerinage, et où, par une singularité remarquable, quoi-

qu'elle ne soit pas sans exemple, le beg entretenait constamment une lampe allumée devant une image de la Vierge.

Les montagnes dont le plateau de Khoch-Ab fait partie, sont dominées par celles des Hékiars, dont on a parlé ci-dessus [1].

Ayant été obligés le 6 de nous arrêter quelques heures chez des Kurdes pour donner un peu de repos à nos chevaux, nous ne pûmes faire ce jour-là que cinq lieues. Nous allâmes coucher sur les terrasses des maisons d'Erdjek, village situé à la sortie du défilé de Mahmoudiéh et sur le bord d'un lac salé qui n'a guère que deux ou trois lieues de tour, et dont il a déjà été question [2]. Le pays que nous parcourûmes était infesté par les bandes insoumises de la tribu des Chakakis.

Le 7 nous arrivâmes de très-bonne heure à Van, et nous campâmes dans les jardins de l'intendant de Dervich pacha. Le lendemain je visitai ce gouverneur, qui me fit l'accueil le plus amical, soit parce qu'il se piquait d'être hospitalier comme un Kurde, soit parce que n'ayant pas encore reçu de Constantinople son firman d'investiture, il désirait que j'engageasse notre chargé d'affaires à

[1] Chapitre XVI, pag. 140.
[2] Ibid.

représenter sous un jour favorable la révolution qui avait fait passer l'autorité entre ses mains [1]. Il m'invita non-seulement à déjeuner avec lui, mais encore à user de sa propre salle de bain, sorte de politesse des plus rares en Turquie. Enfin il me pressa de parcourir les îles du lac, et de visiter les monastères et les antiquités chrétiennes des environs ; ce que je fis le 9. J'admirai le point de vue enchanteur dont on jouit au couvent des Sept-Églises, situé sur une hauteur d'où l'on découvre le lac, la ville et les jardins de Van. Il ne faut pas prendre à la lettre ce nom de Sept-Églises, car il n'y en a qu'une dans ce monastère; mais elle a six chapelles, et par conséquent sept autels. Elle n'est pas très-vaste. J'y remarquai beaucoup de dorures et quantité de tableaux assez passables pour avoir été peints par des Arméniens. On me montra les ornemens, les Évangiles, les Missels et autres livres d'église qui tous étaient manuscrits, et j'assistai au service divin. Le supérieur du couvent était un vieillard à barbe blanche. Sa communauté ne se composait que de quatre ou cinq religieux, les uns Arméniens, les autres Géorgiens. Il me donna à dîner du produit des abondantes aumônes qu'il venait de recevoir. J'eus lieu de remarquer que

[1] Chapitre XV, pag. 134 et suiv.

la sobriété n'est pas la principale vertu dont se pique le clergé arménien. Le repas fut copieux et long, et l'on y but largement du vin et de l'eau-de-vie anisée.

Dervich pacha me fit présent d'un beau cheval noir, et nomma pour m'accompagner un officier Kurde, du nombre de ceux qui avaient partagé sa mauvaise fortune. Nous partîmes le 10. A mesure que nous avancions, les dangers de la route et toutes les autres incommodités d'un voyage dans la Turquie d'Asie se faisaient sentir plus vivement aux Persans de mon escorte. Ils ne chantaient plus de ghazels [1]; ils regrettaient le tunbeki [2], les sorbets à la glace, et en général tous les raffinemens de la sensualité de leur pays.

Nous côtoyâmes le lac de Van à plus ou moins de distance toute la journée, en nous dirigeant vers le nord-ouest. Nous couchâmes à Ardjek, hameau dont le nom est à peu près le même que celui du village où nous avions passé la nuit du 6 au 7.

Le 11 nous changeâmes de direction et nous marchâmes vers l'ouest. Nous passâmes une par-

[1] Les Persans ont coutume, pour charmer les ennuis de la route, de chanter des vers érotiques, etc.

[2] Voyez relativement à cette sorte de tabac la note 3, p. 288 du présent ouvrage.

tie de la nuit à Karzou, village d'où nous partîmes le 12 à une heure du matin, à cause du dangereux défilé d'Arnès. Nous couchâmes le 13 à Aganès, village situé près d'Ardjich (l'ancienne Arsissa.) Les Kurdes tentèrent, au milieu de la nuit, de s'emparer de nos équipages. Il y eut quelques coups de fusils de tirés, mais nous en fûmes quittes pour la perte d'un mulet chargé d'une partie du bagage du mihmandar Mehemed-Khan, qui ne négligea pas une si belle occasion de maudire la Turquie.

Avant de partir de Van, j'avais écrit à Ibrahim, pacha de Bayazid, pour lui recommander le vieux Mahmoud-Aga, ainsi que les autres personnes qui m'avaient témoigné tant de bienveillance et d'intérêt durant ma captivité, et je lui avais en même temps envoyé quelques présens. Ibrahim me répondit avec politesse. Sa lettre me fut remise le 13 par le Tartare de Dervich pacha, qui lui avait porté la mienne. J'appris ce jour-là la triste nouvelle de la mort du gouverneur de la citadelle de Bayazid. Ce respectable vieillard, mon sauveur, avait été tué d'un coup de lance dans un combat contre les Persans.

Le 14 nous passâmes à Horchoun et nous couchâmes à Tachcoun. Ce dernier lieu était la résidence du vieux cheikh musulman qui nous avait

servi de guide à mon premier passage [1]. Nous le retrouvâmes dans son monastère, et il nous y donna l'hospitalité.

Le 15 nous repassâmes près de Melez-Ghird, le bras méridional de l'Euphrate [2], que nous longeâmes jusqu'à Sultaniéh, misérable village situé dans une vaste plaine qui, du haut des montagnes voisines m'offrit un spectacle nouveau. Elle était traversée par un torrent de feu d'une largeur égale à celle d'un grand fleuve. C'étaient les Kurdes qui, pour amender les pâturages, brûlaient des herbes sèches restées sur pied, en ayant soin de mettre le feu de distance en distance sur deux lignes parallèles. Lorsque le vent est impétueux, la flamme s'étend avec tant de rapidité qu'un homme à cheval a de la peine à la suivre; l'embrasement dure souvent deux ou trois jours.

Le 16 nous passâmes la Touzla, rivière assez considérable, sur le bord de laquelle est une saline [3] qui lui donne son nom. Le passage s'exécute sur des outres enflées. On en attache plusieurs ensemble et on les couvre de paille et de roseaux. Le passager s'assied à l'arrière; un homme qui tient à la main une sorte de pelle ou de rame, se

[1] Voyez chapitre XIV, pag. 126.

[2] Ibid. pag. 121.

[3] Le sel s'y cristalise par évaporation.

place à l'avant et dirige l'embarcation. Cette manière de passer une rivière est aussi longue qu'incommode, et le plus souvent on a les jambes dans l'eau. Quant aux chevaux, on les met à la nage. Un de nos Persans qui n'avait pas voulu descendre du sien, tomba dans la Touzla; mais on parvint à le sauver ainsi que sa monture. Nous couchâmes à Cara-Tchoban (le berger noir).

Le 17 nous passâmes la montagne Blanche (Ak-Dagh). Le soir nous traversâmes l'Araxes à gué. Nous couchâmes à Kulli, où nous trouvâmes un meilleur accueil que lors de notre premier passage, et plus de vivres que dans les autres lieux où nous venions de passer, qui avaient été entièrement dévastés par les Kurdes. On nous fournit en abondance du pain, du lait et des œufs.

Le 18 nous couchâmes à Tatou, qui n'est qu'un chétif hameau. Nous traversâmes, le 19, la chaîne du Tek-Dagh, dont les cimes me parurent fort hautes. Parvenu au sommet du col, on découvre d'un côté tout le pays qui s'étend jusqu'à Van, de l'autre et dans le lointain, les plaines du Diarbekir. Je n'ai vu, ni dans les Alpes, ni dans les Apennins, ni dans les Pyrénées, ni sur le mont Hémus, ni dans les autres contrées montagneuses que j'ai parcourues, de spectacle plus imposant que celui que présentaient ces masses de montagnes qui

s'élevaient tout autour de nous, au nord, à l'est et à l'ouest, et dont les cimes, d'une élévation moindre que celle du point où nous nous trouvions, étaient encore toutes couvertes de neige. C'est dans ces montagnes que le Tigre, l'Euphrate et l'Araxes ont leurs sources.

Le même jour, 19, nous quittâmes le plateau élevé sur lequel nous avions fait route depuis Melez-Ghird, non sans éprouver beaucoup de fatigue, surtout durant les quatre derniers jours, et nous descendîmes enfin dans la plaine d'Erze-Roum. Selon l'ordre que Youssuf pacha avait donné, nous n'entrâmes point dans cette ville [1], et nous allâmes loger à Kian, gros village qui en est à un mille de distance.

[1] Voyez chapitre XIII, pag. 116.

CHAPITRE XLI.

L'escorte persane retourne dans son pays. Départ de Kian. Eaux thermales d'Ilidjah. Ach-Caléh. Tchiftlik. Rencontre de M. Jouannin. Saman-Souy. Gumuch-Khânéh. Stavros. Montagnes voisines de la mer Noire. Phénomène. Ghevizlik. Arrivée à Trébizonde.

L'ESCORTE qui m'avait été donnée en Perse ne devant pas aller au delà d'Erze-Roum, le mihmandar Mehemed-Khan se rendit près du gouverneur de cette ville pour l'informer de mon arrivée et du désir que j'éprouvais de retourner à Constantinople par la voie de Trébizonde. Le gouverneur, qui prétendit avoir reçu l'ordre positif de me faire passer par Cara-Hissâr, où se trouvait alors Youssuf pacha, refusa d'accéder à ma demande, et il fut convenu qu'elle serait transmise au beglerbeg, à qui nous écrivîmes l'un et l'autre. Nos lettres furent confiées à un Arménien, homme intelligent, qui nous promit de faire la plus grande diligence. Nous devions, à son retour, aller au devant de lui jusqu'à Tchiftlik, joli village situé à l'embranchement des deux routes dont l'une con-

duit à Trébizonde et l'autre à Constantinople par l'Asie mineure. Le mauvais état de ma santé me faisait désirer vivement de prendre la voie de mer. Je me trouvais dans la même situation que le Grec dont parle Xénophon, qui, « las de préparer son « bagage, d'aller, de courir et de porter ses armes, « voulait, arrivé sur ce bord de la mer, s'em- « barquer près de Trébizonde, et, étendu sur le « tillac, retourner en Grèce comme Ulysse, en « dormant [1]. »

Les Persans, après avoir reçu de moi divers présens, reprirent le 20 août le chemin de leur pays. Je remis au mihmandar des lettres pour les ministres du Chah et pour plusieurs autres personnes avec qui j'avais eu des relations durant mon séjour en Perse.

Je partis de Kian aussi le 20, accompagné de sept ou huit cavaliers turks qui m'avaient été donnés pour escorte. Nous ne fîmes qu'une lieue ce jour-là, afin de donner à l'Arménien le temps de revenir, et même nous n'allâmes que fort lentement tout le reste du chemin, tant à cause de l'apathie naturelle aux Turks, que parce que lorsqu'ils sont chargés de quelque mission, ils mettent à contribution les villages qu'ils traversent,

[1] Retraite des dix mille, liv. V, § II.

et ont ainsi un grand intérêt à demeurer long-temps en route. Aussi rien n'est-il plus fastidieux que de voyager avec une escorte de cette espèce.

Nous passâmes la nuit à Ilidjah [1], petit village qui tire son nom d'une source d'eau imprégnée de soufre, dans laquelle nous nous baignâmes. Elle est renfermée dans un bassin octogone de quatre-vingts à cent pieds de circonférence, et de douze à quinze pieds de profondeur. On s'assied, pour prendre le bain, sur des bancs de marbre qui règnent tout autour. Ce bassin est fermé de murs d'une hauteur médiocre.

Le 21, au lieu de prendre le chemin de Codja-Pounhar et de Baïbout, nous dirigeâmes notre marche vers Djennès [2] et Ach-Caléh, où est la poste.

[1] Il est assez singulier que l'ancien nom d'Elegia se retrouve dans celui de l'Ilidjah, que les Turks donnent généralement à toutes les sources d'eaux thermales. Arpa-Sou, anciennement Harpassus, est également un nom composé de deux mots turks qui signifient eau d'orge [1]. Le Techès de Xénophon s'appelle aujourd'hui Tekiéh, monastère. Il serait facile de multiplier des exemples de même nature tendans à confirmer les témoignages de l'histoire sur de très-anciennes invasions des Scythes ou des Tartares dans cette partie du monde [2].

[2] M. Macdonald Kinneir, Voyage dans l'Asie mineure, l'Arménie et le Kurdistan (tom. II, p. 130 de la traduct.), dit

[1] On voit, dans la retraite des dix mille (liv. IV, § XXVI) que la bière était la boisson la plus ordinaire en Arménie. Elle y est inconnue aujourd'hui.

[2] Hérodote. Clio, C. 103 et suiv.

Ce fut près de ce lieu que je rencontrai M. Jouannin, qui était envoyé vers moi par M. Ruffin. Je

qu'après avoir passé le Tek-Dagh, il atteignit le grand village de Ginnis ou de Khinis, que M. d'Anville *suppose* être le Gymnias dont il est fait mention dans la retraite des dix mille.

Le savant voyageur fait remarquer dans une note, qu'à cinq journées de Gymnias, les Grecs parvinrent à la montagne sainte de Techès, du sommet de laquelle ils aperçurent la mer, et il ajoute qu'ils auraient ainsi fait quarante milles (environ treize lieues et un tiers) par jour, chose impossible dans un pays couvert de neige, où ils étaient harcelés de tous côtés par les ennemis. M. Kinneir ne paraît pas avoir fait assez d'attention aux circonstances suivantes :

1°. Le village dont il parle n'est point connu dans le pays, ni désigné par les auteurs arméniens et turks sous le nom de Ginnis, mais bien sous celui de Khenès, Khnous et Khnoun [1], qui présente peu d'analogie avec Gymnias.

2°. Le Ginnis dont parle d'Anville est situé, sur la carte de sa géographie ancienne, tom. II, pag. 4, et sur celle de l'Asie mineure, à environ vingt-cinq mille toises nord-ouest, et non à soixante-neuf mille sud-est d'Erze-Roum comme le serait celui de M. Kinneir.

3°. De ce Ginnis (que j'écris Djennès, et où j'ai passé deux fois), au mont Techès, la distance n'est pas de plus de quarante-cinq milles à vol d'oiseau ; or, en ajoutant un tiers en sus de la distance pour les détours, on n'aurait guère que vingt lieues, ce qui donnerait bien exactement les cinq jours de marche de Xénophon.

Je n'ignore pas qu'en faisant suivre aux Grecs la route qui,

[1] Voy. ci-dessus, pag. 118, et les mém. sur l'Arménie, tom. I. p. 15 et 106.

ne puis exprimer le plaisir que j'éprouvai à serrer dans mes bras ce jeune Français, qui m'apportait des nouvelles de ma famille et de la situation des affaires en Europe. Il me remit aussi de l'argent, chose dont j'avais grand besoin; car les présens considérables que j'avais été dans le cas de faire, non-seulement aux cavaliers qui composaient mon escorte, et au gouverneur d'Erze-Roum, mais aussi à beaucoup d'autres personnes, soit en Perse, soit en Turquie, avaient presque épuisé ma bourse.

Après un entretien, qui se prolongea fort avant dans la nuit, il fut arrêté entre nous que

depuis l'Arpa-Sou, passe par le Pasïn et conduit par Djennès et Gumuch-Khânéh à Trébizonde, je n'explique ni la longueur du temps employé par les dix mille à parcourir l'espace qui sépare le Phase de l'Harpassus, ni la nécessité de leurs détours. Les conjectures ingénieuses que propose à cet égard M. Rennell [1], l'autorité de ce savant, et celle de M. Kinneir lui-même sont sans doute du plus grand poids; mais il m'a paru utile de faire connaître avec précision un nom de lieu qui, par sa consonnance, rappelle plus le Gymnias de Xénophon que les noms de Comasour, de Coumbas ou de Kumakie, et surtout convenable de justifier d'Anville du reproche d'avoir pris Khenès pour Gymnias.

[1] M. Jouannin a, depuis cette époque, rempli avec distinction les fonctions de premier secrétaire-interprète, et de chargé d'affaires de France en Perse.

[1] Retreat of the ten thousand, pag. 222.

M. Jouannin [1] se rendrait en Perse, et qu'il se chargerait d'une lettre que je me proposais d'adresser au Chah, car en Perse il est permis et même d'usage d'écrire directement au souverain, et souvent il répond sans l'intervention des vizirs. Je donnai à M. Jouannin tous les avis qui me parurent nécessaires sur la route qu'il avait à suivre en continuant son voyage à travers le Kurdistan septentrional, et sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des Persans, peu avares de protestations amicales. Nous prîmes ensuite quelque repos, et nous nous séparâmes le lendemain matin.

Tchiftlik, où j'allai coucher le 22, est bâti dans une plaine riante sur le bord d'une petite rivière que d'Anville nomme Sorman-Soui, mais dont le véritable nom est Saman-Souy [1]. Les eaux de cette rivière coulent vers la mer Noire. J'en fis la remarque avec une vive satisfaction, cette direction étant un signe certain que le terme de mon voyage à travers les régions barbares de l'Asie mineure, n'était pas éloigné. Pour comble de bonheur, je reçus le soir même, des mains de l'Arménien que j'avais envoyé à Youssuf pacha, une lettre par laquelle le beglerbeg, me témoignant ses regrets de ne point me voir prendre la route

[1] (Litt. Rivière de la paille).

de terre qu'il considérait, non sans raison, comme la plus sûre, m'accordait la permission de passer par Trébizonde, et m'annonçait qu'il avait chargé le gouverneur de cette ville de me faciliter les moyens de me rendre promptement à Constantinople; comme si toutes ces marques de bonté n'eussent pas suffi, Youssuf pacha accompagna sa lettre d'un nouveau présent.

Notre traite du lendemain 23 nous conduisit à Gumuch-Khânéh (la Maison d'argent)[1], grosse bourgade peuplée principalement d'Arméniens qui cultivent le vallon agréable et fertile où elle est située. Ils font aussi un commerce avantageux que favorise l'heureuse situation du lieu, et ils se livrent, depuis un temps immémorial[2], à l'exploitation de mines considérables qui se trouvent à peu de distance. J'en ai visité les travaux, et malgré mon peu de connaissances en ce genre, il ne m'a pas été difficile de juger qu'ils sont inhabilement dirigés. Le produit de l'exploitation était évalué

[1] D'Anville (Géograph. anc., tom. II, p. 37) paraît penser que ce lieu répond à l'ancienne Bylæ.

[2] Il est question dans l'Iliade d'Homère (liv. II, vers 856 et 857) d'un pays situé à l'extrémité du Pont-Euxin, habité par les Halizones d'Alybé et célèbre par ses mines d'argent. Strabon (liv. XII, p. 549 et suiv.) présume que ces peuples étaient des Chalybes, habitant au delà de l'Halys.

anciennement à 30,000 piastres par mois; je ne pense pas qu'aujourd'hui il s'élève au quart de cette somme. Les environs de Gumuch-Khânéh offriraient, selon toute apparence, un champ fort riche aux recherches d'un minéralogiste.

De Gumuch-Khânéh nous nous rendîmes le 24 à Stavros (la Croix), qui est le premier village grec qu'on rencontre en allant d'Erze-Roum à Trébizonde, tous les autres n'étant peuplés que d'Arméniens et de Turks. Il est dans une situation pittoresque, sur le penchant d'une montagne, et au bord d'un torrent dont les eaux fertilisent le fond d'une vallée, qui sans cela serait entièrement stérile. Il y a lieu de conjecturer que Stavros était anciennement une dépendance de la colonie de Trébizonde.

Le 25 nous gravîmes la chaîne des montagnes qui forment la ceinture de la mer Noire du côté du midi. Parvenus à la crête de l'une d'elles, nous vîmes sous nos pieds un vaste amas de nuages blancs qui s'entrechoquaient avec violence, et que sillonnait la foudre. C'était un orage qui fondait sur Trébizonde et sur les vallées environnantes. Le soleil brillait au-dessus de nos têtes, et nous respirions un air vif et pur. Ce phénomène se renouvelle souvent, surtout au commencement du printemps, en automne et en hiver, où les vents

poussent les nuages vers les montagnes dont je viens de parler. Elles en sont alors tellement surchargées, que bien qu'on soit fort près de la mer, on ne peut la découvrir du haut de leurs cimes.

Le pays qui depuis le sommet des montagnes s'étend vers le nord, est très-boisé. La végétation y est des plus vigoureuses, et les arbres y sont d'une grosseur et d'une élévation extraordinaires. Ce sont des chênes, des hêtres, des frênes, des bouleaux, des érables et quelques sapins. Ce n'est pas seulement le paysage qui offre un aspect plus riant, à mesure qu'on avance vers Trébizonde; il est facile de reconnaître aussi que les hommes y jouissent de plus d'aisance que de l'autre côté des montagnes. Le fond des vallées est semé d'habitations isolées, ce qui annonce une sorte de sûreté; enfin les sites de cette belle contrée rappellent ceux de la Suisse et de la Savoie, tandis que du côté d'Erze-Roum, le haut pays est pierreux, stérile et presque nu.

L'humidité du sol jointe à la grande quantité des feuilles tombées ayant rendu plus glissante que de coutume la pente roide des montagnes, nous fûmes forcés de mettre pied à terre pour descendre. Nous allâmes coucher le 25 à Ghevizlik (le village des noyers), où, pour la première fois depuis Erze-Roum, nous trouvâmes un caravanséraï assez

commode et un café bien tenu. J'écrivis de là à M. Dupré, consul de Trébizonde, qui le lendemain 26 eut la bonté de venir au-devant de moi jusques au lieu d'où, pour la première fois, l'on découvre la mer dans une vaste étendue, lieu voisin sans doute de celui que la retraite des dix mille rendit tellement célèbre, que les Grecs y consacrèrent jadis un temple et des autels à Apollon et à Mercure. Le sommet de ces montagnes, visité depuis par l'empereur Adrien, reçut une nouvelle illustration par la statue que ce prince y fit élever, et surtout par la description animée autant que fidèle qu'en a laissée Arrien, celui des historiens grecs dont la manière et le goût rappellent le plus l'aimable simplicité et la grâce inimitable du style de Xénophon.

CHAPITRE XLII.

Embarquement à Trébizonde. Relâche forcée sur la côte de Vona. Suite de la navigation. Nouvelle relâche. Rembarquement. Violente tempête. Débarquement dans la rade de Coumdjughaz. Plaine du Djanik. Villes principales de cette plaine.

Trébizonde et ses environs, vus du haut des collines qui bordent la mer Noire de ce côté, offrent l'aspect le plus agréable. Toutes les maisons et même les murs d'enceinte de la ville, qui conserve toujours la forme d'un trapèze, sont tapissés de lierre dont le vert sombre contraste avec les couleurs vives et brillantes du paysage, et avec l'éclat des rayons du soleil, réfléchis par la surface plane de la mer. L'anse qu'on appelle la marine, se présente à droite lorsqu'on y arrive du côté de terre. Il ne peut y entrer que quelques barques de pêcheurs et quelques bateaux destinés à transporter à la ville les marchandises amenées à Platana, véritable port de Trébizonde [1]. C'était là

[1] La distance entre Hermonassa (lieu situé à quatre milles à l'ouest de Platana) et Trébizonde, est évaluée par Arrien à soixante stades (Arr. Peripl. Eux. pag. 129.) Je l'estime à

qu'était mouillé le navire que M. le consul avait bien voulu noliser pour nous. Il s'y trouvait aussi deux frégates turques, que je visitai. Le capitaine qui les commandait et qui devait se rendre à Constantinople, voulait me retenir sur son bord; mais la crainte d'éprouver de trop longs retards me porta à refuser cette offre.

Le fidèle Arménien qui m'avait accompagné depuis mon premier passage par Erze-Roum, me quitta à Trébizonde. Ce jeune homme ayant une horreur invincible de la mer, il me fut impossible de le résoudre à s'embarquer; étant reparti pour se rendre à Marsiwan, il eut le malheur, ainsi que je l'ai appris depuis, d'être dépouillé par les Lazes au sortir de Trébizonde. M. Dupré le père me conduisit jusqu'à Platana. Notre navire était un bech-tchiftéh, du port de quatre-vingts à cent tonneaux. L'équipage se composait d'une vingtaine de matelots grecs de nation, commandés par un musulman. Le pilote était un marin assez expérimenté. Je montai à bord accompagné de M. Dupré fils et d'un médecin bergamasque nommé le doc-

quatorze milles ou à quatre lieues deux tiers par mer. Quel que soit le stade employé par Arrien, il devient difficile de concilier ces deux évaluations, à moins de supposer qu'il est ici question d'un lieu dont la situation répondrait à celle de Platana, ou plus correctement, peut-être, de Palati-Khânéh.

teur Pretta, homme de beaucoup d'esprit et d'une originalité singulière. Il avait exercé la médecine en Turquie avec quelque succès près de plusieurs personnages considérables, et particulièrement près d'Abdi beg, intendant de Ma'aden ou des Mines. Il parlait facilement la langue du pays, et, usant de l'ascendant que lui donnait sa profession, il traitait les Turks sans le moindre ménagement.

Nous appareillâmes de Platana le 2 septembre avec une brise du nord-est qui, si elle avait été plus forte, nous aurait portés en sept ou huit jours à Constantinople; mais, le vent ayant tourné à l'ouest vers le milieu de la nuit, nous fûmes forcés de gagner la haute mer et de courir de longues bordées. Nous avions fait vingt-cinq ou trente lieues dans la bonne route, lorsque le vent ayant fraîchi le troisième jour, les matelots, malgré mes représentations, portèrent notre proue sous le vent du cap Vona, qu'il leur avait été impossible de doubler. En abordant on jeta sur le rivage un cabestan et des cordages, et l'on parvint, non sans peine, à amarrer le navire. Nous passâmes trois jours à terre ou plutôt entre les rochers dont cette côte, qui n'offre aucune habitation, est hérissée. Le vent soufflait toujours avec violence, et la pluie tombait fréquemment à fortes ondées. L'agitation de la vague empêchait de mettre le

canot à la mer; nous ne pouvions communiquer avec le navire, et nous n'avions que des cavernes pour abri. Ce fut là la première épreuve que nous fîmes de ces vents d'ouest qui nous contrarièrent tant durant le reste du voyage.

L'orage s'étant un peu calmé le troisième jour, nous nous rembarquâmes pour tâcher de doubler le cap Vona, tentative qui fut également infructueuse. Entraînés par le vent et par les courans qui portaient vers l'est, nous fûmes forcés de dépasser non-seulement Iasoun (l'ancienne Jasonium) et Keresoun, mais encore Zafra, Tireboli et Buïuk-Liman, lieu au-delà duquel nous prîmes terre dans une anse, heureux encore de n'avoir pas été entraînés jusqu'au Phase. Les tempêtes durent ordinairement trois jours dans la mer Noire; nous fûmes forcés d'attendre toute une semaine que la fureur des flots fût apaisée. Me flattant alors que le coup de vent de l'équinoxe était passé, je pressai les matelots de remettre à la voile, et nous eûmes le bonheur de doubler le cap Vona; mais à peine étions-nous parvenus à la hauteur d'Euniéh que nous fûmes assaillis d'une nouvelle tempête plus violente encore que la précédente, et que nous eûmes lieu de craindre un véritable naufrage. La mer était blanche d'écume, et la vague courte et dure,

comme dans toutes les mers méditerranées ; les nuages fuyaient avec rapidité vers l'orient, notre navire n'obéissait plus au timon, les matelots et la plupart des passagers étaient dans l'épouvante, le pilote me reprochait amèrement mon imprudence et me faisait surtout un crime de ce qu'au-lieu de me recommander à saint Georges et à saint Nicolas, patrons des navigateurs, je me tenais tranquillement assis, fumant ma pipe, auprès du gouvernail.

Cependant, au milieu de la tourmente, il n'était pas difficile de s'apercevoir que les vents tournaient vers le nord. Vainement eussions-nous fait les plus grands efforts pour nous élever en pleine mer; nous étions poussés avec violence sur les rescifs qui bordent la côte au fond du golfe de Samsoun (l'Amisenus sinus). Toutefois cette circonstance nous fut favorable, en ce qu'étant abrités par les montagnes qui ceignent ce golfe, surtout du côté du sud-ouest, nous eûmes un temps à peu près calme et une mer moins houleuse, ce qui nous permit enfin de jeter l'ancre dans la rade de Coumdjughaz [1], à peu de distance de l'embouchure du Kizil-Ermak. Coumdjughaz n'est ni une ville ni un village ; c'est une grande rade foraine située à

[1] Et non Koumdgi-Aghiz, comme l'écrit d'Anville.

quinze lieues environ à l'ouest du pays de Themiscyre, qui passe pour avoir été la demeure des Amazones [1], et qui fait aujourd'hui partie du

[1] L'opinion des savans est depuis long-temps fixée sur l'existence des Amazones. Une armée de Sauromates, ayant traversé le Caucase et la Colchide, aura pénétré dans l'Asie mineure, et se sera arrêtée sur les bords du Thermodon; contens de retrouver une plaine qui leur rappelait le souvenir de leur patrie, et éprouvant, ainsi que le firent depuis les Grecs de Xénophon, la crainte de ne pouvoir passer de larges fleuves, tels que l'Halys, le Parthenius et le Sangarius, ces nomades auront vécu dans la plaine de Themiscyre du produit de leurs troupeaux et du butin qu'ils pouvaient faire sur leurs voisins. En Scythie leurs femmes les accompagnaient à la guerre et à la chasse, montaient à cheval et tiraient de l'arc; ici elles gardaient le rivage. Des matelots grecs en auront vu sur les bords de la mer, les ayant combattues, auront été vaincus par elles, et en auront conclu que le pays était en entier habité par ces œorpates ou tueuses d'hommes. De là les fables des Grecs. Mais que ces prétendues héroïnes aient pris les armes d'abord pour venger la mort de leurs époux, puis pour se défendre, enfin pour soumettre les peuples voisins; qu'elles aient tenté une expédition contre Athènes, et que leur reine Thalestris soit venue ou ait envoyé cent ambassadrices au camp d'Alexandre, c'est ce que, malgré l'autorité de plusieurs poètes, philosophes et historiens célèbres de l'antiquité, il n'est plus permis de croire aujourd'hui. On se souvient du mot de Lysimaque, lorsque Onésycrite lui lut l'histoire de Thalestris, dont il avait embelli son livre des ex-

Djanik. Sur les bords de cette rade est une vaste plaine qu'entoure une chaîne de montagnes courbée en arc, d'environ vingt lieues de circonférence. La cime et les flancs de ces montagnes, dont la hauteur est considérable, sont couverts de bouquets de bois de toute espèce, et particulièrement de buis, de myrthes, de diverses variétés de lauriers, de chênes nains, de poiriers, ainsi que de plantations de noyers et de mûriers, et de champs de maïs, de chanvre et de lin. Les habitations sont construites sur les points les plus élevés, et quoique nombreuses, elles sont à une assez grande distance les unes des autres. La chaîne des montagnes est coupée, indépendamment de l'Halys, par le Iechïl-Ermak et le Therméh, qui sont l'ancien Iris et l'ancien Thermodon, et qui, en se rendant à la mer, arrosent une vaste plaine sillonnée par une infinité de ruisseaux venant des

péditions d'Alexandre. Eh! où étais-je donc alors? lui dit Lysimaque en souriant.

Il n'est pas inutile de remarquer, ainsi que l'a fait le docte et judicieux Fréret [1], que les noms d'Orithie, de Menalippe, d'Hippolyte, etc., donnés à ces Sauromatides, sont tous des noms grecs, quoiqu'il soit visible que ces femmes dussent porter des noms barbares et pris de la langue qu'elles parlaient.

[1] Mém. l'Acad., tom. XXXVI, pag. 193.

montagnes, et bordés de peupliers, d'ormeaux, de hêtres, d'érables et d'autres arbres de haute futaie. Des ceps de vignes sauvages de la plus belle végétation s'élancent jusqu'à la cime de ces arbres divers et les couronnent. La plus grande partie de cette plaine est en prairies, dont l'aspect agreste est ravissant, et sur lesquelles on met en pâture des bestiaux [1] qui pour la plupart finissent par devenir sauvages. Les sangliers abondent dans cette contrée, et l'on y trouve aussi beaucoup d'autre gibier. Les branches des arbres recèlent une infinité d'oiseaux, tels que le ramier, la tourterelle, le geai, le merle et le pluvier. Les bords du fleuve et ceux de la mer sont fréquentés par une multitude d'oiseaux aquatiques ou échassiers, parmi lesquels on distingue le pélican, l'aigrette, le héron, la macreuse, la bécassine de mer, etc.; mais la côte est peu poissonneuse.

Les remarques contenues dans le chap. XII sur les habitans du Djanik, peuvent s'appliquer à ceux du pays maritime que je viens de décrire. J'ajouterai seulement que le climat de ce littoral paraît sain, que le sang y est en général très-beau, et le caractère des musulmans doux et sociable. Malgré

[1] J'achetai là une belle génisse pour la modique somme de neuf piastres (13 francs 50 centimes).

les avantages de leur position géographique, ils font peu de commerce; leur principale industrie consiste à filer de la laine et du poil de chèvre, à faire des tissus de ces deux matières, à scier des planches, à fabriquer des cordages et à construire des barques et des navires à poupe très-élevée et assez solides pour résister aux orages, si fréquens sur cette mer inhospitalière [1].

Les villes principales de la plaine sont celles de Tcharchenbéh, de Samsoun et de Bafra. Je ne connais que la dernière, et le lecteur peut se ressouvenir que j'en ai déjà parlé [2].

[1] On sait que c'est ainsi que se nommait anciennement la mer Noire (ἄξενος). Ce ne fut que par suite d'un préjugé fondé sur la crainte qu'elle inspirait, que les Grecs lui donnèrent ensuite le nom d'εὔξεινος (hospitalis) qu'ils croyaient d'un heureux augure*; c'est pour un motif semblable qu'encore aujourd'hui la tempête s'appelle en turk (comme en italien) *fortuna*, et la peste, *el mubarek* ou la bénie.

[2] Chap. XII, pag. 102.

* L'auteur du Périple de l'Euxin tel qu'on peut présumer que Salluste l'avait décrit (Mém. de l'Acad. tom. LIX, pag. 220 et 221), pense néanmoins que cette origine du nom de l'Euxin est une fable grecque, et que l'ancien et véritable nom de cette mer était *Askenès*. On lit en effet ce nom ainsi écrit dans la Genèse, chap. X, v. 3, et dans divers ouvrages d'auteurs arméniens.

CHAPITRE XLIII.

Projet de voyage de Coumdjughaz à Sinope par terre. Hostilités entre les Turks et les habitans du Djanik à Bafra. Impossibilité de passer le Kizil-Ermak. Retour à Coumdjughaz. Arrivée à Sinope.

Nous n'avions pas fait plus de soixante-dix lieues depuis notre départ de Trébizonde, la saison avançait, la mer devenait de jour en jour moins navigable, et il paraissait évident qu'à continuer notre traversée avec la même lenteur, deux mois nous suffiraient à peine pour arriver à Constantinople. Je pensai donc sérieusement à prendre, du moins jusqu'à Sinope, la voie de terre, quelques difficultés qu'elle présentât à travers un pays presque sauvage et violemment agité par la guerre civile. J'envoyai un janissaire demander au mutesellim de Bafra s'il nous acorderait le passage. La réponse fut que, vu la présence de l'ennemi sur l'autre rive de l'Halys, il convenait d'attendre quelques jours. Étranger, protégé par Youssuf pacha, et pouvant être reconnu par le premier voyageur

que le hasard amenerait de Trébizonde ou d'Arménie, j'avais lieu de craindre que cette sorte de refus de la part d'un officier rebelle ne me présageât de nouveaux malheurs. Déjà même j'avais été accusé d'être espion de la Porte par les équipages de deux navires, dont l'un venait sur son lest de Crimée, et se rendait aux bouches du Danube pour y charger du blé, et dont l'autre transportait du Phase à Constantinople des esclaves géorgiens des deux sexes. Il me fallut en conséquence, suivant le conseil et l'exemple du docteur bergamasque, affecter plus d'insouciance et de gaieté qu'à l'ordinaire, et donner aux nouveaux venus divers repas dans lesquels le peu de vin de Tenedos que j'avais rapporté de Trébizonde ne fut point épargné. J'allais presque tous les jours à la chasse [1] sur les bords du fleuve, dans les halliers, au milieu des ronces et des vignes sauvages dont la plaine est couverte, et qui s'enlaçant les unes dans les autres rendent la marche très-pénible. Souvent j'étais arrêté par la rencontre imprévue d'un ruisseau profond dont les eaux limpides s'écoulaient avec lenteur vers la mer.

[1] J'ai rencontré dans cette plaine des cailles, des perdrix et des coqs de bruyère, mais je n'y ai point vu de faisans. Cette dernière espèce de gibier est très-abondante au nord du Caucase, ainsi que je m'en suis assuré depuis.

D'autres fois je m'égarais dans les bois loin de tout sentier et de toute demeure des hommes. Le soir, en rentrant à la cabane qui nous servait de logement, j'interrogeais le pilote sur les vents, et les villageois sur la guerre. « Rien de nouveau. » Telle était constamment leur réponse.

J'étais depuis dix-sept jours à Coumdjughaz, et nul indice ne faisait présumer qu'il dût s'opérer dans le temps un changement favorable. Fatigué d'une si longue attente, je pris la résolution de me rendre par terre à Sinope par Bafra. Comme il n'était pas possible de débarquer les chevaux persans que j'avais à bord, je pris le parti de louer des mulets de charbonniers pour nous porter nous et notre bagage; et après avoir donné au patron l'ordre de remettre à la voile pour venir nous rejoindre à Sinope aussitôt que le vent le lui permettrait, nous partîmes pour Bafra.

Il était cinq heures du matin; le parfum des fleurs des plantes aromatiques rendait encore plus délicieuse la fraîcheur de l'air. Au lever du soleil, c'est-à-dire au bout d'une heure de marche sur un chemin sablonneux, nous entendîmes quelques coups de canon dans le lointain, et bientôt après nous rencontrâmes des troupes de paysans qui fuyaient vers les montagnes. Ce bruit et cette fuite étaient causés par un combat qui se

livrait sur la rive gauche du Kizil-Ermak, entre les habitans du Djanik et les troupes ottomanes.

A notre arrivée à Bafra, nous nous rendîmes chez le mutesellim, mais il était sur le champ de bataille, d'où il ne revint que le soir; il avait forcé l'ennemi à battre en retraite. Il donna ses premiers soins aux blessés, et s'occupa des moyens de repousser les Turks, s'ils venaient tenter de nouveau le passage. Avant de remonter à cheval pour retourner vers ses troupes, il m'invita à partager son frugal repas. Il me dit qu'il ne fallait pas que nous songeassions à passer le fleuve, parce qu'il avait fait couper une des arches du pont, et que les hostilités n'étaient que suspendues. En effet toute la ville était dans une confusion extrême, et les rues étaient jonchées de blessés. Cédant à la nécessité, nous retournâmes le soir même sur nos pas. Nous marchâmes toute la nuit, et arrivâmes au bord de la mer le lendemain matin au point du jour. Mais quelles furent et notre surprise et notre douleur, en ne voyant plus aucun navire en rade! Le vent avait tourné, et, conformément à ses intructions, le pilote avait fait voile pour se rendre à Sinope. Ainsi la route de terre était fermée, et nous n'avions en mer aucune embarcation pour pouvoir profiter du vent, qui était devenu favorable.

La baie de Coumdjughaz est fermée du côte de l'ouest par une langue de terre qui s'étend sur trois lieues de longueur, depuis le lieu le plus propre au mouillage, jusqu'au point où l'Halys mêle ses eaux troubles et jaunâtres avec celles de la mer Noire. Dans cette partie du golfe la côte est basse, sablonneuse, et presque inaccessible aux vaisseaux du moindre tonnage. L'extrémité de cette langue forme un cap qui se prolonge dans la mer, et que les marins reconnaissent à quelques bouquets d'arbres élevés qui l'ombragent.

Le lendemain de notre retour à Coumdjughaz, vers midi, nous aperçûmes de ce côté une voile à l'horizon. Prendre nos armes et nos montures, nous diriger vers le cap, et parcourir au galop la distance qui le sépare de Coumdjughaz, fut l'affaire de moins d'une heure. A peine arrivés, notre premier soin fut d'élever des signaux, de faire plusieurs décharges de mousqueterie pour tâcher de faire comprendre notre détresse à l'équipage du navire que nous avions aperçu, et qui se rendait à Sinope avec un chargement de sel. Cette tentative nous réussit. L'embarcation approcha du rivage, mit à terre quelques matelots grecs avec lesquels le marché fut bientôt conclu, puis elle nous prit à bord, et nous conduisit à Sinope, où nous débarquâmes heureusement le 30 septembre.

CHAPITRE LXIV.

Sinope. Description, commerce et histoire de cette ville. Continuation du Voyage. Stephanos. Aïandoun. Inidjéh. Cap Kinoli. Ineboli. Rembarquement. Cap Kerempéh. Timenéh. Cara-Agadj. Kidros.

LA ville de Sinope, dominée du côté du nord par une montagne sur laquelle divers auteurs placent le tombeau de Mithridate Eupator, est située sur la partie la plus étroite d'une presqu'île de trois lieues de tour qu'un isthme sablonneux sépare du continent; son enceinte à peu près carrée est formée de vieilles murailles flanquées de tours qui suffiraient à peine, en cas d'attaque, pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Comme Alexandrie d'Égyte, Sinope a deux ports, dont l'un, journellement encombré par les sables, n'est fréquenté que par des barques de pêcheurs, tandis que l'autre a l'avantage, si précieux sur cette côte, d'offrir un asile sûr et commode aux navires qui viennent de l'est. On compte dans cette ville environ douze mille habitans,

dont les deux tiers sont Turks; les autres sont des Grecs qui occupent un faubourg bâti sur les bords de la mer, et où se trouvent les maisons des consuls de France et de Russie, seules puissances qui aient obtenu le droit d'entretenir des agens dans cette résidence. Les Grecs vivent du commerce et de la pêche. Ils exportent, dans les divers ports de la mer Noire, du cuivre de Tocat, des poils filés de chèvres d'Angora, des planches et des cordages; ils salent ou font sécher des maquereaux [1] et des pélamydes. Les Turks s'occupent des travaux de l'agriculture, et travaillent dans les chantiers à la construction ou au radoub des navires de guerre dont ce port tire sa plus grande importance.

Sinope jouit d'un climat heureux; c'est néanmoins le dernier lieu de la côte où croisse l'olivier du côté de l'occident [2]. Plus près de Constantinople, l'humidité du sol et l'inconstance des vents empêchent que cet arbre délicat ne prospère. Les jardins qui ceignent la partie méridionale de la ville, offrent encore aujourd'hui, comme au temps de Strabon, l'aspect le plus riant. Les environs de Sinope sont fertiles en blé, en riz et en fruits de

[1] En grec moderne τζίρος.

[2] Xénophon en fait la remarque. Expéd. de Cyr. liv. VI, § XXI.

toute espèce, et la côte abonde en oiseaux aquatiques.

Plusieurs traditions fabuleuses attribuent la fondation de Sinope à Autolycus, l'un des compagnons d'Hercule; mais il paraît certain que cette ville, fut sinon bâtie, du moins agrandie par les Milésiens qui s'y établirent, dans le septième siècle avant Jésus-Christ, séduits par sa position intermédiaire relativement au Bosphore de Thrace et au Phase, et par la facilité d'entretenir des relations de commerce avec les Daces, les habitans de la Chersonèse Taurique et les Sarmates du Bosphore cimmérien. Diverses colonies, parmi lesquelles Trébizonde tenait le premier rang, sortirent à leur tour de Sinope, qui depuis fut célèbre à d'autres titres. Elle accorda une hospitalité généreuse à ces dix mille Grecs, qui durent en partie leur salut aux talens militaires de Xénophon, et sans doute leur illustration tout entière à l'avantage d'avoir eu ce grand homme pour historien de leur retraite; elle vit naître dans ses murs Diogène le cynique, ce philosophe singulier, bizarre, mais doué d'une âme énergique et d'un esprit profond, et qui mieux que personne sut apprécier et faire connaître le néant des grandeurs humaines; enfin le plus implacable ennemi des Romains, Mithridate y prit aussi naissance, y fut élevé, et selon quelques

auteurs, enseveli par les ordres de Pompée. Pharnace, fils de Mithridate, s'empara de Sinope durant le cours de la guerre civile, mais les Romains quarante-cinq ans avant J. C., l'ayant reprise elle reçut de César de nouveaux colons et un grand accroissement de puissance. Elle resta soumise aux empereurs, puis à des princes indépendans, jusqu'à l'époque de la chute de David Comnène, et elle finit par tomber au pouvoir de Mahomet II, lorsque ce conquérant farouche poursuivait en Asie le cours de ses succès contre les Persans [1]. Depuis cette époque elle n'a cessé de déchoir de son ancienne opulence.

M. Fourcade, consul de France à Sinope, avait conçu beaucoup d'inquiétude en voyant arriver notre navire sans nous. Supposant alors que nous avions pris la voie de terre, il était allé à notre rencontre jusqu'à Gherzéh [2]; à son retour il nous trouva chez lui et il nous fit l'accueil le plus amical.

Nous eûmes encore à délibérer sur la manière dont nous poursuivrions notre route. La côte, depuis Sinope jusqu'au promontoire de Kerempéh, est hérissée d'écueils, et présente un grand nombre de caps, dont les plus difficiles à doubler sont

[1] En 1459.

[2] C'est l'ancienne Carusa, mauvais port selon Arrien. Peripl Eux. pag. 127.

ceux d'Indjé-Bouroun (le cap Mince), de Stephanos (la Couronne) et de Kinoli. Nous résolûmes en conséquence de nous rendre par terre à Ineboli[1]. Comme l'a'yan de cette ville avait eu fréquemment égard aux demandes du consul de France, nous pensâmes qu'il consentirait à nous fournir une felouque à dix paires de rames. Nous espérions que si les vents ne soufflaient pas avec trop de violence, quelle qu'en fût la direction, nous pourrions nous rendre en peu de jours à Constantinople. D'ailleurs la route de Sinope à Ineboli par terre était parfaitement sûre, et d'après l'inspection des cartes, comme au témoignage des gens du pays, nous étions fondés à ne compter que trente-deux lieues de l'une à l'autre ville.

Le 9 octobre, nous partîmes de Sinope avec M. Fourcade, qui voulut nous accompagner jusqu'au lieu de notre embarquement. Après une marche de huit heures, pendant laquelle nous traversâmes des bois, puis d'agréables vallons, nous arrivâmes au joli village grec de Stephanos. La marche du lendemain fut plus pénible. Il fallut monter et descendre des hauteurs escarpées, passer des torrens, et le plus souvent nous ouvrir à

[1] L'ancienne Abonu-teichos, Arr. Peripl. Eux. pag. 126, ou Ionopolis. D'Anv. Géogr. anc. tom. II, pag. 29.

coups de hache un chemin au milieu de forêts épaisses; mais rien n'égale les difficultés que nous eûmes à surmonter le troisième jour, c'est-à-dire depuis le village d'Aïandoun, où nous avions couché, jusqu'à Inidjéh, hameau situé près du cap Kinoli, que tant de naufrages ont rendu célèbre. On n'y voit la trace d'aucun sentier praticable, on y court le risque à chaque instant de se précipiter dans la mer; peu de pays enfin offrent un aspect plus âpre, plus sauvage que cette côte hérissée de rochers et couverte d'arbres séculaires.

Le cap Kinoli est situé absolument à l'opposite du Caradja-Bouroun (le Criou-Metopon), en Crimée [1]. Si l'on en croit les géographes anciens et quelques voyageurs modernes, l'un et l'autre rivage sont assez élevés pour qu'on puisse les apercevoir en même temps lorsqu'on en est à égale distance au milieu de la mer Noire. Voyageant par terre, il ne nous était pas possible de vérifier ce fait, qui n'est pas sans importance pour la géographie et pour l'histoire; mais nous remarquâmes la grande hauteur de la corniche. Sachant d'ailleurs que le Criou-Métopon est formé par une mon-

[1] On a remarqué que les bandes de grues, lorsqu'elles veulent traverser l'Euxin, ont soin de se rassembler sur l'un des deux promontoires, pour tirer droit à l'autre par l'endroit de la mer le plus étroit. Pline, liv. X, 23.

tagne fort élevée, et que la distance entre ce cap et celui de Kinoli n'est pas de plus de deux degrés ou de cinquante lieues communes, il ne nous paraît pas invraisemblable que du milieu du Pont-Euxin et par un temps clair on ait pu voir en même temps l'une et l'autre côte [1].

L'aspect du pays change lorsqu'on descend dans la fertile vallée qu'arrose la rivière d'Ineboli. Tout dans cette vallée annonce l'industrie des habitans et la tranquillité dont ils jouissent. Des minarets s'élancent dans les airs entre les nombreux peupliers qui ombragent les jardins; de nombreux troupeaux paissent dans les prairies; des usines sont établies sur la rivière qui baigne les murs et forme le port d'Ineboli; enfin divers chantiers, où l'on travaille sans relâche à construire des navires et à les doubler en cuivre, prouvent que le peuple de cette ville est laborieux, et par conséquent plus heureux que dans la plupart des autres provinces de l'Asie.

L'a'yan d'Ineboli nous accueillit parfaitement, et consentit à nous prêter sa demi-galère, sinon jusqu'à Constantinople, où il craignait qu'on ne la lui retînt, du moins jusqu'à Kefken (lieu très-

[1] Depuis la rédaction de cette partie de mon voyage, et durant mon séjour en Crimée (en mars 1819), j'ai acquis la certitude de ce fait.

voisin de l'ancienne Calpé), ou tout au plus jusqu'à Kili, petite ville située à huit lieues de la capitale, et dont le gouverneur était alors en révolte ouverte contre le grand seigneur. Un pilote, et une vingtaine de rameurs, tous musulmans, reçurent l'ordre de s'embarquer avec nous. Un léger calme étant survenu le 15 octobre au matin, nous prîmes congé de l'a'yan, et j'embrassai M. Fourcade, dont je ne puis transcrire ici le nom sans éprouver les vifs regrets que sa mort prématurée a causés à tous ses amis. Agent rempli de zèle, il sut faire respecter le nom français à Sinope, où il exerça le premier les fonctions de consul. Homme instruit, il mit à profit ses momens de loisir pour parcourir les environs de cette ville et en étudier les antiquités. S'il n'a pas eu le mérite de rectifier, comme l'a fait Beauchamp, l'ensemble du littoral (sud) de la mer Noire, il a du moins eu celui d'avoir fait connaître avec exactitude les détails de la côte sur laquelle il faisait sa résidence; et les divers mémoires qu'il a lus à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, lui ont mérité l'approbation de cette illustre réunion de savans.

Nous voguâmes jusqu'au soir, et alors nous prîmes terre entre les rochers qui forment le redoutable cap Kerempéh que nous nous dispo-

sâmes à doubler le lendemain matin de bonne heure, ce que nous fîmes. A partir de ce cap jusqu'à Kidros, l'ancienne Kithoros de Paphlagonie, c'est-à-dire sur un espace de douze à treize lieues [1], le calme nous permit de faire usage de la rame, et nous passâmes, sans nous arrêter, devant Temenéh, l'ancienne Thymène, et devant Cara-Agadj (l'arbre noir), position qui semble convenir à celle d'Ægiali, dont il est fait mention dans le Périple d'Arrien. Le 18 au soir nous jetâmes l'ancre dans le port de Kidros, que de hautes montagnes couronnées de forêts ferment presque de toutes parts, et dans lequel on est à l'abri de tous les orages. Il est surprenant qu'on ne trouve dans ce lieu paisible aucune autre habitation que quelques masures qui suffisent à peine pour mettre à couvert de la pluie.

Du port de Kidros nous nous dirigeâmes, allant toujours à la rame, vers Amastrah, colonie fondée par une princesse, nièce de Darius, qui épousa successivement Denys, tyran d'Héraclée, et Lysimaque, compatriote et l'un des successeurs d'Alexandre.

[1] Deux cent soixante-dix stades selon Arrien.

CHAPITRE XLV

ET DERNIER.

Amastrah. Vallée de Bartin. Violente tempête. Arrivée à Philios. Eregri (l'ancienne Héraclée). Habitans de cette ville. Rembarquement et arrivée à Constantinople. Fin du voyage.

Sans être aussi belle que Sinope, la ville d'Amastrah, bâtie en amphithéâtre sur un plateau qui domine la mer, est de même que l'ancienne capitale du royaume de Pont, assise entre deux ports à demi-comblés par le sable, et susceptibles à peine de contenir une vingtaine de navires. L'un de ces ports est à peu près abandonné, mais l'autre a le précieux avantage d'offrir aux navigateurs un sûr abri contre les vents d'ouest et contre les courans du Bosphore. Vue du côté de la mer, cette ville, du milieu de laquelle s'élèvent encore quelques fûts de colonnes grecques et quelques débris d'un temple de Neptune, ne présente plus que l'aspect d'un misérable village.

Autant qu'on peut en juger par le nombre et l'espèce des médailles d'Amastris qui sont parvenues jusqu'à nous, et parmi lesquelles on en

compte très-peu de sa fondatrice, il paraît que cette ville était au premier rang des colonies de l'Euxin. On sait qu'elle avait un gouvernement modéré et qu'elle jouissait d'une heureuse indépendance. Placée entre la Perse et la Grèce, fondée sous la protection d'un des plus puissans monarques de l'Asie, accrue par les troubles qui désolèrent Héraclée après la mort d'Alexandre, elle dut en effet jeter un très-grand éclat.

Nous regrettâmes de passer devant Amastrah sans que le vent nous permît de nous y arrêter. Nous avions le plus vif désir d'en visiter les ruines grecques et romaines, de rechercher l'emplacement de l'ancien bourg de Sésame, et de voir la citadelle de construction génoise [1] dans laquelle, par suite d'un usage que réprouvent également l'humanité et la saine politique, tant d'employés de l'état et de négocians français ont été retenus captifs durant la guerre d'Égypte. Mais celui qui voyage pour remplir des devoirs publics dispose rarement de son temps. Il est souvent forcé de séjourner dans les lieux qui lui offrent le moins d'attrait, et de quitter trop rapidement les contrées les plus fameuses. Et ne m'était-il pas déjà arrivé à moi-même

[1] Les Génois, maîtres de Théodosie et de divers autres ports de la mer Noire, avaient formé à Amastrah l'un de leurs principaux établissemens.

de passer à sept lieues de Rome, et pour ainsi dire sous les murs de Jérusalem, sans pouvoir entrer dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes!

Si quelque chose était de nature à nous dédommager de n'avoir pas visité Amastrah, ce fut sans doute l'incomparable beauté du paysage qui s'offrit à nous, lorsque dans la soirée du 23 octobre nous jetâmes l'ancre dans le port formé par l'embouchure de la rivière de Bartïn. Après avoir pris naissance dans les montagnes qui ceignent du côté du nord-est le riche pays d'Angora, et s'être grossie d'une infinité de petits ruisseaux dont les noms sont encore ignorés, cette rivière coule au fond d'une vallée verdoyante où elle forme une nappe d'eau limpide, sur laquelle se réfléchissent comme dans une glace les sites agrestes qui l'environnent. Ce fut sans doute par allusion à l'aimable solitude, à l'inaltérable fraîcheur de ses bords, que les Grecs lui donnèrent le nom de Parthenios [1] ou de Virginale, qu'elle mérite encore aujourd'hui, puisque ses eaux sont toujours aussi belles, aussi pures, aussi tranquilles qu'autrefois.

[1] Il est presque superflu de remarquer que Bartïn est une corruption de Parthenius. Cette rivière et l'Halys formaient de l'ouest à l'est les limites de la Paphlagonie. Voyez d'Anv., Géograph. anc. tom. II, pag. 27; voy. aussi Strabon (liv. XII, pag. 543) cité par Larcher, expéd. de Cyr. liv. VII, tome II, pag. 56, et Etienne de Byzance, au mot Παρθένιος.

Tous les avantages que la nature a prodigués à la vallée de Bartïn, un climat délicieux, un sol riche, un port sûr, une rivière dont le lit est si profond, que les navires de commerce les plus considérables peuvent la remonter, et la remontent en effet à la voile et fort au loin dans les terres, sont entièrement négligés. Quelle délicieuse retraite ne serait-elle pas pour un homme à la fois ami de la solitude et des lettres ou des arts! Le poète s'y trouverait inspiré par les souvenirs d'Homère, d'Alexandre, d'Annibal, de Mithridate et de tous les hommes illustres qui prirent jadis naissance [1] ou qui vécurent dans l'Asie mineure. L'antiquaire y verrait les traces d'un grand nombre de monumens fameux ; le naturaliste y trouverait des animaux, des plantes et des fossiles dignes d'attirer toute son attention; le peintre y découvrirait les brillans effets et les heureuses dégradations de lumière qu'il admire dans les tableaux de Claude Lorrain; enfin l'ami de la sagesse y jouirait de cette douce paix, de cette tranquillité profonde qui lui paraissent être, ou plutôt qui sont en effet les premiers et les plus désirables de tous les biens.

A travers le feuillage des peupliers et des saules

[1] Tels que Thalès de Milet, Strabon, etc.

qui ombragent la vallée de Bartïn, et assez loin de la mer pour qu'on ne puisse plus entendre le bruit des vagues, on aperçoit un kiosk autrefois assez beau, mais qui tombe aujourd'hui en ruine. Ce pavillon est entouré de cabanes destinées à servir d'asile aux navigateurs. Nous y passâmes trois jours, et ce ne fut point sans regret que je quittai cette délicieuse retraite. Mieux eût valu sans doute y prolonger notre séjour; car à peine fûmes-nous rentrés dans notre frêle embarcation, qu'elle fut assaillie par un nouvel orage. Nous perdîmes notre grande voile et plusieurs de nos rames; mais comme le vent soufflait du nord, et que depuis que nous avions doublé le cap Kerempéh, cette direction cessait de nous être contraire, nous parvînmes à gagner Philios, après avoir lutté trente-six heures contre la fureur des flots, et risqué cent fois de nous perdre sur les rescifs qui bordent le cap Kilimoli.

Résolus de nous soustraire aux périls et aux ennuis d'une telle navigation, nous n'eûmes pas plutôt pris terre, que laissant nos domestiques et notre bagage sur la côte, nous prîmes, malgré la fatigue dont nous étions accablés et la pluie qui tombait en abondance, le chemin d'Héraclée, où nous parvînmes au bout de huit heures de marche. Nous eûmes le bonheur d'y trouver une des fré-

gates turques que nous avions laissées à Platana, et dont le capitaine n'attendait que notre arrivée pour faire voile vers Constantinople.

La ville d'Héraclée, ancienne colonie de Mégare [1], que les Turks nomment Erekli ou Eregri, est bâtie sur le penchant d'une colline exposée au sud-ouest. Néanmoins la rade et le port en sont assez sûrs en été, à cause des hauteurs qui les environnent. La population de cette ville est d'environ cinq mille âmes, et se compose principalement de Turks qui paraissent avoir hérité de la mauvaise réputation des anciens habitans de la côte qui s'étend à l'ouest depuis Héraclée jusqu'au Bosphore [2]. Comme l'entrée du détroit est difficile de nuit, et qu'elle ne peut être reconnue qu'à l'aide des deux phares élevés sur les rivages d'Europe et d'Asie, ces barbares allumaient des feux pour tromper les navigateurs et faire échouer les vaisseaux. On prétend que les habitans actuels de Kili n'ont pas renoncé entièrement à cette odieuse coutume. Il est certain du moins que mal-

[1] Arr. Peripl. de l'Euxin, pag. 125.

[2] Xénophon (Expédition de Cyrus, liv. VI, § XXI) dit que cette côte était habitée par des Thraces-Bithyniens qui traitaient cruellement les Grecs qui faisaient naufrage ou qui tombaient entre leurs mains par quelque autre accident.

gré la protection de la Porte, aucun consul européen n'a pu jusqu'à présent se maintenir dans la résidence d'Héraclée. Le seul d'entre eux qui soit parvenu à y faire respecter le nom français durant quelques mois, est M. Allier de Hauteroche, à l'obligeance duquel nous devons une note infiniment précieuse, que nous transcrivons ici [1].

[1] D'Anville, dans sa Géographie ancienne et dans ses cartes, trompé sans doute par quelque passage d'Arrien dont le texte aura été altéré par les copistes, indique la position d'Héraclée comme étant au fond du golfe formé par la presqu'île Achérusienne, tandis que cette ville est à l'entrée même du golfe. Il n'est pas plus possible de se méprendre sur sa position que sur celle d'Athènes. Les débris de ses antiques monumens couvrent le sol et attestent encore sa splendeur passée.

La distance de la ville à la pointe de la presqu'île est d'un tiers de lieue ou de 800 toises au plus. J'ai été souvent m'y promener, la montre à la main, et je n'ai jamais mis vingt minutes pour parcourir cette distance. Le golfe a environ cinq lieues de profondeur; ainsi il y a erreur de plus de quatre lieues entre la position réelle d'Héraclée et celle que lui a assignée d'Anville. La ville se présente en amphithéâtre au sud-ouest. Le chantier de construction est en avant, sur la gauche, hors du mur d'enceinte, qui est flanqué de tours.

L'on trouve que Strabon a laissé du louche dans l'expression dont il s'est servi pour faire entendre qu'Héraclée n'avait point de port, d'autant plus qu'Arrien dans son Périple dit positivement qu'elle en avait un fort bon, et que l'histoire est remplie de faits qui prouvent la puissance des Hé-

L'histoire ancienne d'Héraclée est trop connue par le récit de Memnon que nous a conservé

racliens sur mer, et conséquemment la bonté de leur port [1]. La vérité est qu'Héraclée n'a point de port creusé par la nature, et que dans ce sens Strabon a eu raison de dire qu'elle n'en avait point. La plage est à peu de chose près en ligne droite et non ceintrée devant la ville; mais les Héracliens, qui avaient choisi cette position plutôt à cause de son sommet escarpé qui domine les hauteurs voisines et rendait leur ville d'un accès difficile à leurs ennemis, que dans la vue de profiter des avantages d'un bon port, voulant par la suite s'en créer un, avaient fait en mer une double jetée dont les ouvrages encore à fleur d'eau du côté du nord, se prolongent en demi-cercle dans une longueur de soixante toises, à partir du rivage où les constructions sont appuyées et se lient avec le sol de la manière la plus solide. Ce sont des lits de pierres de taille dont la moindre a dix pieds de long, posées par couches alternatives de longueur et de largeur les unes au-dessus des autres. Je retrouve là incontestablement une construction des Héracliens et non des Génois, comme l'a cru légèrement Tournefort, qui n'a passé à Héraclée que quelques heures. Je vois la main du temps fortement imprimée dans ces massifs dont les angles sont arrondis par l'effort continuel des vagues qui depuis trente siècles viennent se briser contre cette jetée..

Le môle du sud se perd sous les eaux à vingt-cinq pas du rivage. La distance de l'un à l'autre est de deux cent cinquante toises. L'espace compris entre ces deux môles, est ce qu'on nomme le port. Les barques seules viennent y mouiller;

[1] Les médailles antiques de cette ville viennent ici à l'appui de l'histoire, car on en a dont le type représente Neptune de bout, armé de son trident.

Photius, et les événemens dont cette ville a long-temps été le théâtre, ont été trop bien retracés par

et dès que le vent commence à souffler de la partie du sud ou de l'ouest, on les amène sur la plage à l'aide de cabestans. Le fond n'a point assez de profondeur pour que de petits bâtimens, ne tirant même qu'une brasse et demie d'eau, puissent y venir jeter l'ancre. Je suis porté à croire que c'est depuis la destruction du môle du sud que le port s'est ainsi ensablé à cause de son voisinage des embouchures du Lycus, du Calès et de l'Elœus. Ce môle faisait l'effet d'un cap, d'un arc-boutant; et sa chute a dû suffire pour remblayer un port qui offrait auparavant un si bon mouillage, que les Héracliens y conservaient leurs plus belles galères et même celles de leurs alliés.

Le Lycus coule à une petite demi-lieue au sud de la ville: il arrive à la mer sans se perdre dans des marais. Sa largeur à son embouchure est d'environ trente pieds. Il serpente comme le Méandre, au milieu d'une jolie plaine, encaissé dans un lit profond. Ses bords sont couverts de saules dont les branches se croisent de l'une à l'autre rive. L'effet en est romantique.

Dans l'espace compris *extrà muros* entre le môle du nord et la pointe de la presqu'île Achérusienne (aujourd'hui cap Baba), la côte en se courbant à l'ouest forme un enfoncement qui, par la disposition très-élevée des terres, offre à tout navire, même de guerre, un mouillage sûr contre les vents de nord et de nord-est. Cette rade est du reste ouverte en plein aux vents de sud et de sud-ouest, de sorte qu'aucun navire n'ose y hiverner. Il n'y arrive de loin à loin que ceux battus par la tempête.

Il y a dans Héraclée cinq Mosquées, deux Khans, deux

le spirituel Tournefort, pour que nous nous étendions sur ce sujet. D'abord colonie libre, Héraclée

bains publics, environ deux cents boutiques et au plus cinq mille habitans. Elle présente fort peu de ressources et d'aliment au commerce ; il est même très-peu susceptible de recevoir une certaine activité. Le sol, est il est vrai, de la plus riche fécondité ; c'est encore, selon les expressions de Pline, *mariandyniorum terra semper virens*[1] ; mais la misère des habitans n'en est pas moins extrême. Nulle industrie, nulle émulation, nul encouragement, un régime de fer, un système d'oppression qui pèse indistinctement sur toutes les classes et étouffe en chaque individu, dès sa naissance, toute idée d'améliorer son sort ; il sait trop bien que ce qu'il gagnera ne sera pas pour lui. Le despote est là pour pressurer le malheureux, pour lui arracher le produit entier de son labeur. La guerre intestine qui dévore ces contrées est d'ailleurs un obstacle à tout projet d'établissement solide de commerce. Là où il n'y a ni sûreté ni protection, le commerce ne peut fleurir.

Les objets d'exportation d'Héraclée sont, de la soie, du fil de lin, de la cire, du bois de construction, des pommes, des noix et autres bagatelles.

Les objets d'importation consistent en toiles des Dardanelles, cabans de Zagora, abas de Salonique[2], châls du Caire, bonnets de Tunis, feutres de Crimée, graine de lin, bois de teinture, café, sucre, fer, étain, savon, tabac, riz et lentilles d'Égypte, olives noires, sel, et pelisses de mouton.

[1] Les Mariandyniens furent les premiers à adopter le culte d'Adonis, qu'ils communiquèrent à toute l'Asie mineure.

[2] Sortes de manteaux de laine.

fut ensuite soumise à des tyrans. Les Gaulois ou les Galates, à leur passage en Asie, tentèrent vainement de s'en emparer; mais la trahison la fit tomber au pouvoir des Romains. Cotta l'ayant alors brûlée, le sénat, indigné d'une telle rigueur, priva ce proconsul du droit de porter le laticlave. « Nous « t'avions ordonné, lui dit un des sénateurs, de « prendre Héraclée, mais non de la détruire. »

Nous nous embarquâmes le 30 octobre sur le bâtiment de guerre que nous avions trouvé dans le port. Il était armé de 40 canons et monté d'environ trois cents hommes d'équipage. Ayant été favorisés par un beau temps, nous jouîmes le lendemain, vers midi, du plaisir d'apercevoir les hauteurs de Fanaraki. Ce même jour au soir nous entrâmes dans le Bosphore. Nous débarquâmes à Tarapia, joli village situé sur la côte d'Europe, à quatre lieues de Constantinople. La France y possède une belle maison de plaisance où nous fûmes parfaitement accueillis par M. le général Sébastiani, notre ambassadeur. Les fatigues et les privations que j'avais essuyées, et la fièvre dont je venais d'avoir plusieurs accès, m'avaient rendu presque méconnaissable; une nourriture plus saine, du repos, les soins que me donna don Vincenzo, premier médecin du grand seigneur, la joie que j'éprouvai de me trouver dé-

sormais à l'abri des Kurdes et des tempêtes, le plaisir d'entendre parler le français, et de revoir des physionomies ouvertes et riantes, me rendirent la santé; après avoir fait quelque séjour, soit à Tarapia, soit à Constantinople, je pris congé des personnes qui m'avaient donné des marques d'intérêt dans cette capitale, me dirigeant par le Danube, l'Allemagne et la Pologne vers le quartier-général de l'armée, je visitai Widdin, Vienne, Varsovie, Finkenstein et Dantzick, et je partis de cette dernière ville, le 21 juin, pour retourner en France.

NOTICE

SUR

LE GHILAN ET LE MAZENDERAN.

NOTICE

SUR

LE GHILAN ET LE MAZENDERAN.

Le Ghilan est une petite province de la Perse, bornée au nord par la mer Caspienne, au sud par la chaîne des montagnes qui la séparent de l'Irâc, à l'ouest par l'Aderbaïdjan, et à l'est par le Mazenderan. Le parallèle moyen est très-près du 37e degré; la longitude de Recht à peu près à 47° du méridien de Paris.

La surface totale de cette province est comprise dans un carré de vingt lieues de côté, et sa population peut être estimée à cinquante mille familles[1]. La somme des impôts excède peut-être 100 mille tomans (2 millions de francs); mais le trésor du roi n'en reçoit pas 80 mille. Recht, capitale du pays, Fomen et Lahidjan, chef-lieux de cantons assez peuplés, sont à proprement parler les seules villes du Ghilan. Inzéli et Lengheroud[2] en sont les deux ports.

[1] Une famille se compose ordinairement de cinq individus. (*Note de M. Jaubert.*)

[2] Ou plus correctement Lengher-Roud. La rivière du mouillage. (*Idem.*)

Le riz et la soie font toute la richesse du Ghilan. Cette dernière production, sans être exclusive à son territoire, y est très-abondante, et d'une qualité supérieure à celle que l'on obtient dans le Chyrwan et dans le Mazenderan. Elle est employée, en grande partie, dans les fabriques de Kachan, de Yezd, de Bagdad, d'Astrakhan et Moscou.

L'aspect de la province contraste d'une manière bien frappante avec celui des plaines sèches et des montagnes nues de l'Irâc. A peine a-t-on dépassé leurs sommets qu'on se trouve dans une immense forêt, qui s'étend depuis la frontière occidentale du Ghilan jusqu'à celle du Khoraçan, sur un espace de cent cinquante lieues; la largeur bornée par la mer Caspienne est très-variée. En beaucoup d'endroits du Mazenderan, les montagnes laissent une bande de cinq à six lieues jusqu'au rivage; dans le Ghilan elles en sont généralement plus rapprochées; vers Aster-Abad elles paraissent s'en éloigner davantage.

La chaîne la plus élevée est nue; la roche est presque toute calcaire; on y trouve du marbre, de l'albâtre et des blocs de granit; elle offre de distance en distance des bouleversemens occasionés par de fréquentes secousses de tremblemens de terre. Nous en éprouvâmes une dans le Mazen-

deran, pendant les nuits du 9 au 10 octobre 1808. Les montagnes inférieures et la plaine sont couvertes de bois dont la végétation a tout le luxe et le désordre des productions que la main de l'homme abandonne à la nature. En pénétrant dans leur épaisseur, on trouve des arbres de touté espèce. Les plus remarquables sont le charme, l'érable, l'acacia (avec et sans épines), le platane, l'orme, l'ormeau, le chêne à longue et à courte feuille, quelques hêtres, cornouilliers et sorbiers.

Les arbres à fruits les plus multipliés sont le figuier, le grenadier, le noyer et le néflier; quelques pommiers, pêchers et poiriers sont pêle-mêle au milieu de tous les autres. Je n'ai vu d'oliviers que dans les cantons de Mendjil et de Roudbar [1], situés sur la frontière du Ghilan et de l'Irâc, mais encore dépendans de cette dernière province. Les tiges du houblon et du chanvre viennent, dans les haies, sans culture; on ne commence à voir des orangers et des citronniers, dans les bois, qu'au moment où l'on entre dans le Mazenderan : l'une et l'autre province produisent beaucoup de beau buis.

Tous ces arbres ne réussissent pas également bien. Le hêtre et surtout le platane paraissent

[1] Torrent de la vallée. (*Note de M. J.*)

étouffer par le défaut d'air et la quantité de troncs pourris sur pied ou renversés à terre.

L'humidité continuelle qui règne dans ces forêts nourrit une prodigieuse quantité de lianes, de fougères, et surtout de sureaux. Le lierre est tellement vivace, qu'il entoure les plus gros arbres par la multitude de ses filamens. En passant au travers de ces plantes on fait élever une vapeur nauséabonde et fort dangereuse. En moins d'un quart d'heure de marche nous éprouvions des maux de tête et de cœur, souvent suivis d'accès de fièvre plus ou moins forts. Mes domestiques et le Mihmandar même qui était né dans le Mazenderan, n'échappèrent pas à la malignité de cette atmosphère stagnante et délétère.

Les seules clairières que l'on aperçoive sont occupées par des rizières couvertes d'eau pendant les trois quarts de l'année; les habitations en sont ordinairement fort voisines, mais cachées dans des recoins si fourrés, qu'il faut constamment se tenir couché sur son cheval pour n'être plus arrêté que par les menues branches et les longues épines de l'acacia. Sans un guide du pays, on pourrait errer pendant plusieurs heures autour de la maison du chef. Elle est toujours reculée vers le pied des montagnes, dans la crainte des débarquemens d'ennemis. Les villages sont encore

indiqués par un grand nombre d'arbres à fruits et d'immenses ceps de vigne qui laissent pendre leurs grappes colorées de la cime des plus grands arbres. Dans le Ghilan ces fruits trop délavés mûrissent tard et ont peu de saveur; ils sont meilleurs dans le Mazenderan, où les cultures sont un peu plus aérées.

Les maisons sont éparses dans les bois, chacune au milieu de ses mûriers et près de son champ de riz. Ces cultures contribuent encore à rendre l'air plus malsain, parce que les pépinières de mûriers sont si serrées, qu'elles interceptent toute la circulation de l'air. Aussi les habitans de cette province se distinguent-ils entre tous les Persans par un teint livide et une maigreur générale. Il est singulier et cependant très-vrai que les femmes y soient remarquablement belles; celles qui ne travaillent point à la terre ont le teint très-beau, et les autres même paraissent jouir d'une santé beaucoup meilleure que celle des hommes.

CLIMAT.

On peut donc affirmer que le climat de tout ce rivage de la mer Caspienne est fort malsain, et bien différent de celui des autres provinces de la Perse, où l'extrême rareté des bois contribue beaucoup à la sécheresse de l'air et à sa libre

circulation. Les chaleurs de l'été élèvent sur les rizières et les marécages des vapeurs très-malignes; elles occasionnent des fièvres presque générales. Les quotidiennes et les quartes paraissent être les plus communes; elles sont souvent mortelles; les fièvres tierces sont moins dangereuses et plus fréquentes en automne. Les personnes riches prennent quelques drogues, pourvu qu'elles ne soient pas amères à la bouche. Très-peu se décident à violer leur loi en faisant usage de liqueurs spiritueuses. Le peuple ne change rien à sa manière de vivre, et s'en tire, je crois, aussi bien que ses maîtres. En ne mangeant que peu ou point du tout lorsque j'étais malade, et buvant beaucoup de sorbets acides et sucrés, j'ai toujours eu le bonheur de guérir, quoique j'aie changé de manière de vivre aussi souvent que j'ai changé de province.

Les pluies sont très-fréquentes pendant toute l'année dans le Ghilan; elles deviennent presque continuelles depuis le mois de septembre jusqu'en janvier; les orages sont très-impétueux et accompagnés de violens coups de tonnerre; il semble que tous les nuages formés sur la mer Caspienne soient poussés et réunis dans le coin occupé par cette petite province. J'ai vu à Recht des maisons renversées et une partie de la ville inondée en

moins de deux heures; la multitude des cours d'eau qui confluent ensuite rend les chemins impraticables pour un jour au moins; d'ailleurs, pendant toute cette saison, les rouleaux de bois que l'on entasse sur les communications principales étant emportés à chaque instant, les chemins deviennent de vrais canaux dans lesquels il n'est pas rare que les chevaux soient obligés de nager.

L'hiver commence en janvier et quelquefois plus tôt; il tombe souvent une si grande quantité de neige, que tous les chemins sont encombrés; il faut plusieurs jours de travail pour les déblayer.

Le printemps est la saison la plus saine et la plus agréable de l'année. On assure que les eaux ne sont pas fort augmentées par la fonte des neiges, et d'ailleurs, dans ce pays étroit, les pentes sont si rapides que l'écoulement doit être fort prompt.

RIVIÈRES.

Les rivières permanentes du Ghilan sont en assez grand nombre. Les plus considérables sont le Kizil-Ouzen et le Lengheroud; la première a ses sources dans le Kurdistan persan; elle traverse au pont de Pouli-Daukhter[1] la route de Cazbïn à Tauris, située à quatre heures au sud-est

[1] Le pont de la Fille. (*Note de M. J.*)

de Mianéh, au revers oriental du Kaplan-Kouh[1], perce ensuite la chaîne Caspienne, et partage le Ghilan en deux portions à peu près égales. Celle de l'est forme le territoire de Lahidjan; l'autre comprend ceux de Recht, de Fomen, de Ghechker, de Tchast, de Massoula, etc. Cette rivière est torrentueuse jusqu'à peu de distance de son embouchure; les ponts que l'on a construits sur son cours, dans le Ghilan, ont toujours été emportés.

Le Lengheroud vient seulement des montagnes voisines de Lahidjan; on le passe avant d'entrer dans la ville sur un pont en briques, de deux arches fort élevées. Quoique là ce petit fleuve ne soit encore qu'un large ruisseau, il serpente beaucoup, et se grossit d'un grand nombre d'autres jusqu'à Lengheroud, où sa largeur est d'environ douze toises, et sa profondeur de deux à trois. Son embouchure est à deux lieues au nord de la ville; dans ce dernier espace ses rives sont marécageuses, et presqu'au niveau de l'eau.

Les grands marécages et les bords des rivières sont peuplés de grues, de cigognes, de cormorans, de pélicans, et de plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques qui me sont inconnus; un grand nombre de faucons, de milans, d'aigles, planent au-dessus des habitations; ils trouvent une pâture

[1] La montagne du tigre. (*Note de M. J.*)

aussi abondante qu'assurée dans la prodigieuse quantité d'insectes, de grenouilles et de serpens que nourrit cette terre humide. Ces derniers reptiles sont si peu dangereux, que les enfans et tout le peuple du Ghilan marchent constamment les pieds nus sans qu'il arrive d'accidens.

Entre toutes les espèces de poissons qui peuplent les eaux du Ghilan, la plus remarquable est celle que l'on nomme Azoud-Balek; on en fait une pêche considérable. Tous les ans, au mois de février, deux bâtimens russes se rendent à l'embouchure du Kizil-Ouzen, et en emportent leur charge à Astrakhan; on le conserve très-bien en le salant légèrement. Ce poisson est sans écailles et sans dents, il ressemble un peu au saumon, mais il a la tête plus allongée; j'en ai vu du poids de douze livres, qui ne passaient pas pour être fort gros dans leur espèce. Peu de Persans en mangent.

Le riz du Ghilan est d'une très-bonne qualité; c'est la seule espèce de grain que l'on y cultive; on le donne même aux chevaux au lieu d'orge. Quoique l'on puisse tirer du froment de l'Irâc et du Chyrwan, le riz est d'un usage si général, qu'on ne trouve du pain que dans les villes et chez les grands; cuit dans l'eau sans autre préparation, il est très-nourrissant et d'une facile digestion. Ce mets que l'on appelle *tchilau* est la base de tous

les repas. On mange peu de viande, quoique les clairières contiennent une grande quantité de très-beaux bestiaux (bœufs, vaches et buffles). Les taureaux à bosse paraissent au milieu de tous comme les rois de ces pâturages; ils sont encore plus beaux que ceux des bords du golfe persique.

BESTIAUX ET BÊTES DE SOMME.

Les moutons sont assez chétifs et peu multipliés. Ils n'offrent point, à l'origine de la queue, cette masse de graisse qui charge ceux de l'Irâc et de la Turquie d'Asie; c'est à peu près la seule espèce de viande que l'on consomme. Les habitans pourraient avec un peu d'adresse faire une chère très-délicate avec le gibier de leurs forêts, mais on ne connaît pas l'usage du plomb de chasse, ni aucune des autres manières dont nous varions ce plaisir en Europe. Il est même rare que dans le Mazenderan on tue à balle les faisans que l'on fait lever dans les prairies. On voit dans quelques cantons des oies et des canards privés, des poules ordinaires, d'autres assez ressemblantes aux peintades et de couleur changeante ou gorge de pigeon; enfin une troisième espèce particulière au Ghilan et au Chyrwan. Elles sont très-hautes sur pattes, et fort grosses; leurs cuisses charnues sont dépourvues de plumes et à découvert.

Les sangliers abondent et font beaucoup de dégâts dans les cultures; mais les musulmans regardent cet animal comme impur, et lorsqu'ils le chassent ils en donnent la chair à leurs chiens, en évitant avec beaucoup de soin de la toucher immédiatement.

Les chevaux sont assez multipliés, surtout dans le Mazenderan; ils sont d'une taille renforcée, et plus propres au bât qu'à la selle. Les seigneurs ont cependant dans leurs domaines des races plus choisies, qui proviennent du croisement des étalons turkomans avec les jumens du pays.

On trouve moins de mulets, et ils sont médiocres; selon l'expression du pays, ils n'ont point de pas, et en vérité il serait difficile qu'ils acquissent cette qualité dans les sentiers fangeux de ces provinces. Le climat ne convient nullement aux ânes, qu'on emploie pourtant en assez grand nombre, parce qu'ils tiennent moins de place sur l'étroite saillie des chemins à mi-côte. On ne voit pas un seul chameau, et en effet il n'y a peut-être pas de pays au monde où ces animaux se trouvassent plus mal à leur aise que dans ce pays humide.

COMMUNICATIONS.

L'unique route qui soit fréquentée pour le commerce passe d'abord à travers une grande

chaîne de montagnes en suivant le lit du Kizil-Ouzen, et se prolonge ensuite dans les bois et les marais jusqu'à Recht; les lieux de station sont, en partant de cette ville, Khodem (5 lieues), Roustam-Abad, caravansérai (5 lieues), Roudbar (4 lieues), Tchénar, caravansérai (7 lieues), Hauwbaba (8 lieues), Cazbïn (4 lieues).

Il y a seize lieues de Recht jusqu'à l'extrémité du défilé de Roudbar au pont de Suleïman-Khan, près du village de Mendjil; la petite rivière de Taroum se réunit au Kizil-Ouzen, un peu au-dessus du pont. Ici le chemin se partage : celui de Zenghian reste sur la rive gauche, et continue de remonter le fleuve jusqu'à Khalkhal, distant de treize lieues, et seulement à trois lieues de Zenghian. Les difficultés ne sont pas moindres dans cette seconde partie du chemin que dans la première ; on marche presque toujours à mi-côte sur le flanc des rochers.

La route de Cazbïn traverse le pont de Suleïman, et remonte la Taroum jusqu'à un autre pont, nommé Hadji-Adi, situé à dix minutes au-dessous du caravansérai de Tchénar; il s'élève ensuite sur les roches de la rive gauche, et passe deux heures après dans la petite vallée de Hauwbaba, qui aboutit dans la plaine de Cazbïn, à une lieue au nord-ouest de cette ville. Ces deux routes sont absolument impraticables pour toute espèce de voitures.

Dans les montagnes, on est obligé très-souvent de descendre de cheval et de défiler un à un.

La situation des sources de la Taroum a fait naître le projet de l'amener à Cazbïn. Cette rivière n'en est séparée que par une chaîne étroite qui, à ce qu'on assure, a plusieurs débouchés; les avances à faire, évaluées à 4 millions de francs, ont empêché jusqu'à présent l'exécution d'un projet qui triplerait peut-être les cultures de cette belle ville, dont le territoire est d'une extrême sécheresse pendant l'été.

Les autres communications qui partent de Recht conduisent à Ardebil en huit journées encore plus pénibles que celles de la route de Cazbïn et aux petits ports d'Astara et de Lenkéran [1], territoire dont le Khan s'est mis sous la protection des Russes. Cette route est de quatre journées, alternativement dans les bois et sur le bord de la mer. En continuant de suivre la côte, on va à Salian, à trois journées de Lenkéran; on trouve là une route qui conduit à Tiflis en dix jours, et une autre toujours sur les bords de la mer jusqu'à Astrakhan. Cette dernière est de vingt journées. Elles sont toutes deux praticables, au moins est-il certain que l'on emploie des chariots sur celle de Tiflis [2].

[1] Litt. Le mouillage. (*Note de M. J.*).

[2] Le gouvernement russe a fait établir des relais de poste

Le troisième chemin qui part de Recht est celui de Lahidjan et du Mazenderan. Il est pratiqué dans les bois et dans la fange, jusqu'au bourg de Roudser[1], à 16 lieues à l'est de Recht; on marche ensuite sur le bord de la mer jusqu'à Balfrouch, distant de 50 lieues.

Il existe encore quelques sentiers directs dans les montagnes, mais frayés seulement par les habitans des cantons où ils aboutissent; ainsi on peut aller de Khalkhal à Massoula sans passer par Roudbar. Ce bourg de Massoula est remarquable parce qu'il est situé sur une hauteur presque inaccessible; il est fermé, dit-on, par un mur épais. Les habitans travaillent le fer, et fabriquent de gros canons de carabine. La distance de Recht à Massoula est de dix lieues vers l'ouest.

Un autre sentier communique de Lahidjan à Cazbïn par les villages de Sarda (7 lieues), Dileman (8 lieues), Khokhassan (9 lieues), Doudeheï (5 lieues), Cazbïn (4 lieues); en tout 33 lieues.

Les Ghilaniens sont dans l'usage de marcher toujours armés de carabine, ou au moins d'un

sur les routes qui conduisent de Mosdok à Tiflis, de Tiflis à Bakou, d'Astrakhan à la dernière de ces villes, etc. Ces relais sont bien montés et les routes parfaitement sûres. (*Note de M. J.*)

[1] Source de la rivière. (*Idem.*)

épieu et d'un couteau suspendu à la ceinture, à la manière des Géorgiens. Un grand ne sort pas de son domaine sans être accompagné d'un bon nombre de fusiliers qui chassent le sanglier chemin faisant. Ils tirent juste et sont fort lestes. J'ai vu souvent ces hommes à pied venir au-devant de nous à plusieurs lieues, et nous précéder constamment au retour, quoique nous allassions quelquefois au grand trot. Ils sautent, en criant, dans des ruisseaux où ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture; leurs chefs les animent encore en doublant le pas, et en leur adressant quelques mots d'encouragement.

Le costume du peuple consiste en un pantalon de laine très-grossière, mal attaché à une veste de même étoffe. Cette laine fournit encore à la coiffure du plus grand nombre. La plupart vont nu-pieds, quelques-uns se chaussent d'un morceau de cuir attaché au pantalon avec des ficelles: il est facile d'imaginer qu'avec un pareil accoutrement et dans un pays aussi fangeux, les habitans ne sont pas d'un aspect fort agréable; l'habillement de travail est encore plus simple: il consiste uniquement en un pantalon de toile bleue, toujours relevé jusqu'au haut des cuisses, et une chemise courte, par-dessus; leur tête est rase et nue, à l'exception du sommet qui est couvert d'une très-

petite calotte. Les paysans et leurs enfans apportent aux marchés toutes leurs denrées dans des cabacs[1] supendus aux deux bouts d'un bâton qu'ils portent sur l'épaule; ils épargnent ainsi la dépense des bêtes de somme.

RECHT.

Recht est le rendez-vous le plus considérable; on y compte environ trois mille maisons, dont les trois quarts sont éparses au milieu des arbres. La ville est dépourvue de tout ouvrage défensif et de clôture; on voit seulement à la tête d'une arche en briques les traces d'un petit retranchement construit sous Nadir-Chah, à l'époque où il s'empara du Ghilan.

La ville est située à deux lieues de la mer; elle est arrosée par deux petites rivières, et environnée de grandes flaques d'eau et de marécages. L'air y est fort malsain. Les maisons sont bâties en briques cuites; elles ont ordinairement un étage peu élevé, composé d'une chambre avec un espace couvert au devant et de plein-pied. La charpente est de bois fort sain et très-proprement équarri à la scie; les dépendances sont au-dessous et autour de cet appartement. Les personnes aisées font clore autour de leur maison un espace carré plus ou moins

[1] Sorte de paniers. (*Note de M. J.*)

considérable; les toits sont peu inclinés et couverts en tuiles rondes, quelquefois vernissées; ils ont beaucoup de saillie sur les murs pour l'écoulement de l'eau, cela donne à l'architecture du Ghilan de la régularité et un caractère particulier. On voit à Recht les restes d'un très-beau palais, bâti sous le règne précédent par un des premiers seigneurs du pays. L'eau y était amenée par un aquéduc en briques encore en assez bon état. Le fils de ce seigneur ayant été tué, ce bel édifice a été abandonné, et est maintenant en ruine. Les Persans éprouvent beaucoup de répugnance à habiter les maisons de ceux qui meurent de mort violente; c'est une des causes pour lesquelles leurs villes sont toutes remplies de ruines.

La ville contient plus de deux mille métiers pour la fabrication des étoffes de soie. La plus grande partie de leurs produits se consomme dans l'Irâc, et le reste s'exporte en Russie. Ces étoffe sont toutes assez communes, et ne peuvent être comparées à celles des fabriques de Kachan et de Yezd.

Il y a une douzaine d'ateliers pour la fabrication des carabines dont les canons sont fort épais, et d'une qualité inférieure à ceux de la Turquie et de Lar. Le Chah avait commandé qu'on fît trois cents platines de fusil; mais en trois mois de temps il ne s'en trouvait encore que trois ou quatre qui fussent achevées.

Le bazar est composé de quatre rues irrégulières, en partie couvertes de roseaux et de nattes en loques; on n'y voit guère que des comestibles, quelques objets de teinture, du tunbeki, de la soie écrue et des ustensiles de cuivre. Les marchands qui font le commerce extérieur habitent les caravansérais; une douzaine d'Arméniens d'Astrakhan, établis à Recht depuis plusieurs années, sont réunis dans un de ces établissemens, et les musulmans dans un autre. Ces derniers viennent acheter de la soie; ils n'apportent guère que de l'argent et des étoffes de Kachan et de Yezd. On trouve chez les Arméniens du fer, du cuivre, de l'acier, de la menue quincaillerie, des plateaux de tôle vernissée, des miroirs, des cristaux, du thé, du papier, des draps assez grossiers, du fil et des étoffes d'or et d'argent de Moscou, de la cochenille, un peu de toile de chanvre et du safran du Chyrwan. Ils exportent de la Perse pour Astrakhan du riz, une grande quantité de soie, du coton, des étoffes de toutes espèces, de la noix de galle du Kurdistan, quelques peaux de loutres du Ghilan, etc.

L'indigo, les drogueries, et autres marchandises des Indes, sortent de la Perse par Mechehediser, petit port près de Balfrouch.

Depuis plusieurs années le commerce d'Astra-

khan avec Recht n'a employé qu'un vaisseau de 250 tonneaux par an. La ville paye 15 mille tomans de contributions fixes (300,000 francs); une cinquantaine de familles juives y végètent dans la misère et le mépris.

INZÉLI.

Le port de Recht est Inzéli. On embarque les marchandises à deux lieues sur une petite rivière nommée Pirbazar, du nom d'un village où l'on ne voit que trois maisons agglomérées qui servent de dépôt, et autant de saïques ou alléges. Le reste du village est disséminé dans les environs. La rivière a six à sept toises de largeur et douze à quinze pieds de profondeur; elle se perd à une demi-lieue au nord d'Inzéli. Ses rives sont fort basses et couvertes d'arbres dont les branches gênent beaucoup la navigation. A un quart d'heure de Pirbazar on trouve un retranchement fort étendu qui aboutit des deux côtés à la rivière. Il consiste dans une levée de terre haute d'environ douze pieds et moins large, soutenue au milieu des roseaux par deux rangées de pieux. Nous avions trouvé au village deux grosses pièces de canon envoyées de Téhéran par le port de Mechehediser; elles étaient à terre et en assez mauvais état, leurs affûts à trois roues étaient démontés et dispersés pièce à pièce dans

les maisons. Après une demi-heure on débouque dans la baie entre des îles de roseaux, et l'on aperçoit Inzéli à cinq lieues au nord nord-ouest, entre deux caps fort bas et garnis d'arbres.

Cette baie court du sud-est au nord-ouest; elle a environ six lieues dans ce sens et quatre de large; la profondeur est de huit à dix pieds; elle contient un grand nombre d'îles couvertes de roseaux, entre lesquelles on ne peut s'engager sans connaître les passes. Elle est bien abritée des coups de mer par une langue de terre d'une demi-lieue de largeur moyenne, cultivée et couverte d'arbres. Cette langue offre deux ouvertures, l'une à Inzéli même, et l'autre à deux lieues vers le sud sud-est. La barre de la première est souvent très-houleuse, et n'a guère que huit pieds d'eau, ce qui oblige à employer des bâtimens fort plats. Sa largeur est de quatre-vingt-dix à cent toises, l'autre n'est praticable que pour des barques.

La défense régulière d'une baie aussi grande est au-dessus des moyens militaires de la Perse, et supposerait des établissemens permanens dans le royaume. Ce que les habitans auront toujours de mieux à faire au moment d'une descente, sera de se sauver vers la terre ferme, et de disputer le terrain jusqu'à l'entrée des gorges.

Inzéli dépend du territoire et du Khan de Ghech-

ker, bourg situé à sept lieues à l'ouest. Dans une expédition que les Russes firent sur Recht en 1805, ils brûlèrent, à leur retour, le port d'Inzéli dans lequel ils avaient une factorerie. Il ne reste maintenant qu'un village de cent à cent cinquante maisons en bois, closes et couvertes de roseaux, et trois autres maisons plus propres, que des Arméniens d'Astrakhan ont fait bâtir. Il n'est revenu que quatre de ces négocians et un Géorgien; ils avaient à l'époque de mon voyage trois bâtimens de deux cents à deux cent cinquante tonneaux amarrés à trois toises du rivage sur un fond de sable vaseux et neuf pieds d'eau. Un quatrième était dans le port de Lenkéran.

L'équipage est composé d'un bosseman, de treize matelots, et quelquefois d'un subrécargue. Le bâtiment tout gréé coûte de 20 à 24,000 francs à Astrakhan. On donne 10 tomans à chaque matelot pour le voyage et le retour. Le bosseman en a 40 et le subrécargue 50 ou 60. La dépense d'un voyage complet est d'environ 300 tomans (6,000 francs).

La meilleure saison pour venir sur la côte de Perse est le printemps. Dans l'hiver, la navigation est dangereuse sur la côte du Daghistan, à cause des îles de glace qui flottent dans ces parages. Les coups de vent sont d'ailleurs très-

brusques et la lame courte. La côte occidentale est couverte d'îles et de roseaux; celle des Turkomans est d'un abord plus facile, parce que l'eau est presque partout profonde. La mer Caspienne a un mouvement de translation vers ces rives lorsqu'il règne des vents constans. Celui du nord-est la fait empiéter de quelques toises sur le rivage de la Perse.

La distance d'Inzéli à Astrakhan est d'environ cent quatre-vingts lieues. On fait quelquefois ce trajet en huit jours, d'autres fois en quarante, mais le plus ordinairement en quinze et vingt jours. Les marchands ont presque tous une carte de la mer Caspienne, fort grossièrement faite, mais où les directions, les caps et les sondes sont indiqués. J'aperçus un instant une de ces cartes, mais quoique je fusse l'hôte de celui qui la possédait, il refusa de me la céder et l'enferma fort promptement dans un coffre. Il me dit qu'à Astrakhan on en trouvait de beaucoup plus grandes que la sienne.

COMMERCE.

La cargaison des vaisseaux qui arrivent à Inzéli n'est pas tout entière pour le commerce de Recht; les négocians en envoient une partie dans les ports de Lengheroud, de Ferid-Kenar, Meche-

chediser, etc., où ils composent leur retour. Ces opérations se font au comptant et les occupent pendant six ou neuf mois, après lesquels ils retournent à Astrakhan.

La sûreté des Arméniens est garantie, en temps de guerre, par le profit que leur commerce apporte à la douane, et plus encore par le séjour à Astrakhan de beaucoup de marchands persans. Cependant ils n'amènent point leurs familles à Inzéli. La douane est affermée 15,000 tomans (300,000 fr.). Les droits d'entrée ne sont pas au-dessus de 5 pour 100, et ceux de sortie de 4. Les Arméniens chez lesquels nous fûmes logés se louaient beaucoup de Mirza-Moussa, le gouverneur du Ghilan.

La ville d'Astrakhan envoie encore quelques bâtimens à l'embouchure de la rivière de Gourghan, un peu à l'est du territoire d'Aster-Abad. Les Turkomans y apportent des peaux d'agneaux et des drogues. Ce point pourrait devenir intéressant si l'on faisait marcher un corps de troupes par le Khoraçan. Tout ce que l'on tirerait de la Russie pourrait être transporté de là ou d'Aster-Abad à Mechehed et Nichapour en une quinzaine de jours. Le blé ne coûte que 5 fr. le quintal à Astrakhan, et l'eau-de-vie 25 fr.

Le commerce fait directement par les habitans

du Ghilan se borne au cabotage de quelques denrées que l'on échange entre les territoires de Lahidjan, Recht, Fomen, etc., et ceux d'Astara, de Lengkéran, Salian, et de toute la côte du Chyrwan jusqu'à Bakou, d'où l'on apporte une grande quantité de naphte. Ce commerce emploie quatre ou cinq bâtimens, grossièrement construits, du port d'environ 100 tonneaux, et une trentaine de saïques ou barques à un mât.

GHECHKER.

En partant d'Inzéli et suivant la langue de terre dont ce port occupe l'extrémité orientale, on trouve plusieurs petits villages, et à 7 lieues vers l'ouest le bourg de Ghechker, peuplé de trois ou quatre cents familles de la tribu des Talidjs[1]. Le noyau de cette tribu occupe le territoire du même nom à moitié chemin de Recht à Ardebil. Elle n'a pu être soumise par Aga-Mehemed-Khan, et n'a reconnu que depuis peu d'années l'autorité de son successeur Feth-Aly-Chah, mais sous la condition tacite qu'on ne leur donnerait pour gouverneur qu'un homme de leur tribu. Le Chah ayant envoyé récemment un seigneur du Ghilan pour commander à Ghechker, les habitans allèrent au-devant de ce nouveau chef pour l'en-

[1] *Voyez* chap. XXIX, pag. 255. (*Note de M. J.*).

gager à ne pas entrer sur leur territoire. Celui-ci n'en tint compte, et passa outre; mais à peine eut-il dépassé les limites, qu'il reçut plusieurs coups de fusil tirés entre les arbres et resta sur la place. Ils se nommèrent eux-mêmes un Khan qui régit paisiblement le canton depuis cette époque. Le Chah a cru devoir fermer les yeux sur cet acte de rébellion. Ces hommes campent dans les montagnes pendant la plus grande partie de l'année, et ne rentrent dans leurs maisons qu'à l'époque de la culture des vers à soie. Ils en récoltent beaucoup, mais cette soie est la moins estimée du Ghilan.

FOMEN.

Le canton de Fomen est plus considérable; la petite ville qui en est le centre n'est qu'à cinq lieues à l'ouest de Recht. Elle contient environ un millier de maisons, et son marché est très-vivant. Elle est absolument ouverte.

Un enfant de six ans vint au-devant de nous à une demi-lieue de la ville; c'était le fils du Khan alors absent. Les personnes qui l'accompagnaient me donnèrent l'occasion d'admirer la vigueur de leurs chevaux en les faisant galoper dans des rizières noyées d'eau. Nous étions à la fin de septembre et on venait de couper le riz. Cet enfant

fit très-bien les honneurs de sa maison, et quelque pressés que nous fussions de sortir de ce canton malsain, nous ne pûmes refuser d'y séjourner. Le lendemain de notre arrivée, maîtres, mihmandar et domestiques, nous avions tous la fièvre. Au moment du départ, on vint me présenter un cheval; je le refusai afin de conserver mes ressources pécuniaires pour des occasions plus pressantes. Je me ménageai ainsi un prétexte pour pouvoir en user de même à Recht, où je savais qu'on me destinait un khalaat[1]. Rien de plus ruineux pour les étrangers que ces générosités, car les Persans vous témoignent leur mécontentement d'une manière souvent très-grossière, si vous ne rendez pas un bœuf pour un œuf.

Le territoire de Fomen est borné à une lieue et demie au sud par celui de Chaft, beaucoup plus petit et adossé à deux belles collines boisées; nous laissâmes ce bourg à une lieue à droite en retournant à Recht.

LAHIDJAN.

La soie de Fomen est plus belle que celle de Ghechker; mais celle de Lahidjan est plus estimée encore. Ce dernier canton est sans contredit le plus agréable et le plus fertile de la province; il

[1] Voyez chap. XXXVIII, pag. 349. (*Note de M. J.*)

est séparé de celui de Recht par le Kizil-Ouzen qu'il faut traverser dans un gué d'environ trente toises de largeur, vis-à-vis le village de Kesna; ce qui est assez difficile à cause de la rapidité de l'eau et de sa profondeur. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail; les rives sont ici à découvert; on est encore à cinq lieues de la mer et à quatre de Lahidjan. Cette ville contient environ douze cents maisons; elle est située au pied d'une colline anguleuse et couverte de bois, sur la rive droite d'un gros ruisseau raviné sur lequel on a construit un pont de briques de deux arches très-hautes. L'air circule ici plus librement, parce qu'il n'y a point d'arbres sur un espace d'une lieue quarrée, en grande partie couvert de grosse fougère. Quelques familles de nomades y étaient campées. Leurs formes chétives et leur teint basané décélaient l'origine de leur tribu qui est en effet d'une race arabe.

Le Khan de Lahidjan me dit qu'il ne payait pas d'impôts, parce qu'il devait fournir ses troupes au Chah lorsque sa hautesse allait à la guerre. Cependant les habitans du Ghilan éprouvent la plus grande répugnance à sortir de chez eux, et de fait tout leur service militaire se borne à la défense de la province.

LENGHEROUD.

Le port de Lengheroud est à trois lieues et demie au nord de Lahidjan et dépend de ce district; il est situé sur une rivière de même nom, à deux lieues de la mer; un pont de deux grandes arches, en briques, réunit les deux rives; on m'a assuré qu'il y avait trois mille maisons; je pense que c'est sur le territoire entier, car je n'en ai pas vu plus de six cents réunies. Les marchands ont un fort beau caravansérai sur le bord du fleuve : j'entrai dans un second situé à quelques pas au-dessus; une douzaine de matelots russes et calmouks vinrent nous saluer. Les Persans témoignaient beaucoup d'étonnement de ce que les Russes et nous étant tous chrétiens nous ne parlions pas la même langue. Il y a beaucoup d'activité dans ce petit endroit : j'ai compté sur la rivière une douzaine de petites barques à un mât, employées à la pêche et au cabotage, et un grand nombre de nacelles faites d'un tronc d'arbre creusé; en descendant pendant un quart d'heure j'arrivai auprès d'un gros bateau calmouk, très-haut de bord, informe et du port de quatre-vingts à cent tonneaux; il venait de Bakou avec un chargement de naphte. Il m'a semblé que le naphte de Bakou exhalait, en brûlant, une odeur beaucoup moins

désagréable que celui des environs de Bagdad. On attendait à Lengheroud un bâtiment d'Astrakhan, qui arriva en effet huit jours après à Inzéli.

Un petit ruisseau situé à une demi-heure à l'est de Lengehroud sépare cette partie du Ghilan d'un territoire particulier dont le village de Chalman est le chef-lieu; ensuite le chemin traverse successivement trois petites rivières et atteint le bord de la mer à une demi-lieue au-delà du village de Roudser. Nous respirâmes avec avidité un air pur et vif, et nous en ressentîmes dès le premier jour l'heureuse influence. En deux jours nous fûmes débarrassés de la fièvre jusqu'à Balfrouch.

MAZENDERAN.

En partant de Roudser on fait encore six lieues avant d'entrer dans le Mazenderan, dont le premier bourg de ce côté est Sakhtaser. On remarque aussitôt une différence de costume. Au lieu des bonnets cylindriques et des petites calottes des Ghilaniens, ceux-ci ont la tête couverte d'un cône bas et pointu fait en peau d'agneau ou en drap de laine brune que l'on fabrique dans le pays; le surtout et le pantalon sont de la même étoffe. On planta, en notre honneur, un arbuste dont les branches étaient ornées de petits chaussons de laine, de chiffons et d'un gros écheveau de

soie; six hommes du village luttèrent deux à deux et déployèrent leur adresse pour se renverser mutuellement. Je remarquai avec plaisir qu'ils évitaient de se frapper trop rudement et que le vainqueur relevait son adversaire en l'embrassant.

Il existe dans les environs de Sakhtaser une source d'eau chaude et sulfureuse; je ne l'ai su qu'à deux journées au-delà. Les collines auxquelles le village est adossé nourrissent beaucoup de faisans. On commence à voir dans les forêts des orangers, des cédrats et des citronniers de plusieurs espèces, dont une est extrêmement douce, même avant la maturité.

La distance de Sakhtaser à Balfrouch, capitale du Mazenderan, est de quarante lieues; le chemin suit toujours le rivage de la mer sur une bande de sable de dix à vingt toises de largeur, terminée par la lisière des forêts et des cultures. Il est très-pénible parce que le sable est peu tassé; les seules espèces de coquillages que j'aie trouvées sont des pèlerines et des cônes en spirale de diverses grosseurs, mais en général très-petites; tout ce rivage est dépourvu de roseaux et d'îles; il est beaucoup plus incliné que celui du Ghilan, mais il n'offre point de port; on aperçoit de temps en temps des bancs sur lesquels il y a peu d'eau. Le vent régnant était frais et venait de l'est-nord-est; il va-

riait momentanément lorsqu'il pleuvait beaucoup sur les montagnes; quoiqu'elles fussent en plusieurs endroits fort rapprochées du rivage, il était rare que la pluie vînt jusqu'à nous; j'avais observé la même chose à Inzéli; il n'y plut pas pendant notre séjour, tandis qu'à Recht le temps était affreux.

Les lieux de station sont tous dans l'intérieur des bois à une demie-lieue ou une lieue de la mer; ce sont, en partant de Recht, Lahidjan (9 lieues), Roudser (8 lieues et $\frac{1}{2}$), Sakhtaser (7 lieues), Khorem-Abad (7 lieues), Aspedjihoun (7 lieues), Kered-Kenar (8 lieues), Kasker-Mahalleï (8 liéues), Izédeï (6 lieues et $\frac{1}{2}$), Molla-Caléh (6 lieues), Balfrouch (8 lieues), en tout 75 lieues. Il faut observer qu'une caravane qui campe sur le rivage sans entrer dans les villages, épargne sur cette route environ quinze lieues de chemin. Nous ne vîmes, depuis Sakhtaser jusqu'à Kasker-Mahalleï, que trois barques à la voile. Elles serraient de près le rivage.

A quatre heures de Kered-Kenar on trouve un petit espace couvert de blocs de pierre et de granit. Cet espace se prolonge assez avant dans la mer. Un bâtiment russe s'y brisa il y a une dixaine d'années. Du reste tout le pays intérieur ressemble beaucoup au Ghilan par l'aspect et par la nature

des productions; on traverse à chaque pas des cours d'eau et des rivières dont quelques-unes sont salées; les pluies y sont moins abondantes et les cultures un peu plus aérées, parce que les mûriers ne sont pas aussi multipliés : on trouve quelques champs de blé de médiocre qualité et une espèce d'orge noir, en comparaison de celui de l'Irâc, qui est beaucoup plus blanc. Les maisons et les cultures sont éparses çà et là.

Nous eûmes de fréquentes occasions de remarquer dans cette route que les habitans du Mazenderan sont doués d'un caractère moins servile et plus ferme que les Persans de l'Irâc. Les guides que l'on nous donnait dans les villages s'échappaient dans les bois aussitôt qu'on les laissait à dix pas en avant ou en arrière. Il était rare alors que nous obtinssions des paysans qu'ils voulussent bien nous guider seulement pendant un quart d'heure; l'argent et les menaces ne les émeuvaient pas. Dans l'Irâc, notre mihmandar aurait plutôt assommé un homme que de le laisser aller, mais ici il était fort modéré et veillait même à ce que nos domestiques n'employassent aucune espèce de violence pour faire marcher les guides.

Nous quittâmes la route de mer à Kasker-Mahalleï, pour voir la ville d'Amol, située à huit lieues vers l'est. On marche dans les bois et dans

les prairies jusqu'à une lieue et demie de la ville, en côtoyant les restes d'un grand chemin pavé construit par les ordres de Chah-Abbas-le-Grand, pour la communication de Balfrouch à Recht. Ce chemin aboutissait à la mer, auprès de Kasker-Mahalleï. Nous vîmes dans ces cantons quelques carrés de terre un peu exhaussés, plantés de cannes à sucre; on continue d'en trouver dans toute la partie orientale du Mazenderan.

AMOL.

La ville d'Amol est bâtie sur la rive gauche d'une rivière considérable et rapide nommée Herrouz, qui a emporté récemment un très-beau pont de dix arches, en pierre et en briques. On passe maintenant à gué un peu au-dessous. L'eau se partage en deux bras, sur un fond de cailloux et de gros blocs roulés; il reste sur la rive gauche les traces d'une enceinte en briques, assez régulière, qui fermait la ville de ce côté. On y entre maintenant par plusieurs ouvertures. Du côté de l'ouest il n'y a point de clôture; les maisons sont éparses dans les arbres, sur une grande étendue de terrain. Le nombre des habitations est d'environ trois mille; mais une grande partie était alors vide, parce que tous les grands et beaucoup de paysans étaient encore dans les montagnes. On trouve beaucoup

d'ouvriers en fer à Amol; c'est aux environs de son territoire que l'on exploite les mines du Mazenderan. La plupart des forges sont réunies dans le district de Nour, sur le Herrouz et ses affluens; voici en quoi consiste cette exploitation :

Deux familles réunies s'établissent dans les bois à portée du fleuve; elles construisent un fourneau fort grossier auquel elles adaptent un équipage de souffle; on travaille en même temps à un grand berceau en terre, destiné à faire le charbon nécessaire à l'opération. Pendant que ces constructions se sèchent, tout le monde s'occupe à ramasser dans le cours d'eau toutes les pierres qui paraissent contenir du fer; on les met ensuite à la fonte sans autre façon. Chaque fonte est d'environ seize quintaux de pierres, et donne un quintal de fer qu'on dit être fort bon. L'opération dure vingt-quatre heures. Le fer se débite en morceaux de six à huit livres pesant, assez ressemblans à un petit essieu, mais grossier et plein de chambres. Dans cet état il se vend environ 15 francs le quintal. Les habitans du pays ne se livrent à ce travail que depuis la fin d'octobre jusqu'en mai. On m'a assuré que le nombre de ces forges n'allait pas au delà de trente.

On voit que ces produits sont bien loin de suffire aux besoins de la Perse et de la Mésopotamie. Les

Russes y suppléent; on transporte cependant le fer du Mazenderan à Bagdad, à Mossoul, et jusqu'à Damas. J'ignore si c'est parce que ses qualités sont préférées pour certains usages, ou si le prix en peut être plus bas que celui du fer de l'Europe, à de si grandes distances de la mer Caspienne. Un marchand m'a dit qu'il le vendait environ 60 francs le quintal à Mossoul.

Je n'ai pas vu faire de boulets.

BALFROUCH.

Balfrouch est séparé d'Amol par une plaine marécageuse, couverte de culture, de grands roseaux, et de fougères. Elle est coupée de plusieurs gros ruisseaux. Dans les mauvais temps on voit les cultivateurs blottis sous un petit auvent de chaume élevé sur une espèce d'estrade dont le plancher est à dix ou douze pieds de terre; abrités de la pluie, ils s'occupent à faire des cabacs et d'autres petits ouvrages de vannerie.

La direction de la route est vers l'est un peu inclinée vers le nord; le chemin de Chah-Abbas est presque en ligne droite, mais on est obligé de l'abandonner plusieurs fois, parce qu'il passe dans des marécages; une demi-heure avant d'arriver dans la ville, on traverse une forte rivière sur un très-beau pont de dix arches, orné de deux

obélisques à chaque bout. La rivière se nomme Babol; elle vient des montagnes nommées Firouz-Kouh[1], à dix-huit lieues au sud-sud-est, et se rend dans la mer à Mechehediser, à quatre lieues au nord de Balfrouch. L'espace compris entre le pont et la ville est bas; il y a beaucoup de marécages et de très-belles cultures de riz un peu au-delà. Le chemin est sur une large levée de terre, qui tourne ensuite autour d'un étang au milieu duquel est une petite île couverte d'orangers. Chah-Abbas-le-Grand y avait fait bâtir un palais, ruiné depuis long-temps; mais le roi actuel fait élever de nouveaux kiosks. L'île est jointe à la ville par un pont de vingt-neuf piles, en briques, sur lesquelles on a fixé un mauvais plancher.

La ville de Balfrouch est très-considérable et bien peuplée, surtout pendant l'hiver, parce que tout le peuple descend des montagnes avec ses récoltes, avant que la neige ait encombré les sentiers. Les sommets se blanchissent vers le commencement de novembre. On compte au moins 25 mille âmes dans la ville. Plusieurs seigneurs du Mazenderan, et principalement le grand vizir Mirza-Chéfy, ont fait construire à Balfrouch plusieurs colléges. Ces établissemens ne sont pas rares dans la Perse, et en général l'instruction y

[1] Voyez chap. III, pag. 21 du Voyage.

est beaucoup plus répandue qu'en Turquie ; il n'y a si petit village où l'on ne trouve quelqu'un qui sache lire et écrire.

Je commençai à éprouver beaucoup de difficultés pour continuer mon voyage : on me dit d'abord que le chah-zadéh résidant à Sary, en était parti depuis quelques jours pour faire la guerre aux Turkomans qui s'étaient jetés dans les environs d'Echref et d'Aster-Abad; que ces routes étaient absolument interceptées. J'étais déjà convaincu par ce détail que l'on me faisait un conte, et en faisant prendre des informations, je sus que le chah-zadéh n'avait même pas quitté la ville; que le vizir du Mazenderan se trouvait à Balfrouch la veille de notre arrivée, mais qu'ayant appris que nous devions y venir le lendemain, il était parti pour Sary la nuit suivante, quoiqu'il fît un orage affreux. Notre mihmandar expédia de suite un cavalier avec des lettres du grand vizir pour le chah-zadéh. Nous dûmes attendre à Balfrouch la réponse de son altesse. Je profitai de ces délais pour aller à Mechehediser, et ce ne fut pas sans difficulté. Le mihmandar me laissa partir seul, et ne me rejoignit qu'en chemin pour qu'il fût notoire qu'il n'avait fait que me suivre; il avait déjà employé cette manœuvre lors de mon voyage à Inzéli. Le roi l'avait fait venir devant lui à Cazbïn, et lui avait

donné des instructions pour qu'il nous fît cheminer le plus directement possible, et dans l'intérieur des terres. Cet homme ne devait, sous aucun prétexte, nous laisser aller à Aster-Abad. Sa hautesse avait même ouvertement refusé son agrément pour ce dernier voyage, lorsque le général Gardane lui en fit la demande. Avec ces entraves et quelques autres qui tenaient à des objets de détail particuliers, les excursions traînaient toujours en longueur.

MECHEHEDISER.

J'arrivai cependant, après trois heures de marche, à Mechehediser, petit port à quatre lieues au nord de Balfrouch, à un quart d'heure de l'embouchure de la rivière de Babol. Ce n'est qu'un village d'environ deux cents maisons formant plusieurs groupes épars sur les deux rives; il est environné de marécages qui doivent en rendre le séjour fort malsain. Je ne vis en rivière que quatorze à quinze barques et trois saïques un peu plus grandes : il y en avait encore quelques-unes sur le Babol, près de quelques villages de la route. La rivière a environ trente toises de largeur et douze à quinze pieds de profondeur; elle conserve de la pente presque jusqu'à son embouchure, mais la barre a si peu d'eau, que les bâti-

mens sont obligés de rester à une forte lieue du rivage. La mer est houleuse, et forme une anse assez profonde à gauche (à l'ouest) du petit cap de Mechehediser. La côte tourne ensuite assez sensiblement vers le nord. Les bois croissent ici tout près du rivage.

Je remarquai à droite un cap à cinq lieues de distance, qui doit être fort voisin du petit port de Ferh-Abad, moins considérable encore que celui de Mechehediser. Nous aperçûmes en mer un bâtiment russe qui allait à la rivière des Turkomans, près d'Aster-Abad. On a envoyé, il a peu de temps, à Mechehediser, deux pièces de canon de gros calibre avec leurs affûts persans à trois roues. Les pièces sont à terre, et les affûts à moitié démontés pourissent exposés à la pluie et au soleil.

Ce canton contient beaucoup de sucre, mais on ne sait pas mieux le raffiner que dans les autres parties du Mazenderan; on le consomme en pâte jaune, grasse, et d'un goût assez désagréable. Les cannes ne se coupent ici qu'à la fin de novembre. Il me semble que les Russes pourraient tirer un grand profit des cannes à sucre du Mazenderan, s'ils établissaient des raffineries à Astrakhan.

A notre retour à Balfrouch, on n'avait point encore de réponse du chah-zadéh, ou plutôt le gou

verneur avait l'ordre de nous amuser le plus longtemps possible, et de nous déterminer à ne point aller à Sary. J'acquis alors la certitude que le grand vizir avait informé le prince des intentions du roi sur notre voyage à Aster-Abad, et que celui de Sary ne me servirait à rien autre qu'à voir la ville et connaître huit lieues de route de plus. Je n'avais pas vu les mines qui se trouvent sur la route d'Amol à Téhéran, et je ne pouvais rien tirer des habitans de Balfrouch, qui évitent de répondre aux questions les plus indifférentes, dans la crainte de se compromettre. Le seul Arménien qui se trouvât dans la ville n'osait venir dans notre maison; je me décidai alors à retourner à Téhéran par les districts de Letikhou, Laridan, et Demavend, en remontant la rivière de Herrouz jusqu'aux environs de ses sources. La distance totale est de quarante lieues. Les lieux de station, à partir d'Amol, sont: Chah-Zadéh (7 lieues), Karou (6 lieues), Herchk (7 lieues), Demavend (7 lieues), Djadjeroud, caravansérai (7 lieues et $\frac{1}{2}$), Téhéran (5 lieues et $\frac{1}{2}$).

ROUTE D'AMOL A TÉHÉRAN.

A trois lieues au sud d'Amol on entre dans une gorge étroite et presque aussi difficile que le défilé de Roudbar. Les roches m'ont paru de la même

nature, mais elles contiennent beaucoup plus de granit. Le chemin passe fréquemment d'une rive à l'autre de l'Herrouz au moyen de ponts en briques, fort proprement construits, mais en général peu solides. Il y a beaucoup de petits travaux d'art sur les rochers escarpés du ravin, depuis son origine jusqu'à Herchk. Plusieurs sont écroulés avec les roches qui leur servaient d'appui. Les villages sont presque tous cachés dans les montagnes, et d'un accès fort difficile. Il faut bivouaquer sur les bords du torrent, ou chercher quelque caverne pour s'y mettre à l'abri du mauvais temps. Quoique nous fussions alors à la fin d'octobre, les nuits n'étaient pas encore assez froides pour nous rendre ces refuges indispensables, et nous eûmes peu de pluie. En plusieurs endroits ces cavernes sont fort rapprochées les unes des autres. Ce sont d'anciens villages abandonnés. Quelques-unes sont percées à de si grandes hauteurs, sur des roches absolument verticales, qu'on n'imagine pas qu'il soit possible de s'y introduire autrement que par des trous pratiqués sur la crête et le revers de ces roches. On dit que ce sont des tombeaux de Guèbres. Ces hommes ont en effet conservé l'usage de cacher leurs morts avec le plus grand soin; mais depuis long-temps il n'existe de Guèbres, en Perse, que dans la province de Yezd.

Après le village de Herchk, le chemin se relève sur les sommets pelés de la rive gauche, et passe au pied d'un pic très-élevé qui domine sur l'Irâc. La neige couvrait ce pic jusqu'à la moitié de sa pente; il en reste un peu toute l'année dans les parties supérieures. Il est à regretter que je n'aie pas eu les moyens de mesurer sa hauteur au-dessus de la mer Caspienne, et celle de la mer Caspienne elle-même au-dessus de l'Océan.

Il y a des traditions superstitieuses relatives à cette montagne. Peu de personnes osent gravir jusqu'à son sommet, quoi qu'il m'ait paru fort accessible. Je l'évalue approximativement à cinq cents toises au-dessus des montagnes environnantes, et de douze ou treize cents toises plus élevé que la plaine de Téhéran; on le nomme Demavend. On trouve aux environs, du soufre, de l'alun et d'autres substances minérales. Les roches entre Chah-zadéh et Herchk offrent plusieurs filets d'eau chaude et sulfureuse, d'une odeur fort désagréable. On pourrait facilement les réunir et former des bains qui seraient très-utiles dans un pays où les maladies de la peau sont fort communes. Les Persans connaissent d'ailleurs le bon effet des eaux contre la gale et les dartres.

Nous trouvâmes à Herchk un instructeur tiré du nouveau corps d'infanterie à l'européenne. Le

Chah l'avait envoyé dans le canton pour exercer cinq cents hommes ; il n'en avait encore sous ses ordres qu'une trentaine de tout âge et de toute taille, qui ne paraissaient pas prendre beaucoup de goût pour ces nouveautés.

La jolie vallée de Demavend borne, au sud-sud-ouest, le territoire du Mazenderan et dépend de l'Irâc; elle est très-fertile en blé et en fruits, et contient, outre le bourg de Demavend, quatre petits villages; le chemin qui conduit de là dans la plaine de Téhéran est très-bon, quoique ondulé. On trouve à une lieue et demie du bourg, l'embranchement d'une route qui vient de Sary, et qu'on dit plus praticable que celle d'Amol. Le prolongement du chemin de Demavend se dirige vers Kachan, celui de Téhéran fait un coude vers le nord (à droite), mais se rétablit bientôt dans sa première direction; il se rapproche beaucoup de celui connu depuis le passage d'Alexandre, sous le nom de *Pyles Caspiennes*. Le capitaine du génie Trulhier a dû passer par ce dernier défilé en allant dans le Khoraçan.

En débouchant dans la plaine, le 26 octobre, nous retrouvâmes une température chaude et sèche à laquelle nous n'étions plus accoutumés.

PARTIE ORIENTALE DU MAZENDERAN.

Quoique je n'aie pu voir la partie orientale du Mazenderan, tous les rapports s'accordent pour établir qu'elle offre peu de communications, et des difficultés extrêmes pour un ennemi qui viendrait par mer. Cette partie est d'ailleurs bien peuplée. Les villes de Sary, d'Echref, d'Aster-Abad, sont fermées et contiennent chacune de douze à dix-huit mille âmes.

On évalue la population totale du Mazenderan à cent cinquante mille familles. Le territoire d'Aster-Abad, entre autres, est le berceau de la tribu des Cadjars, composée de quinze à seize cents familles, toutes guerrières et constamment armées pour se défendre des Turkomans. Elles sont fort attachées à leur pays, et se répandent si peu dans l'intérieur de la Perse, qu'on ne trouve guère des Cadjars qu'à la cour et auprès des chah-zadéhs. Depuis le règne d'Aga-Mehemed-Khan, c'est la tribu royale. On croit qu'elle est dépositaire de la plus grande partie des trésors de Feth-Aly-Chah. Cette circonstance est peut-être la véritable cause des précautions prises pour ne laisser pénétrer aucun étranger dans ces cantons. Un Français y arriverait cependant s'il pouvait, en revenant d'une province éloignée de celle-ci, laisser Téhéran sur

la gauche et rentrer dans le Mazenderan par la route de Mechehed et les environs de Damghan. Tous les ans les habitans du Mazenderan qui veulent faire le pèlerinage de Mechehed, se réunissent à Aster-Abad, au nombre de sept à huit cents personnes. La caravane est alors en état de résister aux partis des Turkomans, et part ordinairement dans le mois d'octobre; le voyage n'est guère que d'une quinzaine de jours, mais dans un pays ras et presque désert. Le froid y est très-vif pendant l'hiver, et les combustibles extrêmement rares.

Les Turkomans rôdent sur toutes ces plaines, pillent tout ce qu'ils trouvent, et emmènent en esclavage les hommes et les enfans même en état de suivre leurs courses. Ils les envoient garder leurs troupeaux dans les plaines de Bokhara et de Samarcand. Ces peuples sont animés contre les Persans par l'espoir du pillage et par la différence des opinions religieuses, parce qu'ils sont sunnys. Dans l'Asie les diverses religions établissent entre les peuples des liaisons ou des haines que certaines circonstances peuvent bien altérer momentanément, mais qui reprennent leur empire aussitôt que le danger est passé. Les Turkomans ont un marché assez fréquenté par les Russes, vers l'embouchure d'une grosse rivière nommée Gourghan, à cinq ou six lieues à l'est d'Aster-Abad. Les bâti-

mens apportent des métaux et quelques marchandises d'Europe, ils prennent en retour des peaux d'agneaux et des drogueries. Ces derniers articles viennent par Hérat[1], ville distante de vingt journées de Mechehed et de trente-cinq journées d'Aster-Abad. Il y a deux autres routes un peu plus courtes pour aller à Hérat, l'une par Nichapour, et l'autre encore un peu plus au sud par Terchiz. Le voyageur anglais Forster, est allé de Hérat à Balfrouch, par cette dernière route, en trente-huit jours.

La rivière qui passe à Aster-Abad se nomme Kolba Tedjel ou Tedjem; elle est aussi large que celle de Mechehediser, mais on assure que les vaisseaux n'y peuvent entrer. Il faudrait consulter sur cette partie le voyage fait par Hanway, sous le règne de Nadir-Chah, et intitulé : *Hanway's historical account of the british trade over the Caspian sea.*

Il paraît cependant que les Turkomans font un petit commerce dans cette dernière ville, car dans la Perse, les mêmes hommes qui ont dépouillé une caravane, vont tranquillement et sans danger vendre leur butin dans les villes environnantes. La vigilance des Cadjars, et plus encore leurs forêts, garantissent le Mazenderan de ces brigandages.

[1] Voyez chap. xxx, pag. 269.

On n'y rencontre pas un voleur. Ces forêts sont réellement un obstacle impénétrable pour des hommes toujours à cheval et armés de longues lances comme les Turkomans.

C'est donc une erreur de croire que la Perse soit ouverte aux Russes, par le Ghilan et le Mazenderan. Cette frontière me paraît encore plus susceptible de défense que celle du Fars, parce que le pays est au moins aussi malsain, qu'il est beaucoup plus fourré, et que la population y est, à surface égale, infiniment plus considérable et plus disposée à résister à toute espèce d'agression.

FIN DE LA NOTICE SUR LE GHILAN ET LE MAZENDERAN.

NOTES

DE M. LE CHEF D'ESCADRON LAPIE,

Sur la Carte qui accompagne le Voyage de M. le chevalier JAUBERT, *en Arménie et en Perse.*

LA carte qui accompagne ce voyage, offrant des différences essentielles avec toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour, nous avons cru devoir faire connaître les matériaux dont nous nous sommes servis, et les moyens que nous avons employés pour établir les points qui ont servi de base à sa construction.

Après avoir comparé ces points avec ceux des cartes de d'Anville, nous indiquerons quelques-unes des directions qu'il serait utile de suivre pour compléter la géographie de l'Asie mineure, de l'Arménie et de la Perse, et nous terminerons en donnant quelques extraits des itinéraires qui nous ont paru les mieux rédigés dans l'intérêt de la science.

Les côtes de la mer Noire ont été établies en grande partie, d'après les observations astronomiques faites, en 1820, par M. Gauttier, capitaine de vaisseau, et d'après les relevés que cet habile navigateur a bien voulu nous communiquer. Celles de la Méditerranée l'ont été d'après les observations et les relevés de M. Beauford, navigateur anglais; quant au golfe de Skanderoun, sa configuration est le résultat de nos combinaisons.

Nous avons cru devoir, immédiatement après, nous occuper de la position de Téhéran, qui, étant le point extrême où aboutissent la plupart de nos routes, devait servir à établir toutes les autres. Nous avons été amenés à placer cette ville comme nous l'avons fait en prenant une moyenne entre un grand nombre d'observations qui y ont été faites, et par suite de combinaisons dont nous rendrons compte en publiant le grand travail qui, depuis plus de douze ans, est l'objet constant de nos occupations.

Nous avons ensuite fait usage d'une très-belle route de Constantinople à Bayazid, levée à une ligne pour cent toises (86,400), par feu Bernard, lieutenant-ingénieur-géographe [1], qui accompagnait le général Gardane dans son ambassade en Perse. Cette route, ainsi qu'un itinéraire fait avec le plus grand soin par MM. Lamy, colonel du génie, et Fabvier, colonel d'état-major, allant de Constantinople à Téhéran, nous ont utilement servi pour placer les points de Nicomédie, Angora, Iuzghat, Tokat, Cara-Hissâr, Erze-Roum, Bayazid, Tauris, Mianéh et Cazbïn.

Un itinéraire de Constantinople à Bagdad, dressé avec beaucoup de soin par M. Trezel, colonel d'état-major, nous a été fort utile pour placer Boly, Tosia et Mar-

(1) Cet habile officier était destiné à reconnaître les routes du Kachemyr; il est mort au moment où il mettait le pied sur le sol d'un pays qu'il était appelé à faire connaître. C'est une perte qu'on ne peut trop déplorer. Il a été enterré à Khoi, avec tous les honneurs dus à son rang, emportant l'estime et les regrets de ceux qui l'avaient connu.

Siwan, recouper Tokat, et établir Malatia, Diarbekir, Mardïn et Mossoul.

Il en est de même d'une route de Constantinople à Mardïn, que nous avons dressée en grand, d'après le voyage de M. Kinneir, et dont nous nous sommes servis pour vérifier Boly, établir Castamoun et Samsoun, ainsi que le littoral de la mer Noire depuis cette ville jusqu'à Trébizonde; et nous devons ici rendre un hommage public à ce voyageur, en disant que sa relation s'est trouvée entièrement conforme aux observations et aux relevés de M. le capitaine Gauttier. De Trébizonde à Mardïn, cette route nous a fourni des documens précieux pour placer Gumuch-Khânéh et Baïbout, recouper Erze-Roum, établir Bidlis, et vérifier Mardïn.

Ce point de Mardïn a été de nouveau vérifié au moyen d'une très-belle route d'Alep à Téhéran, levée au 100,000^{e}, par feu M. Trulhier, chef de bataillon du génie. Cette route nous a également servi à placer Bïr, recouper Diarbekir, établir Djeziréh, et vérifier Mossoul. Nous ferons connaître dans le mémoire qui accompagnera le grand travail dont nous avons parlé plus haut, les importans services que cet officier, mort en Espagne avant d'avoir pu mettre la dernière main au beau travail dont il s'occupait, a rendus à la géographie; nous indiquerons également avec l'exactitude la plus scrupuleuse, ce que la science doit aux savantes recherches de M. le colonel Trezel, qui a parcouru dans tous les sens ces différentes contrées; et nous rendrons le même hommage aux autres voyageurs et aux savans qui ont bien voulu nous communiquer les résultats de leurs travaux.

Pour établir Eski-Cheher, recouper Angora, vérifier

Iuzghat, et placer Kaïsariéh, Tarsous, Adana et Antioche, nous avons fait usage d'un excellent itinéraire de Constantinople à Antioche, par M. Kinneir, et nous nous sommes servis, pour placer El-Bostan, (non pas sur le Seïhoun, comme on l'a fait jusqu'à présent, mais sur l'une des branches du Kizil-Ermak), et recouper Kaïsariéh et Angora, d'un itinéraire d'Alep à Constantinople par M. Bruce.

Nous avons assuré les points de Tosia et de Castamoun, par un itinéraire de M. Fourcade, ancien consul à Sinope, itinéraire qui, de la premièrede ces villes, conduit à Inéboli sur la mer Noire; Castamoun a encore été vérifié par une autre route du même auteur, de Sinope à cette ville.

Marsiwan, qu'il était essentiel de bien placer pour établir convenablement la route de M. Trezel, a été recoupé par un itinéraire de M. Raimond, et par plusieurs autres données qu'il serait trop long de détailler ici.

La route de Trébizonde à Erze-Roum, par M. Kinneir, a été vérifiée par les itinéraires de MM. Jaubert, Raimond, Dupré et Jouannin; et nous avons eu la satisfaction de voir qu'elle méritait une entière confiance.

Erze-Roum, étant le point le plus important à bien établir, nous n'avons rien négligé pour atteindre ce but; nous avons donc pris une moyenne entre plusieurs observations de latitude, puis nous l'avons recoupée avec les itinéraires de MM. Jaubert et Jouannin, allant de Téhéran à Trébizonde en passant par Tauris et Van, qu'ils ont contribué à placer. Nous avons de plus assuré ce point par trois routes différentes, l'une venant de Diarbekir, l'autre de Sivas, et la troisième enfin,

suivie par M. Jaubert, d'Endrès à cette ville, en passant par Erz-Inghian.

Ce point arrêté, nous nous sommes occupés de celui de Tauris, qu'il était d'une égale importance de bien placer pour obtenir le gisement de la côte occidentale de la mer Caspienne. Nous nous sommes assurés de l'exactitude de ce point, que nous donnait déjà la route de MM. Lamy et Fabvier, ainsi que des observations de latitude faites dans cette ville par MM. Trezel et Morier, par les itinéraires de MM. Jaubert et Jouannin, de Téhéran à Trébizonde, et par un autre de M. Fabvier, de Kirmanchah à cette ville, en passant par un pays qu'aucun voyageur n'avait parcouru jusqu'à lui. Cette route, décrite avec un soin extrême, et que nous avons dressée en grand, nous a été d'un grand secours pour placer Maragha, et donner au lac d'Ormiah les formes et les dimensions que nous lui avons assignées.

Un itinéraire de Téhéran à Maragha, que M. Jaubert s'était procuré en Perse, nous a utilement servi pour assurer la position de cette ville; enfin, ayant étudié avec le soin le plus scrupuleux les différentes routes de M. Morier, nous avons eu la satisfaction de nous rencontrer partout avec nos précédentes combinaisons.

Ces points établis, nous avons dû nous occuper de ceux de Nakhchivan, Erivan et Tiflis, dont les latitudes avaient été observées par M. le colonel Trezel; nous avons dressé la route suivie par cet officier, ainsi que celle de M. Morier, et partout nous nous sommes rencontrés avec les latitudes observées; il ne nous restait plus qu'à nous assurer des longitudes obtenues par

les directions données à ces routes, et voici les moyens que nous avons employés pour y parvenir.

Nous avons d'abord consulté une route de Poti à Tiflis, par Cotatis et Souram, et nous avons vu avec un vif sentiment de plaisir, que nous tombions juste au point que nous avions établi, et qui s'est encore accordé avec une route venant de Batoum, en passant par Akhalzikh, et avec plusieurs autres qui d'Erze-Roum allaient à Tiflis, en passant par Kars.

Cela fait, nous avons encore vérifié notre opération, en recoupant ce point par quatre routes, l'une venant de Mianéh, et passant par Ardebil et Ghendjéh ou Elisabeth-Pol, qu'elle a servi à placer; les trois autres venant de Tauris, la première en passant par Ahar, Chuchéh et Ghendjéh, la deuxième par Migri, Chuchéh, etc., et la troisième par Nakhchivan et Chuchéh; et nous avons reconnu l'exactitude de notre première combinaison.

La position de Tiflis s'étant trouvée exactement déterminée au moyen des directions et des distances données par MM. Trezel et Morier, nous devions nécessairement en conclure que celles d'Erivan et de Nakhchivan devaient l'être de même; cependant, pour avoir encore plus de certitude sur le résultat de nos combinaisons, qui présentaient une différence de 40 minutes avec les cartes publiées par les Russes, nous avons recoupé le point d'Erivan par trois routes d'Erze-Roum à cette ville, la première passant par Bayazid, et les deux autres par Kars, et toutes ont confirmé nos opérations; nous avons obtenu le même succès pour Nakhchivan, que nous avons recoupé par deux itinéraires venant de Khoï.

Ces points, que nous étions autorisés à regarder comme suffisamment établis, nous ont servi à placer les côtes de la mer Caspienne; et pour y parvenir nous avons d'abord recoupé le point d'Ardebil par une route venant de Tauris, et passant par Ahar, et par une autre, de M. Jaubert, allant de Tauris à Zenghian, en passant par Ser-Ab, Ardebil, et Khalkhal.

De Cazbïn, dont la position nous avait été donnée par plusieurs itinéraires et par plusieurs observations de latitude, nous avons combiné plusieurs routes qui, de cette ville, vont à Kizlar; ces routes nous ont servi à placer Recht, Astara, Lenkéran, Kizil-Agadj, Chamakie et Derbend.

Nous avons d'abord assuré le point de Recht par une route de Téhéran à cette ville, en passant par Khoremderéh; puis par une autre venant de Khalkhal, et nous avons fait usage des renseignemens que nous avait communiqués M. Trezel, pour établir la position et le golfe d'Inzéli.

Nous avons ensuite recoupé la position d'Astara, et celle de Lenkéran, par des routes venant d'Ardebil, puis enfin celle de Chamakie par deux autres routes allant de Tiflis à Bakou.

La configuration des côtes de la mer Caspienne de Derbend à la pointe orientale du golfe de Kizil-Agadj, a été établie d'après les dernières cartes publiées par les Russes. Le golfe de Kizil-Agadj a été dressé d'après un plan manuscrit qui nous a été communiqué par M. le colonel Rottiers, à qui nous devons aussi plusieurs itinéraires de la Géorgie et des pays voisins. Celui d'Inzéli, ainsi qu'une partie de la côte méridionale, l'ont été d'après les relevés de M. Trezel; le reste

est le résultat des renseignemens puisés dans différentes relations de voyages qui ont paru sur ces contrées.

Cette carte n'étant qu'un extrait d'une autre plus étendue qui paraîtra incessamment, nous nous bornons à indiquer les principaux matériaux dont nous nous sommes servis; mais il en est une grande quantité d'autres dont nous rendrons compte lorsque nous publierons le travail dont nous avons déjà de parlé; ils mettront le public à même d'apprécier les minutieuses recherches que nous avons faites pour avancer la géographie d'un pays qui fut jadis le théâtre de tant d'événemens importans.

Le mont Ararat a été placé par plus de trente directions qui ont parfaitement coïncidé entre elles, ce qui a été pour nous une nouvelle preuve de l'excellence des matériaux dont nous avions fait usage; plusieurs autres montagnes, qu'il serait trop long de détailler, et parmi lesquelles nous citerons seulement le Savalan, ont été de même placées d'après un grand nombre de directions.

La partie orientale du lac d'Ormiah a été établie d'après les relevés de MM. Fabvier, Trezel et Morier; sa partie occidentale et méridionale est le résultat des renseignemens que nous avons obtenus, par l'intermédiaire de M. Jaubert, de l'ambassadeur de Perse Asker-Khan, né dans ce pays.

Quant au lac de Van, l'extrémité occidentale en a été établie d'après la route de M. Kinneir. Les parties orientales et septentrionales sont le résultat des routes de MM. Jaubert, Jouannin et Dupré; la partie méridionale n'a pu être indiquée que d'après un itinéraire

de Van à Bidlis, que M. Jaubert s'était procuré dans ces contrées.

Nous allons maintenant établir la comparaison entre les points qui ont servi de base à ce travail, et ceux de d'Anville, ne croyant pas devoir nous occuper des autres cartes qui ont été publiées depuis, parce qu'elles ne nous ont paru présenter ni combinaisons, ni critique, et qu'à l'exception des côtes, ce sont encore les indications de ce savant géographe qui méritent le plus de confiance.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les côtes de la mer Noire sont établies sur les observations de M. le capitaine Gauttier. Cet habile et infatigable navigateur, à qui l'on doit de pouvoir enfin déterminer d'une manière précise, le littoral de la Méditerranée, n'a rien négligé pour établir, avec autant d'exactitude, celui de la mer Noire, dont la partie méridionale avait été cependant déjà considérablement améliorée par les observations de Beauchamp. Il résulte des opérations de ces deux observateurs, que la partie de l'Asie mineure comprise entre l'embouchure de la rivière de Tarsous et celle du Iechïl-Ermak, était d'un degré quarante-cinq minutes trop étroite dans les cartes de d'Anville. Nous pourrions indiquer encore d'autres différences importantes entre notre travail et celui de cet illustre géographe; mais nous nous contenterons d'établir la comparaison des principaux points, convaincus que le lecteur nous rendra, comme à M. Jaubert, la justice de croire, que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour approcher le plus possible de la vérité, unique but de nos recherches et de nos travaux.

(*Voyez le tableau ci-joint.*)

TABLEAU COMPARATIF

Des principales positions des cartes de d'Anville avec celles de notre carte.

NOMS DES LIEUX.	POINTS DE D'ANVILLE.		POINTS DE NOTRE CARTE.		DIFFÉRENCES	
	Latitudes.	Longitudes.	Latitudes.	Longitudes.	en latitudes.	en longitudes.
	° ′ ″	° ′ ″	° ′ ″	° ′ ″	° ′ ″	° ′ ″
Constantinople	41 0 10	26 38 45	41 0 12	26 38 47	+ 0 0 2	+ 0 0 2
Erekli.	40 59 0	29 56 0	41 17 2	29 4 30	— 0 41 58	— 0 51 30
Amastrah.	41 16 0	31 4 0	41 45 25	30 1 0	+ 0 29 25	— 1 3 0
Cap Kerempéh.......	41 37 0	32 0 0	42 1 45	30 58 35	+ 0 24 45	— 1 1 25
Cap Indjéh.........	41 26 0	33 8 0	42 7 55	32 35 40	+ 0 41 55	— 0 22 20
Sinope	41 5 0	32 52 0	42 2 25	32 50 10	+ 0 57 25	— 0 1 50
Samsoun............	40 11 0	34 2 0	41 20 30	34 1 25	+ 1 9 30	— 0 0 35
Emb. du Iechïl-Ermak.	39 55 0	34 18 0	41 22 35	34 16 30	+ 1 27 35	— 0 1 30
Cap Vona...........	40 42 0	35 47 0	41 6 50	35 28 50	+ 0 24 50	— 0 18 17
Trébizonde	41 5 0	37 39 0	41 1 0	37 22 10	— 0 4 0	— 0 16 50
Emb. du Phase.......	42 7 0	40 15 0	42 7 10	39 19 40	+ 0 0 10	— 0 55 20
Nicomédie	40 39 0	27 32 30	40 44 30	27 30 25	+ 0 5 30	— 0 2 5
Boly..............	40 24 30	29 41 0	40 46 30	29 26 0	+ 0 22 0	— 0 15 0
Angora............	39 43 0	31 5 30	40 2 30	30 43 30	+ 0 19 30	— 0 22 0
Castamoun.	40 39 0	32 2 30	41 18 0	31 19 0	+ 0 39 0	— 0 43 30
Iuzghat..	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Mont-Ararat	39	47	0	42	38	0	39	32	0	42	14	30	—	0	15	0	—	0	25	30
Tiflis	41	49	0	44	12	30	41	30	30	42	41	15	—	0	18	30	—	1	31	15
Erivan	40	4	0	43	0	0	40	1	15	42	36	0	—	0	2	45	—	0	24	0
Nakhchivan	39	14	0	44	40	0	38	59	20	43	21	10	—	0	14	40	—	1	18	50
Derbend	41	48	30	48	12	0	42	3	30	45	45	40	+	0	15	0	—	2	26	20
Bakou	40	23	0	49	14	0	40	23	30	47	19	30	+	0	0	30	—	1	54	30
Chamakie	40	40	0	48	12	0	40	19	30	45	59	5	—	0	20	30	—	2	12	55
Ardebil	38	4	30	46	6	0	38	14	0	46	1	30	+	0	9	30	—	0	4	30
Tauris	38	12	0	45	26	0	38	2	0	44	12	30	—	0	10	0	—	1	13	30
Cazbïn	36	13	30	48	22	0	36	13	30	47	3	30		0	0	0	—	1	18	30
Téhéran	35	59	0	49	19	0	35	41	30	48	31	10	—	0	17	30	—	0	47	50
Recht	37	28	30	48	21	0	37	14	15	47	27	25	—	0	14	15	—	0	53	35
Mianéh	37	10	30	46	8	0	37	22	0	45	14	30	+	0	11	30	—	0	53	30
Maragha	37	20	0	44	58	45	37	13	0	44	10	45	—	0	7	0	—	0	48	0
Ormiah	36	58	0	44	15	30	37	28	30	42	54	0	+	0	29	30	—	1	21	30
Van	38	7	30	42	23	0	38	29	30	41	45	40	+	0	22	0	—	0	37	20
Bidlis	38	7	0	40	29	0	38	34	30	40	10	0	+	0	27	30	—	0	19	0
Mossoul	36	29	30	40	36	30	36	21	0	40	52	30	—	0	8	30	+	0	16	0
Djeziréh	37	14	30	39	10	0	37	22	15	39	51	0	+	0	7	45	+	0	41	0
Mardïn	37	14	0	38	24	0	37	20	30	38	15	0	+	0	6	30	—	0	9	0
Diarbekir	37	51	0	37	50	0	37	54	30	37	47	30	+	0	3	30	—	0	2	30
Bïr	36	25	30	36	1	0	36	59	0	35	31	0	+	0	33	30	—	0	30	0
Alep	35	47	30	35	1	0	36	12	0	34	49	30	+	0	24	30	—	0	14	30
Antioche	36	11	0	34	6	45	36	12	30	34	2	30	+	0	1	30	—	0	4	15
Malatia	37	53	0	36	15	30	38	28	0	36	6	0	+	0	35	0	—	0	9	30
Adana	36	57	30	33	10	30	36	59	0	32	50	30	+	0	1	30	—	0	20	0
Tarsous	37	2	0	32	44	30	36	57	45	32	30	15	—	0	4	15	—	0	14	15
Kaïsariéh	38	32	30	33	32	0	38	41	25	33	1	35	+	0	8	55	—	0	30	25

La majeure partie des points indiqués dans ce tableau n'étant que le résultat de combinaisons géographiques, nous ne pouvons en garantir l'exactitude : heureux s'ils ne s'écartent pas trop des observations qui pourront être faites un jour, et s'ils peuvent s'accorder avec les nouvelles directions qu'il serait utile de suivre pour compléter la géographie de ces contrées; directions que nous allons indiquer.

La première serait de Smyrne à Téhéran, par Degnizli, Bondour, Beg-Cheher, Coniéh, Ak-Sérai, Kaïsarieh, Malatia, en suivant la vallée du Carasou; Mouch, en suivant l'Euphrate; Bidlis, Van, en suivant la côte méridionale du lac Ormiah, en passant par Khoch-Ab, Maragha, Sultaniéh et Bostanéh.

La seconde, de Smyrne à Téhéran ou Ispahan, en passant par Marmora, Selenti, Kutahiéh, Beg-Bazar, la vallée de la Sakaria; Erekli, en prenant la direction du sud-est; Tarsous, en suivant autant que possible la rivière de ce nom; Adana, Marach, El Bostan, Malatia, Diarbekir, Meïa-Farekïn, Hazou, Amadiéh, Djulamerk, Albagh, Ormiah, Hamadan et Coum.

La troisième, de Constantinople à Macri, par Brousse, Selenti et Degnizli.

La quatrième, de Boudroun à Téhéran, par Macri, Satalie, Bondour, Ak-Cheher, Kir-Cheher, Tokat, Niksar, Gumuch-Khânéh, en remontant le cours du Terméh; Ipsera, Akhalzikh, Kars ou d'Ipsera directement à Kars, Bayazid, Nakhchivan, Lenkéran, en allant droit à l'est; Recht et Cazbïn.

La cinquième, de Constantinople à Bagdad, par Castamoun, en suivant la mer Noire à quelque dis-

tance; Sinope, Euniéh, Cara-Hissâr, Diarbekir, en passant au confluent des deux branches de l'Euphrate; Ras-Aïn, Sindjar et Tekrit.

La sixième, de Boudroun à Sinope, par Degnizli, Afioum-Cara-Hissâr, Angora et Castamoun.

La septième, de Satalie à Samsoun, par Coniéh, Kir-Cheher, Iuzghat et Marsiwan.

Pour que ces voyages fussent aussi profitables que possible à la géographie, il serait bon que les personnes qui seront appelées à les entreprendre voulussent prendre la peine de décrire leurs routes d'après les modèles suivans.

Extrait d'un Itinéraire de Bagdad à Ispahan, par M. Trezel.

Départ de Bagdad à 10 h. $\frac{1}{2}$ du soir; arrivée à Bacouba, le 11 novembre, à 9 h. $\frac{1}{2}$ du matin.

Direction générale au nord-est; 9 h. de chemin.

A 10 h. $\frac{3}{4}$, on laisse à gauche la route de Mossoul, qui va au nord, et l'on continue de marcher dans une immense plaine, aride et sans un seul arbre. La route est tracée par une espèce de remblai qui ressemble à une digue.

A 4 h. de Bagdad, quelques légers mouvemens de terrain.

A 5 heures, un caravansérai, nommé Benizad-Khan.

A 7 h., on commence à apercevoir une vieille tour large et basse, près et à gauche d'un bois de palmiers, distant d'environ deux lieues et demie vers l'est; on

marche dans la direction de cette tour pendant 1 h. Le chemin tourne ensuite à gauche vers le nord.

A 8 h. $\frac{1}{2}$, on retourne à droite au nord-est.

A 9 h. $\frac{1}{4}$ de Bagdad, ou à $\frac{1}{4}$ d'heure de Bacouba, on raverse à gué la Diala, qui a ici 30 à 35 toises de large, et qui coule au sud.

Bacouba est un bourg de 1800 à 2000 âmes. On y trouve des provisions pour les hommes et pour les chevaux.

Départ de Bacouba à 6h. $\frac{1}{2}$ du matin, arrivée à Cheraban à midi et demi.

Direction, 1 h. à l'est, un quart sud, 1 h. à l'est, 4 h. au nord-est, 2 heures à l'est; 8 h. de chemin.

Plaine aride : on aperçoit quelques bouquets de palmiers à 1 h. et h. $\frac{1}{2}$ à gauche du chemin.

A 4 h, on aperçoit un imam-zadéh, à une demi-lieue à droite; à 5 h., on traverse un ruisseau, et ensuite quelques canaux d'arrosement qui vont au sud.

A 5 h. $\frac{1}{2}$, on se dirige vers l'est sur un imam-zadéh, près duquel sont trois ou quatre palmiers.

A 6 h. $\frac{1}{2}$, village de Agadjik, à 500 pas à gauche du chemin, sur un canal dérivé de la Diala.

A 7 h., pont en briques sèches sur la petite rivière de Mehroud, qui a 9 à 10 pieds de largeur, coulant assez vite, et se dirigeant au sud. L'imam-zadéh, que l'on voyait à 5 h. $\frac{1}{2}$, est tout près du pont.

En débouchant du pont, on voit, vis-à-vis de soi, à trois quarts d'heure à l'est, un bois de palmiers. Il couvre et contient la ville de Cheraban, qui a 400 maisons, 2,000 âmes, et se trouve située sur un ruisseau qui coule au sud.

Extrait d'un Itinéraire d'Erze-Roum à Téhéran, par MM. Fabvier et Lamy.

Partis d'Erze-Roum à 11 h. $\frac{1}{4}$, arrivés à Alvar à 4 h. $\frac{1}{2}$. Direction, 2 h. à l'est, et 3 h $\frac{1}{4}$ à l'est, un quart nord, 5 h. $\frac{1}{4}$ de chemin.

On sort par la porte de l'est, on passe par une pente insensible sur un contre-fort qui se rattache à droite aux montagnes, et vient, en formant un demi-cercle sur la gauche de la route, former un vallon dans lequel on arrive au bout de $\frac{3}{4}$ d'h. de chemin. On descend l'affluent pendant quelques instans, et on le passe; il est très-faible, sinueux, et s'échappe à gauche.

A 1 h. $\frac{1}{4}$, après avoir dépassé un contre-fort peu élevé, on traverse un filet d'eau de droite à gauche, et un instant après, un second plus faible encore.

A 1 h. $\frac{1}{2}$, on traverse un ruisseau qui a deux bras assez considérable; il vient des montagnes du sud, et va, en faisant un détour à l'est, passer sous les murs de Hassan-Caléh.

A 1 h. $\frac{3}{4}$, un affluent du précédent ruisseau.

A 2 h., autre affluent plus considérable.

A 2 h. $\frac{1}{4}$, ruisseau faible coulant au nord.

A 2 h. $\frac{1}{2}$, torrent à sec, et encaillé à fond de sable.

A 2 h. $\frac{3}{4}$, village à gauche.

A 3 h. $\frac{1}{4}$, village à droite à mi-côte.

Alvar est un village situé au pied des montagnes de

droite, sur le bord d'un ruisseau assez considérable, au sud-ouest, et à une lieue d'Hassan-Caléh. Il y a trente maisons turques, et vingt arméniennes.

Partis d'Alvar à 8 h. $\frac{3}{4}$, arrivés à Hiagan à 1 h. $\frac{1}{2}$. Direction : 1 h. $\frac{1}{2}$ à l'est, 1 h. au nord-est, 3 h. à l'est, et 1 h. au sud-est; 6 h. $\frac{1}{2}$ de chemin.

Descendus dans la plaine vis-à-vis Hassan - Caléh.

A 9 h. $\frac{1}{2}$ on est à la hauteur du fort et du village d'Ertepéh, qui est à droite, à $\frac{1}{4}$ d'heure; ils sont distans l'un de l'autre d'une heure.

A 10 h. $\frac{1}{2}$, après avoir traversé un canal d'irrigation, on passe au village de Gor-Caléh; au sortir de ce village on traverse un ruisseau qui est encaissé et dont le lit a cinquante toises de large : il vient du sud, et va se jeter, au nord, dans la rivière d'Hassan-Caléh.

A 11 h. $\frac{1}{4}$, à vingt pas à gauche de la route, est le village de Bayacadan, qui se compose de 75 maisons.

A 11 h. $\frac{1}{2}$ on passe la rivière d'Hassan-Caléh, qui vient du nord-est, et coule ici à l'est. Il y a des marais sur ses bords, et elle est très-sinueuse.

A 12 h. on repasse sur la rive droite, village de Kalkala, à deux cents pas à droite.

A 1 h. on arrive sur la rive gauche de l'Araxes, et on le passe sur un pont; de là, au confluant d'Hassan-Caléh, il y a deux cents toises.

A 1 h. $\frac{1}{4}$, le village d'Ertef sur la droite.

Le village d'Hiagan est situé à $\frac{1}{4}$ d'heure de l'Araxes, à l'extrémité d'un contre-fort.

Fin des notes de M. le chef d'escadron Lapie.

TABLE
DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

U

V

W

X


Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 5, ligne 3, *au lieu de* en France, *lisez :* de France.
Idem., ligne 21, *au lieu de* turke, *lisez :* turque.
Page 8, ligne 10, *au lieu de* gouverneneur, *lisez :* gouverneur.
Page 11, ligne 5; 15, ligne 13; et 31, ligne 8, *au lieu de* karavansérai, *lisez :* caravansérai.
Page 18, ligne 1, *au lieu d'*Ismaïlow, *lisez :* Ibraïlow.
Page 38, ligne 27, *au lieu de* son, *lisez :* sont.
Page 60, ligne 1 de la note, *au lieu de* XXIII, *lisez :* XXIV.
Page 62, ligne 12, *au lieu de* maltraité, *lisez :* maltraités.
Page 102, ligne 2 de la note 1, *au lieu de Μόσσυνον*, *lisez* **Μόσσυνοι**
Page 105, ligne 19, *au lieu de* Diarbkir, *lisez :* Diarbekir.
Page 113, ligne 6, *au lieu de* tout, *lisez :* toute.
Page 115, ligne 6, *au lieu* desquels, *lisez :* desquelles.
Page 137, ligne 1 de la note 3, *au lieu* du Van, *lisez :* de Van.
Page 148, ligne 2, *au lieu de* fortifications régulières, *lisez :* en apparence régulières, mais inutiles en réalité.
Page 149, ligne 1 de la note, *au lieu de* prédécessur, *lisez :* prédécesseur.
Page 165, ligne 9, *au lieu de* 10 parasanges, *lisez :* 10 lieues.
Page 168, ligne 9, *au lieu de* dans Ardebil, *lisez :* près d'Ardebil.
Page 197, ligne 4, *au lieu de* villes, *lisez :* bourgs.
Ibid. ligne 18, *au lieu de* que forme, *lisez* que forment.
Page 204, ligne 2 de la note, *au lieu de* calcoum, *lisez :* caléoun.
Page 222, ligne 4, *au lieu de* Téréhan, *lisez :* Téhéran.
Page 246, ligne 3 de la note, *au lieu de* Lybie, *lisez :* Libye.
Page 268, ligne 23, *au lieu de* 752,000, *lisez :* 762,000.
Page 289, ligne 4 de la note, *au lieu de* 1821, *lisez :* 1820.
Page 310, ligne 3, *au lieu de* Husseïn, *lisez :* Huneïn.
Page 315, ligne 7 de la note, *au lieu de* Widin, *lisez :* Widdin.
Page 348, ligne 26, *au lieu de* passa, *lisez :* passait.
Page 358, ligne 18, *au lieu de* 5 lieues, *lisez :* 2 lieues.
Page 376, ligne 9, *au lieu* du lendemain 23, *lisez :* du surlendemain 24, *et avancez d'un jour toutes les dates jusqu'à la* page 379, ligne 3, *où au lieu de* 26, *il faut lire :* 27.
Page 383, ligne 11, *au lieu de* Iasoun, *lisez :* Vona, Iasoun,
Page 395, ligne 1 de la note, *au lieu de* Τρίgος, *lisez :* Τζίgος.
Page 397, ligne 3, *au lieu de* mais les Romains quarante-cinq avant J. C., l'ayant reprise *lisez :* mais les Romains l'ayant reprise quarante-cinq ans avant J. C.
Page 400, ligne 11, *au lieu de* nombreux, *lisez :* hauts.
Page 404, ligne 17, *au lieu de* tant employés, *lisez :* tant d'employés.
Page 405, ligne 11, *au lieu de* nord-est, *lisez :* nord-ouest.
Page 440, ligne 3, *au lieu de* Lengkéran, *lisez :* Lenkéran.



Longitude du Méridien de Paris.
MER NOIRE
ASIE MINEURE
CARAMANIE
ARMÉNIE
GÉORGIE
CIRCASSIE
DAGHESTAN
MINGRÉLIE
IMÉRÉTIE
GOURIE
LAZES
CHYRWAN
ÉRIVAN
NAKHCHIVAN
CARA-DAGH
ADERBIDJAN
KURDISTAN
DIARBEKIR
KHAMSEH
IRÂC PERSIQUE
MER MÉDITERRANÉE
CONSTANTINOPLE
TREBIZONDE
ERZE-ROUM
TIFLIS
TAURIS
CARTE
DES PAYS COMPRIS ENTRE
CONSTANTINOPLE ET TÉHÉRAN
Pour servir a l'intelligence du Voyage
DE Mr. LE CHEVr. JAUBERT
EN ARMÉNIE ET EN PERSE
Dressé par le Chev. LAPIE Géographe
1821.
ÉCHELLES
Myriamètres ou Lieues nouvelles.
Lieues communes de France de 25 au Degré.
Agadjs ou Lieues de Turquie de 20 au Degré.
Farsangs de Perse de 19 au Degré.
Milles Anglois de 60 1/2 au Degré.
Wersts de Russie de 104 au Degré.



